VDO PIZZOFALCO

NAZIONALE
B. Prov.
XIII
238
NAPOLI
BIBLIOTECA
VITT. EM. III

A PROVINCIALE

827

armadio XVIII

Palchetto

Num.° d' ordine #3

B Nat.
XIII
238

HISTOIRE

MODERNE.

TOME VINGT-SEPTIEME.

Gh 5020

HISTOIRE MODERNE

DES CHINOIS, DES JAPONNOIS, DES INDIENS, DES PERSANS, DES TURCS, DES RUSSIENS, &c.

Pour ſervir de ſuite à l'Hiſtoire Ancienne de M. ROLLIN.

Continuée par M. RICHER, *depuis le douziéme volume.*

TOME VINGT-SEPTIEME.

Trois livres relié.

A PARIS;

Chez { SAILLANT & NYON, Libraires, rue Saint-Jean-de-Beauvais, vis-à-vis le College. Et veuve DESAINT, Libraire, rue du Foin.

M. DCC. LXXVI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

HISTOIRE DES TERRES POLAIRES.

SUITE DE L'HISTOIRE NATURELLE D'ISLANDE.

A L'OCCASION des eaux chaudes d'Islande, dont nous avons parlé à la fin du volume précédent, le bas-peuple de ce pays a fait une fable singuliere. Il raconte que dans les eaux les plus chaudes l'on trouve des oiseaux noirs à long bec, assez semblables aux bécasses, qui disparoissent dès qu'on en approche; ce qui fait qu'on n'a jamais pu les examiner. C'est une absurdité grossiere : comment ces oiseaux pourroient-ils vivre & nager dans des eaux, assez chaudes

pour cuire du bœuf en très-peu de tems ?

Ces eaux chaudes coulent dans des rivieres qui ſont remplies de la plûpart des poiſſons qu'on trouve dans les rivieres ordinairement ; il y a beaucoup de grands & de petits ſaumons, des Truïtes, &c. d'où l'on doit conclure qu'il n'y a dans ces eaux chaudes aucune qualité ſulphureuſe ou minérale ; car le poiſſon ne peut vivre dans les eaux qui ont ces qualités. En général ces eaux chaudes ſont très-bonnes à boire, & auſſi ſalutaires que celles des autres ſources ; cependant il s'en trouve en quelques endroits d'un très-mauvais goût & d'une odeur fort déſagréable.

Qualité de l'eau de mer.

L'eau de la mer eſt plus ſalée autour de l'Iſlande, que par-tout ailleurs. Le ſel qu'en été la mer dépoſe ſur les rochers qu'elle baigne, & qu'on pourroit ramaſſer après la marée, en eſt une preuve. M. Anderſon dit, que la cauſe de cette ſalure vient de ce que la mer exhale beaucoup de vapeurs dans les fortes gélées, & qu'une partie conſidérable de l'eau non-ſalée de la ſurface s'amaſſe & ſe congéle ſur les glaçons immenſes qui flottent dans ces mers ; ſans parler d'une grande quantité de ces

mêmes eaux, qui ſe diſſipent continuellement à cauſe de leur légéreté, par les vents ſecs & violents qui les emportent; de ſorte qu'il n'eſt pas étonnant que l'eau qui reſte ſoit beaucoup plus ſalée.

Ce raiſonnement n'a pas de fondement : l'expérience a démontré que l'eau ne devient pas ſenſiblement plus ſalée, quand même une partie de cette eau ſe trouveroit condenſée par le froid ou diſſipée par les vents; d'ailleurs c'eſt une vérité inconteſtable qu'il ne gele pas aſſez autour de l'Iſlande pour qu'il puiſſe ſe former une grande quantité de glaces autour des côtes. Le rivage eſt très-plat, & de niveau avec la ſurface de la mer : le flux & reflux y cauſent trop d'agitation pour que les eaux puiſſent ſe conſolider, & il n'y a que de petits détroits, de petites baïes, où il ſe trouve de la glace aſſez épaiſſe, parce que ces endroits ne ſont que très-peu ſujets au flux & reflux. Comme les petits golfes & détroits ſont plus communs dans la mer méridionale que dans celle du Nord, qui eſt très-découverte & expoſée aux vents; c'eſt dans cette contrée que ſe trouvent les glaces les plus épaiſſes. On aſſure que la mer n'a ja-

mais été glacée dans ces parages, au point d'empêcher les barques de ſortir du Port & d'aller à la pêche. Si cet événement arrive dans les pays ſeptentrionaux de l'Iſle, il eſt cauſé par les glaçons flottans du Groenland, qui s'arrêtent quelquefois à pluſieurs lieues des côtes. Quand ils paroiſſent, on croiroit qu'un nouveau pays s'eſt élevé tout d'un coup du fond des eaux : ces maſſes glacées forment une étendue dont on n'apperçoit pas l'extrémité : on y remarque des montagnes, des vallées, des collines, des vallons, des rochers, des ours, des renards, des faucons, & autres animaux vivants. Ces glaces cauſent beaucoup de froid & de brouillards dans les contrées qu'elles avoiſinent : le froid ſe fait même ſentir dans le pays méridional ; de ſorte que quand le printems eſt froid au midi, on peut être certain que la glace flottante du Groenland eſt arrivée ſur les côtes ſeptentrionales.

Tremblemens de terre.

Ce pays eſt peu habité, dit M. Anderſon, « à cauſe des grands & terribles » boulverſemens auxquels il eſt ſujet ; » car, comme cette Iſle n'eſt formée que » d'un ſeul rocher, & que le terrein des » vallées eſt d'une ſtructure creuſe & ca-

» verneuſe, auſſi-bien que les montagnes; » ces cavités renferment toutes ſortes de » ſoufre, de minéraux, & de matieres » bitumineuſes, & en très-grande quan- » tité; c'eſt ce qui rend cette Iſle plus » ſujette aux incendies & aux tremble- » mens de terre qu'aucun autre pays de » l'Univers; de ſorte que très-ſouvent la » nature ſemble y entrer en convulſion; « d'où il naît des déſordres & des trem- « blemens de terre particuliers & très- » conſidérables ».

Nous avons déja démontré la fauſſeté d'une partie de ce que dit M. Anderſon dans cet article : nous allons faire voir qu'il s'eſt également trompé, relativement aux tremblemens de terre.

Ce pays n'eſt creux qu'en très-peu d'endroits, où il y a eu anciennement quelqu'incendie de terre. On n'y rencontre des minéraux & autres matieres combuſtibles, que dans les deux cantons dont nous avons parlé plus haut. M. Horrebows qui a paſſé deux ans en Iſlande s'exprime ainſi : « Je n'y ai pas » éprouvé le moindre tremblement de » terre; j'ai même appris par des habitans » qu'ils n'en avoient jamais eſſuyé; d'ail- » leurs il faut faire attention, que les

»tremblemens qui s'y ſont ſentir quel-
»quefois ſont peu ſenſibles, puiſqu'il eſt
»arrivé pendant mon ſéjour dans l'Iſle,
»que des perſonnes qui habitoient le
»même endroit que moi, & dans le
»même tems, ont prétendu en avoir
»reſſenti des ſecouſſes dont je n'ai pas
»ſeulement eu de ſoupçon.

Les tremblemens de terre ne ſe font pas reſſentir dans toute l'Iſlande : les cantons de Rangervalle, d'Eſtones & de Guedbringe, ſitués dans la partie méridionale, ſont, pour ainſi dire, les ſeuls ſujets à ces événemens ; mais les parties ſeptentrionales n'en éprouvent preſque jamais. En général, il eſt très-rare que ces tremblemens, même les plus violents, ayent occaſionné des irruptions de feu, des inondations, & la perte d'un ſeul homme. Les habitans trouvent ſouvent des crevaſſes dans la terre, une fente dans un rocher ; on en infére auſſi-tôt qu'elles ont été occaſionnées par des tremblemens de terre ; mais il eſt conſtant que ces tremblemens ſont très-rares en Iſlande, & qu'ils n'entraînent pas les mêmes malheurs que ceux qui ſe font reſſentir en Italie, en Sicile & en Amérique.

Pour prouver la violence des ſecouſ-s des tremblemens qui arrivent dans uelques endroits particuliers de ce pays, 1. Anderſon rapporte un fait & s'expri-ne dans ces termes. « Il arriva, en l'an-»née 1626, par une ſecouſſe violente, »qu'une montagne aſſez haute s'écroula »dans une nuit, près de Skagenſtrand, »dans le canton du Nord, & qu'il s'éleva »à ſa place un lac profond; & au contraire »un lac, ſitué à un mille & demi de là, »(que les habitans eſtimoient être ſans »fond) non-ſeulement fut deſſéché par »cet événement, mais ſon fond fut tel-»lement élevé au-deſſus du ſol voiſin, »que cette terre eſt à préſent plus haute »que les bords anciens du lac».

D'un événement ſimple & naturel M. Anderſon en a fait une fable: voici le fait tel qu'il eſt.

En 1620, & non en 1626, comme le dit l'Auteur, il arriva dans le canton de Honno-Vatus, où eſt ſitué Skagenſ-trand, qu'une groſſe maſſe de rocher, apparemment minée par les torrens, fut emportée par ſa peſanteur, & ſe préci-pita avec un fracas terrible, mais ſans aucun tremblement de terre, dans une vallée étroite, couverte de belles prai-

ries arroſées, ainſi qu'une métairie, ſituée aux environs, par un ruiſſeau fort agréable. Cette maſſe énorme de roche combla la vallée, renverſa la métairie, & forma une groſſe digue qui arrêta le ruiſſeau. L'eau du ruiſſeau n'ayant plus d'iſſue, forma un petit lac, où l'on voyoit auparavant une prairie; mais après que l'eau, accumulée par l'affluence continuelle de la ſource, fut parvenue à paſſer par-deſſus la maſſe de rocher, elle reprit ſon lit ordinaire: il eſt reſté à ſon niveau un lac, où il n'y avoit auparavant qu'un ruiſſeau.

La chûte d'une maſſe ſi énorme ne pouvant arriver ſans une forte commotion dans tout le terrein voiſin, ceux qui habitoient la métairie, effrayés par le fracas horrible de la chûte de ce fragment de rocher, ont pris pour un tremblement de terre ce qui n'étoit qu'un ébranlement particulier. Telle eſt la vérité de cet événement, qui a été la ſource de la fable que nous venons de réfuter.

onnerre. Il eſt rare qu'on voie des orages en Iſlande. En été il en arrive quelquefois dans la partie ſeptentrionale: dans les autres endroits, c'eſt le plus ſouvent en automne, mais très-rarement en hiver.

Le tonnerre n'eſt pas fréquent dans ce pays, ſi ce n'eſt à la mi-Juin que l'on entend quelques coups aſſez médiocres: on aſſure même que le tonnerre eſt beaucoup plus fort en Dannemarck qu'en Iſlande : on voit rarement dans cette Iſle des feux folets, des flammes voltigeantes, des étoiles courantes, ou autres météores de cette nature ; l'air y eſt en général trop pur & trop clair.

Aurore boréale.

Les habitans de ce pays croyent pouvoir pronoſtiquer le tems qu'il fera par l'aſpect de l'aurore boréale. Quand elle ſautille & qu'elle eſt colorée, ils concluent qu'il pourra ſurvenir du vent: quand elle eſt tranquille & claire, c'eſt le préſage d'un beau tems : quand l'arc reſte conſtamment pendant une ſoirée au midi, les habitans de la partie ſeptentrionale croyent qu'il s'en ſuivra un vent de midi. L'événement juſtifie rarement le ſuccès de ſes prédictions. L'aurore boréale n'a pas plus de propriétés & n'eſt point plus conſidérable en Iſlande qu'en Danemarck : les voyageurs peuvent en tirer quelqu'avantage; mais cette lueur ne ſuffiroit pas pour que l'on pût faire quelqu'ouvrage. Elle n'a pas de regle fixe pour ſe lever : tantôt elle paroît au Midi,

tantôt au Nord : le plus ſouvent elle commence par un arc large & clair d'Orient en Occident, & reſte long-tems fixe dans cette ſituation : quelquefois elle ſautille dans toute l'étendue de la voûte céleſte, & darde tous ſes rayons vers le zénith ; mais il eſt rare qu'elle forme des arcs clairs & diſtincts au Midi ou au Nord, comme cela arrive ordinairement en Danemarck. L'aurore boréale ne regle point ſes viciſſitudes ſur l'accroiſſement & le décroiſſement des jours : elle ne paroît pas non plus auſſitôt après le coucher du ſoleil ; c'eſt ſouvent à huit, neuf & dix heures du ſoir : quelquefois elle dure une heure, quelquefois plus long-tems ; il arrive auſſi qu'elle éclaire toute la nuit, en recevant des accroiſſemens par gradation, & diminuant de même ; mais ce ſont des phénoménes qui ſont fort extraordinaires. L'aurore boréale ne paroît pas tous les jours, quoique le ciel ſoit ſerain, & on la voit quelquefois quand il eſt chargé. Dans l'été il y a beaucoup de ſoirées où elle paroît : il eſt vrai que ſa clarté eſt foible à cauſe de la lumiere du ſoleil, qui n'eſt que peu de tems ſous l'horiſon. Le Lecteur peut voir ſur cette

matiere le traité de M. Mairan : il en donne une explication naturelle & bien raiſonnée.

Si l'on croit en Iſlande, comme en Danemarck, que les parrhélies & doubles ſoleils annoncent des orages, le contraire arrive ſouvent. En 1750 on obſerva dans cette Iſle deux anneaux, colorés comme l'arc-en-ciel, entre leſquels étoit le ſoleil. Ce phénoméne fut ſuivi d'une gelée modérée qui dura quinze jours, & d'un dégel tranquille. Au mois d'Avril de l'année 1751 on obſerva une autre parrhélie : il y avoit encore deux anneaux fort brillans avant midi ; un de ces anneaux qui précédoit le ſoleil, diſparut après midi ; alors il parut un autre anneau derriere le ſoleil : on eut enſuite un tems doux & tranquille, tel qu'il avoit déja été quelques tems avant. Ces phénoménes paroiſſent en Iſlande plutôt au printems qu'en automne ; mais en général ils y ſont très-rares. Parrhélies

Le flux & reflux de la mer y vient régulièrement deux fois dans les vingt-quatre heures, & ſuit comme par-tout ailleurs les phaſes de la lune. La marée la plus forte arrive lors de la nouvelle & Flux & reflux.

de la pleine lune, & ſur-tout au tems des Equinoxes. Les Iſlandois appellent ces époques *Springzeiten*, tems à ſauter, parce qu'alors l'eau ſaillit ou monte plus haut ſur la terre, & le flux & reflux eſt appellé *Flod Og Fiore.* S'il fait un peu de vent lors du reflux, il s'accroît à meſure que la marée monte, puis il ſemble tomber avec le flux; mais il ſe releve de nouveau dès que la marée remonte: ſi au contraire le vent tombe avec la marée montante, le calme eſt ordinairement de longue durée; cependant il ſemble que c'eſt une regle dans ce pays que le vent, la pluie, la neige augmentent avec le flux. La mer n'y monte pas au-delà de douze à ſeize piés.

ARTICLE VII.

La Laponie.

§. I.

Description de la Laponie.

LA Laponie comprend un terrein fort étendu, borné au couchant par les montagnes de Norvege; au Nord, par la mer Glaciale; à l'Orient, par la mer Blanche, & au Midi, par le golfe de Bothnie. Ce pays a été inconnu aux Anciens; ils comprenoient ſous le nom de Seriſinie & de Biarmie, la Finlande & la Bothnie d'aujourd'hui. Ils regardoient ces contrées comme les plus ſeptentrionales & ne croyoient pas qu'il y eût des terres au-delà. Hérodote, *Livre IV*, dit, que ces régions ſeptentrionales ne ſauroient être traverſées, ni même apperçues, à cauſe de la prodigieuſe quantité de plumes qui rempliſſent l'air & qui couvrent la terre; ce qu'il ſavoit des habitans même: mais il ajoute dans un autre endroit, qu'il eſt vraiſemblable qu'ils ont

Son étendue. Elle étoit inconnue aux anciens.

pris pour des plumes de gros floccons de neige.

D'où lui vient ce nom. Il n'y a qu'environ ſix ſiécles que Saxon le Grammairien donna à ce pays le nom de Laponie : *Laponia* ; le mot *Lap* ſignifie en langue du pays un exilé. Les Lapons qui étoient ſortis de la Finlande, ſe retirerent dans un canton plus au Nord, & c'eſt delà qu'il fut nommé *Lapland* ; c'eſt-à-dire, *pays des Exilés*. Toute la Laponie ſe diviſe communément en trois parties.

Sa diviſion. La plus conſidérable, qui commence au ſoixante-quatrieme degré, & finit au ſoixante-douzieme, appartient au Roi de Suede : ſa longueur eſt de deux cens lieues de France, ſur cent vingt ou cent trente de large.

La ſeconde partie, qui dépend du Danemarck, eſt compriſe dans la Province de Nordland, & les habitans s'appellent *Finn-Lapons* : elle peut avoir cent lieues d'étendue, ſur cinquante de large. C'eſt dans cette partie de la Laponie que ſe trouve *Warenger*, Port très-fréquenté par les Anglois & les Hollandois, qui viennent acheter les pelleteries que les Lapons y apportent.

La troiſieme partie de la Laponie,

qui eſt ſujette au Czar, s'appelle *Laponie-Moſcovite* : elle a environ ſix cens weſtres de longueur, ſur quatre cens de largeur ; c'eſt-à-dire, environ cent ſoixante lieues de long ſur cent de large. Nous ne préſenterons pas l'Hiſtoire particuliere de ces différentes parties de la Laponie; nous donnerons une deſcription générale de tout le pays compris ſous ce nom, ainſi que de ſes habitans, en obſervant ſeulement les diverſes coutumes que peut produire la différence des dominations auxquelles ces peuples ſont ſujets, ou qui naiſſent des religions établies parmi eux.

Climat.

La ſituation de la Laponie y rend l'hiver très-long & le froid exceſſif : pendant trois mois le ſoleil ne paroît point ſur cet horiſon ; cependant on s'apperçoit du lever & du coucher du ſoleil par un crépuſcule de peu de durée qui paroît le matin & le ſoir. Dans les longues nuits la lune, les aſtres, & la fréquente ſérénité du ciel, produiſent une telle clarté, qu'il eſt poſſible de ſe livrer à toutes ſortes de travaux comme on le feroit en plein jour. On voyage, on vaque enfin pendant l'hiver aux affaires extérieures, comme dans un autre tems.

Montagnes. Tout ce pays eſt rempli de hautes montagnes, perpétuellement couvertes de neige. Les plus élevées ſont celles qui ſéparent la Laponie de la Norvege : on les appelle *Felices*.

Neige. Les vents qui regnent avec violence dans la Laponie, y amenent quelquefois une quantité ſi prodigieuſe de neige que, quand on en eſt ſurpris, on n'a point d'autre reſſource que de ſe coucher par terre en ſe couvrant de ſon manteau, & de laiſſer ainſi paſſer l'orage ; enſuite on continue ſa route. Dès le commencement de l'hiver on a ſoin de planter des baliſes ou des branches de ſapin qui marquent les chemins qui conduiſent aux lieux fréquentés ; ſans cette précaution ils ſeroient impraticables : quelquefois il fait des brouillards ſi épais, ſi obſcurs, que les voyageurs ne s'entrevoyant pas, ſe heurtent les uns contre les autres.

La rigueur du froid convertit tout en plaine ſolide : les ruiſſeaux, les rivieres, des lacs qui ont juſqu'à dix, vingt & trente lieues de tour, ſont gelés pendant huit mois de l'année. La neige qui vient enſuite à les couvrir forme une plaine d'une grande étendue, ſans au-

cune interruption, & d'une triſte uniformité.

La chaleur de l'été égale la violence du froid en hiver. Au mois de Juin les neiges & les glaces ont diſparu : les oiſeaux ſe font entendre ; l'herbe commence à poindre : la nature offre alors l'aſpect riant d'une campagne verdoyante, arroſée par de belles rivieres, & coupée par des lacs. Pendant l'été le ſoleil éclaire continuellement ou ne ſe cache que très peu de tems. Sa force eſt ſi grande alors, qu'un homme ne peut ſe tenir piés nuds ſur une pierre qui a été expoſée aux rayons de cet aſtre ; c'eſt ce qui oblige les Lapons à marcher toujours chauſſés en été. L'été.

La foudre & les orages ſont aſſez communs dans cette ſaiſon, & font des ravages affreux. Tonnerre.

L'été & l'hiver ne ſont point amenés par des ſaiſons intermédiaires : on voit avec ſurpriſe des herbes & de petits arbres en feuilles dans des lieux, qui, quelques jours avant, n'étoient couverts que de glaces & de neige.

Tout le pays eſt très-pierreux ou très-humide : la grande quantité de lacs, de rivieres & de ruiſſeaux qui l'arroſent,

rend, en quelques endroits, le terrein ſi mou, qu'il s'affaiſſe ſous les piés, & qu'il fait craindre à chaque inſtant qu'il ne fonde tout-à-fait ; auſſi n'y a-t-il que très-peu d'endroits labourables, ſi ce n'eſt dans la partie méridionale, aux environs de Pello & ſur les bords du golfe de Bothnie, où l'on recueille de l'orge, du ſeigle, & un peu de houblon : les pâturages y ſont très-communs & très-bons.

Forêts. Au pié des montagnes, qui ſéparent la Laponie de la Norvege, il ſe trouve de grandes forêts très-claires & coupées par une quantité prodigieuſe de lacs & de marais.

Fleuves. Scheffer compte en Laponie ſix fleuves conſidérables qui donnent leurs noms à ſix Provinces ou Préfectures, ſous leſquelles eſt compriſe toute la Laponie Suédoiſe. Ces ſix Préfectures ſont en allant du Sud au Nord.

Agermanlande-Lap-Marck, où eſt Aoſala, qui eſt la ville ou plutôt l'habitation la plus conſidérable de ce diſtrict.

Toutes les Villes de la Laponie, à l'exception de celles qui forment des Ports de mer, ne méritent tout au plus que le nom de hameau. Ce n'eſt qu'un

amas de dix à douze bâtimens, faits d'arbres & couvers d'écorce de bouleaux : les uns ſervent d'Egliſes, d'écoles ; les autres à loger les Paſteurs & ceux attachés au ſervice de ces Egliſes. Quelquefois des Lapons, riches & ſincérement Chrétiens, viennent auſſi établir leur domicile près de ces bâtimens : voilà ce qui compoſe une ville en Laponie.

Uhma Lap-Marck, ſeconde Préfecture, où ſont Lickſala & Loisby.

Pithea, Lap-Marck, où ſont Arieplogs ou Ariernfuy, &c.

Lulea, Lap-Marck, où ſe trouve *Lulha*.

Tournea, Lap-Marck. Cette préfecture eſt la plus conſidérable, & s'étend depuis le cercle polaire juſqu'à la mer.

Et *Kimi, Lap-Marck*.

Ces Gouvernemens généraux de la Laponie ſont encore diviſés en pluſieurs autres petits cantons.

Outre ces fleuves on y voit grand nombre de rivieres & de ruiſſeaux, beaucoup de lacs & de marais très-poiſſonneux ; mais, comme le pays eſt fort inégal & montueux, il y a des cataractes impétueuſes qui apportent à la navigation des obſtacles, très-difficiles à

ſurmonter en quelques endroits, & impraticables en d'autres.

Schefferus. La Laponie a auſſi des fontaines & des ſources d'eau très-bonnes & très-agréables en été. Près de Likſala il ſe trouve une ſource, dont les eaux diviſées forment trois ruiſſeaux : l'un coule vers l'Orient, le ſecond vers l'Occident, & le troiſieme vers le Septentrion : les Suédois ſe ſervent de ces eaux pour appaiſer la douleur des dents ; elles ont la propriété ſinguliere de ne jamais geler, quoiqu'on en expoſe à l'air dans un vaſe.

Le terroir de la Laponie n'eſt pas le même par-tout : la grande humidité dans des endroits, la quantité de pierres ou de ſable qui couvre le terrein, dans d'autres, y cauſent une ſtérilité inſurmontable. En été, ſur-tout dans les lieux voiſins de la Norvege, des vents impétueux enlevent de deſſus les félices de gros tourbillons de ſable, les répandent de côté & d'autre, & cauſent de grandes incommodités. Il arrive ſouvent que ces ſables, dépoſés ſur des montagnes de neiges, formées par les vents & recouvertes d'une croûte légere de glace, occaſionnent des erreurs très-

dangereuſes pour les Voyageurs : la croûte de la glace ſe briſe & on tombe juſqu'à la terre-ferme ſans pouvoir être ſecouru.

Quoiqu'il ſe trouve en Laponie des villes, telles que *Pithea*, *Lulla*, *Waranger*, *Vardhus*, *Kola*, nous n'en donnerons pas la deſcription, parce qu'elles ſont habitées par des Finnois, des Danois, ou des Ruſſes policés, & que nous nous bornons à donner ici l'Hiſtoire des Lapons qui n'habitent que des cabanes diſperſées.

§. II.

Les Lapons.

Leur origine.

Les ſentimens ſont partagés ſur l'origine de ces peuples. Les uns les font deſcendre des Tartares, les autres des Finlandois ; mais, en examinant les Lapons & les Tartares, on voit qu'ils ſe reſſemblent peu par les inclinations & les mœurs. Les uns ſont guerriers, hardis, toujours livrés à une vie active ; les autres ſont lâches, timides, végétant continuellement dans une apathie ſans égale. Les langues de ces deux peuples

n'ont pas plus de ſimilitude entr'elles ; on ne remarque aucune analogie de l'une à l'autre.

Il n'en eſt pas de même des Lapons, comparés aux anciens Finlandois ; les uns & les autres ſe reſſemblent ſi bien par les traits, l'eſprit & les inclinations, qu'on ne peut ſe diſpenſer de croire que ces derniers ſont la ſouche des autres. Le portrait que Tacite fait des Finlandois peut encore ſe rapporter aux Lapons d'aujourd'hui : tous les uſages que cet Auteur attribue aux premiers, ſont pour la plupart en pratique chez les Lapons, ſi ce n'eſt que la communication qu'ils ont eue avec d'autres peuples a introduit des coutumes nouvelles & inconnues à leurs ancêtres.

C'eſt vers le XIe ſiecle qu'on peut fixer l'origine des Lapons. Quelques familles de Finlandois, voyant leur pays accablé de tributs, & dévaſté par les guerres qu'Eric IX y porta, pour ſoumettre les habitans & établir la religion Chrétienne, abandonnerent la Finlande & allerent s'établir à l'extrémité du golfe de Bothnie. Ils ſe répandirent inſenſiblement dans toutes les contrées ſeptentrionales juſqu'au bord de la mer ;

d'ailleurs le Roi, en établiſſant la religion chrétienne dans la Finlande, avoit ordonné, que tous ceux qui refuſeroient de l'embraſſer ſeroient bannis : c'eſt de là qu'eſt venu le mot de *Lap*, qui leur fut donné dans ce tems par les Finlandois qui reſterent dans le pays. Le mot *Lap* ou *Lapon* eſt encore une injure pour les Lapons, qui s'appellent entre eux *Sabmienladti*.

Les Lapons ſont très-petits ; leur hauteur ne va guere au-delà de quatre piés & demi. M. de Maupertuis, dans la relation de ſon voyage, dit, qu'il lui a paru, qu'en général, il y avoit la tête de différence entre nous & les Lapons : que les voyageurs ont exagéré la petiteſſe de ces peuples, mais qu'ils n'ont pu exagérer leur laideur : ils ont la tête groſſe, le viſage large & plat, le nez écraſé, les yeux bleus, petits, caves & chaſſieux, la bouche très-grande, les joues extrêmement élevées ; le reſte du viſage fort étroit & une barbe peu épaiſſe qui leur pend ſur l'eſtomach. Tous leurs membres ſont proportionnés à la groſſeur de leur corps : ils ont les jambes déliées, les piés petits & les bras très-minces ; les cheveux durs, plats, & fort courts ; la

Leur portrait.

couleur de leurs cheveux, ainſi que de leur barbe, eſt noire : ils ont le corps maigre, courbé & dégoûtant, le teint pâle, baſané, & de couleur rougeâtre, ou de cuivre, ainſi que le corps. Les Lapons ſont auſſi forts qu'ils ſont laids.

Les Lapones, ſans être des beautés, ne ſont pas abſolument laides: elles ont, ſelon Scheffer, un coloris naturel, mêlé de blanc, qui produit un effet aſſez agréable; cependant Renard dit, que leurs traits différent peu de ceux des hommes, & que s'il s'en trouve quelques-unes de paſſables, ce ſont toujours des beautés Lapones, & il ajoute, que cette race lui ſemble faire admirablement la nuance entre l'homme & le ſinge.

Malgré le portrait que nous venons de donner de ces peuples, d'après Renard, Scheffer & M. de Maupertuis, on ne doit pas cependant en inférer qu'il puiſſe convenir généralement à toute la nation. Les uns & les autres paroiſſent avoir conclu du particulier au général : la Motraye qui a voyagé dans preſque toutes les Préfectures de la Laponie, viſita un grand nombre de familles, & rapporte, qu'il a vu de très-beaux hommes,

hommes, & encore plus de jolies femmes, bien faites, gayes, vives, enjouées, ayant une belle peau & des yeux fort vifs ; on peut même conclure qu'il en a trouvé plus de jolies que de laides.

Habillemens des Lapons.

Les habillemens des Lapons varient ſuivant les ſaiſons & leurs facultés. Ils ont pour habit d'hiver une ſorte de robbe, faite comme un ſac, & des culottes fort étroites qui tombent juſques ſur leurs talons. Ces vêtemens ſont de peaux de rennes : le poil eſt en dedans : la caſaque ne deſcend qu'aux genoux ; elle eſt retrouſſée ſur les hanches & y eſt ſoutenue par une ceinture de cuir, ornée de petits boutons : les pauvres les ont en étain, les riches en argent. A cette ceinture tient un couteau dans ſa gaîne, une bourſe un peu plus longue que large, un petit ſac de cuir & un étui à ſerrer des aiguilles & du fil : la gaîne du couteau eſt de cuir de renne tanné, couſue avec des fils d'étain & brodée de pareil fil. La bourſe eſt d'un cuir crud, avec le poil, couverte d'une étoffe rouge auſſi brodée en étain. Ils portent dans cette bourſe une pierre à fuſil, qui eſt ordinairement un morceau de criſtal, un petit lingot d'acier, & du ſoufre pour allumer du feu aux endroits

où ils ſe trouvent : cette bourſe renferme auſſi leur tabac & les autres choſes de peu de conſéquence. Le petit ſac eſt orné comme la bourſe & taillé en forme de poire ; c'eſt où ils conſervent leur argent & ce qu'ils ont de plus précieux : leur étui à aiguilles eſt d'une forme ſinguliere ; il eſt compoſé d'un morceau d'étoffe de figure triangulaire, long, & tronqué par la pointe : ils le renforcent d'une petite peau, dont ils le doublent, & y placent leurs aiguilles. Pour ſerrer cette étoffe ils ont un étui de même figure, mais plus épais & plus fort, couvert de drap rouge & d'une autre couleur, brodé avec des filets d'étain. La pelotte aux aiguilles ſe met dans cet étui, qui repréſente aſſez bien le corps d'un ſoufflet, dont les deux extrémités ſont ouvertes dans toute leur largeur ; c'eſt par la plus grande ouverture qu'on introduit la pelotte, qui ſe trouve arrêtée à l'autre orifice. Au travers de ce dernier paſſe une petite courroie qui tient la pelotte ſuſpendue à la ceinture ; c'eſt ſur cette courroie que l'on fait gliſſer l'étui pour l'ôter & le remettre. Nous voyons en France de ces étuis que l'on nomme *cabriolets* ou *ſouflets*.

Outre toutes ces choſes ils pendent encore à leur ceinture des petites chaînes de laiton & un grand nombre d'anneaux de même métal. Leur tête eſt couverte d'un bonnet rond reſſemblant aux nôtres : il eſt ordinairement d'une étoffe rouge : quelques-uns en ont de poils de renards blancs, filés & travaillés à peu près comme les bas d'eſtame. Ceux qui ont le moyen, y font mettre une bordure de peau de martre ou de renard. A la chaſſe & en voyage ils ont des bonnets d'une autre eſpece : ils deſcendent juſques ſur les épaules, & leur enveloppent le cou & la tête ; de maniere qu'il ne leur reſte par devant qu'une ouverture aſſez étroite par où ils peuvent voir. Ils portent des bottes & des mitaines de peaux de rennes avec le poil.

La forme de leurs habits d'été eſt la même que ceux d'hiver ; mais la matiere eſt différente ; ils ſont d'étoffe fort groſſiére, faite de laine crue & non teinte ; ceux des gens riches ſont d'étoffe plus fine & de toutes couleurs ; très-ſouvent rouges, jamais noirs, car ils n'aiment pas cette couleur.

Leurs bonnets d'été ſont faits de la peau du *Loom*, avec toutes ſes plumes.

Ils arrangent si adroitement tout l'oiseau, que sans retrancher ni la tête ni les aîles, ils s'en font une coëffure qui a très-bonne grace. Les souliers qu'ils portent dans cette saison sont de peau de rhenne, comme ceux d'hiver ; chacun fait sa chaussure & n'y met pas beaucoup de façon. Ces souliers ont une pointe relevée en devant : pour les assujétir aux piés ils les lient avec une courroie qui fait trois ou quatre tours au bas de la jambe, ce qui ressemble à des brodequins fort grossiers. Quelquefois ils les garnissent par-dessus d'étoffe rouge ou d'autre couleur, &, afin que le poil qui est en dehors ne rende pas le soulier trop glissant par-dessous, ils ont la précaution de faire la semelle de deux morceaux, dont le poil est dans un sens contraire : si cette chaussure est trop large ils la garnissent d'une mousse fine, dont nous parlerons ci-après.

Habits des Lapones.

Les habillemens des femmes consistent, pendant l'été, en une robbe d'étoffe, plissée par devant, & qui descend jusqu'aux talons : elles portent une ceinture plus large que celle des hommes & plus élégamment décorée ; elle est enrichie de petites lames d'argent ou d'é-

tain, découpées en fleurs, en étoiles, en petits oiſeaux, & placées ſi près les unes des autres que cette ceinture ſemble être une broderie maſſive d'argent ou d'étain : elles attachent à cette ceinture pluſieurs chaînes de laiton ; l'une porte le couteau & ſa gaîne, l'autre la bourſe ; une autre l'étui à aiguilles, & quantité d'anneaux de laiton. Le poids de tous ces ornemens eſt quelquefois ſi conſidérable, qu'il va ſouvent au-delà de vingt livres : elles ne les tiennent pas ſuſpendus à leurs côtés, comme les Françoiſes portent la montre ; mais, préciſément devant elles ; de ſorte que tout cet attirail balance ſans ceſſe quand elles marchent, & produit un cliquetis qui leur plaît beaucoup ; elles ſont même perſuadées que cela contribue à relever leur bonne mine & à donner de l'éclat à leur parure. Pour ſe couvrir le ſein elles ont une eſpéce de *reſpectueuſe* ou *palatine* d'étoffe rouge, appellée *Kraka*, toute garnie de petits boutons, fort près les uns des autres, avec de petites lames d'argent ou de cuivre, mobiles & pendantes. Le devant de la robbe qui couvre la poitrine eſt auſſi orné de trois rangs de ces petits

boutons : leur coëffure eſt toute ſimple ; une eſpéce de calotte rouge, plate par-deſſus, & ronde par les côtés, leur couvre la tête juſqu'aux oreilles, & cache leurs cheveux, qu'elles ont ſoin de retrouſſer : cet uſage n'eſt pas pratiqué par les Lapones Moſcovites ; elles treſſent leurs cheveux & les laiſſent flotter négligemment ſur leurs épaules.

Les jours où les Lapones veulent paroître brillantes, tels que ceux des fêtes, des noces, des foires, ces coëffures ſont ornées de galon de fil de lin : elles ont des bas ſans piés qui leur couvrent les jambes & les cuiſſes ; des ſouliers faits comme ceux des hommes ; c'eſt toute leur chauſſure.

En hiver leurs habits ſont preſque ſemblables à ceux des hommes. Une robbe de peau de renne avec le poil, des culottes & des bottes pareilles, de grands bonnets qui leur enveloppent la tête & le cou, compoſent tout leur acoûtrement.

Outre ces différens habillemens il en eſt encore un, commun aux deux ſexes, particuliérement dans l'été, & dans des circonſtances extraordinaires de pêche, de chaſſe, ou de changement de

demeure. Il eſt fait de cuir ſans poil; la culotte & les bas ſont tout d'une piéce. Cet habillement ſert à les garantir de la piqure des mouches.

En général tous les Lapons ſont ſuperſtitieux, lâches & craintifs. Dès qu'ils voyent quelques navires qui approchent de leurs côtes, ou qu'ils apperçoivent un étranger, ou même ſes traces, ils s'enfuient. Caractère des Lapons.

Quoique les autres pays, ſujets du Roi de Suéde, & voiſins de la Laponie, fourniſſent des troupes à ce Souverain, jamais la Laponie n'a fourni un ſoldat. Ce fut envain que Guſtave Adolphe eſſaya d'avoir dans ſon armée un régiment de Lapons : outre leur poltronnerie exceſſive, ils ne peuvent vivre hors de leur patrie; dès qu'ils s'en éloignent ils tombent malades & meurent s'ils n'y reviennent bien-tôt : il ſemble que l'air rigoureux de leur pays eſt le ſeul qui leur ſoit propre, & que tout autre plus doux leur eſt abſolument contraire. Stenon, Prince de Suéde, envoya en préſent à Frédéric, Duc de Holſtein, un Lapon & une Lapone, nouvellement mariés, avec ſix rennes. L'homme & la femme moururent peu de tems après leur arrivée

dans le Holſtein, & leurs rennes ne leur ſurvécurent que peu de jours.

A la plus grande lâcheté ces peuples joignent une défiance & une perfidie ſans égales : ils mettent tout en œuvre pour perdre leur ennemi ; la magie, ſur-tout, leur paroît propre à ſervir leur reſſentiment ; ils ne manquent pas de faire jouer ſecrettement les reſſorts de cet art, qu'ils croyent les plus ſûrs, pour ſe défaire, ſans qu'il y paroiſſe, de ceux à qui ils en veulent.

Ils ſont entêtés, violens, menteurs, fourbes, dédaigneux & mélancoliques : il eſt très-difficile de les appaiſer quand ils ſont une fois en colere. Les femmes ſur-tout pouſſent l'emportement juſqu'à l'excès ; elles s'élancent avec fureur ſur l'objet de leur colere, l'outragent, le frappent tant qu'elles ont de force ; enfin, quand elles ſont irritées, elles ſe ménagent ſi peu, que les loix de la pudeur & de l'honnêteté ſont violées de la maniere la plus indécente.

Cette Nation paroît en général débauchée & luxurieuſe. Le ſéjour habituel que font enſemble les filles & les garçons, rend le libertinage très-commun, & la ſtérilité des Lapones ſert à entrete-

nir & augmenter leur commerce criminel.

La pareſſe eſt auſſi parmi les Lapons un vice très-commun & preſqu'indeſtructible ; il n'y a que la faim ou la néceſſité qui puiſſe les faire ſortir de leur cabane pour aller à la chaſſe & à la pêche. Le deſir de ſe procurer de l'eau-de-vie, eſt un moyen propre à les exciter au travail : dans l'ivreſſe les hommes ſont très-dangereux ; ils ſe plaiſent à vexer les autres Nations par des ſarcaſmes inſolens & des injures piquantes ; rien ne les effraye : une brutalité intrépide, une valeur féroce, remplacent alors leur lâcheté naturelle. On les voit ſe quereller & s'élancer les uns ſur les autres, comme des dogues, car la fureur du vainqueur ne ſe borne pas à bleſſer au hazard ſon adverſaire. Lorſque les fumées de l'eau-de-vie ſont diſſipées ce ne ſont plus que des hommes timides, des lâches, que la vue d'un étranger trouble & fait enfuir.

Si les Lapons ont des vices ils ont auſſi des qualités eſtimables : le vol leur eſt en horreur ; chacun y jouit paiſiblement de ſon bien ſans craindre qu'un autre le lui enleve : les Marchands couvrent ſim-

plement leurs marchandiſes pour les garantir de la neige, & les laiſſent ainſi au milieu des bois ſans ſe mettre en peine des événemens.

La charité eſt principalement la vertu de ces peuples: leur zèle à aſſiſter les miſérables ne ſe borne pas à de vagues promeſſes; celui qui demande d'être aſſiſté n'eſſuie jamais de refus, & il arrive ſouvent qu'un riche loge & nourrit pluſieurs pauvres de ſa Nation pendant un an ou plus long-tems encore.

L'hoſpitalité ne leur eſt pas moins connue que la charité; ils la pratiquent très-ſcrupuleuſement: leur bienfaiſance s'étend juſqu'aux étrangers & aux voyageurs; ils les reçoivent avec une cordialité & des témoignages de bonne volonté qu'on ne peut ſe diſpenſer d'admirer: les vivres, les rafraîchiſſemens qui leur ſont néceſſaires, ſont fournis avec autant de ſoin que s'ils les payoient.

Rien ne coûte moins aux Lapons qu'un ſerment: lorſqu'ils veulent affirmer quelque choſe, les imprécations les plus fortes ne ſont pas ménagées. Si un Lapon jure, il ſe deshabille tout nud; il ſe donne lui-même, ſa femme, ſes

enfans & ſes rhennes, à tous les diables, ſi ce qu'il dit n'eſt pas vrai.

Ils ſont naturellement mélancoliques, & ſujets à faire des rêves très-fâcheux : ils s'imaginent que des génies leur découvrent quantité de choſes ſecrettes pendant le ſommeil. On les voit ſouvent couchés par terre & endormis, chanter à pleine voix ; quelquefois ils pleurent ou crient d'une maniere ſi ſinguliere que l'on croiroit entendre heurler des loups.

Maladies Lapons.

Les Lapons ne connoiſſent que peu de maux : la médecine & la chirurgie ſont ignorées chez eux. Les maladies épidémiques, l'air contagieux, les fiévres peſtilentielles, perdent bien-tôt leur malignité dans un climat auſſi froid. La peſte y fut portée par le moyen de quelques bottes de chanvre qui venoient d'un endroit déſolé par ce fléau ; maice mal n'attaqua que les femmes qui avoient manié & filé ce chanvre.

Scheffer

On peut juger du petit nombre de maladies auxquelles les Lapons ſont ſujets, par le peu de variété des remedes dont ils font uſage : trois ou quatre eſpeces compoſent toute leur pharma-

cie. Rien de moins compliqué, rien de plus aiſé que la façon d'adminiſtrer ces remedes : la nature ſemble ſe complaire à favoriſer la ſimplicité de ces médicamens ; rarement un Lapon eſt longtems malade. Contre tous les maux internes ils uſent d'une ptiſanne, faite d'une certaine mouſſe, qu'ils appellent *Jerth* ; ſi cette mouſſe leur manque ils y ſuppléent par la racine de l'angélique pierreuſe qu'ils mangent crue, ou par la tige de cette plante, qu'ils font cuire dans du lait de rennes : cette décoction eſt pour eux la médecine la plus ſalutaire.

Quand ils ont de la douleur en quelque partie du corps, mal aux dents, la colique, ou quand ils ſont attaqués de pleuréſie, ils ramaſſent de cette pouſſiére qui ſe trouve entre les fentes des vieux troncs de bouleaux ; ils en forment une petite boule de la groſſeur d'un demi-pouce ; ils l'appliquent ſur la partie affligée, & mettent le feu à cette petite boule. Peu à peu ce feu gagne la peau, la brûle, ainſi que les nerfs : d'abord la douleur eſt très-violente ; elle diminue, enſuite ce n'eſt plus qu'un léger chatouillement. Ce veſſicatoire ardent ne s'ôte

point, on le laiſſe entiérement ſe conſumer; on attend qu'il tombe de lui-même. L'ulcère que laiſſe la brûlure ſe referme de lui-même en très-peu de tems, & le mal eſt guéri radicalement. On voit ſouvent au viſage, au front, & aux mâchoires des Lapons, de grandes cicatrices qui viennent de l'uſage de ces remedes corroſifs.

Pour les bleſſures, les plaies, ils n'ont point d'autres vulnéraires que la réſine que diſtillent les ſapins: ils en font des emplâtres qu'ils appliquent ſur le mal. Le fromage de rennes leur tient lieu d'ongent divin, de panacée; ils l'employent à tous leurs maux: lorſque le froid leur a gelé quelque membre, ils étendent ſur la partie affectée des tranches de fromage, & ils ſont bien-tôt ſoulagés. Ces peuples ont encore une autre maniere d'employer ce fromage au ſoulagement de leurs maux: ils le percent d'un fer rouge: la chaleur en diſſout les parties onctueuſes & fait diſtiller une eſpéce d'huile dont ils ſe frottent, ou qu'ils avalent, ſuivant la nature du mal: ce remede eſt toujours ſuivi d'un ſuccès heureux.

La décoction de ce fromage dans du

lait, eſt encore un remede ſouverain contre les maladies internes. Il fortifie la poitrine, emporte la toux, rétablit l'eſtomach & remet les poulmons en vigueur.

L'avantage que ces peuples ont, de n'être ſujets qu'à un petit nombre de maladies, les fait parvenir preſque tous à une extrême vieilleſſe, ſans eſſuyer le grand nombre d'infirmités qui affligent ordinairement à cet âge les hommes de nos climats. Pluſieurs Auteurs diſent que ces peuples alloient tous à cent ans, & au-delà; mais il ſemble que leur conſtitution eſt altérée, & que leur vigueur eſt dégénérée : Scheffer dit qu'il en meurt beaucoup à ſoixante-dix ans.

Les Lapons n'ont qu'une infirmité; c'eſt la privation de la vue. La neige & la fumée en ſont les cauſes : les vieillards qui ont conſervé leur vue, ſont preſque auſſi alégres & diſpos que les jeunes gens, & par-là très-difficiles à diſtinguer d'avec eux. Ils courent ſur les montagnes, au travers des forêts, & font les mêmes exercices. M. de Linneus dit avoir vu deux vieillards Lapons, de ſoixante-dix ans qui ſe divertiſſoient comme des enfans, à mettre leurs talons ſur

leurs épaules ſans la moindre difficulté. Les cheveux des vieillards ne blanchiſſent point; c'eſt ce qui rend la diſtinction plus difficile.

§. III.

Habitations des Lapons.

Leurs habitations.

DEPUIS l'époque de 1600, dont nous avons parlé plus haut, où Charles IX, Roi de Suéde, partagea la Laponie entre tous les habitans; ils ont été obligés de fixer leur ſéjour dans les portions de terrein qui leur ont été aſſignés: la néceſſité où ſont ces peuples de chercher des vivres pour eux & pour leurs rennes, les a forcés à varier le lieu de leur ſéjour. Au tems de la pêche ils habitent le canton de leur propriété qui fournit le plus abondamment du poiſſon: quand le tems de la chaſſe arrive, ils habitent le pays qui y eſt propre; en même-tems ils ont attention de ménager des pâturages pour leurs rennes; de cette façon en ſuivant une ligne circulaire dans une année, ils mangent ſucceſſivement tout ce que fournit le pays, qui eſt à leur diſcrétion, & il reproduit à meſure qu'ils

s'éloignent du point où ils ont commencé à décrire le cercle.

Quant aux Lapons qui réſident dans les forêts & qui ont auſſi des habitations ſur les bords des rivieres & des lacs, ils s'arrangent entr'eux, de façon que ceux qui s'adonnent à la pêche s'établiſſent, tantôt ſur les bords d'un lac, d'une riviere, & tantôt ſur ceux d'une autre : ceux qui nourriſſent du bétail, vont le faire paître l'été ſur les *Félices*, & reviennent l'hiver dans leurs forêts, où ils ſe réuniſſent.

Maiſons d'été. Au moyen de cette vie errante les Lapons ne peuvent avoir des habitations bien ſolides : on en voit de deux ſortes. En été, quatre perches, plantées en terre, & élevées de douze ou quinze piés, ſont à la fois les fondemens & les pierres angulaires du bâtiment : elles ſont percées par en haut, & jointes enſemble, par le moyen de quatre ſoliveaux inſérés dans les trous qu'on y a pratiqués. Tous ces bâtons ſe rapprochent à leur ſommet, & donnent au bâtiment une figure pyramidale. Les perches tranſverſales ſervent à en ſoutenir une quantité d'autres, auſſi plantées en terre, & qui compoſent les parois

de la cabane. Une groſſe toile les enveloppe & défend les habitans des pluies & des orages.

Les maiſons d'hiver, ſans être moins ſimples, ſont un peu plus ſolides & mieux couvertes. Les Lapons les bâtiſſent avec des arbres entiers, plantés en lignes circulaires, & rapprochés par le haut de maniere à laiſſer un paſſage à la fumée. Quelques-unes de ces habitations ſont couvertes tout autour de planches, de branches d'arbes, d'écorce de bouleau, de cuir bien tanné, ou de gazons fort ſerrés les uns contre les autres: toutes les ouvertures ſont bien calfeutrées avec de la mouſſe. Ces maiſons appartiennent à des riches, qui reviennent au même endroit au bout d'un certain tems : les pauvres ſe bâtiſſent une demeure nouvelle chaque fois qu'ils changent de lieu. Ce n'eſt, le plus ſouvent, qu'une miſérable hutte compoſée de quelques perches, ſur leſquelles ſont étendus des haillons ou des peaux d'animaux, qui laiſſent encore bien des entrées au vent & au froid. Lorſque les riches déménagent ils emportent ſeulement la couverture de la maiſon ; en un quart-d'heure une famille de huit ou dix perſonnes ramaſſe

Maiſons d'hiver.

tous les uſtenſiles du ménage, & les charge très-promptement ſur des rennes, les conduit ſur le nouveau terrein qu'on veut habiter. Là on décharge ces animaux, on fait la tente; en moins d'une heure on a conſtruit ſon logement, & on s'y trouve auſſi bien & auſſi commodément que dans celui qu'on vient de quitter. Chacune de ces cabanes a deux portes, une grande par-devant & une par-derriere; c'eſt par celle-ci que les hommes apportent tout ce qui ſert à la nourriture de la famille, le produit de la chaſſe ou de la pêche. Ils regardent comme un crime d'introduire ces proviſions par la grande porte, & il eſt défendu aux femmes d'entrer ou de ſortir, dans quelques tems que ce ſoit, par la petite porte. Cette prohibition vient, de ce que parmi eux, la rencontre d'une femme eſt un très-mauvais augure pour un homme qui va à la pêche ou à la chaſſe: ces deux eſpéces de maiſons ſont communes aux Danois & aux Suédois. A l'égard des Moſcovites, la plûpart habitent dans des huttes enfoncées en terre, où des feuilles ſéches leurs ſervent de lit.

Le foyer de ces maiſons ſe trouve

toujours au centre de la cabane, & la fumée en ſort par un trou, pratiqué au ſommet. Ce foyer eſt un petit eſpace entouré de pierres, ſurmonté d'un chaudron, ſuſpendu au toît par une branche de bouleau qui a un crochet pour ſervir de crémaillere: l'aire de cette maiſon eſt couverte de branches de bouleau ou de ſapin; c'eſt ce qui y tient lieu de pavé: ſur ces branches ſont étendues quelques peaux de rennes qui leur ſervent à s'aſſeoir.

L'intérieur de ces cabanes eſt diviſé en ſix piéces; la premiere & la plus grande eſt celle qui ſe trouve immédiatement derriere la petite porte; elle eſt occupée par les hommes; ils y ont tous leurs inſtruments de chaſſe & de pêche; la ſeconde & la troiſieme ſe trouvent aux deux côtés du foyer, dont elles ſont ſéparées par deux piéces de bois qui vont aboutir à la grande porte de devant. Une eſt pour le pere de famille & ſa femme, l'autre eſt pour les enfans & les domeſtiques. Quelques peaux de rennes, placées ſur le plancher de la cabanne, leur ſervent de lits. En été, pour ſe coucher, leur uſage eſt de s'envelopper tout le corps dans des couver-

tures de laine à long poil : l'hiver ils ſe roulent d'abord dans des peaux de rennes, & ſe couvrent par-deſſus de ces couvertures de laine. En toutes ſaiſons les hommes & les femmes ſe couchent tout nuds : à droite & à gauche de la grande porte ſont encore pratiquées deux piéces deſtinées aux femmes ; c'eſt où elles travaillent, & où celles qui ſont groſſes ont des lits préparés pour faire leurs couches.

Outre ces logemens ils ont encore deux ſortes de bâtimens qui ſervent de magaſins pour ſerrer leurs proviſions de bouche & leurs effets de commerce : voici comme ils les conſtruiſent.

Après avoir coupé un ſapin à ſix ou ſept piés de terre, ils y emboîtent deux bâtons en ſautoir, ſur leſquels ils établiſſent un petit édifice couvert de planches, reſſemblant à un petit colombier. Afin de le mettre hors d'atteinte des bêtes ſauvages & des rats, ils dépouillent ce tronc d'arbre de ſon écorce & l'enduiſent de graiſſe pour en augmenter le poli. Un tronc d'arbre, dans lequel ils creuſent des degrés, eſt l'échelle qui ſert à monter dans cette eſpéce d'armoire.

L'autre façon de conſtruire leurs magaſins, eſt d'enclaver des ſablieres dans quatre arbres, plantés en quarré, & d'élever ſur ces bois une eſpéce de petite hutte qu'ils couvrent de planches. Ils prennent contre les bêtes ſauvages les précautions que nous venons d'expliquer; cependant la force & la voracité des ours les rendent ſouvent inutiles. Ces animaux renverſent le garde-manger, & dévorent dans une nuit les proviſions qu'une famille avoit amaſſées en beaucoup de tems & avec bien de la peine. Pour obvier à ces inconvéniens, les Lapons ont pluſieurs magaſins de cette nature en différents endroits.

§. IV.

Leur Nourriture.

Il y a quelque variété dans la nourriture des Lapons : ceux qui habitent les montagnes, pour faire paître leurs troupeaux, ſe nourriſſent de chair de rennes, & du fromage qu'il font avec le lait de ces animaux. Quelques-uns achetent en Norvege, à la foire de S. Jean, des chèvres & des brebis, dont Leur nourriture.

ils tirent le lait en été ; mais ils les ruent en automne quand les pâturages commencent à manquer, & ne conſervent d'autre bétail que leurs rennes.

Tous les autres Lapons ne vivent que de la pêche & de la chaſſe. La chair d'ours fait particuliérement leurs délices ; c'eſt avec cette viande qu'ils régalent leurs meilleurs amis.

La langue paſſe chez ces peuples pour un mets très-délicat, ainſi que la graiſſe & la moëlle des os de cet animal. Au lieu de farine & de pain, ils ſe ſervent de poiſſons ſéchés, réduits en poudre, & de jeunes bourgeons de pins qu'ils cueillent au commencement de l'été. L'écorce intérieure de ces arbres remplace auſſi le ſel, dont ils font très-peu d'uſage, quoique les Norvégiens & les Suédois leur en fourniſſent. Voici comme ils préparent cette écorce.

Après avoir levé la groſſe écorce de l'arbre, ils prennent la petite peau intérieure, qu'on appelle *parenchyme* ; ils la ſéparent en feuilles fort déliées, qu'ils font ſécher au ſoleil : cette préparation finie, ils rompent en petits morceaux cette peau corticale, & ils en rempliſſent des caiſſes. Ils choiſiſſent un

endroit bien exposé au soleil, & ils enterrent ces caisses à peu de profondeur : ils les couvrent de sable & les laissent ainsi s'échauffer pendant une journée. Un grand feu qu'ils font ensuite sur la place qui renferme les caisses, sèche & cuit les écorces, en leur donnant une couleur rouge fort agréable, & une saveur très-flateuse. Cette écorce, devenue, par cette opération, extrêmement friable, est le sel des Lapons, qu'ils appellent *Santopolzy*. Ils en saupoudrent presque tous leurs alimens : ils font cuire assez souvent le gibier & le poisson ensemble, & le retirent en même-tems, quoique l'un & l'autre ne soient qu'à demi-cuits ; ils l'aiment davantage de cette façon ; parce que ces alimens rendent des sucs, qu'ils boivent avec délices : ils ne prennent point la peine de faire cuire le poisson & la viande séchés, parce que ces chairs viennent à un degré de mortification & de déssèchement par le froid pénétrant de ces climats, qui ne differe presque pas de la cuisson où elles parviennent par l'ardeur brûlante du soleil en d'autres pays.

Les Lapons ont encore une sorte d'aliment composé avec de l'angélique, ou

de l'oſeille cuite dans du lait de rennes. Ils font bouillir le tout enſemble pendant une journée, y mêlent du ſantopolzy, & le conſervent pour l'hiver.

Quoique l'art du Confiſeur ſoit inconnu chez ces peuples, ils ont cependant des eſpéces de confitures & marmelades qu'ils eſtiment beaucoup; ils cueillent des mûres lorſqu'elles commencent à mûrir, & les font cuire à petit feu dans leur propre ſuc. Lorſqu'elles ſont amolies ils répandent par-deſſus un peu de ſel très-menu; ils les placent enſuite dans un vaſe de bouleau bien fermé, qu'ils mettent en terre & qu'ils recouvrent avec beaucoup de ſoin.

Lorſqu'ils veulent manger de ces mûres, ils les trouvent auſſi entieres & auſſi fraîch es que ſi elles venoient d'être cueillies. Cette ſorte de confiture eſt particuliérement en uſage dans le tems où les autres fruits manquent.

Leur marmelade ſe fait auſſi avec des mûres, des capres rouges, ou autres fruits de cette eſpéce, cuits avec des œufs de poiſſon. Quand le poiſſon eſt cuit ils en ôtent toutes les arêtes, le mettent dans un mortier de bois avec les fruits, & pilent le tout enſemble juſqu'à

juſqu'à ce qu'il ſoit réduit en bouillie.

La rigueur du froid, qui ne permet pas de conſerver la bierre, ou autres boiſſons, réduit les habitans de ces contrées à ne boire que de l'eau : l'hiver ils ont toujours un chaudron qui en eſt rempli & ſuſpendu ſur le feu, de crainte qu'elle ne gele : chacun en puiſe avec une cuiller de bois, & en boit autant qu'il lui plaît. L'eau dans laquelle ils font cuire leurs poiſſons & leurs viandes, eſt pour eux un breuvage plus agréable que l'eau pure. Leurs boiſſons.

Quoique tous les Lapons paroiſſent naturellement abſtèmes, il y a cependant apparence que cette qualité ne leur vient que de la rareté des boiſſons ſpiritueuſes : les liqueurs fortes ſur-tout paroiſſent avoir beaucoup d'attraits pour eux. L'eau-de-vie eſt leur plus grand régal ; elle eſt, pour ainſi dire, la clef de leur ame, le véhicule de leur amitié ; c'eſt un moyen immanquable de ſe concilier leurs bonnes graces, & d'en obtenir tout ce qu'on en deſire.

Si dans leurs repas les Lapons ne préſentent point des exemples de délicateſſe & de propreté, on y trouve des leçons admirables de reconnoiſſance envers le Leurs repas

Créateur, & des ſignes non équivoques de leur amour pour la paix.

En hiver ils s'aſſoient en cercle autour du feu & du chaudron qui eſt au milieu, ou près de l'endroit qui eſt deſtiné au pere de famille & de ſa femme. Chacun ſe met à la place qui eſt à ſa portée, ſans choix, ſans déférence. Quelques écorces de bouleau, couſues enſemble, ou une ſimple planche poſée ſur l'aire de la cabane, ſert à la fois de table & de plats.

On tire les viandes du chaudron, on les poſe ſur la table, & chacun en prend à ſon gré un morceau, qu'il met dans ſon bonnet ou dans le coin de ſon habit. On mange en ſilence & avec beaucoup d'avidité; ſi c'eſt du lait ou quelqu'autre nourriture liquide, on le met dans un tronc de bouleau creuſé, & tout le monde y puiſe avec une grande cuiller de bois.

En été, ils mangent hors de leurs cabanes ſur quelques gazons verds : ils prenient leurs repas deux fois par jour, à peu près à midi & le ſoir : tous ſont très-gourmands; lorſqu'ils ont de la chair d'ours ou de rennes ſauvages, ils mangent jour & nuit & ne ſe réſervent rien pour le lendemain : malgré cette intem-

pérance, lorſque les vivres leur manquent, ils ſavent endurer la faim avec une patience incroyable ; peu ſuffit alors pour leur nourriture. La premiere choſe qu'ils font après le repas, c'eſt de lever les mains au ciel en récitant cette priére : *Grace à Dieu qui a créé la nourriture pour notre commodité*, ou bien ; *mon Dieu ſoyez loué & béni de nous avoir donné la nourriture ; faites que celle que nous venons de prendre dans le moment, nous ſerve & rétabliſſe nos forces corporelles.* Après ces témoignages de gratitude ils ſe frappent tous dans la main, en s'exhortant mutuellement à ſe garder fidélité dans leur amitié.

§. V.

Sciences & Arts des Lapons.

Il n'eſt queſtion chez ces peuples ni de Sciences ni d'Arts libéraux, excepté la magie, ſi elle peut être miſe dans cette claſſe. Tous les Auteurs qui ont écrit ſur les Lapons, nous les repréſentent comme de ſavans Négromanciens. Tacite, parlant des Biarmois, c'eſt-à-dire des peuples qui habitent aujourd'hui Magie.

la Bothnie, la Finlande, la Laponie, & une partie de la Norvége, dit qu'ils ſuppléoien tpar l'art magique au défaut des armes ; qu'ils changeoient l'air calme en tempêtes horribles, & le tems le plus ſerein en orages affreux.

Quoique les Rois de Suéde ayent rendu des Arrêts très-rigoureux contre les Lapons qui s'adonneroient à la magie, & même qu'ils en ayent fait punir pluſieurs comme ſorciers, ils n'ont pu détruire l'opinion où ſont ces peuples, qu'ils peuvent entretenir commerce avec le diable ; ni abolir entiérement le penchant naturel qu'ils ont pour l'art magique.

Les Edits n'ont procuré d'autre avantage que de diminuer le nombre des ſorciers, & d'obliger ceux qui le ſont encore à ne profeſſer cet art que fort ſecrettement.

Nous ſommes dans un ſiécle trop éclairé pour ajouter foi à tous les contes qu'on débite ſur la Négromancie de ces peuples. Toutes les fables qu'on trouve dans les relations de la Laponie, ne méritent aucune confiance ; cependant nous nous croyons obligés de mettre ſous les yeux du Lecteur tout l'appareil ma-

gique & tous les enchantemens des Lapons d'aujourd'hui.

L'inſtrument principal dont ils ſe ſervent pour faire leurs charmes, s'appelle *Kannus*. C'eſt un eſpéce de tambour, fait du tronc d'un pin, d'un bouleau ou d'un ſapin; mais il faut que cet arbre croiſſe dans un certain endroit, & qu'il ait ſes branches tournées d'une certaine maniere qui le rende agréable au ſoleil.

Ce kannus eſt d'une ſeule piéce du tronc, creuſée dans toute ſon épaiſſeur, terminée en deſſous par une ſurface convexe & ovale, dont le diametre eſt d'environ dix-huit pouces. Cette extrémité eſt percée de deux trous, qui ſervent à tenir le tambour, en y paſſant les doigts. Le deſſus eſt couvert d'une peau de renne, ſur laquelle ils peignent en rouge quantité de figures, & d'où l'on voit pendre pluſieurs anneaux de cuivre & quelques morceaux d'os de rennes. Ils tirent d'abord une ligne qui paſſe par le milieu du tambour, & ſes deux extrémités les plus éloignées; une autre ligne tranſverſale tranche celle-ci par la moitié & forme une croix: au-deſſous de cette derniere il en eſt en-

core une autre qui partage le tambour en quatre portions. Au-deſſus de la plus haute ligne ſont deſſinés les Dieux pour leſquels ils ont le plus de vénération, comme *Thor*, *Stoorjunkare*, ou *Scyta*, & ſes valets.

Entre les deux paralelles ils peignent l'image de Dieu le Pere, de Jeſus-Chriſt, du Saint-Eſprit, & de quelques Apôtres. Au-deſſous de ces figures on voit le ſoleil qui domine ſur les ours, les rennes, les poiſſons : ils repréſentent auſſi quelquefois des lacs, des fleuves.

Tous les tambours ſe reſſemblent par la forme ; mais les figures qui y ſont empreintes ne ſont pas toujours les mêmes. Les uns portent des troupeaux de rennes, pour ſavoir où ils les doivent trouver quand il y en a quelqu'un de perdu. Les autres tambours portent des figures qui indiquent des lieux propres à la chaſſe & à la pêche, ou qui font connoître ſi les maladies auxquelles ces peuples ſont ſujets, ſont mortelles. On voit qu'il eſt une ſorte de tambour propre à répondre aux conſultations qu'ils veulent avoir ſur chaque objet qui leur eſt eſſentiel.

Deux choſes ſont encore néceſſaires

pour ſe ſervir de ce tambour : le marteau pour le battre & une marque de cuivre que le mouvement du marteau agite ſur le tambour, & qui, en s'arrêtant ſur une figure, tracée ſur la peau, apprend ce qu'on veut ſavoir.

Cette marque eſt ordinairement un morceau de cuivre, fait en forme de boſſette dont on garnit les mors des chevaux. A cette lame de cuivre pendent pluſieurs autres anneaux de même métal : le marteau eſt fait d'un ſeul os de renne & repréſente la figure d'un grand *T*.

Cet inſtrument eſt ſi précieux parmi ces Idolâtres, qu'ils le tiennent toujours enveloppé dans une peau de renne. Ils ne l'entrent jamais dans la maiſon par la porte ordinaire ; mais ils le paſſent ou par-deſſus l'étoffe qui entoure leur cabane, ou par le trou qui donne paſſage à la fumée.

Le tambour & le marteau ſont ſacrés pour les femmes ; elles ne peuvent y toucher : lorſqu'on change d'habitation un homme eſt chargé de le porter à la nouvelle demeure après que toutes les autres perſonnes de la famille ſont parties. Cet homme a ſoin de pren-

dre un chemin peu fréquenté ; ils croyent que ſi une femme vient à paſſer par ce chemin, elle meurt ſur le champ, ou au moins qu'elle eſt menacée d'un grand malheur, ſi elle n'offre au diable, en expiation de ſon crime, un anneau de cuivre qui doit être attaché au *Kannus*.

Ce kannus eſt communément en uſage pour quatre objets ; le premier eſt, comme on l'a dit, de ſavoir quels ſont les endroits les plus propres à la chaſſe, à la pêche ; le ſecond, eſt de voir ſi les Dieux qu'ils adorent ou agréent ou rejettent leurs ſacrifices ; le troiſieme conſiſte à apprendre quelle ſera la ſuite d'une maladie, & le quatrieme, à connoître ce qui ſe paſſe dans les pays étrangers.

Lorſqu'un de ces prétendus ſorciers veut conſulter le tambour, dans le dernier cas, il commence par l'approcher du feu pour en faire bien roidir la peau, que la chaleur reſſerre ; enſuite il ſe met à genoux avec tous les aſſiſtans. Après cette cérémonie il commence par frapper doucement ſur le tambour, en traçant avec le marteau une ligne circulaire, & en prononçant quelques paroles ; enſuite il redouble les coups, il éleve la voix

comme un furieux ; ſon viſage devient bleu ; ſes cheveux ſe hériſſent ; il tombe enfin la face en terre & reſte ſans mouvement. Lorſque la frenéſie eſt paſſée il ſe releve, il dit ce que le diable lui a appris, ce qu'il a vu, ou il montre le ſigne qu'il a apporté des pays éloignés d'où il croit venir.

La pratique de la *Dactyliomancie*, au ſujet des maladies, ou de l'événement de quelques autres affaires, eſt beaucoup moins violente. Ils poſent l'anneau de cuivre ſur la figure du ſoleil, & ils le font mouvoir en frappant le tambour & chantant une chanſon. Si l'indice va de la gauche à la droite, ainſi que le ſoleil, ils en tirent un augure favorable ; c'eſt un préſage que la perſonne malade recouvrera la ſanté ; que telle entrepriſe réuſſira, ou que leur famille deviendra puiſſante & nombreuſe. Si au contraire l'indice va de la droite à la gauche, contre le cours du ſoleil, la maladie eſt mortelle, de grandes adverſités les menacent eux & leur famille.

Dans le ſecond cas, ſi l'indice s'arrête ſur la figure qui repréſente Scyta, ils ſacrifient à ce dieu, ou aux autres s'ils ſont indiqués.

Le dernier uſage du tambour ſert à leur montrer de quel côté ils doivent aller pour avoir une chaſſe ou une pêche abondante : ſi l'indice, agité pluſieurs fois, s'arrête à l'Orient ou à l'Occident, ils croient, qu'en ſuivant le côté marqué, ils ne manqueront pas d'être heureux, & ainſi des autres côtés.

A ces uſages du tambour on pourroit encore y en ajouter un cinquieme, qui conſiſte à cauſer du mal à ſes ennemis, à leur ôter la vie ou la ſanté; mais il eſt peu pratiqué. Ce *Kannus* eſt plus grand que tous les autres; il porte auſſi des figures particulieres.

Les Lapons croyent que les défenſes des Rois de Suéde ne s'étendent qu'à leur interdire cette coutume de faire du mal, & que toutes les autres pratiques du tambour, qui ne ſont en aucune façon nuiſibles, doivent être permiſes à tout le monde.

Tout le peuple a la plus aveugle croyance aux effets de ce grand tambour, & croit encore à un autre maléfice qu'il redoute davantage : il l'appelle *Tyrc* ou *Gan*. C'eſt une eſpéce de petite boule, de la groſſeur d'une noix, faite du plus tendre duvet de quelque animal. Les La-

pons envoyent cette boule en différents endroits, plus ou moins éloignés, ſuivant l'étendue de leur pouvoir : elle porte la mort à tout ce qu'elle touche. S'il arrive qu'elle frappe dans ſon chemin un homme ou un animal, elle produit auſſi-tôt ſon effet, de même que ſur celui à qui elle étoit adreſſée. Cette boule roule avec tant de vîteſſe qu'il eſt impoſſible de la voir : on ne peut l'appercevoir que par une petite trace bleue qu'elle laiſſe ſur ſon paſſage ; mais, ſi celui à qui un Lapon envoie le *Gan* eſt plus habile que ſon ennemi, il le lui renvoie ſans en avoir été touché, & ce dernier meurt auſſi-tôt de la même mort qu'il vouloit cauſer.

C'eſt plus particuliérement chez les Lapons Danois qu'eſt en uſage le *Tyre* ou *Gan*. Le tambour y eſt très-peu connu. Chaque famille a auſſi un gros chat noir, que tout le monde conſulte avant de rien faire : c'eſt lui qui décide ſi on doit aller à la pêche ou à la chaſſe ; cette animal les ſuit par-tout où ils vont. La Martiniere a la ſimplicité de dire, que quoique cet animal ait la figure d'un chat, par ſon regard qui eſt épouvantable, il eſt perſuadé que c'eſt un diable ſa-

milier. Ces Lapons Danois paſſent auſſi pour les ſorciers les plus verſés dans l'art de diſpoſer des vents.

§. VI.

Arts Mécaniques des Lapons.

Leur maniere de faire la cuiſine.

LES Arts Mécaniques ſont les ſeuls que connoiſſent ces peuples, & le principal eſt de faire la cuiſine; ce ſont les hommes qui l'exercent. A leur retour de la chaſſe ou de la pêche ils préparent ce qu'ils ont pris, ſans permettre que les femmes leur aident. Quoique cet Art, peu compliqué chez ces peuples, n'exige pas beaucoup d'adreſſe & de ſcience, les Lapones en ignorent abſolument la pratique.

Autres occupations.

Les autres occupations des hommes conſiſtent à faire des barques, des traîneaux, une ſorte de chauſſure pour courir ſur la neige, des coffres, des armoires, des corbeilles, des paniers, des tabatieres, des navettes, généralement tous les uſtenſiles du ménage, & les inſtrumens de chaſſe & de pêche.

Sans études, ſans maîtres, ils ſavent faire tout ce qui leur eſt néceſſaire, & tirer du travail de leurs mains une ſorte

de luxe, qui, chez eux-mêmes, attire de la conſidération. Cette Nation n'eſt donc pas auſſi ſtupide qu'on l'a repréſentée ? Nous allons donner une courte deſcription des ouvrages de ces peuples.

Leurs barques ont à peu près la même forme qu'ailleurs : elles ſont compoſées de quelques branches de ſapin, couſues enſemble avec des cordes, faites de nerfs de rennes, ou de racines de pins tordues. Tous les interſtices des planches ſont bien calfatés avec de la mouſſe & une eſpéce de goudron qu'ils font avec des écailles de poiſſon & de réſine qu'ils tirent des pins. Ces barques ont deux ou quatre rames, diſpoſées, de façon qu'un homme en peut manier deux fort aiſément. En été ils ſe tiennent tout nuds dans ces barques, pour être prêts à tout événement. Leurs Barques.

Les Lapons ont deux ſortes de traîneaux ; ceux de voyage & ceux de bagage. Les premiers ſe nomment *Pulka*. Le pulka reſſemble à la moitié d'une petite barque, avec une proue aiguë, relevée pardevant, & poſée ſur une quille qui n'a que deux ou trois pouces de largeur : le devant eſt couvert Traîneaux.

de planches, auxquelles on attache une peau de renne, qui ſe rabat ſur celui qui eſt dans le pulka. Une autre planche plus élevée que le corps de cette voiture, en forme le derriere, & ſert d'appui au voyageur. Comme ces traîneaux ne gliſſent que ſur une quille peu large, la grande difficulté eſt de ſe ſoutenir en équilibre : on ſe tient à demi-couché dans ces pulkas, qui n'ont ordinairement que quatre piés de long ; l'on eſt lié, de façon qu'il ne reſte que l'uſage des mains ; l'une ſert à conduire la renne, par une corde, attachée à la racine de ſon bois, & l'autre à porter, tantôt à droite, tantôt à gauche, un petit bâton, pour empêcher la voiture de verſer.

La renne eſt attelée au traîneau par un ſeul trait, qui, lui paſſant ſous le ventre & entre les jambes, s'attache à une bande de cuir qui lui entoure le cou & lui ſert de collier : c'eſt quelque choſe de prodigieux que de voir la rapidité avec laquelle gliſſent ces voitures, ſurtout en deſcendant les montagnes.

Le traîneau de la ſeconde eſpéce eſt peu différent du premier ; ſa longueur eſt communément de douze à quinze

piés ; ils le nomment *Achkio* ; il ſert à tranſporter les meubles & le ménage des Lapons, lorſqu'ils changent d'habitation.

Leur chauſſure.

Rien n'eſt mieux inventé, & plus commode que leur chauſſure pour courir ſur la neige. C'eſt une ſorte de patins fort épais, de bois de ſapin, longs de ſix ou huit piés, & larges de ſix pouces. Ces patins ſont relevés en pointe, ſur le devant, & percés dans le milieu pour y paſſer un cuir qui tient le pié ferme & immobile. Avec cette chauſſure les Lapons courent ſur la neige avec tant de vîteſſe, qu'ils attrappent aiſément les animaux les plus légers à la courſe. Ils portent un bâton, au bout duquel eſt une petite planche ronde de quinze à dix-huit pouces de circonférence : ce bâton leur ſert à s'élancer, ſe diriger, ſe ſoutenir & s'arrêter : ils deſcendent avec ces patins les vallées les plus rapides & les plus baſſes, & graviſſent les montagnes les plus eſcarpées.

Leur Menuiſerie.

Les métiers de menuiſier & de tabletier ſont encore de ceux où les Lapons excellent : ils ſavent faire des armoires & des coffres très-jolis & très-propres. Ils y appliquent de petits ornemens d'os

de rennes, taillés en petites lames, différemment contournées & enchaſſées avec toute la délicateſſe poſſible.

Autres meubles.

Leur adreſſe n'eſt pas moindre à faire des corbeilles & des paniers avec des racines d'arbres, qu'ils coupent en filets très-menus. A force de battre ces racines elles acquierent une flexibilité qui les rend auſſi douces & auſſi maniables que l'oſier le plus tendre. Les cuillers, les manches de couteau, & d'autres outils qui ſont d'os de rennes, ſont auſſi très-proprement travaillés; ils y gravent, avec une pointe de couteau, différentes figures entremêlées de canelures diſpoſées dans un ordre très-agréable. Toutes ces gravures ſont remplies d'une couleur noire qui produit le plus bel effet ſur le fond blanc de ces os.

A ces enjolivemens ils ajoutent, au bout du manche de ces petits meubles, de petites lames pendantes, ou des anneaux, entrelaſſés avec une dextérité ſinguliere, & faits de la même piéce d'os: ils ſe ſervent encore des os de rennes pour faire des moules, où ils fondent des balles de fuſil & les diverſes figures d'étain dont ils embelliſſent leurs habillements.

Le travail des femmes eſt de tailler, coudre les habits, les ſouliers, & tout ce qui concerne leurs vêtemens & ceux des hommes : elles font auſſi tous les harnois des rennes, & les différents fils de nerfs dont elles ſe ſervent. La laine de brebis filée leur ſert à faire une ſorte de ruban qui leur eſt très-utile. Elles filent le poil de lièvre blanc ; elles en font des mitaines & des bonnets très-doux & très-chauds. Travail des Femmes.

Les Lapones fabriquent le fil d'étain avec une induſtrie ſinguliére ; celles qui ſont le plus adroites jouiſſent d'une grande conſidération. Voici la maniere dont elles font ce fil. Fil d'étain.

Elles ont un morceau de corne, percé de pluſieurs trous, inégaux en largeur : elles font paſſer par les grands, enſuite par les petits, comme par une filiére, un morceau d'étain de la longueur d'une aune : elles le tirent avec les dents, juſqu'à ce que la ductilité de ce métal l'ait amené au point où elles le veulent. Elles applatiſſent enſuite d'un côté ce filet d'étain, &, par le moyen d'un fuſeau, elles le joignent à un fil de nerf, avec tant d'adreſſe, que ce dernier

ſe trouve entiérement couvert de l'autre, & ſemble être tout d'étain.

Scheffer. C'eſt avec ce fil qu'elles brodent tous leurs vêtemens, & même les harnois des rennes. Il y a beaucoup d'imagination dans l'invention de ces ornemens, & beaucoup d'agréments dans leur diſtribution : elles y ajoutent de petites aiguillettes, des houpes, garnies de ces filets d'étain, & faites de morceaux de laine de différentes couleurs. Scheffer dit, qu'il a dans ſon cabinet des étuis à aiguilles, des gaînes de couteau, des ſouliers, & autres choſes brodées de cette maniére, que l'on ne peut voir qu'avec la plus grande admiration.

Autres occupations des femmes. Outre ces occupations, qui ne ſont la plûpart que pour l'agrément, les femmes en ont de plus utiles, qu'elles partagent avec les hommes : telles ſont la pêche, la garde les troupeaux, ont le ſoin du ménage, les embarras du déménagement & des voyages qu'il faut faire pour aller s'établir ailleurs. Dans cette derniere circonſtance, le pere de famille, aſſis dans ſon traîneau, marche à la tête du bagage & conduit une partie des rennes qui tirent chacune un achkis chargé. La premiere renne eſt

attachée au pulka du maître, & toutes ſont rangées à la file.

Sa femme, auſſi dans ſon traîneau, conduit l'autre partie des équipages, rangés de la même façon; elle marche à la tête d'une ſeconde colonne d'achkis.

La Pêche.

Les femmes s'occupent, pour le moins, autant de la pêche que les hommes. En l'abſence de leur mari elles vont quelquefois pêcher très-loin, & demeurent pluſieurs ſemaines hors de leur maiſon. Elles font ſécher le poiſſon qu'elles prennent, & le préparent pour en faire de groſſes proviſions. L'hiver même ne met point d'obſtacle à cet exercice pénible: de diſtance en diſtance les Lapons font des ouvertures dans la glace, ſous laquelle, par ce moyen, ils introduiſent leurs filets. A l'aide d'une perche il les pouſſent de trou en trou, parcourent ainſi un aſſez grand eſpace, & les retirent par ces mêmes ouvertures.

Ce qu'il y a de ſurprenant, dit Renard, c'eſt que dans ce tems ils rapportent dans leurs filets des monceaux d'hirondelles qui ne donnent aucun ſigne de vie; mais, ſi on les approche du feu, & qu'on leur faſſe ſentir une douce

chaleur, d'abord elles remuent un peu; elles ſecouent les aîles, puis elles prennent leur eſſort. Rien n'eſt moins ſûr que ce fait, & même, ſuivant l'opinion des plus habiles Naturaliſtes modernes, il eſt incroyable.

La Chaſſe. La chaſſe eſt l'occupation la plus eſtimée des Lapons; mais elle eſt abſolument interdite aux femmes. Il ne leur eſt pas permis d'approcher des inſtrumens qui ſervent à cet exercice, ni de toucher aux bêtes qui ont été priſes.

La ſuperſtition qui régne parmi eux leur fait obſerver bien des formalités avant que de ſe déterminer à aller chaſſer. Ils ont des jours réputés malheureux & de mauvais augure, pendant leſquels rien ne pourroit les contraindre à ſortir de leur cabane : de ce nombre ſont les jours de Sainte Catherine, de Saint Clément & de Saint Marc. Ils s'imaginent que s'ils alloient à la chaſſe leurs arcs romproient, & qu'ils ſeroient malheureux toute l'année : en tous tems ils ont ſoin de ne pas ſortir par la porte ordinaire, & commune à toute la famille, mais par la petite porte de leur habitation. Ces ſuperſtitions ne ſont fondées ſur aucune expérience; c'eſt par tradition

qu'elles ſe ſont établies chez eux.

Ils attrappent les petits animaux, tels que les renards, les martres, les hermines & les petits gris, avec leurs chiens, ou dans des piéges : ils en tuent auſſi un grand nombre avec des fléches, dont le bout eſt rond ; ce qui aſſomme l'animal ſans endommager ſa peau. Les loups, les goulus, & les rennes, ſe tuent à coup de fuſil. Ces dernieres ſe prennent encore dans des foſſes, qu'ils pratiquent au bout d'une allée, large de quinze à vingt piés, & quelquefois de deux lieues de long. Des filets étendus ſur de hautes perches forment une avance. Lorſque les rennes y ſont une fois engagées, les chaſſeurs les lancent avec leurs chiens juſqu'à ce qu'elles ſoient tombées dans les foſſes où ſe termine l'allée.

Chaſſe de la renne.

La chaſſe de l'ours mérite une attention particuliére, à cauſe de ſa ſingularité, & des filets que les Lapons font à cette occaſion. Il n'y a point d'honneur & de titre plus glorieux pour eux que l'avantage d'avoir tué un ours. Chaque fois qu'un Lapon aſſiſte à la mort d'un de ces animaux, il fait de ſon poil une petite aigrette, qu'il porte

Chaſſe de l'Ours.

à ſon bonet ou dans un endroit apparent de ſes habits ; ce ſont, pour lui, autant de marques de conſidération.

Au commencement de l'automne, quand il eſt tombé quelque peu de neige, lorſqu'un Lapon a remarqué les traces d'un ours, il s'étudie à trouver ſon repaire, & c'eſt lui qui prend ſoin de la chaſſe. Joyeux de ſa découverte il va d'abord en faire part à ſes parens & amis ; il les invite à cette chaſſe. Ce n'eſt cependant qu'en Mars ou Avril que s'exécute cette partie, parce que dans ce tems la neige étant bien ferme, il leur eſt plus aiſé de courir avec leurs patins, & de mettre leurs chiens ſur la voie de la bête.

Le chef des chaſſeurs ayant aſſemblé tout ſon monde, choiſit celui qui ſait le mieux battre du tambour, & qu'il regarde comme le plus habile négromancien. Il le charge de frapper ſur le tambour, & de voir quel ſera le ſuccès de la chaſſe.

Si les augures ſont favorables les chaſſeurs entrent dans la forêt, rangés en bon ordre ſur une ſeule file. Celui qui a découvert le repaire de l'ours eſt le conducteur & le capitaine ; il ne doit

avoir d'autre arme qu'un bâton. Pour marque de ſon autorité les autres attachent à la poignée de ce bâton un gros anneau de cuivre ou d'étain. Le ſorcier marche après le capitaine, portant toujours ſon tambour. Après eux vient celui à qui il eſt ordonné de donner le premier coup à l'ours, & enſuite tous les autres à leur rang. Chacun d'eux a ſon ordre particulier, qu'il doit exécuter après que l'ours aura été tué. L'un eſt chargé de dépecer la bête, l'autre de faire cuire la viande; un autre a l'emploi d'aller chercher le bois, un autre l'eau, &c. chacun remplit ſcrupuleuſement les fonctions qui lui ont été preſcrites, ſans qu'un chaſſeur puiſſe en commettre un autre à ſa place.

Parvenus à la taniére de l'ours, ils l'attaquent avec une intrépidité étonnante: ils le percent à coups de halebarde & de mouſquet, ſans autre précaution & ſans uſer du moindre artifice.

Quand l'ours eſt mort le capitaine chante une chanſon, qui eſt le ſignal de ſa victoire; alors tous à l'envi montrent en chantant leur ſatisfaction & le plaiſir qu'ils éprouveut. Cette chanſon eſt en action de grace, à l'ours, de ce qu'il ne

leur a point fait de mal. Ils lui témoignent beaucoup de reconnoiſſance de ce qu'il s'eſt laiſſé tuer ſans rompre leurs armes & leurs bâtons. Après cette chanſon, ils tirent l'ours de ſa taniére & le fouettent avec des verges& des baguettes. On le charge enſuite ſur un traîneau, on y attelle une renne. Tous ſe rangent en demi-cercle autour du traîneau, & le ſuivent en chantant une chanſon, différente de la premiere. Par celle-ci, qui ſemble une dériſion, ils prient l'ours de ne leur point envoyer d'orages, & de ne cauſer aucun mal aux auteurs de ſa mort. C'eſt de cette maniere qu'ils arrivent à la cabane, deſtinée au feſtin qui doit ſuccéder à la chaſſe.

La renne qui a amené l'ours à la cabane eſt exempte de travail pendant une année. Près de cette cabane, deſtinée à écorcher l'ours & à le faire cuire, il en eſt une autre préparée pour le feſtin général. C'eſt-là que les femmes attendent le retour de leurs maris avec impatience. Lorſque ceux-ci arrivent ils chantent une nouvelle chanſon, pour exhorter leurs femmes à faire leur devoir dans cette occaſion. Ce devoir conſiſte à mâcher de l'écorce d'aune, qui donne

une

une couleur rouge comme la ſanguine : ces femmes, après avoir bien broyé cette écorce avec les dents, crachent au viſage de leurs maris. Leur ſalive teint les hommes en rouge & les fait paroître couverts de ſang, comme ſi c'étoit celui de l'ours, & une preuve apparente de leur bravoure.

Après cette cérémonie toutes les femmes ſe mettent à chanter.

Nous vous rendons de grandes graces, nos chers maris, de nous avoir apporté cette proie : nous prenons bien de la part au plaiſir que vous avez eu de tuer l'ours.

Puis on ſe met à table & l'on ſert tout ce que l'on a de plus excellent, ſans que la chair d'ours y ſoit compriſe. Elle eſt réſervée pour un autre feſtin, auquel les femmes n'aſſiſtent point.

Cette fête finie les hommes ſe retirent. Aucun des Chaſſeurs ne peut habiter avec ſa femme, ni même la toucher, que trois jours après la chaſſe. Le capitaine doit s'abſtenir de voir la ſienne pendant cinq jours.

Après cette premiere fête les hommes ſe rendent à la cabane où l'ours a été porté : ils l'écorchent & le préparent pour le manger. Il eſt très-défendu aux

femmes d'en approcher. La peau appartient à celui qui a découvert la bête : ils font cuire enſemble la chair, le lard & le ſang, & tous s'aſſoient autour du foyer, en obſervant le même ordre qui a été preſcrit lors de la chaſſe. Le Capitaine eſt à la place la plus élevée, puis l'homme au tambour, & ainſi de ſuite. Lorſque la viande eſt cuite, le Capitaine en fait deux parts, l'une pour les hommes, l'autre pour les femmes : c'eſt le ſorcier qui eſt l'*Architriclin*, & qui diſtribue à chacun ſa portion. Dans la part des femmes, il a grand ſoin de ne pas donner les parties du derriere de l'ours ; elles n'appartiennent qu'aux hommes.

Deux Lapons ſont députés pour porter aux femmes ce qui leur eſt deſtiné. Dès qu'ils les apperçoivent ils leur chantent une chanſon, conçue en ces termes :

Voici des hommes qui arrivent de Suéde, de Pologne, d'Angleterre & de France, pour vous apporter des préſents.

Les femmes de la cabane viennent au-devant des députés, en répondant à leur chanſon par celle-ci :

Hommes qui arrivez de Suéde, de

Pologne, d'Angleterre & de France, venez, nous vous mettrons autour des cuisses des houppes de laine rouge.

Ces peuples citent ces Royaumes comme des pays fort reculés, & dont l'éloignement ajoute un nouveau prix aux préſens.

Les femmes prennent ce qu'on leur a apporté & rempliſſent leur promeſſe.

Trois jours après la chaſſe les hommes viennent trouver les femmes, qui les reçoivent en chantant : elles leur jettent ſur le dos une pellerée de cendre, pour l'expiation du meutre de la bête, & l'ablution de la ſouillure qu'ils croyent avoir contractée par cette mort.

La chaſſe aux oiſeaux ſe fait ſuivant les ſaiſons. En été les Lapons ſe ſervent d'arcs ou de fuſils ; en hiver, de lacets & de piéges : c'eſt particuliérement à des perdrix blanches, à piés velus, qu'ils s'attachent ; ils en prennent de grandes quantités : ils nomment ces perdrix *Lagopodes*. Chaſſe a Oiſeaux.

Leurs armes ſont des arcs, des fleches, garnis d'os ou de fer ; des hallebardes, des fuſils, des arbalêtes, & toutes ſortes d'armes à feu, qu'ils achetent dans une

petite ville de Bothnie, où il y a une Manufacture célébre.

§. VII.

Foire & maniere de trafiquer des Lapons.

Foires. On a établi en Laponie des marchés ou des foires conſidérables ; dans le tems que Charles IX donna, en 1602, une permiſſion générale à tous ſes ſujets de commercer avec les Lapons, les Préfets de la Laponie ont eu la liberté de déterminer des tems & des lieux propres à raſſembler tous ceux qui viendroient commercer. Ce Prince leur avoit même donné ordre de faire bâtir des boutiques, & avoit réglé la durée de ces marchés à trois ſemaines ; cependant ces foires ne ſe tinrent pas avec tout le ſuccès qu'on s'en étoit promis. C'eſt au moins ce qui paroît par un Edit de la Reine Chiſtine, rendu en l'année 1640. Cette Princeſſe, par cet Edit, établit, dans toute la Laponie, en trois différents cantons, trois foires célébres par année. L'une le 6 Janvier ; la ſeconde

le 25, & la troiſieme le 2 Février, jour de la fête de la Vierge. La durée de ces foires eſt de huit ou quinze jours chacune : il y vient un grand nombre de Suédois, de Norvégiens, de Lapons & de Bothniens.

Les marchandiſes que les Lapons apportent à ces foires, ſont des peaux de rennes, des peaux de renards de différentes couleurs, de loutres, de goulus, d'hermines, de martre, de caſtor, de loups, de petits-gris & d'ours. Ils y amenent auſſi des rennes, des habits à leur mode, des bottes, des gants, des ſouliers, toutes ſortes depoiſſons ſecs, & des fromages de leurs rennes. Commerce

Ils prennent en échange de l'eau-de-vie, de gros draps, de groſſes toiles, de l'argent, du cuivre, du fer, du ſoufre, des aiguilles, des couteaux, du tabac, & des peaux de bœuf & de mouton.

Toutes les marchandiſes ont un prix déterminé, qui ne varie point. Une renne eſt eſtimée deux écus ; quatre peaux de rennes ont la même valeur. Un timbre de petit-gris vaut trois livres ; une peau de martre, une d'ours, ou trois peaux blanches de renard, ſont de

même prix : une demi-aune de drap vaut un écu, de même une piéce d'eau-de-vie, une livre de tabac, &c. Quant on veut acheter des choſes de moindre valeur, des peaux de petits-gris ſervent de monnoie. On en meſure le nombre ſur le prix de l'objet qu'on veut avoir.

Les Lapons Moſcovites ne font nul cas de l'or & de l'argent. Lorſqu'ils trafiquent avec des étrangers, c'eſt ſans dire un ſeul mot. Les Ruſſes expoſent ce dont ils veuleut ſe défaire, & les Lapons viennent le voir. S'ils s'en accommodent ils l'emportent, après avoir laiſſé à la place ce qu'ils eſtiment être de même valeur.

Scheffer & enard. Il ne regne plus aujourd'hui dans ces échanges la même franchiſe qu'autrefois. Les Lapons ont vu qu'on leur manquoit de parole, qu'on cherchoit à les tromper, & la crainte d'être dupes a changé leur bonne-foi. Ils ſont actuellement ſi ruſés, qu'il eſt très-difficile de n'être pas trompé quand on commerce avec eux.

§. VIII.

Oiſiveté, divertiſſemens des Lapons.

DE l'averſion naturelle des Lapons pour le travail, s'enſuit un goût infini pour l'oiſiveté & les divertiſſemens. Les longues nuits, le ſommeil, auquel ils demeurent livrés pendant plus de quinze ou dix-huit heures, ne manquent pas d'entretenir leur pareſſe, & de les accoutumer à n'avoir de tems plus agréable que celui qu'ils paſſent à rien faire, ou à ſe viſiter réciproquement. Leurs plus doux plaiſir eſt de fumer du tabac, ou à ſon défaut des feuilles d'angélique, & de boire de l'eau-de-vie. La vie ſolitaire que mene chaque famille, iſolée dans ſa cabane, leur fait deſirer de voir leurs parens, leur amis, & de s'entretenir avec eux. Le ſujet principal de leurs converſations roule ſur leurs affaires particuliéres, où ſe tire des lieux communs uſités parmi nous : tels que la ſanté, la pluie, le beau tems, le froid, le chaud. La médiſance y entre cependant ſouvent pour quelque choſe. Ils paſſent en revue les Nations qui vien-

nent commercer avec eux; ils cenſurent ſans ménagement les mœurs & la conduite de ces peuples; chacun d'eux ſe pique d'enchérir ſur ce qu'il entend dire; tous finiſſent par ſe mocquer de ceux dont ils parlent, & à leur donner des ſur-noms & des ridicules inſultans.

Les plus riches des Lapons font grande chere à ceux qui viennent les viſiter, & leur témoignent par des feſtins la joie qu'ils ont de les recevoir.

Les jeux des hommes conſiſtent à ſe diſputer l'avantage de ſauter ou de courir le mieux dans une carriere marquée, ou de tirer le plus adroitement dans un but déſigné. Le prix du vainqueur eſt une ou pluſieurs peaux d'écureuil.

La lute eſt auſſi un de leurs exercices. Ils ſe diviſent en deux bandes, & ſe rangent ſur deux lignes paralleles. Chaque Lapon, ſa ceinture à la main, marche à celui qui lui eſt oppoſé, & lui en enveloppe le milieu du corps; de façon que chacun eſt entouré de la ceinture de ſon adverſaire, tandis qu'il l'enveloppe avec la ſienne. Dans cet état c'eſt à qui terraſſera ſon rival; mais ils n'y employent ni ruſe ni fraude: ſi l'un d'eux en eſt coupable, on le chaſſe

du divertiſſement, & on le regarde comme indigne d'entrer dans la ſociété.

Le divertiſſement des femmes eſt de ſe renvoyer mutuellement un gros ballon de cuir, rempli de foin. Les hommes partagent auſſi cet exercice, & n'y font pas paroître plus d'adreſſe & de vigueur que les femmes.

Outre ces jeux, les nôtres ne leur ſont pas inconnus; ils ſe ſervent de dez, qu'ils font de la même figure que les nôtres, & de cartes, qu'ils achetent des autres Nations.

§. IX.

Religion des Lapons.

Chriſtianiſme. QUOIQUE les Lapons ſoient tous baptiſés, on ne peut aſſurer qu'ils ſoient tous chrétiens. Leur religion eſt mêlée de tant de pratiques ſuperſtitieuſes, & d'adorations de Dieux particuliers, qu'on pourroit au contraire aſſurer, que le polythéïſme eſt leur religion dominante.

» Je ne les ai pas trouvés, dit la » Motteraye, bien ſavans ſur cet article. » Ils ne m'ont pas paru meilleurs chré-

» tiens que payens, ni meilleurs payens » que magiciens ; mais en tout cela aſſez » égaux à leurs rennes. Ils ne regardent » la religion chrétienne que comme un » fardeau ou un impôt de quelques livres » de viande, de fromage, & de quel- » ques peaux, &c. que les Prêtres exi- » gent d'eux pour le baptême & la com- » munion, leurs ſermons, &c. parce » qu'on ne prend pas les meſures propres » à la leur faire regarder autrement, & » que l'avarice de quelques-uns, leur » vend ſi cher les choſes ſpirituelles, » qu'elle les fait fuir à pluſieurs d'entre- » eux.

» La plupart ne ſavent même pas » l'oraiſon dominicale ; il ſemble, que » parce qu'ils ne mangent pas de pain, » on regarde comme ſuperflu de leur ap- » prendre à en demander au Seigneur.

» Toutes les dépenſes que la Cour de » Suéde fait pour l'entretien de leurs » Prêtres, ſelon ce que j'ai pu recueillir, » & ce qui m'en a été raconté par di- » verſes perſonnes dignes de foi, d'un » zéle & d'une probité connue, leur de- » viennent infructueuſes, par la négligen- » ce de ceux-ci, pour ne rien dire de » plus. Tous ces Prêtres, à l'exception de

»ceux de la Laponie d'Uhma, ſont plus »de tort à la religion, qu'ils ne lui ren»dent de ſervice; & cela, à ce que »m'ont aſſuré ces mêmes perſonnes, par »la faute des Evêques, qui, au lieu de »faire un choix déſintéreſſé de gens d'un »mérite & d'un zéle connus, pour en»voyer en Laponie, n'y envoyent, à la »ſollicitation d'amis, ou pour quelques »préſens reçus, que la lie des Académies »ou du Sacerdoce, & ſe mettent auſſi »peu en peine de ce choix, qu'un mar»chand de quelques piéces de drap, »dont il a reçu l'argent.

»D'un autre côté les Marchands qui »fréquentent les foires, & qui ſont de »cette religion qu'on leur prêche, por»tent de l'eau-de-vie à ces peuples, ac»coutumés dans leurs bois à la boiſſon »innocente du lait de renne, ou à »boire de l'eau. Ils les trompent, les »dépouillent de ce qu'ils ont de meil»leur après les avoir enivrés, ſelon ce »que m'ont aſſuré pluſieurs, qui, outre »divers exemples qu'ils m'ont cités, »m'ont nommé & montré des gens, »qui, avec une pinte d'eau-de-vie, ont »extorqué à un Lapon juſqu'à une renne »& un traîneau. Outre cela les collec-

»teurs des contributions Royales en exi-»gent ſouvent de particulieres ſous le »nom de préſens ».

Epoque de ſon établiſſement.

L'époque de l'établiſſement de la Religion chrétienne dans ces contrées, n'eſt pas bien connue. Quelques-uns la rapportent au tems d'Eric IX, d'autres au régne de Magnus-Ladelas ; cependant il paroît conſtant que c'eſt ſous le régne de Guſtave I que l'Evangile a été prêché aux Lapons. Avant ce Souverain la Laponie ſembloit ne former aucun Diocèſe ; on n'y trouve même pas le nom d'une ſeule Egliſe.

Guſtave, après ſon avénement au trône, s'occupa beaucoup du culte Religieux. Il établit la communion Luthérienne dans ſes états, & il donna tous ſes ſoins à ce que ſes ſujets profeſsâſſent unanimement la même Religion. Son attention s'étendit juſqu'aux Lapons : avant ce Prince, ces peuples avoient été gouvernés par des *Birkarles*, qui levoient ſur eux des impôts conſidérables, tandis qu'ils n'en payoient que de très-légers au Roi deSuéde. Guſtave mit les Lapons ſous ſon obéiſſance directe, & ſe fit payer les tributs. Il ordonna en même-tems que dans l'hiver

on tiendroit des foires, pendant leſquelles les Lapons ſeroient obligés d'apporter aux Officiers du Roi les impoſitions qu'ils pourroient devoir. Il ſtatua auſſi, que tous les ans il ſe rendroit à ces aſſemblées un certain nombre de Prêtres pour baptiſer les enfans, que les parens ſeroient obligés d'y apporter; que ces Prêtres cathéchiſeroient les Lapons de tout âge, & exámineroient, d'année en année, quels progrès pourroit faire le chriſtianiſme. Juſqu'à cette époque les Lapons, les plus voiſins de la Suéde ſeulement, apportoient volontairement leurs enfans aux Egliſes Suédoiſes pour les faire baptiſer; mais la plus grande partie de la nation étoit payenne. Les Lapons avancés en âge s'imaginoient, que s'ils ſe faiſoient baptiſer ils mourroient le ſept ou le huitiéme jour après.

On voit donc, par le Réglement de Guſtave, que c'eſt proprement à ce Prince qu'on doit attribuer la connoiſſance que les Lapons ont eue de l'Evangile. Il n'ordonna pas ſimplement aux Prêtres de baptiſer, de prêcher, de cathéchiſer; il obligea ces peuples d'entendre la prédication, de la retenir, de rapporter ce qu'ils en avoient entendu, d'en rendre

raiſon, & de faire voir le fruit qu'ils en avoient tiré.

Le Lecteur ne pourra ſe diſſimuler, que la conduite de Guſtave eſt l'effet d'un zèle outré & porté juſqu'à l'excès. Forcer des peuples à entendre ce qui leur déplaît, les contraindre à avoir de la mémoire, à rendre raiſon des choſes que les gens les plus inſtruits ont peine à concevoir, c'eſt pouſſer l'autorité juſqu'à la tyrannie; cependant nous devons avouer à la louange de Guſtave, qu'il ne paroît pas que ſon attachement à la Religion ait jamais fait couler le ſang en Laponie.

Charles IX, le Grand Guſtave, & Chriſtine, étendirent leur zèle encore plus loin. Charles IX fut le premier qui fit bâtir des Egliſes en chaque contrée de la Laponie, & qui y entretint des Prêtres à ſes dépens. Cet exemple produiſit le meilleur effet. Trois freres Lapons, gens riches & pieux, firent conſtruire une Egliſe à leurs frais, près des *Félices*. Leur attachement à la Religion parut avec d'autant plus d'éclat, qu'au travers des chemins très-longs & très-rudes ils voiturerent eux-mêmes avec leurs rennes & leurs traîneaux, les bois

qui étoient néceſſaires pour la conſtruction de cette Egliſe, où ils placerent auſſi des cloches.

En 1640, après qu'on eût découvert des mines d'argent dans ce pays, la Reine Chriſtine fit bâtir quatre Egliſes: on compte aujourd'hui dans toute la Laponie une vingtaine de Paroiſſes. Egliſes

Toutes ces Egliſes ſont ſimples, bâties de bois: elles ſont accompagnées de pluſieurs autres bâtimens pour placer les cloches, loger les Prêtres, mettre à l'abri la multitude, qui vient de fort loin, & pour la délaſſer l'hiver auprès du feu qu'on y fait.

Ces Egliſes, après leur établiſſement, étoient deſſervies par des Prêtres Suédois qu'on y envoyoit; mais il en réſultoit beaucoup d'embarras & très-peu de fruit pour la Religion. Ces prédicateurs qui parloient en leur langue, n'étoient point entendus des Lapons; il falloit des truchemens. Lorſque le Prêtre Suédois avoit achevé une période de ſon ſermon, l'interprête, communément fort ignorant, placé au-deſſous de la chaire, répétoit en Lapon ce qu'il venoit d'entendre en Suédois, & tronquoit

ſouvent le ſens du diſcours, ou le rendoit à ſa façon.

On conçoit qu'une prédication de cette eſpéce ne pouvoit produire de grands avantages. D'un autre côté, les enfans des Lapons, qu'on amenoit à Upſal, ne pouvant ſe faire au climat, trouvoient une mort prématurée au milieu des inſtructions qu'on leur donnoit.

Ecole chrétienne. Guſtave-Adolphe, voulant remédier à tous ces inconvéniens, prit le parti d'établir une école chrétienne en Laponie: ſon zèle eut tout l'effet qu'il en eſpéroit.

Au bout de pluſieurs années trois Lapons furent trouvés aſſez inſtruits pour être ordonnés Prêtres & chargés de miſſions parmi leurs compatriotes, chacun dans une contrée particuliere; c'eſt ainſi que les Lapons durent aux ſoins de Guſtave, l'avantage d'avoir des Prêtres de leur nation.

Sur les repréſentations qui furent faites de nouveau à ce Monarque, qu'une ſeule école ne ſuffiſoit pas pour inſtruire toute la jeuneſſe Lapone; ce Prince, toujours diſpoſé en faveur de ſa Religion, quoiqu'engagé dans une guerre conſidérable en Allemagne, ordonna l'établiſ-

ſement d'une nouvelle école à Uhma; il en donna en même-tems la direction au Baron de Duderhoff, Sénateur.

Les Lettres-Patentes qui ordonnent cet établiſſement ne ſe trouvant dans aucune des Hiſtoires de Sude que nous avons en françois, nous eſpérons que le Lecteur les verra ici avec plaiſir.

»Nous, Guſtave-Adolphe, par la »grace de Dieu, Roi des Suédois, des »Goths & des Wandales, &c. déclarons, »que, quoique notre très-aimé pere & »de pieuſe mémoire Charles IX, ci-de»vant Roi de Suéde, ſe ſoit appliqué, »comme nous le faiſons à préſent, »après être, par la providence de Dieu, »monté ſur le Trône Royal, quoique, »dis-je, Nous nous ſoyons appliqué à ce »que nos Sujets qui demeurent dans les »Provinces les plus éloignées du ſepten»trion, appellés ordinairement Lapons, »ſoient inſtruits aux Lettres & aux Arts »libéraux, & très-bien informés de »l'affaire de leur ſalut, les difficultés »toutefois ſurvenues en nos tems par »les tumultes de la guerre, auroient »apporté du trouble & empêché le pro»grès des Arts libéraux, & rompu notre »pieux deſſein; de peur néanmoins que

»notre bonne intention ne demeure »ſans effet, nous ordonnons & conſti- »tuons notre fidele Sénateur, & du »Royaume de Suéde, Gouverneur gé- »néral de Livonie, d'Ingrie & de Ca- »rélie, notre amé le très-illuſtre Sei- »gneur Jean Skitte, franc Baron de »Duderhoff, Directeur de l'école des »Lapons, qui ſera établie à Uhma: »comme il s'eſt lui-même offert de con- »duire cette affaire, & d'en avancer, »avec la bénédiction de Dieu, le ſuccès. »Cette direction de ladite école ſera à »perpétuité dans la famille des Skittes; »& afin que, tant le Précepteur que les »écoliers de cette école ayent quelques »fonds d'aſſurés pour vivre, Nous don- »nons à ladite école toute la ſomme »provenant des décimes que les Paroiſ- »ſiens d'Uhma mettent tous les ans »dans le grenier, après que la ſouſtrac- »tion ordinaire deſdites décimes aura »été faite; & ſeront, tant leſdites dé- »cimes de grains, que les autres dona- »tions, leſquelles le ci-deſſus nommé »Jean Skitte pourra, à cet effet, acqué- »rir par ſa diligence & ſon induſtrie, »en ſa pleine diſpoſition, deſtinées pour »être employées au profit & à l'entre-

»tien de ladite école, ſelon qu'il ſera »par lui jugé néceſſaire. Réſervant »toutefois à la Couronne & à nos Suc»ceſſeurs, le ſouverain Réglement, & »l'entiere diſpoſition qui ſera néceſſaire »de faire à l'avenir. En conformation de »ce que deſſus nous ſouſcrivons de notre »main, & y faiſons appoſer le ſceau »Royal. Donné au Vieux Stetin, en »Poméranie, le vingtiéme du mois »de Juin, l'an de Jeſus-Chriſt M. D C. »XXXI.

Deux ans après le Baron de Duderkoff, prévoyant que les fonds deſtinés à cette école ſeroient bien-tôt trop modiques, à cauſe du nombre d'écoliers qui augmentoit chaque jours, & qui y étoit toujours entretenu aux dépens du Fondateur, ſongea à y pourvoir. A force de ſoins il ramaſſa une ſomme de vingt mille livres, partie de ſon bien, partie de la libéralité de ſes amis; il la préſenta à la Reine Chriſtine pour être employée aux mines de cuivre, à condition que l'école d'Uhma recevroit tous les ans, pour tenir lieu d'intérêts, les revenus qui avoient coutume d'être payés à la couronne par quelques fermes de la même Paroiſſe.

Chriſtine, ou plutôt les Adminiſtrateurs du Royaume, pendant la minorité de cette Princeſſe, accéderent aux propoſitions du Baron de Duderhoff, & rendirent en ſa faveur un édit tel qu'il le deſiroit.

Les raiſons qui nous ont déterminés à rapporter dans cet ouvrage les Lettres-Patentes du Grand Guſtave, nous portent à placer ici l'Edit de Chriſtne. La célébrité du rôle que cette Princeſſe a joué en Europe, ne peut manquer de rendre précieux tout ce qui eſt émané de ſon autorité ou qui a date de ſon régne.

»Nous, Chriſtine, par la grace de »Dieu, élue Reine & Princeſſe héri»tiere des Suédois, des Goths & des »Wandales, Grande Princeſſe de Fin»lande, Princeſſe d'Eſtonie & de Ca»rélie, Dame d'Ingrie: déclarons com»me autrefois très-Haut & très-Puiſſant »Roi de Suéde, notre très-aimé Pere, »porté par un amour ſingulier de la »piété, & par une affection religieuſe »d'augmenter l'Egliſe de Dieu, & ſur»tout de faire, que les nations bar»bares qui vivent ſur les frontieres les »plus éloignées du ſeptentrion, ſoient »converties & amenées à la pleine

» connoiſſance de Dieu & au chriſtia-
» niſme, auroit ordonné l'inſtitution
» d'une école de Lapons en Mark d'Uh-
» ma, & auroit conſtitué Directeur de
» cette affaire notre fidele Sénateur, &
» du Royaume de Suéde, Préſident du
» Jugement Royal établi en la Gothie
» de Juneopie, Chancelier de l'Univer-
» ſité d'Upſal, & Légiſlateur de la Fin-
» lande citérieure, notre amé & illuſtre
» Seigneur Jean Skitte, franc Baron de
» Duderhoff, Seigneur de Grooencie,
» Stroemſrum & Skytteholm, Cheva-
» lier à la chaîne d'or; après la mort du-
» quel il auroit accordé à ſes héritiers le
» droit & l'autorité de la direction de
» ladite école; &, pour l'entretien des
» fonctions de la même école, il auroit,
» par ſa clémence, ajouté les décimes
» du grenier d'Uhma, qui ſont dûs tous
» les ans à la Couronne. A CES CAUSES,
» par la teneur & force de ces préſen-
» tes Lettres, non-ſeulement Nous con-
» firmons cette conſtitution ſalutaire de
» notredit pere, pieuſement décédé;
» mais nous faiſons encore en même-
» tems ſavoir, que le ſuſdit très-illuſtre
» Seigneur Jean Skitte, a apporté, au
» profit de l'école des Lapons, une ſom-

» me d'argent, amaſſée de ſes deniers ;
» & de la donation faite par quelqu'au-
» tres dévotes perſonnes, de la valeur
» de cinq mille thalers de la monnoie
» d'argent qu'il a comptée entiere à la
» compagnie des cuivres : Nous, requé-
» rant très-humblement, que ladite ſom-
» me nous fût réſervée, & à la Couronne
» en cette compagnie ; & que Nous,
» pour la rente annuelle de cet argent,
» ſur le pié de huit, payables par cent,
» donnions à ladite école des Lapons
» l'uſufruit des métairies de la Nor-
» lande ; enſorte que les fermiers d'i-
» celles payent à ladite école leurs con-
» tributions ; ce que nous approuvons,
» donnant pour hypothéque d'uſufruit
» deſdites métairies, à Nous apparte-
» nantes, & à la Couronne, ſituées en
» ladite Paroiſſe d'Uhma & en la Weſt-
» bothnie ; ſavoir :

De *Rocbœk*, douze fermes. . . $\frac{5}{8}$.
De *Stakſiſe*, deux. . . . $\frac{3}{16}$.
De *Klabbiler*, trois. . . . $\frac{27}{32}$.
De *Baggabœlet*, deux. . . $\frac{9}{16}$.
De *Kuddis*, deux. . . . $\frac{5}{16}$.
De *Brœneland*, deux. . . . $\frac{1}{16}$.

» Ces fermes payeront tous les ans
» à l'école des Lapons les taxes ordinaires

» & extraordinaires qui leur ont été juſ-
» qu'à préſent impoſées par les mains
» des fermiers ; & ce inceſſamment, &
» pendant tout le tems que Nous retien-
» drons par devers Nous ladite ſomme
» de cinq mille thalers, conſignée entre
» les mains de ladite Compagnie, & juſ-
» qu'à ce qu'elle ait été reſtituée par Nous
» à l'école des Lapons. Pour ces cauſes,
» Nous défendons à tous nos Officiers,
» & à tous ceux qu'il appartiendra, d'ô-
» ter la ſuſdite hypothéque à ladite école,
» avant que leſdits deniers lui ayent été
» reſtitués, ni de faire ou permettre
» qu'il ſoit fait aucun tort ou préjudice à
» ladite école contre la teneur de ce pré-
» ſent Edit ; en conſéquence de cet acte,
» nos tuteurs, reſpectivement & admi-
» niſtrateurs du Royaume l'ont ſigné de
» leur main, & ont fait appoſer le ſceau
» Royal à l'Edit. Donné à Stokholm, le
» cinquiéme Novembre 1634.

C'eſt de cette école qu'on a tiré de-puis quelques jeunes gens du pays pour en faire des Prêtres ; mais il paroît que cet uſage n'a pas ſubſiſté long-tems : dans chaque Préfecture il y a communément un Prêtre qu'on envoye de Suéde ; ce n'eſt point ordinairement ſon mérite

ou ſon zèle, qui lui obtiennent la préférence. Tous ces Miniſtres ont du Roi des gages fixes & honnêtes.

Leur reſpect pour les Prêtres.

En général tous les Lapons honorent beaucoup leurs Prêtres : ils les appellent *Horſar* ; ce qui veut dire Seigneur. Lorſqu'ils en attendent quelque viſite, ils vont bien loin au-devant d'eux les prendre dans un pulka, & les menent dans leur cabane, où ils les reçoivent le mieux qu'ils peuvent. Toute la famille vient ſaluer le Prêtre avec beaucoup de vénération, & lui faire un compliment de félicitation ſur la joie que lui cauſe ſon arrivée.

Les Lapons chrétiens s'abſtiennent religieuſement de tout ce que défend la Religion. Quelques-uns même pouſſent le ſcrupule au point de ne point traire leurs rennes les jours de fêtes, & de ne manger les jours d'abſtinence que du lait & du fromage ; cependant ces fideles obſervateurs des jeûnes ne veulent ſe défaire ni de leur principes idolâtres, ni de leur magie.

Renard.

Rien ne fait mieux voir le peu de chriſtianiſme des Lapons que la répugnance qu'ils ont d'aller à l'Egliſe pour entendre le Prêtre & pour aſſiſter à l'office.

l'office. Il faut que le Bailli ait ſoin de les y faire aller par force, en envoyant des gens dans leur cabane pour les en faire ſortir. Il y en a qui, pour s'exempter d'y aller, lui donnent de l'argent; d'autres croyent pouvoir ſe diſpenſer d'aſſiſter à l'office, en diſant qu'ils y étoient l'année paſſée.

Nous allons préſenter au Lecteur un abrégé ſuccinct de la ſuperſtition de ces peuples, & des reſtes du paganiſme qui exiſtent encore parmi eux. Nous commencerons par indiquer ſommairement les cauſes qui en empêchent l'entiere extirpation & qui retardent les progrès de la doctrine Evangélique.

Le premier motif de l'attachement de ces peuples aux cérémonies payennes, c'eſt qu'ils les ont vu pratiquer à leurs peres. Les coutumes de leurs ancêtres ſont pour eux des eſpéces d'habitudes dont ils ne peuvent ſe détacher. Aux propoſitions qu'on leur fait de renoncer à leurs erreurs, ils répondent, que leurs peres n'étoient pas aſſez dépourvus de jugement pour ignorer ce qu'ils devoient à Dieu, & comment ils devoient l'honorer; que leurs peres ont vécu comme ils vivent, & qu'ils n'en

ont pas été plus malheureux.

La ſeconde raiſon qui empêche l'Evangile de fructifier, vient de la cupidité des Miſſionnaires. Les Lapons ont vu cette ſainte morale prêchée & fort exaltée, mais peu pratiquée par les Prédicateurs : ils ont obſervé que chez pluſieurs la Religion ſervoit de maſque à l'intérêt & à l'hypocriſie ; que, ſous prétexte d'inſtruire ces peuples, les Prêtres tâchoient d'en tirer des tributs, que l'Evangile étoit d'un côté une loi de pauvreté & de douceur, & de l'autre ſervoit de prétexte aux exactions & à la tyrannie. Les malheureux Lapons qui ne ſont pas riches, ne pouvoient enfin ſouffrir de ſe voir réduits à la derniere miſere par des gens qui s'emparoient de leurs biens, en les exhortant à mépriſer les richeſſes : delà leur dégoût pour une Religion, où les actions leur paroiſſoient en contradiction avec les préceptes, & où ils ne voyoient d'avantage que pour ceux qui l'enſeignoient aux autres. Arrêtons-nous ici ; laiſſons réfléchir le Lecteur ſur des hommes, dont la charité doit être la principale vertu : il ſeroit à ſouhaiter que des mœurs ſi deshonorantes & ſi contraires au bien du chriſtianiſme,

puſſent ſe cacher à l'univers entier.

Les Lapons, dans les ténèbres du paganiſme, avoient leur raiſon pour flambeau & la nature pour guide. Ils étoient à la vérité timides, farouches, toujours prêts à ſuivre la premiere impulſion des ſens; mais ils étoient charitables, ſans défiance, ignorant la rigueur du *tien* & du *mien*. Ces malheureux peuples ont reçu avec l'Evangile tous les vices des climats où il eſt répandu, & n'ont pas perdu un ſeul des leurs: s'ils ont gagné du côté des qualités ſociales; s'ils ſont moins brutaux, moins farouches, ils ont perdu la pureté de leurs mœurs & l'innocence du cœur; la ſource de la morale la plus pure eſt devenue le principe de tous leurs maux. Avec la plus ſaine doctrine on leur a porté le poiſon le plus meurtrier, les exemples les plus contagieux; l'eau-de-vie & la cupidité: delà l'intempérance, la férocité, la diſſolution, la perfidie, la mauvaiſe foi, & toutes les ſuites funeſtes que ces vices entraînent avec eux. Inconnus & ſauvages les Lapons vivoient heureux & longtems: connus & demi policés, leurs jours ſont abrégés; leurs vices ont altéré, &

pour ainſi dire détruit leurs conſtitutions primitives.

Idolâtrie des Lapons.

On peut rapporter à deux points principaux toute l'idolâtrie des Lapons. Le premier conſiſte à adorer pluſieurs Dieux : le ſecond, à exercer la magie.

Les principaux de ces Dieux qui partagent leurs adorations avec l'Eternel, ſont au nombre de trois. Le premier s'appelle *Thor* ou *Dieu du tonnerre ;* le ſecond ſe nomme *Stoorjunkare*, & le troiſieme *Baive.*

Ils attribuent à Thor la ſuprématie ſur les Dieux, ſur les hommes & les démons : ils croyent que c'eſt à foudroyer ces derniers que ce Dieu fait ſervir particuliérement le tonnerre ; c'eſt par cette raiſon qu'ils le repréſentent armé d'un marteau.

Stoorjunkare paſſe pour le Lieutenant de *Thor*, & ſon nom l'indique. Il préſide à la conſervation de tous les animaux de la terre & de la mer ; c'eſt à lui qu'ils ſacrifient le plus ſouvent.

Baive, le troiſieme de ces Dieux, eſt le ſoleil. Scheffer penſe que c'eſt le même que *Thor* ; c'eſt à lui qu'ils demandent de la lumiere, de la chaleur, & tout ce qui peut les défendre contre

le froid. Ils le regardent comme l'auteur de toutes productions, & l'adorent beaucoup en été, pour le remercier du service qu'il vient leur rendre en dissipant le froid & les ténèbres.

Les deux premiers de ces Dieux ont des autels particuliers & un culte séparé. Le lieu où l'on adore le Dieu *Thor* est à cent pas de la cabane. Une table, élevée de sept à huit piés, environnée à douze ou quinze pas de distance de branches de pin ou de bouleau; c'est ce qui sert de temple & d'autel à ce Dieu & au Dieu *Baive*. Sur cette table est posée la figure de *Thor*: cette figure n'est autre chose qu'un tronc de bouleau informe, dont le sommet est une souche ronde, qui a quelque rapport avec la tête d'un homme. A la place du bras droit on lui attache un marteau, qui est le signe caractéristique de ce Dieu & de sa puissance. On lui plante dans la tête un clou de fer, auquel on attache un petit caillou.

De ce lieu sacré à l'habitation, le chemin est tracé par une allée, composée de branches de pin ou de bouleau, plantées en terre; & ils ont soin de renouveller ces branches à mesure qu'elles

ſéchent. En été ils ſe ſervent de celles de bouleau ; en hiver ce ſont des branches de pin.

L'endroit conſacré à *Stoorjunkare* eſt ordinairement d'un accès très-difficile ; c'eſt quelquefois une caverne, le bord d'un marais ; mais le plus ſouvent un rocher, une montagne, parce qu'ils croyent que ce Dieu habite ces lieux. Sa ſtatue eſt une piéce fort brute, telle qu'ils l'ont trouvée entre des rochers ou près des marais ; mais ces peuples ſuperſtitieux ne la regardent point comme l'ouvrage du hazard ; elle leur ſemble avoir été faite exprès par ſon ordre pour lui être dédiée : ſi c'eſt un rocher, une montagne, ils donnent à cet endroit le nom de *Paſſe-Warra*, qui veut dire *ſainte montagne*. Afin que perſonne ne viole la ſainteté du lieu, ou ne manque au devoir de ſa religion, ils ont ſoin de marquer, avec des branches d'arbres, juſqu'où s'étend l'endroit conſacré : comme chaque famille a le ſien, on imagine aiſément que le nombre en eſt fort grand. On compte juſqu'à trente de ces endroits dans une Préfecture : au reſte les habitants les cachent le mieux qu'il

leur eſt poſſible pour n'être pas ſoupçonnés d'impiété.

Tous les lieux deſtinés au culte de ces Divinités ſont dans la plus grande vénération : les Lapons ne ſouffrent qu'aucune femme en approche, ni qu'elle offre des ſacrifices. S'ils en trouvent quelqu'une qui contrevienne à cette défenſe, ils la regardent comme une infortunée qui mérite le courroux du ciel, & qui ne peut manquer de devenir la proie du démon.

Dans la Province de Tornea le Dieu *Stoorjunkare* eſt adoré ſous le nom de *Scyta*, & ſa forme eſt la même. Renard, dans la deſcription qu'il donne d'un endroit conſacré à *Scyta*, ſe trouve d'accord avec Scheffer : voici ce qu'il en raconte aſſez plaiſamment.

» Près de l'endroit où le lac de Torno » forme le fleuve de ce nom, il eſt une » petite Iſle, connue par un autel fameux, » dédié à *Scyta*. Cette petite Iſle eſt » de tous côtés entourée de cataractes » épouvantables qui deſcendent avec une » précipitation furieuſe ſur des rochers, » où elles cauſent un bruit horrible. » Après avoir pris terre à cette Iſle, nous » approchâmes de cet autel, & apper-

»çûmes plutôt un grand monceau de »cornes de rennes, que les Dieux qui »étoient derriere. Le premier étoit le »plus gros & le plus grand de tous; il »n'avoit aucune figure humaine, & je »ne puis dire à quoi il reſſembloit; »mais ce que je peux aſſurer, c'eſt qu'il »étoit très-gros & très-vilain, à cauſe »du ſang & de la graiſſe dont il étoit »couvert. Celui-là s'appelloit *Scyta*: ſa »femme, ſes enfans & ſes valets, étoient »rangés par ordre à ſon côté droit; mais »toutes ces pierres n'avoient d'autre »figure que celle que la nature leur »donne lorſqu'elles ſont expoſées à la »chûte des eaux: elles n'étoient pas moins »graſſes que la premiere, mais beau»coup plus petites. Toutes ces pierres, »& particuliérement celle qui repréſen»toit *Scyta*, étoient ſur des branches de »bouleau toutes vertes, & l'on voyoit »à côté un amas de bâtons quarrés, ſur »leſquels il y avoit quelques caractéres. »On remarquoit un de ces bâtons au »milieu, beaucoup plus gros & plus »haut que les autres, & c'étoit, à ce »que nous dirent nos Lapons, le bour»don dont *Scyta* ſe ſervoit pour faire »voyage.

Un peu derriere tous ces Dieux, »il y en avoit deux autres gros, gras, »& pleins de ſang, poſés comme »tous les autres, ſur quantité de bran- »ches. Ceux-ci étoient plus proches »du fleuve, & nos Lapons nous dirent, »que ces Dieux avoient été pluſieurs »fois jettés dans l'eau & qu'on les avoit »toujours retrouvés dans leurs places. »Les ſtatues de *Scyta* & de ſa femme »ſembloient avoir des chapeaux ſur la »tête; mais ce n'étoit autre choſe qu'une »figure plate qui eſt au-deſſus de la »pierre & qui excede en cet endroit. Il »n'y a que *Scyta* & ſa femme qui ayent »cette marque; les autres ſont d'une »pierre de figure longue, pleine de boſ- »ſes & de trous qui viennent finir en »pointe, & repréſentent les enfans de »*Scyta* & toute ſa baſſe famille: au »reſte l'autel n'eſt fait que d'une ſeule »roche, qui eſt couverte de mouſſe & »d'herbe, comme le reſte de l'Iſle, avec »cette différence, que le ſang répandu, »& la quantité de bois & d'os de ren- »nes, ont rendu la place plus foulée.

»Quoique nos Lapons puſſent nous »dire, pour nous empêcher d'emporter »ces Dieux, nous ne laiſsâmes pas de

» diminuer la famille de *Scyta* & de » prendre chacun un de ſes enfants, » malgré les menaces qu'ils nous fai- » ſoient de leur part, & les imprécations » dont ils nous chargeoient, en nous » aſſurant que notre voyage ſeroit mal- » heureux ſi nous excitions la colere de » leur Dieu. Si *Scyta* eut été moins gras » & moins peſant je l'aurois emporté » avec tous ſes enfans; mais je pus à » grande peine le lever de terre. Les » Lapons me compterent alors pour » un homme perdu & qui ne pouvoit » pas aller loin ſans être du moins » foudroyé. La marque la plus certaine » parmi eux, d'un Dieu couroucé, » c'eſt la peſanteur qu'on trouve dans ſa » ſtatue, au lieu que la facilité qu'on a » eu la levant fait connoître qu'il eſt » propice & près d'aller où l'on veut; » c'eſt de cette maniere auſſi qu'ils con- » connoiſſent qu'il veut des ſacrifices ».

Les hommes ſeuls ont droit d'en offrir : les victimes ordinaires ſont des rennes; ils ſacrifient encore des moutons, des chats, des poules, qu'ils vont acheter en Norvege. L'automne eſt le tems ordinaire de leur offrande ſolemnelle au Dieu *Thor* : l'approche de l'hi-

ver & des longues nuits, leur fait penſer que l'aſſiſtance divine eſt plus néceſſaire en ce tems qu'en aucun autre.

Ils ne manquent pas de renouveller l'idole & d'en faire la dédicace quelques tems avant la Saint Michel. Ils immolent une renne, dont ils ſéparent les os & la chair, enſuite ils les remettent enſemble : après cette opération, ils frottent très-reſpectueuſement la nouvelle idole avec la graiſſe & le ſang de cet animal, & ils enterrent tout ce qui en reſte, excepté ſes cornes qu'ils plantes autour du Dieu. En toute autre occaſion ils tuent la victime dans une place marquée derriere leur cabane, en lui enfonçant dans le cœur un couteau fort aigu. Le ſacrificateur reçoit dans un vaiſſeau le ſang de l'animal & va en frotter l'idole avec beaucoup de révérence, en lui faiſant des croix pardevant & parderriere : tous ſe proſternent enſuite & adorent la divinité par une profonde inclination.

S'ils ſacrifient à *Stoorjunkare*, ils égorgent au même endroit une renne mâle, après lui avoir paſſé un fil rouge au travers de l'oreille droite : ils gardent précieuſement ſon ſang & une partie de

ſa graiſſe. Celui qui fait les fonctions de Grand-Prêtre prend enſuite les cornes de la victime, les os de la tête, du cou, les ongles & les piés, & les porte ſur la montagne dédiée à l'idole : lorſque le ſacrificateur y eſt arrivé, il s'approche gravement de la pierre ſacrée, ſe découvre avec beaucoup de reſpect, fléchit humblement les genoux, joint les mains & s'incline juſqu'à terre : après avoir reſté quelques tems dans cette poſture, il ſe releve & frotte ſa divinité avec le ſang & la graiſſe qu'il a apportés. Il plante derriere l'idole les cornes de la victime : il attache à la droite les parties génitales de l'animal, & à la gauche un fil rouge, paſſé dans un morceau d'étain & au travers d'une petite piéce d'argent.

Ils honorent *Stoorjunkare* deux fois l'année : cette cérémonie conſiſte à mettre, comme on l'a dit, de nouvelles branches de pin ou de bouleau ſous la pierre ſacrée. Au commencement de l'hiver ils mettent les branches de pin, & celles de bouleau dans les premiers jours de l'été.

C'eſt particuliérement dans cette cérémonie que ces Idolâtres connoiſſent la diſpoſition de leur Dieu, ſon amour ou

ſon averſion. Si, lorſqu'ils mettent ces branches, la ſainte pierre eſt légere & facile à lever, le dieu leur eſt favorable; ſi elle eſt peſante, la divinité eſt en colere; alors ils ſont ſaiſis de crainte, & ſur le champ, pour adoucir l'idole, ils font vœu de lui immoler une victime.

Les victimes qu'ils offrent au ſoleil ne ſont pas les mêmes que celles qu'ils ſacrifient aux autres idoles; c'eſt toujours une jeune renne femelle, & ils lui paſſent un fil blanc au travers de l'oreille droite.

Outre *Thoor*, *Stoorjunkare* & *Baive*, ces peuples ont encore d'autres divinités qui ſont en vénération parmi eux: ce ſont les mânes des défunts, & les *Julhes*. Ils n'érigent point de ſtatues en l'honneur des mânes, mais ils leur offrent des ſacrifices pour les appaiſer lorſqu'ils les croyent fâchés, ou pour ſatisfaire aux demandes qu'ils ont rêvé avoir été faites par eux. Une renne, dont l'oreille droite eſt traverſée d'un fil noir, eſt la victime ordinaire.

Les *Julhes* n'ont ni images ni aucun ſigne repréſentatif. Les Lapons croyent que ces *Julhes* parcourent l'air par trou-

pes la veille & le jour de Noël. C'eſt par cette raiſon qu'ils appellent ces deux jours *la fête de Julhes*. Le lieu deſtiné à les honorer eſt ſur quelque arbre, derriere la cabane, à la portée d'une fléche. Voici quel eſt le ſacrifice qu'ils leur offrent.

La veille de Noël ils s'abſtiennent de manger de la viande : ils mettent à part une petite portion des aliments qu'ils prennent ce même jour, & font pareille choſe le lendemain qu'ils font grande chere : ils réuniſſent ces deux portions, & les enferment dans un petit coffre d'écorce de bouleau, qui a la forme d'un vaiſſeau, avec des voiles & des rames. Après avoir conſervé cette nourriture deux jours, ils vont prendre ce petit vaiſſeau à l'arbre, conſacré aux *Julhes*. Ce ſacrifice ſe renouvelle tous les ans.

On pourroit préſumer que la ſource de l'opinion des Lapons à l'égard des *Julhes*, leur vient des Prêtres, qui ont prêché l'Evangile dans ce pays : ces Prêtres n'auront pas manqué de leur annoncer, que le jour de Noël le Sauveur eſt venu au monde ; que c'étoit un jour de réjouiſſance & d'allégreſſe pour tous

les hommes; que la veille de ce jour de bonheur les Anges avoient annoncé cette nouvelle à tout l'univers; qu'ils avoient apparu aux Paſteurs; que ceux-ci avoient été ſaiſis de frayeur à leur aſpect.

Les Lapons ont fait attention que le tems de Noël eſt un tems de réjouiſſance, & ils ne manquent pas de faire des feſtins; mais vraiſemblablement ils n'ont pas bien conçu l'apparition des Anges, & ce point de doctrine, mal-adroitement appliqué, a pu donner lieu à leur erreur & à leur ſuperſtition.

Pendant les fêtes de Noël les chefs des familles Lapones ne ſortent pas de leur cabane, & s'embarraſſent peu d'aſſiſter à l'office divin. Ils ſe contentent d'y envoyer leurs enfans & leurs domeſtiques, & s'excuſent ſur la crainte qu'ils ont d'être maltraités par les *Julhes*: c'eſt ce qui les oblige à leur faire des ſacrifices après les fêtes.

§. X.

Mariages des Lapons.

En général les Lapons ſe marient aſſez tard. Un pere de famille qui veut marier ſa fille a intérêt de différer le plus qu'il eſt poſſible la concluſion du mariage, parce qu'on n'obtient une femme qu'à force de préſents.

Si un jeune Lapon veut ſe marier, il cherche une fille ; il s'inquiéte peu qu'elle ſoit belle, ſpirituelle, ſage & honnête, pourvu qu'elle ait un grand nombre de rennes en bon état.

La richeſſe des filles de ce pays vient de ce que les peres ſont dans l'uſage de donner aux enfans qui leur naiſſent une ou pluſieurs rennes : tout le produit & les petits de ces animaux appartiennent au nouveau né, & on lui en rend un compte exact dès qu'il eſt en état de prendre ſoin lui-même de ſon bétail.

Lorſqu'un jeune homme ſe choiſit une femme, c'eſt ordinairement aux foires ou aux aſſemblées publiques : quand il s'eſt décidé, il va avec ſon pere & un ami voir les parens de la fille,

& il porte avec lui de la meilleure eau-de-vie du canton. Le pere & l'ami entrent dans la cabane des parens de la fille : le jeune homme reſte à la porte juſqu'à ce qu'on l'appelle ; s'il enfreignoit cet uſage, ce ſeroit une incivilité, une imprudence, dont rien ne pourroit l'excuſer, & qui détruiroient toutes ſes prétentions. Il s'occupe à l'entrée de la cabane à fendre du bois ou à faire autre choſe de cette eſpéce. Le pere du jeune homme prend la bouteille d'eau-de-vie & en préſente à boire au beau-pere, à la belle-mere futurs, & à tous les aſſiſtans. Ils appellent cette eau-de-vie *Pouriſtovin*, c'eſt-à-dire, le vin de la bienvenue, ou *Soubouvin*, vin des amoureux. Cette formalité remplie, le pere du jeune homme expoſe l'inclination & les deſirs de ſon fils & fait la demande de la fille. Pour mieux gagner les bonnes graces du beau-pere futur, on ne manque pas, dans le compliment, de lui prodiguer les expreſſions les plus flatteuſes & les qualités les plus reſpectables. On l'appelle *Pere grand*, *Pere vénérable*, *Pere bon & ſuprême*, *Pere ſouverain*, & on accompagne chacune de ces dénominations d'une génu-

flexion très-profonde. Si la réponſe du beau-pere futur eſt favorable au jeune homme, on l'invite d'entrer & on lui donne à manger ; mais on éloigne la fille, ſoit en l'envoyant faire paître les rennes, ſoit en la faiſant paſſer dans quelqu'autre cabane, afin que le futur & ſa compagnie ne puiſſent la voir : lorſqu'il peut obtenir des parens la permiſſion de lui parler, il va ſur le champ prendre ſes plus beaux habits & revient ſaluer ſa prétendue. Un baiſer ſur la bouche eſt le début de l'entrevue, & le complément d'une ſalutation affectueuſe eſt parmi eux de ſe mettre le nez l'un contre l'autre & de l'appuyer fortement.

Après ces préliminaires, l'amant tire de ſon ſein les viandes qu'ils eſtiment les plus exquiſes ; c'eſt une langue de renne, de la chair de caſtor ; il les préſente à ſa maîtreſſe devant toute la compagnie : elle les refuſe, lui fait ſigne de ſortir de la cabane, & le ſuit. Quand ils ſont à part, l'amant lui offre de nouveau les préſents ; elle les reçoit ; alors il la prie de lui permettre de dormir auprès d'elle dans la cabane ; ſi elle refuſe elle jette tous les préſens par terre : ſinon,

elle accéde à ſa demande & l'affaire paſſe pour arrêtée.

Il ne reſte plus qu'à prendre un jour pour la célébration des noces, & c'eſt la grande difficulté : le pere de la future qui eſt bien aiſe de boire de l'eau-de-vie, remet la concluſion d'année en année ; cependant le prétendu continue de voir ſa maîtreſſe, & n'oublie jamais chaque fois qu'il fait ſa cour de porter de l'eau-de-vie & du tabac pour le beau-pere. Lorſqu'il va faire ſes viſites il s'égaye en chemin en chantant des chanſons amoureuſes, qui expriment ſon impatience d'être arrivé. On ne ſera peut-être pas fâché de voir un échantillon de la galanterie Lapone.

Allons, ma petite renne, hâtons-nous, nous avons du chemin à faire : les terres humides ſont vaſtes & difficiles ; tu ne me ſera pas toutefois ennuyeux. Marais Kailge ? Allons.. paſſons.. Marais Kailge, va, je te dis adieu ! Que d'agréables penſées roulent dans mon eſprit lorſque je ſuis porté par le Marais Kailge. Allons ma renne..., de l'agilité..., de la légéreté..., nous verrons plutôt la fin de notre travail, nous arriverons où nous avons réſolu d'aller. Quels délices...!

Je verrai là ma Maîtreſſe aller à la promenade... Ma petite renne, de la vivacité... Vois, regardes, examine, ſi tu n'appercevras pas qu'elle ſe baigne.

Lorſque les jeunes amoureux ſont éloignés de leurs maîtreſſes ils s'en rappellent le ſouvenir par d'autres chanſons, & ſe réjouiſſent à s'occuper ſans ceſſe de l'objet de leur tendreſſe. Voici une de ces chanſons.

Soleil très-brillant jettez vos rayons ſur le marais Orta. Si je croyois qu'étant monté ſur les plus hautes branches de ſapin je puſſe découvrir les bords enchantés de ce délicieux marais, j'y monterois, pour voir parmi quelles fleurs ma Maîtreſſe ſe promene. Je taillerois tous ces rameaux, je couperois toutes ces branches qui peuvent m'en dérober la vue.... Si je le pouvois... charmante Maîtreſſe! Vous me verriez ſuivre le cours des nuées qui ſe portent vers le marais Orta; où, ſi j'avois des aîles de corneille ou de ſercelle, dans l'inſtant je prendrois mon eſſor, & j'arriverois bien-tôt vers vous. Il y a aſſez long-tems que vous m'attendez. Tant de jours paſſés, tant de vos très-bons jours, depuis que je ne vous ai vue, depuis que je n'ai vu vos yeux ſi

doux & votre cœur ſi pénétré d'amour. Quand vous voudriez vous enfuir bien loin je vous trouverois bien-tôt. Qu'y a-t-il de plus fort & de plus ferme que des nerfs tournés enſemble ; des chaînes de fer que rien ne peut rompre ?.... Ainſi l'amour tourne nos têtes, enchaîne nos cœurs, change nos penſées & nos réſolutions. Si j'écoutois toutes les idées qui m'agitent... je changerois de chemin à tout moment ;..... le vrai chemin qui me fuiroit ;... mais je ſais ce que j'ai à faire... C'eſt par-là qu'eſt le chemin le plus court pour arriver juſqu'à vous ;... je parts ;... j'y cours...

Ils n'ont ni tons ni meſures pour ces chanſons ; chacun les chante comme il lui plaît : ils les appellent *chanſons nuptiales.*

Lorſqu'on eſt convenu du jour de la célébration des noces, tous les parens des deux époux s'aſſemblent la veille chez ceux de la fille, & le futur fait à chacun les préſens qu'il leur a deſtinés : au beau-pere, c'eſt un gobelet d'argent, un chaudron de cuivre, des peaux & des couvertures pour faire un lit : il donne à la belle-mere une ceinture, une robbe, & cette ſorte de reſpec-

tueuſe, qu'ils appellent *Kraka*; & pour s'attirer les bonnes graces de la famille entiere, il eſt d'uſage de faire à chacun des parens un préſent ſuivant ſes facultés, & en préſence de toute l'aſſemblée.

Le lendemain le marié & la mariée s'habillent le plus richement qu'il leur eſt poſſible, & vont à l'Egliſe avec leurs parens. Les hommes marchent les premiers, ayant le marié à leur tête, précédé d'un d'eux qui ſemble mener toute la troupe; enſuite les femmes, conduites par l'épouſée. Deux de ſes plus proches parents, le bonnet à la main, la ſoutiennent par-deſſous les bras, & la conduiſent ainſi dans l'Egliſe. Elle affecte un air de triſteſſe, qui ſemble annoncer que c'eſt par contrainte qu'elle quitte ſon pere & ſa mere: elle marche les yeux baiſſés & la tête panchée, comme ſi elle alloit au ſupplice. Lorſqu'on lui demande ſi elle veut bien prendre le jeune homme préſent pour mari, elle demeure muette juſqu'à ce que ſes parens l'ayent preſſée de parler. Après bien des inſtances elle prononce enfin le *oui*; mais d'une voix ſi baſſe, que le Prêtre a bien de la peine à l'entendre. Cette retenue paſſe chez les Lapons pour une

marque de pudeur & de chaſteté, à laquelle ils donnent les plus grands éloges.

Le Sacrement adminiſtré on retourne chez les parens de la mariée; on y fait un grand feſtin: chacun des conviés a eu ſoin d'apporter la veille ſa part des viandes qui doivent ſervir à la noce. Il y a un Lapon établi pour recevoir ſes portions & préſider au ſervice du feſtin. Les deux nouveaux époux ſont aſſis l'un près de l'autre; tous les aſſiſtans enſuite, ſelon leur degré de parenté. Perſonne ne touche aux comeſtibles: le Lapon qui remplit la charge de maître-d'hôtel, commence par ſervir les deux époux, & ſert les autres après.

Comme il arrive quelquefois que la cabane eſt trop petite pour contenir tous ceux qui aſſiſtent à la fête, les garçons & les filles montent ſur le toît & font deſcendre une petite corde, à laquelle pend un hameçon ou un crochet. Le *Maître-ſervant* y attache des morceaux de viande; chacun retire ſon crochet & partage ainſi les plaiſirs de la noce. Après le repas ils diſent les graces accoutumées, ſe donnent la main l'un à l'autre & quittent la table.

La fête ſe termine par l'eau-de-vie, dont chacun achete une portion en particulier, s'il ſe trouve là un marchand; ſinon l'on finit la journée par la converſation ou par des jeux amuſans.

Les noces étant achevées de cette façon, il n'eſt cependant pas encore permis au mari d'emmener ſa femme avec toutes ſes richeſſes. Avant que d'obtenir cette permiſſion il eſt obligé de demeurer un an entier avec ſon beau-pere, & de le ſervir pendant tout ce tems : au bout de l'année il eſt maître de demeurer encore s'il le veut, ou d'aller s'établir ſéparément. Le beau-pere laiſſe ſa fille à la diſpoſition de ſon gendre, & lui remet toutes les rennes qui lui appartiennent. Souvent une fille a en propre, lors de ſon mariage, juſqu'à cent de ces animaux. Outre cela les parents lui donnent en dot cent rennes, plus ou moins, ſuivant leurs moyens; de l'argent, du cuivre, une tente, un lit, & tout ce qui eſt néceſſaire au ménage. Les autres parents de la mariée qui ont reçu des préſens de ſon mari, ſont tenus de lui donner en revanche une, deux, ou quatre rennes, proportionnément à ce qu'il leur a donné; ainſi il arrive qu'un époux

époux qui a fait de gros préſents, ſe trouve, après ſon mariage, très-riche en rennes.

Il ne leur arrive jamais d'épouſer une parente au degré prohibé ; ils ont toujours obſervé toute la rigueur de la loi à cet égard. Ils ne connoiſſent point la répudiation ; le mariage eſt indiſſoluble chez eux, & les époux vivent enſemble très-honnêtement juſqu'à la mort.

Les Lapons Moſcovites, qui ſont encore la plupart Idolâtres, ſe marient avec beaucoup moins de cérémonies. Les parens & les amis des deux futurs s'aſſemblent chez le pere de l'époux ; là, en préſence des conviés, on tire du feu d'un caillou, en le battant avec un morceau de fer. Les étincelles qui en ſortent deviennent le nœud du lien conjugal & le ſceau d'un contrat reſpectif d'aſſociation. *Relation curieuſe de Moſcovite.*

Cet emblême myſtérieux repréſente, ſelon eux, le mariage : comme la pierre renferme en elle-même une ſource de feu, qui ne paroît que lorſqu'elle a été touchée par le fer ; de même, il ſe trouve dans l'un & dans l'autre ſexe un principe de vie caché qui ne ſe produit que lorſqu'ils ſont unis. *Renard ; Scheffer.*

On ne ſait ce qui a pu donner lieu à quelques Ecrivains de dire que la communauté des femmes étoit établie parmi les Lapons, ou du moins qu'ils étoient peu ſcrupuleux ſur le commerce qu'elles avoient avec d'autres hommes que leurs maris. Loin que ces peuples permettent aux étrangers de coucher avec leurs femmes, & veuillent les forcer, ainſi que le rapporte Regnard, de faire cet honneur à leur famille, ils ſont fort délicats ſur ce point, & très-ſuſceptibles de jalouſie. Si une femme rencontre un homme en ſon chemin, qu'elle s'arrête à lui parler, & que ſon mari s'en apperçoive, il conçoit auſſi-tôt des ſoupçons ſur la fidélité de ſa femme, & ne manque pas de lui en faire des reproches très-vifs.

§. XI.

Naiſſance & premiere éducation des Lapons.

Stérilité des Lapons. Les Lapons ont très-peu d'enfans, & cette ſtérilité vient peut-être du peu d'uſage qu'ils font du ſel : on en voit rarement plus de deux ou trois dans une

famille : jamais il n'eſt arrivé qu'un Lapon ait eu au-delà de huit enfans.

On a remarqué, & il eſt aiſé de s'en convaincre, que les Provinces, les villes maritimes, proportion gardée, ſont plus peuplées que les autres, que les familles y ſont plus nombreuſes, malgré les raiſons qui devroient occaſionner leur dépopulation ; celles que les voyages de long cours des habitans, les naufrages, & tous les autres accidens qu'entraîne la navigation. Ce n'eſt donc qu'au voiſinage de la mer, aux productions de ces contrées qu'on peut raiſonnablement en attribuer la cauſe, ſoit que l'air qu'on y reſpire, les alimens dont on y fait uſage, étant imprégnés de particules ſalines, fourniſſent en plus grande abondance les liqueurs ſéminales, & leur cauſe une âcreté qui produit des irritations plus fréquentes, ou ſoit que ces particules ſalines ayent une certaine aptitude à purifier ces liqueurs, & à leur donner une vertu plus prolifique.

Si l'on ajoute à la privation du ſel la rigueur exceſſive du ciel ſous lequel les Lapons habitent, la dureté & la miſere où ils vivent, on trouvera peut-être que

ce ſont les cauſes conſtantes qui concourent à entretenir parmi ces peuples cet état de froideur, ſi contraire à une population nombreuſe.

Rien ne prouve mieux la ſtérilité de cette nation que le dénombrement qu'en a fait faire Charles IX, & qui a été vérifié depuis. On a trouvé beaucoup de familles éteintes, & la nation diminuée d'un cinquiéme : il paroît, par le témoignage de tous les Auteurs, que ce peuple étoit beaucoup plus nombreux avant d'être ſoumis : on pourroit encore chercher la raiſon de cette dépopulation dans l'excès de l'eau de-vie & des liqueurs fortes.

Leur ſuperſtition dans les accouchemens.

Dès qu'un homme s'apperçoit que ſa femme eſt groſſe, ſon premier ſoin eſt de conſulter les aſtres pour ſavoir de quel ſexe ſera l'enfant. Les Lapons croyent qu'il y a quelque rappor tſympathique entre une femme & la lune ; c'eſt auſſi cet aſtre qui ſert à leur divination. S'ils voyent une étoile au-deſſus de la lune, ils concluent que ce ſera un garçon ; ſi l'étoile eſt au-deſſous ce ſera une fille. La lune eſt encore conſultée pour ſavoir le ſort de l'enfant, s'il jouira d'une bonne ſanté, & s'il vivra long-tems.

La femme enceinte a un logement séparé, à gauche de la porte : on conçoit qu'en hiver il doit y faire très-froid, puisque le feu est au milieu de la cabane, & qu'il ne peut porter la chaleur par-tout.

Le premier soulagement qu'on donne à une nouvelle accouchée, est un bouillon, fait avec de la graisse de baleine : on prend l'enfant, on le lave dans l eau froide ou dans la neige jusqu'à ce qu'on voye sa respiration s'affoiblir ; alors on le baigne dans un chaudron rempli d'eau chaude, & on le tient un instant dans cet état, plongé dans l'eau jusqu'au cou : on prend bien garde qu'il n'en reçoive quelques gouttes sur la tête. Après cette opération on enveloppe l'enfant dans une peau de liévre.

Quoique les accouchées n'ayent pour boisson que de l'eau & de très-mauvaise nourriture, elles restent cependant peu de tems au lit, & reprennent leurs occupations intérieures du ménage au bout de quatre ou cinq jours. Le soin de faire baptiser leurs enfans ne regarde qu'elles; elles s'en acquittent ordinairement le douze ou quinziéme jour au plus tard, après leur accouchement. En été on les

voit grimper ſur la cîme des plus hauts rochers, traverſer de grandes forêts ou paſſer des marais fangeux pour conduire leurs enfans aux Prêtres, dont elles ſont quelquefois éleignées de cinq ou ſix lieues : elles attachent le berceau de l'enfant à une ſorte de bât que porte une renne, qu'elles conduiſent : leur bonne conſtitution, leur endurciſſement aux travaux, leur font ſupporter toutes ces fatigues.

En hiver elles portent leurs enfans avec elles dans leur traîneau. Parmi les noms qu'elles donnent aux enfans, elles en choiſiſſent toujours d'analogues à leurs fauſſes Divinités, tels que *Thora*, *Baivik*, & les Prêtres ont beaucoup de peine à les deshabituer de cette coutume.

Après que le Prêtre a adminiſtré le baptême on lui fait préſent d'une paire de gants, bordée en certains endroits de plumes de loom. Si dans la famille il eſt mort quelqu'un qui fût fort aimé, on donne ſon nom au nouveau né, afin d'en conſerver le ſouvenir. Ce n'eſt pas là les ſeuls préſents que les Prêtres reçoivent; les Lapons leur en font encore lorſqu'ils vont aux foires faire des bâp-

têmes, des mariages & des enterremens; ordinairement c'eſt la dixme des fourrures, des gants, des ſouliers & du fromage. Les Lapons les plus chrétiens ne ſe contentent pas alors de donner à leurs Paſteurs, ils font auſſi des offrandes à l'Egliſe: on voit quantité de peaux de petit-gris qui pendent devant l'autel. Pour demander la bénédiction du ciel, ou pour détourner quelques maladies qui affligent leurs troupeaux; ils portent des peaux de rennes à l'Egliſe, & ils les étendent ſur le chemin qui conduit à l'autel & par-où le Prêtre doit paſſer. Ils n'imaginent point de plus ſûr moyen d'obtenir ce qu'ils demandent à Dieu, qu'en intéreſſant le Prêtre dans leur cauſe. Si d'un côté la ſuperſtition eſt nuiſible, de l'autre elle eſt favorable.

Malgré la vigueur du tempéramment des femmes & les priéres du Prêtre pour leur ablution, les maris n'approchent d'elles qu'au bout de ſix ſemaines: rien ne peut les obliger de déroger à cet uſage, très-anciennement établi chez eux.

Premiere éducation.

Les enfans n'ont point d'autres nourrices que leurs meres; celles-ci les alaitent pendant deux, trois, quatre années.

Si elles tombent malades, ou qu'elles ne puiſſent prendre ce ſoin, elles font avaler à l'enfant du lait de renne par cuillerée : outre le lait dont elles nourriſſent leurs enfans, elles les accoutument de fort bonne heure à ſe procurer encore quelque nourriture, en ſuçant des petits morceaux de viande qu'elles leur mettent dans la bouche.

Les enfans ſont couchés dans un petit berceau, fait d'une piéce de bois creuſée, ou d'écorce de bouleau, garni par-tout de cuir de renne paſſé. Sur la tête eſt un petit toît rond auſſi de cuir : les côtés de ce berceau ſont encore couverts en dedans de peaux de jeunes rennes, le poil en dehors.

Au lieu de langes, de matelas & de lit, l'enfant eſt nud dans de la mouſſe rouge & fine, bien ſéchée. Cette mouſſe abſorbe toute la malpropreté, tient l'enfant toujours net, conſerve longtems la chaleur, &, par ſa grande moleſſe, garantit de tout accident les membres délicats de l'enfant. Chaque fois qu'on le leve on change la mouſſe, on lui en donne de fraîche deux fois par jour. La peau d'une jeune renne lui ſert de couverture : le berceau

eſt garni de laiton ou de petites lames de cuivre qui ſervent de hochets. On le ſuſpend ordinairement au toît de la cabane, & on le balance pour endormir l'enfant. Afin d'avertir à tems les enfans de leur condition, & pour les familiariſer avec les inſtrumens qui leur ſont propres, les meres ſuſpendent ſur le berceau d'un garçon, un petit arc, des fléches, & une petite hallebarde, le tout bien travaillé & fait d'étain ou de cornes de rennes. Si c'eſt une fille, on attache à ſon berceau les aîles, la tête & les piés d'une perdrix ou gélinote blanche, pour lui inſinuer, dès l'enfance, l'adreſſe & la propreté.

Dès que les enfans ſont grands les peres ſont les ſeuls précepteurs des garçons, & les meres ſe chargent de l'éducation des filles. Celles-ci apprennent à coudre & à faire des gants, toutes ſortes de vêtemens, & les harnois des rennes.

Les garçons ſont inſtruits à manier un arc & à tirer adroitement une fléche. Pour exciter l'adreſſe de ces enfans, les Lapons, à l'exemple des anciens Majorquains, ne leur donnent point à manger qu'ils n'ayent tiré une fléche

dans un morceau de bouleau, ſuſpendu à une corde fort élevée: on propoſe auſſi des prix pour les plus adroits. Ces exercices, ſouvent répétés, les rendent d'une adreſſe ſinguliere à décocher un trait.

Nous avons dit, qu'une fille, lors de ſon mariage, a quelquefois cent rennes & plus qui lui appartiennent. Il en eſt de même d'un garçon; auſſi-tôt qu'un enfant, n'importe de quel ſexe, a été baptiſé, ſes parens lui donnent une renne femelle, à qui l'on met une certaine marque, ainſi qu'à toutes celles qui en proviennent. Lorſque les premieres dents commencent à percer, les parens ajoutent un nouvelle renne femelle au troupeau de l'enfant; c'eſt ce qui fait qu'à meſure que ces enfans grandiſſent le troupeau ſe groſſit, & à leur adoleſcence il ſe trouve très-nombreux.

M, Linnæus. La loi générale de la nature à l'égard des femmes, quoique moins en force ici que dans les pays méridionaux, ne laiſſe pas cependant d'aſſujétir les Lapones aux mêmes indiſpoſitions que les autres femmes: il eſt vrai néanmoins que cette loi ſouffre beaucoup d'exceptions. Il y a dans des contrées des

femmes, qui, pendant toute leur vie, même après leur mariage, n'ont pas eu une seule crise périodique : dans d'autres contrées on en voit qui n'y sont sujettes que l'été, & quelques-unes une fois par an ; mais on a observé que toutes ces femmes ont les piés gonflés ou gorgés par des eaux.

§. XII.

Gouvernement des Lapons.

La difficulté de percer dans les ténèbres qui couvrent l'ancien gouvernement des Lapons, ne nous laisse que la faculté de traiter de la façon dont la justice s'administre actuellement chez ces peuples.

Si l'on peut suppléer à des faits par des conjectures, nous croyons pouvoir présumer, que des nations Idolâtres, sans habitations fixes, sans société, sans commerce, exemptes de tous les vices, dont l'intérêt est la premiere source, ne doivent pas avoir plus de loix que les Groenlandois dont nous avons parlé.

Scheffer rapporte cependant, d'après Pierre Claudi & Sturtesonius, que dans

le neuviéme ſiécle les Finnois qui habitoient près de la Norvege avoient un Roi, nommé *Motle*, qui commandoit ſouverainement dans toute cette région. Ceci ne doit s'entendre que de la région maritime qui compoſe aujourd'hui la Laponie Danoiſe : quant à l'intérieur des terres, on croit qu'il n'a été habité que long-tems après par des familles Finlandoiſes, qui avançoient ſans doute à meſure que de nouvelles migrations venoient renforcer leur nombre, ou que leur propre population augmentoit. Ces peuples vécurent ainſi en liberté pendant un aſſez long eſpace de tems ; mais Magnus I, qui commença à régner en Suéde en 1277, & mourut en 1290, fit quelques tentatives contr'eux.

Ce Souverain, qui voulut les aſſujétir, n'eût pas tout le ſuccès qu'il en attendoit de ſon entreptiſe, ſoit par la difficulté de pénétrer dans un pays coupé par des bois, des rivieres, des lacs & des montagnes, ſoit par l'impoſſibilité de ravir la liberté à une nation qui n'avoit point de demeure fixe, ou peut-être par le peu de dépenſe qu'il voulut faire pour une conquête dont il n'eſpéroit pas tirer un grand fruit.

Cependant Magnus ſouffroit impatiamment qu'une nation barbare, établie dans ſes terres, refusât de fléchir ſous ſon ſceptre : pour parvenir à la dompter il exhorta vivement ceux de ſes ſujets qui étoient voiſins des Lapons de ſe concerter enſemble, & d'aviſer comment on pourroit les ſubjuger. Il les excita, même par l'eſpoir d'une groſſe récompenſe, & par la promeſſe qu'il fit de donner le gouvernement de ces peuples à ceux qui rempliroient ſes intentions.

Les habitans de la Paroiſſe de Birkarla, près de laquelle il y avoit quelques Lapons établis, ſe propoſerent de gagner la récompenſe promiſe : il sdreſſerent des embûches aux principaux des Lapons, en tuerent un grand nombre, & ſe rendirent maîtres de tout le pays, juſqu'à la mer, du côté du Nord & du couchant.

Le Roi Magnus, ainſi qu'il l'avoit promis, donna aux Birkales une entiere autorité ſur la Laponie & ſes habitans. Il leur permit d'impoſer des tributs, d'y trafiquer, à l'excluſion de tous autres, & d'en retirer tous les bénéfices. Il ordonna en même-tems, qu'en reconnoiſ-

ſance de la ſouveraineté qu'il abandonnoit, les Birkales ſeroient tenus de payer tous les ans, en forme de redevance, à la couronne de Suéde, un certain nombre de peaux de petit-gris.

Les Birkales & leur deſcendans jouirent de ces droits juſqu'au régne de Guſtave I. Ils levoient de gros tributs ſur les Lapons, & ils en payoient de très-modiques à la Suéde. Outre ces vexations, la connoiſſance qu'ils avoient des beſoins de ces peuples, leur faiſoient acheter en été, des Marchands qui abordoient ſur les côtes par le golfe de Bothnie, toutes les denrées qu'ils ſavoient être de défaite chez les Lapons. En hiver ils portoient ces marchandiſes à ces peuples, & vendoient bien cher ce qu'ils avoient eu à bon marché; toutes ces menées procurerent aux Birkales de grandes richeſſes, qui furent la cauſe de leur ruine.

Ces petits Souverains avoient acquis par la force & par la trahiſon la Souveraineté de la Laponie: ils l'avoient conſervée pendant près de trois cens ans, depuis Magnus I, juſqu'à Guſtave I: l'opulence où ils ſe trouvoient alors, loin d'éteindre en eux la ſoif des richeſ-

ſes, ne faiſoit qu'exciter leur cupidité ; des tyrannies, des oppreſſions injuſtes, donnerent lieu à des murmures : quelques-uns d'entr'eux, pauvres, & indignés des traitemens qu'ils recevoient de leurs égaux, que la proſpérité avoit endurcis, porterent des plaintes au Roi Guſtave. Ce Souverain fit empriſonner le plus puiſſant de ces Birkales, nommé *Laurentii*, & ne lui accorda ſa liberté qu'après lui avoir fait payer de très-groſſes amendes : dès ce moment Guſtave ordonna, que les Lapons payeroient directement à la couronne de Suéde les tributs qui leur ſeroient impoſés : il accorda en outre à tout le monde la liberté entiere d'aller en Laponie & de trafiquer avec les habitans.

Peu de tems après il nomma pour recevoir les tributs & rendre la Juſtice dans ces contrées, des Officiers, qui y alloient tous les ans dans l'hiver, accompagnés de Prêtres. Les choſes ſubſiſterent ſur ce pié juſqu'à Charles IX, qui les remit en meilleur état : après avoir fait faire la diviſion de la Laponie, il établit dans chaque diſtrict des Préfets ou Gouverneurs, auxquels il donna des Adjoints pour juger les cauſes & exercer

toutes les fonctions que demande l'adminiſtration de la Juſtice. Il leur fit apprendre les Loix, & les obligea de régler leurs Jugemens ſur ces Ordonnances; cela ſe voit par les inſtructions que ce Prince donna à un deſcendant de ce Laurentii que Guſtave avoit fait empriſonner. Ces inſtructions, datées de Stockolm, le 10 Octobre 1610, l'établiſſent *Préfet, du diſtrict d'Uhma, de Pitha & de Lulha.* Les rois poſtérieurs apporterent de nouveaux changemens dans ces établiſſemens.

Aujourd'hui chaque contrée eſt ſous l'autorité d'un grand Bailli, qui a ſous lui un Lieutenant & d'autres Officiers ſubalternes qui jugent les petites cauſes & font faire eux-mêmes les exécutions criminelles. Le Roi de Suéde nomme le Grand Bailli, & celui-ci les autres Juges.

Les Lapons Danois ſe conduiſent ſelon les Loix de Danemarck: le Roi nomme auſſi leurs Juges & des Officiers pour recevoir les tributs qu'il tire de ces peuples.

Pour ce qui eſt des Lapons Moſcovites, c'eſt eux qui ont conſervé le plus

de l'ancienne indépendance de leur nation ; ils ſont preſque tous Idolâtres & errans ; ils ne reconnoiſſent pour ainſi dire d'autre volonté que la leur. Ils éliſent eux-mêmes des eſpéces de Gouverneurs qui ont tout pouvoir parmi eux, & qui adminiſtrent la Juſtice. Ces Gouverneurs ſont diſtingués des autres Lapons par des vêtemens rouges. Ils reconnoiſſent cependant le Czar pour leur Souverain, & lui payent des tributs en pelleteries.

§. XIII.

Tributs ou impôts auxquels ſont aſſujétis les Lapons.

Les impôts que les Rois de Suéde tiroient de la Laponie, conſiſtoient d'abord en trente-deux timbres de peaux d'écureuils & en huit peaux de martes que payoient les Birkales. Chaque timbre eſt compoſé de quarante peaux ; mais après que les Birkales eurent été dépouillés de leur autorité on exigea des pelleteries ſuivant les facultés de chaque pere de famille, ou le dixieme de leurs rennes, & dix pour cent de

tout le poiſſon ſec qu'ils pourroient avoir.

Le Roi ordonna, même en 1600, que ces tributs ſeroient impoſés de cette maniere ; mais comme on reconnut que les Lapons en ſouffroient un tort conſidérable par la diminution de leurs troupeaux, un nouvel Edit, rendu la même année, régla, que chaque habitant naturel, auſſi-tôt qu'il auroit dix-ſept ans, ſeroit tenu de donner deux rennes mâles ou trois femelles, ou huit livres de poiſſon ſec ; que de plus le dixieme faon des rennes domeſtiques, & le dixieme tonneau de la pêche du poiſſon appartiendroit au Roi. En 1620 cette Ordonnance fut encore renouvellée ; on y ajouta ſeulement, que tous les élans qui ſeroient pris en Laponie appartiendroient à ceux qui les auroient tués ; mais que leur peaux ſeroient remiſes au fiſc comme une redevance à la couronne.

Il eſt encore ſurvenu des changemens dans les droits du Roi en Laponie, & aujourd'hui la capitation de chaque Lapon eſt réelle & proportionnée à ſes poſſeſſions,

On a diviſé les territoires dont jouiſ-

ſent les habitans, en trois claſſes Les meilleurs ou les plus étendus ſont appellés *territoires de tribut entier*, & ſont de la premiere : la ſeconde claſſe comprend les territoires médiocres ; les territoires ſtériles compoſent la derniere & ne payent que la moitié des droits impoſés ſur ceux de la ſeconde claſſe. Le tribut entier eſt deux rixdales ; la rixdale vaut quatre livres dix ſols ſix deniers : celui des territoires médiocres eſt d'une ſeule rixdale, ainſi des autres, à raiſon de leur médiocrité & de leur peu d'étendue.

Mais, comme il arrive aſſez ſouvent que les rixdales ne ſont pas communes en Laponie, on en fait l'évaluation en poiſſons & en peaux, & il eſt libre aux Lapons de payer de cette façon ; cinquante peaux d'écureuils, ou une peau de renard, & une paire de ſouliers à la mode des Lapons valent une rixdale ; neuf livres de poiſſon ſec valent la même ſomme.

Outre ces impoſitions on leve la dîme ſur les rennes de chaque contrée, & chaque renne eſt eſtimée deux thalers d'argent ; le thalers vaut quatre livres un ſol ſix deniers : ils payent auſſi la dîme de leur fourrure ; c'eſt-là le tribut

ordinaire dont une partie eſt employée à l'entretien des Prêtres qui inſtruiſent les Lapons.

Tous ces tributs devant être portés par de longs trajets pour arriver au lieu deſtiné à les emmagaſiner; il a été ordonné, que chaque Lapon ajouteroit à ſon tribut ordinaire un ſupplément, qui ſeroit une paire de ſouliers du pays. Ils appellent ces ſouliers *haxapaloka*; c'eſt-à-dire, le prix du tranſport: tous ces tributs paroîtroient devoir rapporter au Roi de Suéde des ſommes aſſez conſidérables; cependant la Motraye dit que le Gouverneur de Cronberg l'a aſſuré, que ce Prince ne retiroit de la Laponie que quinze cens écus en eſpéces par chaque année.

Quoiqu'un Lapon paye à la couronne de Suéde les tributs dont nous venons de parler, il n'eſt pas pour cela quitte de toute impoſition; il eſt encore obligé de payer quelquefois des droits au Roi de Danemarck & au Czar. Au premier, parce qu'il va pêcher dans des lacs ſitués dans l'étendue de ſa domination; à l'autre, parce qu'il mene paître ſes rennes & chaſſe ſur le territoire qui releve de ſa couronne; mais ces tributs ne vont

jamais au-delà de la moitié de ceux que leve le Roi de Suéde.

La recette de ces impôts s'eſt faite long-tems à la volonté du Préfet ou Bailli; mais cet uſage ne ſubſiſte plus: les Lapons ſont tenus de porter ce qu'ils doivent payer aux foires, aux marchés dont nous avons parlé: le Bailli, qui eſt obligé de s'y trouver, reçoit les tributs.

§. XIV.

Funérailles des Lapons.

LORSQU'UN Lapon eſt attaqué d'une maladie, à laquelle on ne connoît point de remede, les parens & amis ne s'occupent plus que du feſtin qui doit ſuivre les funérailles: chacun va aux endroits où l'on vend de l'eau-de-vie, y paſſe deux ou trois jours à s'enivrer, revient à la cabane, trouve le malade mort.

Funérailles des Lapons Suédois & Danois.

Auſſi-tôt qu'un homme a rendu l'eſprit tous les aſſiſtans abandonnent la cabane & laiſſent là le corps étendu. Ils la détruiſent enſuite, de crainte que ce qui reſte de l'ame du défunt ne leur faſſe du mal.

Si le mort eſt riche on enſevelit ſon

corps dans un drap de toile : ſi c'eſt un pauvre, un morceau de groſſe étoffe de laine lui ſert de ſuaire. On le met dans un cercueil, fait d'un tronc d'arbre creuſé, & on le porte dans le cimetiere qui environne l'Égliſe ; le Prêtre l'enterre avec les cérémonies accoutumées.

L'ambition de ſe diſtinguer commence à gagner ces peuples. Il ſe trouve des Lapons ſi remplis de vanité, qu'ils offrent de groſſes ſommes d'argent pour obtenir l'avantage d'être enterrés dans l'Egliſe. Cet uſage ne ſe pratique que par les bons chrétiens : les autres, qui ne le ſont qu'extérieurement, habillent le cadavre de ſes meilleurs vêtemens & le mettent dans un cercueil ou dans un traîneau qui lui appartient, & qu'ils appellent *ackio*. On place à côté du défunt tout ce qu'il avoit de plus cher, comme ſon arc, ſes fléches, ſa halebarde, afin qu'en revenant dans ce monde il puiſſe mener le même genre de vie.

On met encore dans l'*ackio* une hache, un caillou, & de l'acier pour faire du feu, afin que le défunt puiſſe ſe procurer de la lumiere dans les ténèbres, abattre des arbres, applanir les rochers, brûler tous les obſtacles qui pourroient ſe ren-

contrer ſur le chemin du ciel : c'eſt ainſi que, malgré leurs erreurs, ces pauvres gens veulent arriver au ciel ; c'eſt par le fer & par le feu qu'ils prétendent emporter le Royaume des cieux.

Si la demeure du mort eſt trop éloignée de l'Egliſe, & qu'on ſoit en été ; après l'avoir arrangé dans un cercueil ou dans un traîneau, ils l'enterrent au milieu des forêts, ou ils le mettent dans une caverne dont ils bouchent l'entrée, pour garantir le cadavre des attaques des bêtes ſauvages & pour le conſerver juſqu'à l'hiver ; alors, dès qu'il a tombé aſſez de neige pour aller en traîneau, ils voiturent le mort juſqu'à la Paroiſſe. Quelquefois même ils attendent l'ouverture des foires.

Tous ont l'habitude d'apporter dans le cimetiere le lit, & tout ce qui a ſervi au mort pendant la maladie ; toutes ces choſes reſtent abandonnées dans le traîneau qui a amené le cercueil. La renne ſeule eſt exceptée ; mais ſa deſtinée n'en eſt pas plus heureuſe : trois jours après les funérailles on l'immole aux mânes du mort, & ſa chair doit ſervir à faire un feſtin aux vivants. On met ſoigneuſement à part les os de l'animal, on les

ſerre dans un panier, ſur lequel on deſſine le portrait du mort : on offre le tout en ſacrifice à *Stoojunkare*, & on enterre le panier derriere la cabane. La fête ne ſe termine pas ſans eau-de-vie ; on en cherche par-tout, & on boit tant qu'on peut, & à la ronde, à l'honneur du mort. Ils nomment cette eau-de-vie *Soligevin* ; c'eſt-à-dire, eau-de-vie bienheureuſe, parce qu'ils croyent que la perſonne qui donne lieu à ces libations eſt ſûrement bienheureuſe. Avant que de goûter de cette eau-de-vie ils obſervent de tremper le doigt dans cette liqueur, & de s'en frotter le viſage en forme d'expiation : dès que l'eau-de-vie a fait ſon effet on chante les louanges du mort ; chacun en fait un bel éloge & exalte beaucoup ſes belles qualités : plus l'eau-de-vie a de force & plus la tête du panégyriſte a de foibleſſe, plus l'oraiſon funèbre eſt pompeuſe, & plus on vante le mérite du défunt : pendant trois ans la famille d'un mort opulent, célébre l'anniverſaire de ſon parent par un ſemblable feſtin.

Deuil. Le deuil eſt de longue durée chez ces peuples, ſur-tout pour la perte d'une femme ou de ſes enfans. Il n'exiſte que dans

dans le cœur ; ils n'en portent aucune marque extérieure dans les habillemens. Un homme de sang-froid annonce son deuil par un air morne & triste, qui ne laisse point d'équivoque sur la réalité de son chagrin ; mais ce chagrin s'évanouit bien vîte devant l'eau-de-vie.

Funérailles des Lapons Moscovites.

Cette façon d'enterrer les morts, & de célébrer leurs funérailles, n'est usitée que chez les Lapons Suédois & Danois. Les Lapons Moscovites ont des cérémonies particulières dont le récit ne peut manquer d'amuser.

Quatre ou cinq heures après qu'un homme est mort, on l'enveloppe dans de la toile & on le met dans un cercueil en présence de tous les parens & amis assemblés ; il a le visage & les bras découverts ; on lui met dans une main une bourse, dans laquelle il y a une somme pour payer l'entrée du paradis ; & dans l'autre un passe-port, signé d'un Prêtre, qu'il doit remettre à Saint Pierre pour entrer librement.

On met encore près de lui un petit barril d'eau-de-vie, du poisson sec & de la chair de renne, pour se rafraîchir en chemin, parce qu'ils imaginent que le

voyage eſt fort long. On allume enſuite autour du cercueil une multitude de petites branches de ſapin, bien ſéchées, & qui brûlent comme des bougies : pendant ce tems les aſſiſtans pleurent, crient, gémiſſent, & font des grimaces horribles : après ces diſpoſitions on ſe promene deux ou trois fois autour du corps ; l'un lui demande pourquoi il eſt mort ? l'autre ſi ſa femme l'a offenſé ? un autre, s'il a eu beſoin de quelque choſe ? s'il a eu faim, s'il a eu ſoif, s'il a reçu quelque déplaiſir à la chaſſe ? s'il n'étoit pas bien vêtu ? Toutes ces queſtions ne ſe font pas ſans jetter les hauts-cris & ſans prendre des attitudes ſingulières & tout à fait riſibles. Les uns vont à cloche-pié, les autres boitent, d'autres ſont courbés juſqu'à terre ; tous ſemblent plutôt une troupe d'inſenſés, que des gens en deuil. Cependant leur Prêtre eſt gravement ſpectateur de cette eſpéce d'oraiſon funèbre, il marmotte de ſon côté quelques prieres. Pour en augmenter l'efficacité, il prend de tems en tems un goupillon, & aſperge d'eau bénite le mort & les pleureurs, à qui il paſſe enſuite poliment l'aſperſoir : toutes

ces ſimagrées finies on porte le corps en terre & chacun ſe ſépare.

Nous allons terminer ce paragraphe par le récit d'un ſpectacle funèbre, auquel Renard a aſſiſté; nous le tranſcrirons dans les termes, dont s'eſt ſervi ce voyageur; mais nous élaguerons tout ce qui ſera hors des bornes, que nous nous ſommes preſcrites dans cet ouvrage.

Renard étoit arrivé à Tornea le 27 Juillet 1682 : le lendemain ayant appris la mort de Jean Tornoeus, Prêtre des Lapons, il fut curieux de le voir. Ce Jean Tornoeus étoit un homme ſavant, qui a traduit en Lapon tous les Pſeaumes de David, & qui a écrit une Hiſtoire de Laponie. On verra par ſon oraiſon funèbre quelles ſont les qualités qui le rendoient recommandables.

» Nous le trouvâmes, dit Renard, » étendu dans ſon cercueil avec des ha- » bits conformes à ſa profeſſion, & qu'on » lui avoit fait exprès : ſa femme étoit » d'un autre côté, couchée ſur ſon lit, & » témoignoit par ſes ſoupirs & par ſes » pleurs le regret qu'elle avoit d'avoir » perdu un tel mari. Quantité d'autres » femmes de ſes amies environnoient le » lit, & répondoient par leurs gémiſſe-

» mens à la douleur de la veuve ; mais » ce qui consoloit un peu dans une si » grande affliction, étoit quantité de » grands pots d'argent, faits à l'antique, » pleins, les uns de vins de France, d'au- » tres de vins d'Espagne, & d'autres » d'eau-de-vie, qu'on avoit soin de ne » pas laisser long-tems vuides. Nous tâ- » tâmes de tout, & la veuve interrompit » souvent ses soupirs pour nous presser » de boire ; elle nous fit même apporter » du tabac, dont nous ne voulûmes pas » prendre. On nous conduisit ensuite au » temple, dont le défunt étoit Pasteur ; » nous n'y vîmes rien de remarquable : » nous allâmes prendre congé de la veuve ; » & il fallut encore boire à la mémoire » du défunt. »

Le 2 Septembre suivant, Renard, après avoir parcouru la Laponie, repassa à Tornea : on se disposoit alors à faire les obseques de Tornoeus.

» C'est la mode, continue ce voya- » geur, de garder les corps des défunts » fort long-tems. Ce tems se mesure » suivant la qualité des personnes, & » plus la condition du défunt est relevée, » plus aussi les funérailles sont reculées : » on donne ce tems pour disposer toutes

»ho ſes pour ces actions, qui ſont les »plus ſolemnelles qui ſe faſſent en ce »pays; & ſi l'on dit que les Turcs dé»penſent leurs biens en noces, les Juifs »en circonciſions, les Chrétiens en pro»cès, on pourroit ajouter, les Suédois »en funérailles; en effet j'admirai la »grande dépenſe qui ſe fit pour un hom»me qui n'étoit pas autrement conſidé»rable, & dans un pays ſi barbare & ſi »éloigné du reſte du monde.

»On n'eut pas plutôt appris notre ar»rivée que le gendre du défunt travailla »auſſi-tôt à une harangue latine, qu'il »devoit prononcer le lendemain devant »nous, pour nous inviter aux obſeques »de ſon beau-pere. Il paſſa toute la nuit »à y rêver, & oublia tout ſon diſcours »lorſqu'il fut le matin devant nous. Si »les révérences diſent quelque choſe & »ſont les marques de l'éloquence, je »puis aſſurer que notre harangueur ſur»paſſoit le Prince des orateurs; mais je »crois que ſes inclinations ſervoient plus »à cacher la confuſion qui paroiſſoit ſur »ſon viſage, qu'à rendre ſon diſcours »fleuri. Comme nous ſavions le ſujet de »ſa venue, nous devinâmes qu'il venoit »pour nous prier d'aſſiſter à la cérémo-

»monie, car nous n'en pûmes rien ap-
»prendre par ſon diſcours, & quelque-
»tems après le Bourg-maître de la ville,
»avec un Officier qui étoit là en garni-
»ſon, vinrent nous prendre dans la mê-
»me chaloupe pour nous paſſer de l'au-
»tre côté de l'eau & nous mener à la
»maiſon du défunt.

»Nous trouvâmes à notre arrivée tou-
»te la maiſon pleine de Prêtres, vêtus
»de longs manteaux & de chapeaux, qui
»ſembloient par la hauteur de leur for-
»me ſervir de colonnes à quelques pou-
»très de la maiſon : Le corps du défunt
»mis dans un cercueil, couvert de drap,
»étoit au milieu d'eux ; ils l'arroſoient
»de larmes, qui dégouttoient de leurs
»barbes humides, dont les poils ſéparés
»formoient différens canaux, & diſtil-
»loient cette triſte humeur qui ſervoit
»d'eau-bénite.

»Tous ces Prêtres avoient quitté leurs
»Paroiſſes, & étoient venus de fort loin.
»Il y en avoit quelques-uns éloignés de
»plus cent lieues ; & on nous aſſura,
»que ſi cette cérémonie ſe fût faite l'hi-
»ver, pendant lequel tems les chemins
»en ce pays ſont plus faciles, il n'y au-
»roit eu aucun Prêtre, à deux ou trois

»cens lieues à la ronde qui ne s'y fût »trouvé, tant ces ſortes de cérémonies »ſe font avec éclat. Le plus ancien de la »compagnie fit une oraiſon funèbre à »tous les aſſiſtans, & il falloit qu'il dît »quelque choſe de bien triſte, puiſqu'il »s'en falloit peu que ſon air lamentable »ne nous excitât à pleurer nous-mêmes, »qui n'entendions rien à ce qu'il di»ſoit. Les femmes étoient dans une »petite chambre, ſéparées des hommes, »qui gémiſſoient d'une maniere épou»vantable, & entr'autres la femme du »défunt, qui interrompoit par ſes ſan»glots le diſcours du prédicateur. Pen»dant que l'on prêchoit dans cette ſalle, »on en faiſoit autant dans l'Egliſe en »Finnois, & quand les deux diſcours »furent finis on ſe mit en chemin pour »conduire le corps à l'Egliſe. Sept ou »huit bourgeois le chargerent ſur leurs »épaules, & il n'y eut perſonne des »plus conſidérables qui ne voulût y met»tre la main. Nous ſuivions le corps »comme les plus apparens, & ceux qui »menoient le deuil : la veuve étoit »enſuite conduite par-deſſous les bras, »ſuivie par deux de ſes filles; l'une s'at»triſtoit beaucoup & l'autre ne paroiſſoit

»pas émue. On mit le corps au milieu »de l'Eglise en chantant quelques pseau- »mes, & les femmes, en passant près du »défunt, se jetterent sur le cercueil & »l'embrasserent pour la derniere fois.

»Ce fut pour lors que commença la »grande & principale oraison funèbre, »récitée par *Joannes Plantinus*, Prêtre »d'Uhma, qui eut une canne d'argent »pour sa peine: je ne puis dire s'il »l'avoit méritée; mais je sais qu'il en »dit beaucoup, & que pour rendre tous »les objets plus tristes il s'étoit même »rendu hideux, en laissant ses cheveux »sans ordre & pleins de plusieurs bouts »de pailles qu'il n'avoit pas eu le tems »d'ôter. Cet homme raconta toute la vie »du défunt, depuis le moment de sa »naissance jusqu'au dernier soupir de sa »vie. Il cita les lieux où il avoit été & les »maîtres qu'il avoit servis, les Provinces »qu'il avoit vues, & n'oublia pas la »moindre action de sa vie: c'est la mode »en ce pays de faire une oraison funèbre »aux laquais & aux servantes, pourvu »qu'ils laissent un écu pour payer l'orateur.

»Je me suis trouvé à Stockolm à l'en- »terrement d'une servante, où la curio- »sité m'avoit conduit; celui qui faisoit

» ſon oraiſon funèbre, après avoir cité
» le lieu de ſa naiſſance & ſes parens,
» s'étendit ſur les perfections de la dé-
» funte, & aſſura qu'elle ſavoit par-
» faitement bien faire la cuiſine; diſtri-
» buant les parties de ſon diſcours en
» autant de ragoûts qu'elle ſavoit faire;
» & ferma cette partie de ſon oraiſon,
» en diſant qu'elle n'avoit qu'un ſeul dé-
» faut, qui étoit de faire toujours trop
» ſalé ce qu'elle apprêtoit; & qu'elle
» montroit par-là l'amour qu'elle avoit
» pour la prudence, dont le ſel eſt le
» ſymbole, & ſon peu d'attache aux biens
» de ce monde, qu'elle jettoit en profu-
» ſion; mais celui-ci avoit une plus belle
» carriére: *Joannes Tornoeus* étoit hom-
» me ſavant, il avoit voyagé, & avoit
» même été en France précepteur du
» Comte Charles Oxenſtiern.

» Quand l'oraiſon funèbre fut finie on
» nous vînt faire encore un compliment
» en latin pour demeurer au feſtin; quoi-
» que nous n'entendîmes pas davantage
» à ce ſecond compliment, qu'au pre-
» mier, nous n'eûmes pas de peine à
» nous imaginer ce qu'il vouloit dire:
» nos eſtomacs ne nous diſoient que trop
» ce que ce pouvoit être, & nous nous

»plaignions si haut qu'il étoit près de »trois heures, que nous avions faim, »qu'il ne fut pas plus difficile à ces gens »d'entendre notre langage, qu'à nous le »leur. On nous mena dans une grande »salle, où il y avoit trois longues tables, »& c'étoit le lieu d'honneur. Il y en »avoit cinq ou six autres encore plus »pleines que celle-ci pour recevoir tous »les gens qui s'y présenteroient : les »préludes du repas furent de l'eau-de-»vie, de la bierre, & une autre liqueur »qu'ils appellent *Calchat*, faite avec de »la bierre, du vin & du sucre, deux »aussi méchantes boissons qui puissent »entrer dans le corps humain. On servit »ensuite les tables, & on nous fit asseoir »au plus haut bout de la premiere table, »avec les Prêtres du premier ordre, tels »qu'étoient le pere Prédicateur, & au-»tres. On commença le repas dans le »silence, comme par-tout ailleurs, & »comme le sujet le demandoit.

»On ne peut se figurer une image »plus vive des noces de Cana, que le »tableau que nous en vîmes devant nos »yeux. Il étoit plus beau & plus na-»turel que celui de Paul Véronese. Les »tables étoient couvertes de viandes par-

»ticulieres, & ſi je l'oſe dire, antiques; »car il y avoit pour le moins huit jours »qu'elles étoient cuites: de grands pots »de différentes matieres, faits la plupart »comme ceux qu'on portoit aux ſacri»fices anciens, paroient cette table, & »faiſoient, par leur nombre, une confu»ſion ſemblable à celle que nous voyons »aux anciens banquets; mais ce qui »achevoit cette peinture, c'étoit la »mine vénérable de tous ces Prêtres, »armés de barbes, des Finnois, de »tous les conviés, qui ſont auſſi plaiſans »qu'on le puiſſe voir: il y avoit entr'au»tres un petit vieillard avec des courts »cheveux, une barbe épaiſſe, & chauve »ſur le devant de la tête: je ne crois pas »que l'idée la plus vive de quelque »peintre que ce ſoit puiſſe mieux repré»ſenter la figure de Saint Pierre. Cet »homme avoit une robbe verte, doublée »de jaune, ſans façon, & faiſant l'effet »d'une draperie, retrouſſée d'une cein»ture. Je ne me laſſai point de contem»pler cet homme, qui étoit le frere du »défunt.

»Pendant que je m'arrêtois à conſi»dérer cet homme les autres avoient des »occupations plus importantes & bu-

»voient en l'honneur du défunt & à la pro-
»ſpérité de ſa famille, & d'une maniere
»ſurprenante. Les Prêtres, comme les
»meilleurs amis, buvoient le plus vi-
»goureuſement, & après avoir bu des
»ſantés particulieres on en vint aux Rois
»& aux grands. On commença d'abord
»par la ſanté des filles, comme c'eſt la
»mode par toute la Suéde, & delà on
»monta aux Rois. Ces ſantés ne ſe boi-
»vent que dans des vaſes, proportionnés
»par leur grandeur à la condition de ces
»perſonnes royales; & pour m'exciter
»on me porta la ſanté du Roi de Fran-
»ce, dans un pot qui ſurpaſſoit autant
»tous les autres en hauteur, que ce
»grand Prince ſurpaſſe les autres Rois en
»puiſſance: c'eut été un crime de refu-
»ſer cette ſanté; je la bus & vuidai ce
»pot fort courageuſement. Il n'y avoit
»pas d'apparence, étant en Suéde, d'a-
»voir bu la ſanté du Roi de France, &
»d'oublier celle du Roi de Suéde: on
»la but dans un vaſe qui n'étoit guere
»moins grand que l'autre, & après avoir
»fait ſuivre pluſieurs ſantés à celles-ci,
»tout le monde ſe tut pour faire la
»priére: il arriva malheureuſement dans
»ce tems qu'un de notre compagnie dit

»un mot plaiſant, & nous obligea à »éclater de rire ſi long-tems, & d'une »maniere ſi haute, que toute l'aſſem»blée qui avoit les yeux ſur nous, en fut »extrêmement ſcandaliſée; ce qui étoit »plus fâcheux, c'eſt que tout le monde »avoit été découvert pendant le re»pas, à cauſe de nous, & qu'on avoit »emporté nos chapeaux, enſorte que »nous n'avions rien pour cacher le ris »dont nous n'étions pas les maîtres, & »plus nous nous efforcions à l'étouffer & »plus il éclatoit; cela fit que ces Prêtres, »croyant que nous nous mocquions de »leur religion, ſortirent de la ſalle & »n'y voulurent plus rentrer.

»Nous fûmes avertis par un petit »Prêtre, qui étoit plus de nos amis que »les autres, qu'ils avoient réſolu de »nous attaquer ſur la religion : nous »évitâmes pourtant de parler avec eux »ſur cette matiere, & nous les allâmes »trouver dans un autre lieu, où l'aſſem»blée étoit paſſée pour fumer, tandis »qu'on levoit les tables. On apporta »pour deſſert des pipes & du tabac, & »tous les Prêtres burent & fumerent »juſqu'à ce qu'ils tombaſſent ſous la ta»ble : ce fut ainſi qu'on arroſa la tombe

»de *Joannes Tornoeus*, & que la fête »finit. *Olaus Graan*, gendre du défunt, »se traîna le mieux qu'il put pour nous »conduire à notre bateau, le pot à la »main ; mais les jambes lui manque»rent, il s'en fallut peu qu'il ne tombât »dans la riviere, & deux hommes fu»rent obligés de le ramener par-dessous »les bras.

»Nous croyons que toute la cérémo»nie étoit terminée, quand nous vîmes »paroître le lendemain matin *Olaus* »*Graan*, suivi de quelques autres Prê»tres, qui nous venoient prier de nous »trouver au lendemain : cela me surprit, »je n'avois jamais entendu parler de len»demain qu'aux noces, & je ne croyois »pas qu'il en fût de même aux enterre»mens. Il fallut se résoudre à y aller une »seconde fois, & nous eûmes une con»férence avec Olaus Graan pendant »l'intervale de deux longues ivresses qui »se succéderent assez promptement.

»Cet *Olaus Graan*, gendre du dé»funt, & Prêtre de la Province de Pi»thea, homme savant, ou se disant tel ; »Géographe, Chymiste, Chirurgien, »Mathématicien, & se piquant sur-tout »de savoir la Langue Françoise, qu'il

»parloit, comme vous pouvez juger par »le compliment qu'il nous fit. *La grande* »*ciel*, (nous répéta-t-il plusieurs fois) »*conserve vous & votre applicabilité tout* »*le tems que vous verrez vos gris che-*» *veux.* Il nous montra deux médailles; »l'une étoit de la Reine Christine, & »l'autre un sicle des Juifs, qui représente »d'un côté la verge de Moyse, & de »l'autre une coupe, d'où sort un ma»niere d'encens: entre toutes les autres »qualités, il prétendoit avoir celle de »posséder en perfection la Pharmacie, »& pour nous le prouver il tira de plu»sieurs poches quantité de boîtes de tou»tes grandeurs, de confortatifs, & »assez pour lever une boutique d'Apo»thicaire. Il me donna un morceau de »testicule de castor, & m'assura qu'il »tiroit une huile admirable de la queue »de cet animal qui servoit à toutes sortes »de maladies. Quand notre conversation »fut finie on nous reconduisit où nous »avions été le jour précédent, où cha»cun, pour faire honneur au défunt, »but épouvantablement, & ceux qui »purent, s'en retournerent chez eux».

§. XV.

Des Succeſſions chez les Lapons.

Succeſſions des Lapons. LES ſucceſſions des Lapons ſe partagent ſuivant les loix des états auxquels ils ſont ſoumis. Parmi les Lapons Suédois voici l'uſage qui ſe pratique : toutes les richeſſes conſiſtent ſouvent en rennes ; les autres biens meubles ſont les pelleteries & les uſtenſiles du ménage. Comme il ſe trouve rarement plus de trois enfans, ils partagent par tiers ; s'il n'y a qu'un garçon & une fille, le garçon a les deux tiers & ſa ſœur l'autre tiers : mais dans ces partages on ne comprend jamais les rennes qui ont été donnés aux enfans lors de leur naiſſance, & en d'autres circonſtances. S'il arrive qu'un Lapon laiſſe de l'argent à ſa mort, il eſt rare que les héritiers en profitent. Tous ceux qui en ont le mettent dans des chaudrons de cuivre qu'ils enterrent dans les forêts, ſans que leurs femmes ni leurs enfans ayent connoiſſance de la place où le tréſor eſt enfoui. Les maladies n'étant pas de longue durée, il arrive ſouvent que le théſauriſeur meurt,

& que ſes héritiers ſont fruſtrés de ſon argent.

Pour ce qui eſt des immeubles, comme les terres, les lacs, les montagnes, toute la famille en jouit par indivis; les poſſeſſions ne ſe partagent point: Charles IX qui diſtribua à chaque famille une certaine portion de terrein, ſemble ne leur en avoir accordé que l'uſufruit ſous la redevance d'un tribut; voilà la raiſon pour laquelle ces terres ſont poſſédées indiviſiblement, ſans diſtinction de ſexe.

§. XVI.

Hiſtoire naturelle de la Laponie.

Le terroir de la Laponie n'eſt pas le même par-tout: vers la Bothnie, & ſur le bord de quelques fleuves, il produit des herbes potageres & des légumes, tels que des navets, des choux, des raiforts; ailleurs ſa grande humidité ou la quantité de pierres ou de ſable qui couvre le terrein, y cauſe une ſtérilité inſurmontable: en été, ſur-tout dans les lieux voiſins de la Norvege, des vents impétueux enlevent de deſſus les Félices de gros tourbillons de ſable, Légumes.

& les répandent de tous côtés. La rigueur du climat, la qualité du sol, concourent à ne laisser croître aucun arbre fruitier, & autres, tels que le chêne, le noisetier, le hêtre. Les sapins, les pins, le bouleau, le cormier, les saules, des trembles, des aulnes, des cornouillers, les genevriers, les peupliers sont les arbres du pays, encore n'en trouve-t-on pas dans tous les cantons. M. l'Abbé Outhier parle d'un arbre ressemblant à l'acacia, qui croît aux environs de Tornea; c'est un des plus beaux de cette contrée: il porte des fleurs blanches en ombelles, qui produisent ensuite des grains d'un très-beau rouge dont on ne fait aucun usage.

Arbres.

Arbrisseaux.

Les arbrisseaux y sont beaucoup plus communs; une espece de caprier & des groseilliers de trois sortes y viennent en grande quantité; ils sont hauts & beaux, principalement dans les pays élevés. Les Lapons ne font aucun cas de leurs fruits, parce que, n'arrivant jamais à la maturité, il reste aux groseilles une âcreté tout à fait désagréable.

Mûres.

Ils ont une espéce de mûres, qu'ils appellent *Hiortron*; elles ressemblent

beaucoup à nos mûres de buiſſon : ce fruit eſt d'un goût excellent & le plus eſtimé des Lapons ; il n'y a point de plus ſûr & de plus prompt remede contre le ſcorbut. Les habitans ne ſe contentent pas de manger ces mûres fraîches, ils les confiſent : la tige de cette plante n'a pas plus de ſix à ſept pouces de haut.

Framboiſes. On voit dans ce pays des framboiſes & toutes ſortes d'airelles, dont les habitans paroiſſent ſe ſoucier fort peu. Le lingon y croît dans les lieux ſecs & dans les bois ; ſes feuilles ſont ſemblables à celles du buis : ſa tige, après avoir rampé, comme la véronique, la longueur de quatre à cinq pouces, s'éleve, & porte à ſon extrémité un bouquet de jolies fleurs, en gobelet, de couleur purpurine : ces fleurs donnent en automne des grains rouges aigrelets, de même goût que l'épine-vinette.

Fleurs. Il ſe trouve dans les prés une eſpéce de narciſſe très-joli, connu des Botaniſte François, ſous le nom de *ſeptrum Carolinum* ; du muguet, du pié-de-chat ; une autre plante, dont les fleurs exhalent une odeur aſſez ſemblable à celle du chevrefeuille, & l'angélique de ro-

cher, *Petrosa* : les Lapons l'appellent leur herbe *Samigraes*, ou *Posko*, & les Suédois l'appellent *l'herbe des Lapons*, parce que ces derniers s'en nourrissent volontiers, & qu'ils la trouvent d'un goût exquis : la tige en est courte, mais grosse & fort serrée. Cette plante est fort commune, aussi bien qu'une grande oseille, que les Lapons mangent aussi.

Parmi d'autres simples, particuliers à ce pays, ils s'en trouve quelques-uns qui sont remarquables par leurs propriétés : de ce nombre sont la *Tanaisie*, qui est une sorte de buglose, & la *brassique des rennes*, ou bien *le petit soulier des Lapons*. La raison de ce dernier nom est, qu'effectivement la fleur de cette plante est toute semblable au soulier d'un Lapon.

Brassique des rennes.

La brassique des rennes a la racine extrêmement amère : sa tige est de la grosseur du doigt ; ses feuilles sont plus larges que celles de la brassique ordinaire : sa fleur est d'un beau bleu & contient trois rangs de graines. Cette plante acquiert sa grandeur naturelle en très-peu de tems : elle étend ses branches fort au large ; sa hauteur ordinaire est de trois piés. On la croit venimeuse ;

on a remarqué qu'aucun animal n'en mange ; tous les animaux la fuient comme une peſte dangereuſe.

La tanaiſie eſt connue dans ces contrées ; les femmes de Norvege & de Bothnie la ramaſſent ſoigneuſement, & elles s'en ſervent pour faciliter leurs accouchements. La Tanaiſie.

Les propriétés de la bugloſe de ce pays ſont admirables ; ſi cette plante étoit connue en France elle ſeroit bientôt en vogue parmi nos dames. M. de Linnæus dit : « J'ai vu pluſieurs jeunes »filles, inſpirées par le deſir de plaire, »qui ſe ſervoient de la racine de cette »plante comme d'un coſmétique, dont »les effets leur étoient très-avantageux ». Les Lapones lavent la racine de cette plante, fraîchement cueillie ; elles s'en frottent le viſage, auſſi-tôt les plus agréables couleurs viennent animer leurs traits. La Bugloſe.

Les autres plantes de ces contrées ne paroiſſent pas mériter une deſcription particuliere ; nous allons ſeulement ajouter différentes eſpéces de mouſſes, que nous avons rangées dans une claſſe particuliere. On remarque une variété in-

finie dans ces plantes ; nous en distinguerons de six sortes.

Mousses. La premiere est celle des arbres ; elle vient principalement aux branches des sapins ou d'autres arbres. Les Suédois l'appellent *Laaf* : elle pend en filets forts longs, & semble être la chevelure de ces branches : elle est noire. La seconde, qui est la plus commune, croît sur la terre & les rochers ; ses feuilles sont longues, étroites & minces ; elles s'élevent jusqu'à un pié de haut : sa couleur est blanche. Cette espéce de mousse est très-utile aux Lapons ; ils en font des provisions pour nourrir leurs rennes pendant l'hiver. La troisieme espéce a deux feuilles plus minces, & sa couleur est d'un jaune verdâtre : c'est un poison pour les renards : les habitans la broient & la mêlent dans l'appât qu'ils préparent pour ces animaux. La quatrieme croît aussi sur la terre ; elle est rouge, très-courte, extrêmement douce & délicate ; sa grande molesse la fait servir aux mêmes usages que la plume : les femmes couchent leurs enfans dans des berceaux remplis de cette mousse : elles s'en servent encore à un usage qui leur est particulier, & que la propreté rend indis-

penſable. La cinquieme a les feuilles aſſez longues & larges ; c'eſt un ſpécifique excellent contre le délire, ſi on la met dans du bouillon, après l'avoir bien broyée. La derniere ſorte de mouſſe eſt de la plus grande ténuité, longue & extrêmement douce ; c'eſt avec cette herbe que les Lapons fourrent leurs bottes, leurs ſouliers & leurs mitaines.

Champignons.

Parmi les productions de la Laponie on compte encore de bien des ſortes d'agarics, des mouſſerons & des champignons : il eſt une ſorte de ces derniers qui croît ſur les ſaules ; les Lapons l'eſtiment beaucoup à cauſe de l'odeur agréable qu'elle répand ; ils s'en ſervent pour ſe parfumer.

Mines.

Les montagnes de ce pays renferment de mines des plomb, de fer, de cuivre, & d'argent. En 1635, près des frontieres de Norvege, on découvrit les premieres mines d'argent : elles étoient aſſez abondantes. Elles ont été ruinées en 1658 par les Danois qui étoient en guerre avec la Suéde : on ne les a pas fouillées depuis ce tems.

Une mine de cuivre & une mine de fer, ſituées entre le lac & la ville de Tornea, ſont les ſeules qui ſoient en

valeur. La difficulté de se procurer la quantité de bois nécessaire à leur exploitation ; la grande dureté des marcasites qui exige une main-d'œuvre considérable empêchent qu'on n'en fouille quelques-unes, & même en ont fait abandonner d'autres.

Les mines de cuivre de Suappaiwhra, à soixante lieues ou environ de Tornea, furent ouvertes en 1665 ; elles ont été d'abord bien entretenues. Renard rapporte, qu'en 1681 il y avoit à peine douze ouvriers. Voici ce qu'il en dit : « c'est quelque chose d'admirable que » les abymes qu'on a pratiquées au cen» tre de la terre, pour aller chercher » près des enfers des matieres de luxe & » de vanité : la plupart de ces trous sont » remplis de glaçons, &, quoique dans le » milieu de la canicule, ces glaces étoient » si épaisses, que les pierres très-grosses » que nous y jettions rouloient en bon» dissant, sans laisser les plus petites » marques à l'endroit où elles avoient » touché.

Pierres curieuses. La Laponie produit des pierres curieuses, des cristaux & des perles : on voit des petites pierres plates, rondes comme des piéces de monnoie, de la grandeur

grandeur d'une demi-rixdale & de couleur jaune. Ces pierres ſe trouvent ſur les bords du fleuve Tornea, près des mines dont nous venons de parler. Dans cet endroit il y a auſſi des pyrites octogones, dont les faces ſont parfaitement égales, polies & éclatantes : leur groſſeur eſt à peu près celle d'une noiſette, & leur couleur eſt d'un jaune de ſoufre.

Cryſtaux

On voit en beaucoup d'endroits des cryſtaux, dont les grandeurs & les formes ſont extrêmement variées : quelques-uns ſont de la groſſeur de la tête d'un enfant. La figure la plus commune de ces cryſtaux eſt rhomboïdale ou à ſix pans, & terminée par deux pointes : il y en a encore de très-nets & très-luiſants, qui ne le cedent en rien à ceux de l'Orient ; on les trouve attachés à des rochers & à des pierres.

Parmi les cryſtaux de ce pays il y en a qui ſont marqués de veines jaunes, noirâtres, qui en terniſſent l'éclat, mais qui offrent une variété agréable. Les uns ſont naturellement polis & légers, les autres rudes & fort inégaux ; mais ils ſont plus durs que tous les autres cryſtaux, même que ceux qu'on appelle

Diamants de Bohême. Les Lapons ſe ſervent de ces cryſtaux au lieu de cailloux, pour faire du feu, & ils rendent beaucoup plus d'étincelles.

Améthyſtes. On y trouve auſſi des améthyſtes; elles ſont ordinairement pâles, tachetées de petits nuages qui les rendent ténébreuſes; cependant il y en a d'auſſi belles qu'en Bohême, mais elles ſont rares. Il

Topaſes. en eſt de même des topaſes; les unes & les autres de ces pierres ne différent du cryſtal que par une couleur violette & jaune; elles n'approchent point de la beauté de celles de l'Orient.

Perles. Quelques fleuves de la Laponie renferment des perles; mais en général elles ne ſont pas d'une auſſi belle eau que les perles orientales; il s'en trouve cependant quelques-unes qui les valent par leur éclat & qui les ſurpaſſent par leur groſſeur & par leur forme parfaitement ſphérique. Il eſt à propos de re-

Scheffer. marquer que les perles n'acquierent cette exacte rondeur qu'à meſure q'elles ſe perfectionnent: lorſqu'elles ne ſont pas mûres une partie eſt ronde & l'autre eſt plate; ce dernier côté eſt pâle ou d'une couleur rouſſe, morte & obſcure, tandis que l'autre qui eſt rond a

toute la beauté & la netteté d'une perle parfaite.

Les perles ne viennent pas dans ce pays comme en Orient, dans des coquilles large, plates, & preſque rondes, telles que ſont ordinairement les écailles d'huîtres ; les coquilles qui les contiennent ſont comme celles des moules, & c'eſt dans les rivieres qu'on les pêche. Les perles qui ne ſont point parfaitement formées ſont inhérentes aux coquilles, & on ne les détache qu'avec peine ; au lieu que celles qui ont acquis leur perfection ne tiennent à rien & tombent d'elles-mêmes dès qu'on ouvre l'écaille qui les contient.

Les oiſeaux de terre qu'on trouve en Laponie ſont des faiſans, des gélinottes, des coqs ſauvages, des perdrix à piés velus, des francolins, des aigles, des corbeaux, des hiboux blancs & autres. Oiſeaux de terre.

Les oiſeaux aquatiques ſont les cignes, les canards, les oies, les huppes, les knipers, les looms, les ſarcelles, les plongeons, & une infinité d'autres de la même eſpece. Les rivieres en ſont ſi couvertes qu'on les tue à coups de bâton : tous ces oiſeaux ſont paſſagers ; ils viennent au mois de Mai, & pullulent en ſi Oiſeaux aquatiques.

grande quantité que tout en eſt rempli : l'hiver, ils vont chercher ailleurs des pays où les eaux ne ſont point gélées. *Scheffer.* Les canards, & les cignes entr'autres, ont un inſtinct ſingulier : quand ils s'apperçoivent au milieu de l'été que leurs plumes tombent, ils ſe retirent dans de petites Iſles, très-éloignées, & ils y ſéjournent juſqu'à ce que leurs plumes nouvelles leur permettent de voler & d'aller ſur l'eau.

Quadrupedes terreſtres. Les quadrupedes terreſtres ſont les rennes, les chiens, les ours, les élans, les loups, les goulus, les renards, les martres, les écureuils ou petits-gris, les zibelines, les hermines, les liévres, & une eſpece particuliere de rats très-remarquables, qu'on appelle *Limming*, l'*Emblar*, ou *Lemmer*. La Laponie ne produit ni chevaux, ni ânes, ni vaches, ni aucun des animaux domeſtiques de nos climats. La nature ſemble avoir pris ſoin de la pourvoir d'autres animaux plus utiles à ſes habitans.

La Renne. La renne tire ſon nom du mot Suédois *Reen*, à cauſe de ſa propreté & de ſa légéreté. *Reen* veut dire net, & *Renna* courir. Les anciens n'avoient aucune connoiſſance de cet animal : quoi-

qu'il paroiſſe ſemblable au cerf, il en differe cependant de beaucoup en examinant toutes ſes parties. La renne eſt plus grande & ſes jambes ſont moins déliées : elle a auſſi les piés plus courts, plus gros, ronds & fendus. Son bois eſt aſſez élevé, très-plat, & ſe courbe vers le milieu, en formant un demi-cercle ſur ſa tête: un poil, de la même couleur que la peau de l'animal, couvre ce bois d'un bout à l'autre. Au printems elle eſt ſi remplie de ſang par-tout, qu'en paſſant un bout de ſes cornes entre les doigts, on s'apperçoit que l'animal ſent de la douleur dans cette partie : ce bois eſt alors très-bon à manger : juſqu'à ce qu'il ait pris la longueur du doigt; il eſt ſi mou, qu'on pourroit le couper avec un couteau comme une ſauciſſe : c'eſt un mets très-délicat, même tout crud. Les chaſſeurs, au défaut de vivres, mangent ces bois, & ſatisfont en même-tems à la faim & à la ſoif. *Voyageurs Modernes, traduit de l'Anglois.*

Entre ces deux cornes, les rennes ont encore deux autres dagues qui ſortent de la racine du bois, & qui s'avancent en devant ſur les yeux & ſur la bouche; ce qui embarraſſe ſi fort leur tête, qu'elles ont quelquefois de la peine

à paître, & qu'elles ſont obligées de brouter les arbres.

Les rennes femelles ont les cornes plus petites avec moins de rameaux & d'andouillers que les mâles. Ces bois tombent tous les hivers & reviennent au printems : les femelles ne les perdent qu'après avoir porté : ſi elles ſont ſtériles leur bois tombe tous les ans.

La couleur du poil de ces animaux eſt plus noirâtre que celui du cerf : ce qui eſt remarquable dans la renne, c'eſt que lorſqu'elle eſt en mouvement, ſoit qu'elle marche ou qu'elle courre, tous ſes os, & particuliérement les articulations de ſes piés, craquent, & font un bruit ſemblable à celui qu'on entend quand on remue des noix. On obſerve, que quoique cet animal ait le pié fendu il ne rumine point, qu'il n'a point de fiel, mais une petite marque noire dans le foie, ſans aucune amertume.

M. de Linn.

Les Lapons ſont parvenus à apprivoiſer ces animaux, naturellement ſauvages, & en ont des troupeaux très-nombreux : on en trouve encore dans les bois de grandes quantités qui ſont plus noirâtres que ceux qu'on a apprivoiſés : les Lapons les recherchent beau-

coup, parce que leur peau eſt plus eſtimée que celle des rennes domeſtiques, & que leur chair eſt plus délicate.

Il y a encore une troiſieme eſpéce de ces animaux, qui tient à la fois de la renne ſauvage & de la renne domeſtique : elle provient de l'accouplement des deux autres. Les Lapons, pour en avoir de cette ſorte, menent, dans la ſaiſon du rut, une femelle dans les bois ; les rennes qui proviennent de cette conjonction ont un nom particulier ; on les appelle *Katteigiar*: elles ſont beaucoup plus grandes & plus fortes que les autres. Ces qualités les rendroient très-propres au traîneau ; mais elles ſont fantaſques, ruminent preſque toujours, & ont quelque choſe de féroce : lorſqu'on les preſſe trop vivement elle ſe jettent ſur celui qui eſt dans le traîneau. Pour ſe garantir de la fureur de cet animal, on n'a d'autre reſſource que de renverſer le traîneau ſur ſoi & de reſter caché deſſous juſqu'à ce que ſa colere ſoit appaiſée.

La femelle porte ordinairement quarante ſemaines, & ne donne qu'un faon à la fois, qui, en naiſſant, n'eſt pas plus gros qu'un chat, ſi ce n'eſt qu'il a

les cuiſſes plus longues, & aſſez fortes pour ſuivre ſa mere dès le troiſieme jour; il court avec autant de vivacité qu'elle même : à quatre ans la renne a toute ſa grandeur; c'eſt l'âge où on la dompte & où on la dreſſe aux différens uſages qu'on veut qu'elle ſerve. Les unes ſont deſtinées aux traîneaux, à courir; les autres à porter ou à traîner des groſſes charges : on les déſigne par des noms différents, qui reviennent à ceux de *Rennes de trait* & *Rennes de bagage*. Toutes ſont coupées. Dès qu'elles ont un an les Lapons leur font l'opération avec leurs dents, en écraſant & preſſant fortement les teſticules, les nerfs & les fibres qui y correſpondent; c'eſt ainſi que ces animaux reſtent énervés & ſans aucune vertu prolifique : ceux que l'on conſerve entiers, pour la multiplication des troupeaux, ne ſont pas en grand nombre : vingt mâles ſuffiſent à cent femelles. Communément les rennes ne vivent pas au-delà de ſeize ans : quoique ces animaux ſoient très-ſouples & très-vîtes, leur force ne répond point à leur légéreté; ils peuvent faire ſix lieues par heure, & juſqu'à trente par jour quand la neige eſt fort gelée & le chemin bien bat-

tu ; autrement ce traîneau laboure la neige ; la renne a beaucoup de difficulté à tirer & n'avance que très-lentement.

La renne trouve ſa nourriture partout: lorſqu'elle eſt fatiguée ſon maître la détache, & l'animal fouille la neige pour paître ; de ſorte que le voyageur n'eſt obligé de porter de proviſions que pour lui-même. Il n'y a point d'animal plus commode & plus utile aux Lapons que la renne. Ils y trouve à la fois de quoi manger, boire, ſe vêtir, & faire les ouvrages qui leur ſont néceſſaires. Le poil, la peau, la chair, les os, la moëlle, le ſang, les nerfs, tout eſt mis en uſage. La peau avec le poil ſert d'habillement l'hiver : les Lapons ont de ces peaux unies & paſſées pour faire leur habillement d'été. La chair de renne eſt pleine de ſuc ; elle eſt graſſe & extrêmement nourriſſante : les Lapons ne mangent ordinairement d'autre viande que de celle de renne. Les os ſervent à faire des arcs & des arbalêtes, à armer leurs fléches, à faire des cuilliers, & à orner tous les ouvrages qu'ils font. La langue & la moëlle des os ſont pour eux le manger le plus délicat : le ſang de cet animal, conſervé dans ſa veſſie, & ex-

posé au froid, se condense, & leur sert à donner du goût à leurs potages & au poisson qu'ils font cuire. Ils n'ont point d'autres fils que ceux qu'ils tirent des nerfs de ces animaux : les plus fins servent à coudre les habits, les plus gros à réunir & attacher les planches de leurs barques. Le lait de renne est le breuvage le plus agréable que produise ce pays.

Le grand service que les Lapons tirent des rennes, les obligent d'en avoir le plus grand soin & de les garder nuit & jour l'hiver & l'été, pour les garantir des bêtes féroces & les empêcher de se perdre. Lorsque la neige est fort haute, cet animal a l'instinct de découvrir avec ses piés un espace de terrein, & il se nourrit de la mousse qu'il y trouve. L'hiver, quoiqu'il ne vive que de la mousse blanche, dont nous avons parlé, il est beaucoup plus gras, & son poil est plus luisant qu'en été, où il mange les meilleures herbes : on croit que ce qui occasionne cette différence est la chaleur que cet animal ne peut supporter ; car en été il est extrêmement maigre.

Dans le nombre des maladies, auxquelles la renne est sujette, il en est une très-singuliere. Tous les ans, au com-

mencement de l'été, il s'engendre sur le dos de cet animal des vers, qui en sortent aussi-tôt qu'ils ont pris vie : ces vers proviennent des œufs d'une sorte de mouche, appellée *Oestrum*, par M. Linnæus. Leurs œufs, déposés dans la peau de la renne, y causent de petites tumeurs ou protubérances, dans lesquelles ils éclosent & produisent de petits vers, qui vivent quelques-tems dans la peau de l'animal ; ensuite ils tombent à terre & se métamorphosent en de grosses mouches velues, qui s'attachent particuliérement à tourmenter la renne, la rendent furieuse, au point de la faire précipiter dans les lacs & du haut des rochers. Si on tue une renne, lorsqu'elle est vivement assaillie par ces mouches, on lui trouve la peau si pleine de petits trous, & si criblée, qu'on n'en peut faire aucun usage.

Le tiers de ces animaux périt par cette maladie, & le reste demeure si exténué, que l'on ne peut ordinairement l'employer à aucun travail. Quand un troupeau de rennes est affligé de ce mal, elles s'arrêtent les unes derriere les autres, elles levent la tête, ferment les yeux, serrent les oreilles, frappent du

pié, & elles reſtent enſuite immobiles. On a beau les menacer, les tourmenter, les frapper, elles ſont inſenſibles à tout tant que cet accès dure : ce qui eſt très-ſingulier, c'eſt que dans un troupeau de pluſieurs milliers de rennes, toutes ſe trouvent à la fois dans cet état, commençant & finiſſant enſemble, comme des ſoldats qui font l'exercice, & elles répetent cette manœuvre juſqu'à cent fois dans un jour. M. de Linnæus eſt le premier qui ait répandu quelque clarté ſur une maladie auſſi étonnante, en découvrant qu'elle étoit cauſée par cette eſpéce de groſſe mouche dont nous venons de parler.

Ce Phyſicien ayant ouvert quelques-unes des tumeurs qui ſe trouvent ſur la peau des rennes, y a trouvé des chryſalides, parfaitement ſemblables à celles des inſectes. Elles reſſembloient à un œuf de la groſſeur d'un gland; elles ſont blanches, avec une tache noire à l'endroit où elles répondent au trou de la piquûre. Toutes les tumeurs des rennes ont au milieu une ouverture étroite, ſuffiſante cependant pour qu'on puiſſe y faire entrer une plume d'oie, qu'on peut enfoncer juſqu'à la chryſalide. M. de

Linnœus mit une de ces chryſalides avec du poil de renne, dans une boîte, & au bout de deux jours il en ſortit une groſſe mouche.

Le chien de la Laponie eſt à peu près de l'eſpéce de nos chiens de Bergers : on l'éleve à veiller ſur les troupeaux de rennes, à garder la cabane, & à chaſſer. Ces chiens ſont très-courageux ; les uns ſont dreſſés pour la chaſſe de la renne ſauvage ; ils l'arrêtent en pleine campagne, juſqu'à ce qu'elle ait été abattue d'un coup de fuſil ; les autres chaſſent l'ours, les martres, les petits-gris, &c. Le Chien.

L'ours de la Laponie ne différe point de ceux que nous avons décrits. Il s'en trouve de noirs, de blancs & de cendrés. La voracité de cet animal n'eſt pas moins grande que celle des ours de la nouvelle Zemble. L'Ours.

L'élan eſt une eſpéce de cerf, fort commmune en Pologne & en Lithuanie. Il eſt connu ſous le nom de *Loſſ* : ſa forme tient un peu du cheval & du cerf ; c'eſt pour cela qu'on l'appelle *Equicervus*. Scaliger, M. d'Ablancourt & Olaus-Magnus, ſe ſont mépris ſur cet animal : Scaliger le confond avec la renne, dont cependant il differe beaucoup ; les deux L'Elan.

autres le prennent pour un âne ſauvage. La hauteur de l'élan égale celle des plus grands chevaux ; ſes cornes ſont larges comme deux fois la paume de la main ; elles ont à côté & pardevant des andouillets, mais en petit nombre : ſes cornes ſont en pointe ; ſa tête eſt allongée, ſes levres ſont groſſes & pendantes : ſes piés ſont longs, & ſa couleur eſt d'un jaune obſcur, mêlé de gris-cendré. Cet animal eſt fort doux, & ſe tient communément près des maiſons en hiver.

Sa peau ſe vend cher : elle paſſe pour le meilleur & le plus fort de tous les cuirs : on fait, avec la corne de ſon pié, des chatons de bagues, que l'on prétend être bonnes pour les crampes & les maladies épileptiques ; c'eſt apparemment, dit l'Evêque de Bergen, ſur le principe de *curatio per contrarium* ; car cet animal eſt ſouvent attaqué de la crampe, & s'en guérit, dit-on, en portant à ſon oreille ſon pié droit de derriere, dont il ſe gratte. L'élan eſt très-commun en Laponie ; il eſt ſemblable à celui dont nous venons de parler.

Le Cerf. Les cerfs qu'on voit dans ce pays ſont fort petits & preſque comme des che-

veuils : ils ont des cornes plates, qui tiennent de celle du cerf & de la chèvre. Ces animaux n'ont rien d'ailleurs de dissemblable aux cerfs des autres pays.

Les loups sont très-communs en Laponie : il n'ont rien d'extraodinaire aux autres loups, si on en excepte la couleur de la peau, qui est blanche ou cendrée ; leur poil est aussi plus gros, plus long & plus épais. La renne n'a point d'ennemis plus dangereux que ces animaux : le loup affamé attaque les hommes & les femmes. Olaus-Magnus dit, qu'ils en veulent particuliérement aux femmes enceintes & aux petits enfants ; c'est pourquoi on ne permet jamais à une femme de voyager seule ; les loups les reconnoissent à l'odeur & ne manquent pas de les attaquer. Les Loups.

Les renards sont ici très-communs, & l'on remarque parmi ces animaux une prodigieuse variété dans la couleur de leurs peaux. Il y en a de jaunes, de noires, de tannées, de bleues, de cendrées, de blanches, & d'autres marquées sur le dos d'une raie noire, depuis le museau jusqu'à la queue, coupée sur les épaules par une ligne de la même couleur, qui commence au pié gauche & se Le Renard.

termine au pié droit ; le reſte de leur corps eſt roux.

Les renards noirs ſont les plus précieux & les plus eſtimés : leurs peaux ſont très-cheres & ſe vendent quarante ou cinquante écus. Le poil en eſt ſi fin, ſi long & ſi doux, qu'il pend de quel côté l'on veut ; ſi l'on pend la peau par la queue, le poil tombe du côté des oreilles & ſe couche comme ſi c'étoit ſa pente naturelle. Les blancs & les cendrés ſont les moins eſtimés, parce qu'ils ſont les plus communs & que le poil tombe en peu de tems.

La Martre. Les martres ne ſont pas moins nombreuſes que les renards ; elles ſont de la groſſeur d'un chat ; c'eſt dans ce pays que ſe trouvent celles qui fourniſſent les plus belles peaux : les plus eſtimées de ces peaux ſont celles dont le poil de la gorge eſt plus cendré que blanc.

Les martres habitent les forêts & ſe nourriſſent d'écureuils & d'oiſeaux ; elles montent ſur les arbres pour leur donner la chaſſe, & attendent qu'ils ſoient endormis pour les ſurprendre & les dévorer. Si l'oiſeau attaqué par la martre eſt aſſez fort pour s'envoler, la martre n'abandonne point ſa proie : elle s'atta-

che ſi bien ſur ſon dos avec ſes griffes, qu'elles a très-fortes & très-pointues, que l'oiſeau l'emporte en s'envolant. La martre continue à le morde juſqu'à ce qu'il tombe épuiſé; mais cette chûte lui eſt très-funeſte lorſque l'oiſeau s'eſt élevé fort haut & qu'il tombe ſur des rochers.

L'Ecureuil ou le Petit-gris.

On trouve en Laponie une quantité incroyable de petits-gris; c'eſt le même animal qui porte en France le nom d'écureuil. Aux approches de l'hiver leur poil change; de roux il devient gris-blanc: plus on avance dans le Nord, plus ils ſont gris. Quoiqu'en certains tems il y ait dans ce pays une quantité prodigieuſe de ces animaux, il eſt rare d'y en trouver au commencement de l'hiver, parce qu'ils changent de contrée. On a remarqué qu'ils s'en vont par troupes, qui ſemblent innombrables. Lorſqu'ils ſe diſpoſent à partir ils ſe rendent en troupes ſur les bords des lacs, & ſe mettent ſur de petits morceaux d'écorce de bouleau ou de ſapin qu'ils y trouvent ou qu'ils y ont apportés. Quant ils ſont à l'eau, leur queue, qu'ils ont ſoin de tenir droite, leur tient lieu de voiles, & c'eſt avec ce ſecours qu'ils s'éloignent du rivage, & qu'ils traverſent les rivieres

Olaus-Petri Regnard.

& les lacs qui ſe trouvent ſur leur route. Ils ſont ainſi pouſſés & balottés par les vents, juſqu'à ce qu'ils ayent gagné la terre, ou que les vagues & l'orage ayent renverſé la petite barque & ſa charge. Ce naufrage enrichit ordinairement les Lapons qui trouvent les débris ſur le rivage : les petits-gris qui arrivent à bon port ont bien-tôt réparé la perte qu'à ſouffert leur eſpece ; car ils multiplient infiniment : chaque femelle porte quatre ou cinq petits, & quelquefois davantage.

Les Lapons commencent la chaſſe du petits-gris à la Saint-Michel. Leurs chiens ſont ſi bien dreſſés qu'ils les apperçoivent ſur les arbres les plus élevés, & leurs aboyemens avertiſſent leurs maîtres de la préſence du gibier. Cette chaſſe eſt ſi commune & ſi générale chez ces peuples, que de toutes les fourrures celles des petits-gris ſont les moins cheres : un timbec, qui eſt compoſé de quarante peaux, ne coûte que trois livres.

Zibelines. Les Zibelines ſont des animaux de l'eſpéce de la martre : elles ſont très-rares en Laponie. Nous en parlerons dans le Supplément à l'article de la

Sibérie que nous donnerons ci-après : elles ſont plus communes dans ce pays.

L'Hermine.

L'hermine eſt un animal de l'eſpéce de la belette, de la groſſeur d'un gros rat, mais une fois auſſi long : on en voit en grand nombre dans ce pays. L'été, l'hermine eſt couleur de canelle, & l'hiver elle devient blanche : ſa queue eſt auſſi longue que ſon corps & ſe termine par une petite pointe très-noire.

Les hermines courent après les ſouris, comme les chats : elles emportent les volailles, les œufs, & ce qu'elles peuvent attraper dans les maiſons pour ſe nourrir. Dans un tems calme on voit fréquemment ces animaux nager le long de la côte autour des petites Iſles pour chercher des nids & des œufs d'oiſeaux aquatiques qui y ſont en quantité. Lorſque les hermines ont leurs petits dans quelques-unes de ces Iſles, elles les amenent au continent ſur un copeau ou un petit morceau de bois, qu'elles font ſervir de radeau : la mere nage derriere & le pouſſe avec ſon muſeau.

Malgré ſa petiteſſe l'hermine fait périr l'ours, l'élan & les plus gros animaux. Quand elle en voit un endormi,

elle ſe gliſſe dans ſon oreille, s'y accroche ſi fortement avec ſes dents aigues, qu'il ne peut lui faire quitter priſe : l'animal, fort incommodé par la douleur, mugit, court juſqu'à ce que les forces l'abandonnent ; il tombe, languit & meurt.

On prétend que ce petit animal eſt ſi propre & ſi curieux de ſa fourrure, qu'il paſſeroit plutôt à travers le feu que dans la boue ou dans la moindre ſaleté; cependant les hermines ſentent très-mauvais, ſur-tout lorſqu'elles ſont en chaleur, ce qui arrive ſouvent.

Leur chair n'eſt d'aucune utilité ; elles ſe nourriſſent ordinairement de petits-gris & de ſouris des montagnes.

Lemmer ou Lapin de Laponie.

Ces ſouris, que les Lapons appellent *Lemmucat*, & que M. Briſſon appelle *Lapin de Norvege*, ſont de la groſſeur d'un rat ordinaire, de couleur rouge, tachetées de noir. Elles ſont inconnues ailleurs : on obſerve qu'elles ne paroiſſent pas toujours ; mais on les voit en certain tems de l'année & après les orages & les groſſes pluies : elles ſont alors en ſi grande quantité que la terre en eſt couverte, & qu'elles ſemblent tomber, du ciel. C'eſt ce qui a fait croire à plu-

ſieurs Auteurs qu'elles étoient apportées par les vents & qu'elles tomboient avec la pluie. Mais il eſt plus probable, ainſi que le penſent Strabon, Woſſius, que le Lemmer ne ſort de ſon trou qu'après la pluie, ou que cette eau le fait croître & groſſir en peu de tems. Ces petits animaux ne fuient pas à l'approche des Voyageurs; au contraire, ils courent à eux avec grand bruit. Si on les attaque avec un bâton, ils le mordent, & s'y tiennent attachés comme s'ils étoient enragés. Ils ſe battent contre les chiens, ſautent ſur leur dos, & leur font des morſures ſi douloureuſes, qu'ils ſont obligés de ſe rouler ſur le dos pour ſe défaire d'un ennemi ſi méchant. Ces animaux n'entrent jamais dans les maiſons ni dans las cabanes : leur ſéjour ordinaire eſt dans les broſſailles & le long des côteaux. Ils ſont méchants & ſe font une guerre cruelle entr'eux. Quand ils ſe rencontrent en troupe dans les prés, ils ſe battent ſi vigoureuſement qu'il en reſte ſur la place beaucoup de morts & d'eſtropiés.

Les Lapons regardent ces petites guerres comme des préſages aſſûrés de celles qui doivent leur arriver. Si les

animaux s'attaquent du côté de l'Orient, ils concluent que la Suéde ſera attaquée par les Ruſſes : ſi c'eſt du côté de l'Occident, ils croyent que les Danois leur feront la guerre.

Les hermines détruiſent beaucoup de lemmers. Les renards en tuent de grandes quantités : ils les traînent enſuite dans leurs tanieres, où ils en conſervent quelquefois des milliers ; ce qui fait un tort conſidérable aux Lapons, parce que le renard ne ſortant pas pour aller chercher de la nourriture, on ne peut l'attraper. Les rennes mangent auſſi beaucoup de ces ſouris ; les chiens leur font la chaſſe ; mais ils n'en mangent que le devant.

Le lemmer ne vit que très-peu de tems : il meurt dès que l'hiver eſt arrivé. La connoiſſance qu'il a de ſa fin prochaine, dit Regnard, le porte à la prévenir : on en trouve beaucoup de pendus au ſommet des arbres, entre deux petites branches qui forment une fourche ; d'autres ſe noient dans les lacs : ils s'aſſemblent en groſſes troupes & ſe jettent dans l'eau. On en trouve quelquefois des milliers morts & entaſſés les uns ſur

les autres : ceux qui ne ſe détruiſent pas meurent dans leurs trous.

Le Lièvre.

Les lièvres de la Laponie ne ſont roux que deux ou trois mois de l'année ; le reſte du tems leur peau eſt d'un beau blanc, & elle eſt très-eſtimée. Aux environs de l'Equinoxe de l'automne, lorſque les premieres neiges commencent à tomber, leur poil blanchit ; ils ſont alors moitié roux & moitié blancs. Leur chair eſt d'aſſez bon goût.

Le Loutre
Le Caſtor

Les quadrupedes aquatiques ſont les loutres, les caſtors, les goulus. Le loutre eſt ſemblable à celui de nos climats. Voyez à l'Article du Canada la deſcription que nous avons donnée du caſtor.

Le Goulu.

Le goulu eſt une eſpéce de loutre, aſſez commune en Laponie. Le nom de goulu a été donné à cet animal parce qu'il eſt vorace : il eſt de la grandeur d'un chien ; ſa couleur eſt noire ; il a la tête ronde, le muſeau allongé, & des dents auſſi aiguës que celles des loups : ſon corps eſt large, & ſes piés ſont de la forme de ceux des loutres.

M. Briſſon & pluſieurs autres Naturaliſtes penſent que cet animal eſt le même que l'hyene des anciens, à qui ils

donnent le nom de *Gulo*; mais ce ſont des animaux fort différens. L'hyene ne ſe trouve qu'en Afrique. M. de Linnœus en a très-bien fait la diſtinction. Il place le goulu dans la claſſe des belettes, & l'hyene dans celle des chiens.

Le goulu eſt l'ennemi particulier des rennes ſauvages ou domeſtiques; ſa maniere de les attaquer eſt remarquable: il monte ſur les arbres les plus élevés, & lorſqu'il apperçoit une renne, il paſſe doucement ſur l'arbre ſous lequel elle paît, & il s'élance ſur ſon dos: il met ſes pattes de derriere ſur le cou de la renne, & celles de devant vers ſa queue: il ſe cramponne, & la mord avec tant de violence, qu'il lui fend le dos; il enfonce ſon muſeau dans la bleſſure, & il boit le ſang de l'animal avec beaucoup d'avidité. Le goulu ſe nourrit auſſi de poiſſon qu'il pêche comme le loutre. Sa peau eſt damaſſée; elle eſt très-recherchée: on la compare à celle des zibelines; cependant celle-ci a quelque choſe de plus doux & de plus délicat au toucher.

Poiſſons. Il n'eſt pas poſſible de concevoir l'immenſe quantité de poiſſons qui ſe trouve en Laponie. Ce pays eſt coupé par une multitude

multitude de fleuves, de lacs, de ruiſſeaux; & toutes ces eaux ſont ſi remplies de poiſſons, qu'un homme, en une demi-heure, peut en prendre avec une ſeule ligne autant qu'il lui eſt poſſible d'en porter. C'eſt auſſi la marchandiſe la plus commune en Laponie, & ce qui fournit à ſes habitans les moyens de ſe procurer les choſes dont ils ont beſoin. Tous les poiſſons qui ſont dans nos rivieres ſont connus dans ce pays; mais ils s'y en trouve beaucoup d'autres particuliers au climat.

Le ſaumon tient le premier rang: il eſt quelquefois ſi commun, qu'un Officier du Bureau de Tornea en a vu enlever du fleuve de Tornao treize cens barques dans le courant d'un an. Il en eſt de même du brochet: on trouve de ces poiſſons qui excedent en longueur & groſſeur la hauteur & la taille d'un homme. Le Saumon. Le Brochet.

On peut encore mettre les perches au nombre des poiſſons qui ſont communs dans ce pays: elles ſont remarquables par leur grandeur. Scheffer rapporte, qu'on garde dans l'Egliſe de Luhla, ville de la Laponie, la tête deſſéchée d'un de ces poiſſons: elle a plus La Perche.

de dix pouces de largeur depuis le haut de la mâchoire juſqu'en bas.

La Syrene. Quoique la ſyrene ſoit regardée comme un être imaginaire, nous croyons cependant pouvoir rapporter ce que nous en dit Artedi dans ſon Ouvrage ſur les poiſſons. Il ſeroit à ſouhaiter qu'on pût trouver un Ichthyologiſte qui fût en état de décider, après d'exactes obſervations, ſi ce qu'on rapporte de la ſyrene eſt vrai, ou ſi elle n'eſt qu'un monſtre fabuleux; il vaut mieux cependant, ajoute-t-il, reſter dans le doute, ſur une choſe qu'on n'a pas vue, que de prononcer hardiment ſur ſon exiſtence.

Suivant Geſner, il s'en faut beaucoup que l'on ſoit d'accord ſur la forme de ce monſtre. Les uns croyent que les ſyrenes ſont partie femme, partie oiſeaux: les autres ſoutiennent que la partie ſupérieure eſt d'une femme, & la partie inférieure d'un poiſſon. Voici ce qu'en dit ce Naturaliſte.

Les ſyrenes ſont des animaux très-venimeux, qui, depuis la tête juſqu'au nombril, reſſemblent à une femme d'une petite taille.

La ſyrene de cette eſpéce a la tête garnie de cheveux très-longs & très-mal-

propres ; ſes traits ſont durs & déſagréables ; elle a deux mammelles flottantes ſur la poitrine, & des bras ſemblables à ceux d'une femme.

La partie inférieure de cette ſyrene reſſemble à celle d'un aigle ; elle a des piés armés de ſerres ; ſon corps ſe termine par une longue queue, couverte d'écailles, & ſemblable à celle des poiſſons.

Ces ſyrenes paroiſſent ſouvent avec leurs petits, qu'elles portent dans leurs bras, & qu'elles allaitent à la maniere des femmes. On dit qu'elles ont une voix très-mélodieuſe, dont elles ſe ſervent pour endormir les Navigateurs, afin de les dévorer pendant leur ſommeil ; mais ſi les Mariniers rencontrent de ces monſtres, qu'ils craignent & qu'ils redoutent, ils leur jettent une bouteille ; la ſyrene s'amuſe avec, & le navire paſſe ſans danger.

Il y a encore une autre eſpéce de ſyrene, qui eſt, ſelon le même Naturaliſte, une ſorte de ſerpent qu'on trouve en Arabie. Ces ſerpens ſont plus légers à la courſe que les chevaux ; quelques-uns même ont des aîles. La morſure de cet animal eſt ſi venimeuſe, qu'elle

cauſe la mort avant qu'on ait reſſenti aucune douleur. Voilà ce que Geſner, Rondelet, Willougby & Artédi diſent des ſyrenes.

Le Moine Marin.

En 1546 il fut pêché dans la mer Baltique un poiſſon ſingulier. Tous ceux qui le virent l'appellerent *Moine de mer*, & c'eſt ſous ce nom que Geſner nous le fait connoître. Voici ce qu'il en dit.

Ce moine de mer fut pris avec des harengs, à quatre mille de Copenhague. Sa longueur alloit à quatre coudées; ſa tête étoit un peu petite, ronde, blanchâtre, & entourée d'un petit cercle noir, comme celle d'un moine nouvellement raſée. Il avoit un viſage d'homme, noir comme celui d'un négre; ſes yeux étoient durs & horribles, & ſa phyſionomie effrayante. De ſon dos ſortoient deux nageoires rondes, & terminées en pointes qui figuroient comme deux bras. Une membrane écailleuſe, fort dure, & arrondie par le bas, couvroit ſa poitrine, & pendoit devant & derriere juſqu'au milieu du corps comme le cucule de certains Religieux. Sous cette eſpéce de cucule paroiſſoit être le milieu du corps de l'animal, qui ſembloit avoir une taille fort déliée. A

cet endroit commençoit une ſorte de juppe, qui avoit en longueur le tiers de la hauteur du monſtre. Il ſortoit de cette juppe une queue, qui s'élargiſſoit à meſure qu'elle approchoit de ſon extrémité, & ſa fin étoit de moitié plus large que ſon commencement.

Un ſi rare animal fut gardé ſoigneuſement & porté à la Cour du Roi de Danemarck, qui en fit faire pluſieurs portraits. On dit que ce monſtre vécut trois jours après avoir été pris, & qu'on lui entendit pouſſer quelques ſoupirs, qui annonçoient ſa douleur.

L'Evêque-de-mer.

Rondelet, Geſner, & le P. Fournier, donnent l'Hiſtoire d'un monſtre plus ſurprenant, qu'ils appellent *Evêque-de-mer*. Ils aſſurent qu'il fut pris en Pologne en 1531, & que le Roi le fit enfermer dans une tour; mais ce Monarque, cédant aux ſollicitations des Evêques de ſon Royaume, & à la douleur de l'animal, appellé *Evêque-de-mer*, il lui accorda la liberté.

Deux Evêques, ſuivis d'une grande foule de peuple, accompagnerent l'Evêque-marin juſques ſur le bord de la mer, & il rentra dans ſon élément; mais, dit le P. Fournier, il ne s'y

enfonça qu'après avoir donné ſa bénédiction à ceux qui l'avoient accompagné. Cette Hiſtoire a été inſérée dans les Annales Eccléſiaſtiques par l'Evêque de Spondé.

L'Homme-marin. En voici une autre rapportée par Larrey, dans ſon Hiſtoire d'Angleterre. Il dit : qu'en 1187, on pêcha à Oxford, dans le Duché de Suffolk, un Homme-marin, que le Gouverneur garda ſix mois. Il avoit dans la figure tant de conformité avec l'homme, qu'il ne lui manquoit que la parole. S'étant un jour échappé, il ſe jetta dans la mer, & on ne le revit plus.

La Femme-marine. L'Auteur des délices de Hollande parle d'une Femme-marine qui étonne encore davantage : ſuivant cet Ecrivain on lui apprit à uſer de nos alimens, & à filer. Elle vécut quelques années à Harlem : on lui imprima même, dit-il, la connoiſſance de Dieu, & elle ne manquoit pas de faire la révérence chaque fois qu'elle paſſoit devant un crucifix.

Nous ſommes bien éloignés de donner ces récits pour des faits vrais dans toutes leurs circonſtances : il ſuffit qu'on ait apperçu une légere reſſemblance entre la forme du Moine-de-mer & l'habille-

ment d'un Moine, pour qu'auſſi-tôt on lui en ait donné le nom & on l'ait dépeint avec le cucule. Les ſons enchanteurs de la Syrêne ne ſont vraiſemblablement qu'une pure fiction qui a pris naiſſance dans l'imagination d'Homère. Les Navigateurs qui diſent avoir vu de de ces animaux ne parlent pas de leur voix.

Il ſemble que la nature ait pris plaiſir à raſſembler dans les parages du Nord les animaux les plus ſinguliers & les plus énormes. Le ſerpent de mer & le Kraken ſont du nombre de ces derniers. M. Errich de Pontoppidan, Evêque de Bergen, & de l'Académie Royale des Sciences de Copenhague, eſt un de ceux qui a le plus exactement décrit ces animaux : nous allons en parler d'après cet Académicien.

Le ſerpent de mer eſt un animal terrible, & particulier aux mers du Nord. Il ſe tient toujours au fond de l'eau, excepté dans les mois de Juillet & Août, tems où il fraye. Ce n'eſt que lorſque la mer eſt calme qu'il paroît à fleur-d'eau ; mais quand elle commence à s'agiter il ſe précipite au fond. Le Serpent de mer.

Les côtés de Norvege, ſuivant l'E-

vêque de Bergen, ſont les ſeuls parages que ce ſerpent fréquente. Quoiqu'il n'ait pas encore été poſſible de ſaiſir bien préciſément les dimenſions de cet animal, tous ceux qui l'ont vu à une certaine diſtance, aſſurent qu'il paroît être de la longueur d'un cable; c'eſt-à-dire, d'une centaine de braſſes. Son corps ſemble avoir quinze à dix-huit piés de circonférence: ſa tête eſt plate & large; le deſſus en eſt peu élevé; le muſeau eſt pointu. Quelques-uns de ces ſerpens ont le muſeau applati comme celui d'une vache, avec de grandes narines, garnies de pluſieurs poils roides, qui en ſortent comme des mouſtaches. Ses yeux ſont gros, bleus & brillants: cet animal ne ſe termine pas inſenſiblement en pointe comme l'anguille & le ſerpent de terre: ſa queue, à peu-près groſſe de trois ou quatre piés, ſemble ſortir tout-à-coup du tronc énorme de l'animal. On le voit ordinairement étendu ſur la ſurface de l'eau décrire une ligne ou pluſieurs replis dans la même direction de ſa tête. Lorſqu'il ſe meut ou ſe plie, on voit des portions de ſon dos former ſur les eaux des éminences, qui ſemblent autant de tonneaux flottants

ſur une même ligne, & à une diſtance aſſez conſidérable les uns des autres. La peau de cet animal eſt d'une couleur brune foncée, mais diaprée, & parſemée de taches & de rayes plus claires, qui brillent comme des écailles de tortues : ſa couleur auprès des yeux, & autour de ſa geule, eſt plus foncée que par-tout ailleurs.

Ce ſerpent ne jette point l'eau par les narines comme les baleines ; mais quand il ſe meut, il met l'eau dans une ſi grande agitation, qu'il la fait couler comme le courant de la vanne d'un moulin. Cet animal a autour du cou une criniére pendante, qui reſſemble à une poignée de roſeaux de mer flottans : c'eſt ce qui diſtingue particuliérement le ſerpent des côtes de Norvége d'avec ceux des autres contrées. On prétend qu'il change de peau tous les ans comme le ſerpent de terre.

La rencontre du ſerpent marin n'eſt pas moins dangereuſe pour les navigateurs, qu'une ſorte de baleine, nommée *Throld-Wale* : il fait ſouvent couler à fonds barques & chaloupes. Pluſieurs relations nous apprennent, que ce ſerpent s'éleve & ſe jette à travers une

chaloupe, & même à travers d'un vaiſſeau du port de plus de cent tonneaux, & que par ſon poids il les coule à fond. Un navigateur, qui dit s'être approché aſſez près d'un de ces ſerpens vivans, prétend, que quelquefois ils élevent leur tête effrayante hors des flots, & enlevent fort adroitement un homme d'une chaloupe ou d'un vaiſſeau. On aſſure, que quelquefois cet animal s'entortille autour d'une chaloupe, & qu'en formant avec ſon corps un vaſte cercle qui la couvre entiérement, ceux qui ſont dedans s'y trouvent abſolument enfermés.

Ce ſerpent, quand il eſt ſur l'eau, y paroît ordinairement en replis; mais les pêcheurs ne rament pas vers les ouvertures que laiſſent alternativement les plis ſaillants, & ceux qui ſont dans l'eau, car le ſerpent en s'élevant renverſeroit la barque: ils rament au contraire contre la partie élevée. On lui jette des morceaux de bois ou de pierres, ou ce qui ſe trouve ſous les mains: dès que l'animal ſe ſent frappé, il plonge auſſitôt & prend une autre route. Quand les mariniers apperçoivent de loin un de ces animaux, ils rament de toutes leurs

forces & gagnent la côte ou un petit golfe, parce que l'animal ne peut les y ſuivre.

La chair de caſtor éloigne les monſtres marins les plus dangereux, par l'odeur qu'elle exhale. Dans les mois les plus chauds de l'été les mariniers ont ſoin de s'en pourvoir : dans l'occaſion, ils en jettent un morceau au poiſſon, où ils en frottent l'avant & l'arriere de leur barque. On a obſervé, que le ſerpent de mer ne peut ſoutenir la clarté du ſoleil : s'il pourſuit un vaiſſeau, on revire de bord pour le mettre en face du ſoleil ; alors ce monſtre abandonne ſa proie.

Le ſerpent marin paroît être vivipare comme l'anguille, & on prétend qu'en certain tems de l'année il cherche ſa femelle pour s'accoupler : on aſſure que pluſieurs pêcheurs ont été empoiſonnés par les excrétions de ce ſerpent : pendant l'été on les voit flotter ſur l'eau comme un limon gras. On ſoupçonne que cette matiere viſqueuſe eſt quelque choſe qu'ils vomiſſent, ou peut-être leur ſperme. Si un pêcheur trouve de cette matiere à ſon filet, & que par inadvertance il en touche un peu avec la main, il y

ſurvient une enflure ſubite & une inflammation, qui quelquefois devient ſi dangereuſe, qu'il n'y a point d'autre remede que l'amputation.

Le Kraken. Le Kraken ſe connoît également ſous le nom de *Kraxen*, *Horven*, *Sechorven*, *Ankertroll*, *Scidraulex*, *Seatroll*, *Secteuſel* & *Krabben*. Ce dernier nom ſemble convenir aſſez bien à cet animal. Son corps eſt rond & plat; il eſt garni de bras & d'antennes, comme un Crabbe.

Mélanges intéreſſants & curieux.

Les pêcheurs de Norvege qui voyent cet animal principalement ſur leurs côtes, diſent que lorſqu'ils ſe croyent avancés dans la mer à quatre-vingt ou cent toiſes de profondeur, ils ſe trouvent fort étonnés de rencontrer le fond à vingt ou trentre toiſes, & quelquefois moins: ils aſſurent qu'alors ils font la pêche la plus abondante en merlus & en morue: ils ont à peine jetté leurs lignes ou leurs filets, qu'ils les retirent chargés de poiſſons. Ils jugent de-là que le Kraken eſt ſous leur nacelle au fond de la mer, & c'eſt toujours pour eux le préſage certain d'une pêche abondante. On voit quelquefois vingt barques raſſemblées à peu de diſtance les unes des autres, & toutes occupées à profiter de

l'événement heureux que leur procure le kraken.

Mais il eſt important pour les pêcheurs d'obſerver ſi la profondeur de l'eau eſt toujours la même ; pour s'en aſſurer, ils jettent la ſonde. Si la profondeur de l'eau diminue, c'eſt que l'animal s'approche de la ſurface de la mer ; alors les pêcheurs s'éloignent promptement pour éviter le danger. Lorſqu'ils ſont éloignés du monſtre, à une diſtance ſuffiſante pour leur ſûreté, ils le voyent ſur la ſurface de l'eau couvrir une eſpace que l'œil a peine à meſurer : ſon dos ou ſa partie ſupérieure préſente une étendue d'une demi-lieue de circonférence.

A peine le kraken eſt-il reſté quelques inſtants à fleur-d'eau, que la mer paroît couverte d'une grande quantité de petites Iſles flottantes : on y voit beaucoup d'aigue-marine. On remarque ſur le dos de cet animal monſtrueux des inégalités, ſemblables à des monticules, ſur leſquelles on voit ſe remuer une quantité prodigieuſe de petits poiſſons, qui, roulant ſur le dos du monſtre, tombent dans l'eau.

Le monſtre préſente alors des pointes

écailleuſes qui s'épaiſſiſſent à meſure qu'elles s'élevent hors de l'eau: leur groſſeur & leur hauteur les feroient prendre pour des mâts de vaiſſeau ſi elles étoient moins luiſantes.

Lorſque le kraken eſt reſté quelques-tems ſur la mer, il deſcend au fond: le mouvement qu'il fait alors occaſionne une agitation & un tournoyement ſi rapides, qu'il entraîne avec lui tout ce qui ſe rencontre dans l'étendue de ſon tourbillon: malheur au vaiſſeau, quelque grand qu'il pût être, que les vents porteroient dans cet inſtant près de l'animal; il ſeroit entraîné dans l'abîme affreux que forme le kraken en ſe retirant ſous les eaux: voici ce que l'Evêque de Bergen nous dit de ce monſtre.

»Pour vivre, cet animal a l'inſtinct »de répandre, en certain tems, une »odeur forte, au moyen de laquelle il »attire les autres poiſſons autour de lui. »Il a encore une autre propriété ſurpre»nante, que beaucoup d'anciens pê»cheurs connoiſſent par expérience. Ils »ont remarqué, que pendant quelques »mois il ne fait que manger, & que »pendant d'autres il vuide ſes excré»mens. Pendant cette évacuation la ſur-

»face de l'eau eſt teinte de la couleur »de ces excrétions, & paroît épaiſſe & »gonflée. Cette bourbe eſt, à ce qu'on »prétend, ſi agréable au goût, & à »l'odorat des autres poiſſons, qu'ils ac»courent de toutes parts, & ſe tiennent »par-là directement au-deſſus du kra»ken; alors il ouvre & étant ſes bras »ou ſes cornes dont il ſaiſit ſes hôtes, »les engloutit & les convertit par la »digeſtion, en amorce, pour attirer »d'autres poiſſons de la même eſpece».

Un autre Auteur a parlé, il y a peu de tems, du kraken. Après avoir rapporté à peu-près l'hiſtoire de ce monſtre, telle qu'on vient de la voir, voici comment il termine ſon récit.

»Nous croyons, dit cet Ecrivain, »que ce monſtre doit être rangé dans la »claſſe des Polypes, ou dans le genre »des poiſſons à croix; en effet, ces »pointes qui s'élevent ſur ſon dos, doi»vent être regardées comme ſes anten»nes, ſes bras, ou ſi l'on veut des cornes »qui lui ſervent à ſe mouvoir, de même »qu'à chercher ſa nourriture. Il eſt vrai »que la nature a donné au kraken un »moyen encore plus certain pour con»ſerver ſa vie. L'odeur qu'exhale ſa tranſ-

»piration eſt ſi forte, qu'elle attire ſur »lui une prodigieuſe quantité de poiſſons »deſtinés à lui ſervir de pâture : heureu»ſement pour eux, le monſtre qui les »dévore, n'a point dans toutes les ſai»ſons la même voracité. Il ne mange »que pendant quelques mois de l'année, »& reſte enſuite pendant très-long-tems »ſans prendre aucune eſpece d'alimens. »Dans cette longue abſtinence, il ne »fait autre choſe que rejetter la nour»riture qu'il a priſe. Cette excrétion eſt »en ſi grande abondance, qu'elle teint »& épaiſſit la ſurface de la mer à une »diſtance très-conſidérable.

»On trouve, ajoute le même Ecri»vain, dans la relation d'un Voyageur, »qu'en 1680, un kraken, ſans doute »jeune & inconſidéré, s'étoit jetté dans »la cale d'Ulvrangen, ſituée vers les ex»trémités de la Paroiſſe d'Alſtrahough, »(*Village de Norvege*) : porté par le »flux près du rivage ; il y périt. Ses an»tennes ou cornes, dont il ſemble ſe »ſervir comme le limaçon, en ſe tour»nant, s'étoient ſi fort accrochées à des »arbres, & lui-même étoit tellement »embarraſſé dans des crevaſſes de ro»chers, qu'il ne put s'éloigner de terre

»en même-tems que les flots. Son ca-»davre rempliſſoit preſque entiérement »la cale ; la puanteur qu'exhaloit ſes »chairs putréfiées, rendirent long-tems »cet endroit impraticable ».

Des pêcheurs, il y a quelques années, eurent beaucoup de peine à s'éloigner d'un parage qui leur parut marécageux & peu profond, dans lequel ils étoient entraînés, quoique la mer fût tranquille & que les vents fuſſent calmes. Ils furent fort étonnés & très-effrayés, lorſqu'ils s'apperçurent qu'ils voguoient ſur le dos d'un kraken : ils virent paroître tout-à-coup une des cornes de cet animal, qui briſa une de leurs nacelles.

Un Auteur Danois, dans la deſcription qu'il donne des Iſles Ferve, parle de la formation ſubite de quelques terres iſolées qui paroiſſent ſur la mer, flottent quelques inſtants, & diſparoiſſent tout-à-coup.

Des Navigateurs du Nord ont pris auſſi des krakens pour des Iſles. Urban Hierne, célebre Naturaliſte Suédois, dit qu'on voit paroître quelquefois près de Stockolm, dans les Ciſeaux, une Iſle, qui tantôt paroît ſtable & fixée à l'endroit où elle s'eſt formée, & qui

tantôt flotte, s'enfonce & reparoît plus loin. « Je deſſinois, continue cet Auteur, »un ciſeau dans ce même lieu, lorſque »je vis trois pointes conſidérablement »élevées au-deſſus de l'eau; je crus avoir »paſſé les Ciſeaux; mais dans le tems que »je demandai à un payſan ce que c'étoit »que ces trois pointes, elles diſparurent. »Surpris de ce phénomene, ou plutôt, »croyant m'être trompé, j'interrogai de »nouveau ce payſan: il me répondit, »qu'on voyoit très-ſouvent paroître cet»te Iſle ſur la mer, & que ſon apparition »étoit toujours l'infaillible préſage d'un »ouragan & d'une prodigieuſe quantité »de poiſſons».

Ce que Pline dit dans ſon Hiſtoire Naturelle, d'un monſtre qu'il appelle *Phyſeter*, ne peut convenir qu'au kraken: voilà à peu-près comme il s'exprime.

Le plus grand animal de la mer des Indes, c'eſt la baleine, & de l'Océan, c'eſt le phyſeter. Il s'éleve comme une colonne énorme, auſſi haut que les mâts d'un navire, & rejette une quantité immenſe d'eau qui ſemble un déluge. Cet animal eſt comme un grand arbre rond qui étend ſes branches fort au loin, &

c'eſt ce qui fait qu'il ne peut entrer dans aucun détroit.

Sa forme reſſemble à une roue hériſſée de quarante pointes ou rayons, & qui paroît avoir de chaque côté deux yeux fermés.

On a long-tems regardé comme des fables abſurdes des relations qui pourroient bien être des récits fideles, & on ne les auroit point rejettées, ſi la nature des monſtres dont nous venons de parler eût été mieux connue.

Il y a très-peu de Reptiles en Laponie, ſur-tout dans la partie haute, voiſine des montagnes de Norvege. Dans la région baſſe, & couverte de bois, on voit quelques ſerpens, & autres animaux de cette eſpece, qui n'ont rien d'étranger à ceux de nos climats. Reptiles.

Les inſectes y ſont plus communs : il y a ſur-tout une ſorte de grands moucherons, de groſſes guêpes & des taons extrêmement incommodes, & dont les piquûres ſont très-douloureuſes ; c'eſt particuliérement à la proximité des eaux que ces inſectes ſont en grande quantité. Ils ne tourmentent pas ſeulement les hommes ; mais ils perſécutent les rennes avec tant de violence, qu'on eſt Inſectes.

obligé, pour les en délivrer, d'allumer de grands feux, dont on fait aller la fumée ſur l'animal, & de le faire entrer dans l'eau juſqu'à ce que les Inſectes ayent quitté priſe. On y voit auſſi une eſpece de couſins, ſi petits, qu'ils ſont preſque imperceptibles. Leur piquûre eſt cependant très-vive, & fait autant de douleur que celle d'une aiguille.

LA NORVEGE.

PRESQUE tous les Ecrivains qui ont parlé de la Norvege, l'ont préſentée comme un pays horrible pour la dureté du climat; la ſtérilité du terrein & la férocité des habitans; mais les recherches que nous avons faites nous en ont donné une idée tout-à-fait différente. Nous avons trouvé que la Norvege n'eſt point un pays où l'hiver a fixé ſon empire; que ſes habitans ne ſont point des barbares, établis parmi des monceaux de neige & de glaces; que le terroir y eſt cultivé, & qu'il produit avec aſſez d'abondance. Il eſt vrai que les Norvégiens ont eu, comme les autres habitans de l'Europe, des tems de barbarie; mais il ſe ſont policés, au point qu'ils cultivent les Sciences & les Arts. On a des Hiſtoires de Norvege & de Danemarck, écrites par des Norvégiens mêmes.

Nous nous propoſons de donner ici la deſcription géographique de ce Royaume, une idée du climat, du terroir,

& de ſes productions ; des animaux qu'on y trouve ; de faire connoître les mœurs de ſes anciens habitans ; enfin, de préſenter l'Hiſtoire de ce pays, juſqu'au tems où il a été réuni au Danemarck.

CHAPITRE I.

Deſcription géographique de la Norvege.

LE Royaume de Norvege eſt ſitué le long de la mer du Nord, depuis le cinquante-ſeptieme degré de longitude, juſqu'au ſoixante-neuvieme, & depuis le vingt-troiſieme de latitude, juſqu'au trente-unieme. Il eſt borné au Sud-Eſt par la Suede, dont il eſt ſéparé par une chaîne de montagnes qui courent du Midi au Nord. Il eſt environné de tous les autres côtés par l'Océan ſeptentrional.

Hubner, Dom Vaiſſette, Géograh. Hiſt. Eccléſ & Civile, Tom. 1. *Alberti Kranzii, Hamburgenſis, Chronographi, Hiſtoriæ, rerum geſtarum regni Norvagiæ, ſimul & Normanorum.*

La Novege a près de trois cens lieues communes d'étendue du Midi au Nord ; mais ſa largeur eſt fort inégale : elle eſt d'environ quatre-vingt lieues dans la

partie méridionale : elle ſe retrécit beaucoup en montant vers le Nord, & n'a que vingt ou trente lieues dans la partie la plus ſeptentrionale, où elle eſt bornée par la Laponie.

Pluſieurs Géographes prétendent que ſon nom lui vient de ſa ſituation, & qu'il eſt formé de *Nord* & de *Veg*, qui, dans la langue du pays, ſignifie *chemin du Nord*. On l'appelle auſſi *Normandie*, qui veut dire la patrie des hommes du Nord.

ARTICLE I.

Diviſion de la Norvege.

CE Royaume ſe diviſe en deux parties, qui ſont la Septentrionale & la Méridionale. Elles ſont ſéparées par de hautes montagnes, que les habitans du pays appellent *Dofrefiel*. Ces montagnes ſont ſituées ſous le ſoixantieme degré de latitude, & ont quatorze lieues d'étendue dans l'endroit où on les traverſe.

ARTICLE II.

La Norvege Septentrionale.

CETTE partie de la Norvege, qui s'étend au-delà du cercle Polaire, eſt plus froide, moins cultivée & moins peuplée que l'autre : elle contient les deux Gouvernemens généraux de *Drontheim* & de *Nordland*.

§. I.

Gouvernement de Drontheim.

CE Gouvernement eſt le plus étendu du Royaume. L'Océan ſeptentrional le borne au couchant le long de la côte, du Midi au Sepentrion, dans l'eſpace de plus de cent cinquante lieues communes de France. Sa plus grande largeur n'eſt que de cent vingt milles. Il eſt diviſé en deux parties : le Gouvernement particulier de *Drontheim*, ſitué vers le Midi, & le ſous-Gouvernement de *Salten*. Le premier comprend ſept Bailliages ; l'autre eſt partagé en ſept petits quartiers

quartiers ou vallées qui ſont vers la côte.

La ville de Drontheim eſt la capitale de tout le Gouvernement : elle l'a été autrefois de tout le Royaume de Norvége, & les Rois du pays y faiſoient leur réſidence. Elle eſt ſituée au ſoixante-troiſieme degré, quinze minutes de latitude, ſur un golfe de même nom, & a un Port fort ſpacieux, mais couvert de rochers cachés ſous l'eau. Elle eſt défendue par une bonne citadelle, eſt grande & bien bâtie : on y fait un commerce conſidérable en cuivre : elle eſt d'un côté preſqu'environnée de la mer, & de l'autre de hautes montagnes qui la commandent. La Cathédrale eſt ſous l'invocation de Saint Olaus. C'étoit autrefois une des plus magnifiques Egliſes du Nord ; mais elle fut brûlée en 1530, & il n'y eſt reſté que le chœur.

L'Evêque Luthérien qui y eſt aujourd'hui, étend ſon autorité ſur toute la Norvege ſeptentrionnale : il y a un Tribunal ſupérieur & un Collége : c'eſt la ſeule ville qu'on trouve dans ce Gouvernement. *Monckolm* eſt une forteresſe, ſituée ſur un rocher eſcarpé, à quatre lieues de la mer.

§. II.

Gouvernement de Nordland.

Ce Gouvernement forme une langue de terre, au Nord de celui de Drontheim, entre ce dernier & les terres qui appartiennent à la Ruſſie ; il s'étend l'eſpace de plus de deux cents lieues ſur la côte. Il eſt borné uu Nord par deux Caps ; l'un nommé *Cap-Nord*, & l'autre *Cap-Nord-Kin*, qui ſont les plus avancés dans le Nord & dans la mer glaciale, de tous ceux qui ſont dans l'Europe. Ce Gouvernement eſt habité par des Normands, qui ont conſervé l'ancien langage des Norvégiens. Il ne produit que quelques pâturages. On le diviſe en huit ou dix diſtricts ou Provinces, dont une des principales eſt la *Finmarckie*.

Ward ou *Warxuys*, qui eſt le chef-lieu de ce Gouvernement, eſt une Iſle de trois milles de long, & d'environ quatre lieues de tour : on y voit un château qui tombe en ruines. Il y a un Gouverneur & une garniſon Danoiſe : on y trouve beaucoup de cabanes de pêcheurs

le long des côtes. Cette Isle est située au soixante-dixieme degré de latitude, & au cinquantieme de longitude. Auprès du château est un Bourg qui peut contenir quatre cents habitans. *Warenger* est un Port fort commode, fréquenté par les Lapons qui y commercent.

Helligeland, *Mageroë*, *Suroi*, *Waroi*, *Lofforden*, *Roest* & *Westerland*, sont des Isles de la mer du Nord. Les quatre dernieres ne forment qu'un fief: c'est au milieu de ces Isles qu'on trouve celle de Moskoë; auprès de laquelle est ce fameux euripe ou gouffre, dont plusieurs Ecrivains ont parlé. Les habitans du pays l'appellent *Mal-strom*: les anciens le nommoient *Umbilius-Maris*: on lui donne vingt-quatre lieues de circonférence. Les Voyageurs disent qu'il n'en faut pas approcher à plus de trois lieues.

Gouffre Malstrom.

ARTICLE III.

La Norvége Méridionale.

CETTE partie de la Norvége eſt partagée en trois Gouvernemens ou Provinces : celui de *Bergen*, celui *d'Aggerhus*, & celui de *Balius*. Le dernier appartient à la Suede depuis l'an 1660.

§. I.

Gouvernement de Bergen ou *Berghen.*

CE Gouvernement eſt partagé en deux Provinces, qui ſont celles de *Bergen-Hus* & celle de *Weſterland*. Il eſt borné au couchant & au Midi par l'Océan ſeptentrional ; au Nord, par le Gouvernement de Drontheim, & au Levant par celui d'Agger-Hus.

La Province de Bergen-Hus eſt ſituée entre la mer du Nord & une chaîne de montagnes : on la ſubdiviſe en ſept diſtricts ou territoires.

Bergen eſt la capitale de la Province ;

Elle eſt ſituée au ſoixantieme degré, dix minutes de latitude, près d'un golfe. Elle a un Port aſſez commode & une bonne rade, qui eſt défendue par le château de Fridericsbourg.

La ville de Bergen eſt grande, fort commerçante : elle a été autrefois anſéatique. Les hautes montagnes qui l'environnent lui ont fait donner le nom de Bergen. Son principal négoce conſiſte en bois & en merluches : elle n'étoit autrefois bâtie que de bois, ayant été preſqu'entiérement conſumée par une incendie : en 1702 on y conſtruiſit des maiſons de pierres : on y a établi le Tribunal de Juſtice de toute la Province. Il y a un des quatre Evêchés de la Norvége.

La Province de *Weſterland* eſt ſituée à l'extrêmité méridionale de la Norvége. On la ſubdiviſe en ſix fiefs ou territoires : on y trouve des mines de cuivre & de fer.

Stravanger en eſt la capitale : elle eſt dans le canton le plus peuplé de la Norvége. Cette ville eſt aſſez bien bâtie ; on y voit de fort belles maiſons : il y a un Tribunal de Juſtice pour le pays.

On trouve en outre dans cette Pro-

vince la ville de *Chriſtianſand*, qui eſt aſſez belle : il y a un Tribunal ; elle eſt ſituée auprès de la mer.

Fleckeroë eſt le meilleur Port de la Norvége.

Tellemarck eſt une petite Province, dont les habitans paſſent pour être forts, robuſtes, groſſiers & méchants.

§. II.

Gouvernement d'Agger-Hus.

Ce Gouvernement eſt borné au Midi par la mer d'Allemagne, par la Suede & le Gouvernement de Rahus. Une partie de celui de Drontheim le borne au Nord, & celui de Bergen au couchant. Il a deux cents quarante milles d'étendue du Midi au Nord, & eſt partagé en deux Provinces, qui ſont celle *d'Agger-Hus* & celle d'*Apland*.

La Province d'Agger-Hus eſt ſubdiviſée en cinq ou ſix autres : on y trouve des mines d'argent, d'acier & de bronze.

Agger-Hus eſt un château, où les Vice-Rois faiſoient leur réſidence ordinaire. Il eſt ſitué dans le golfe d'Anſels ou Chriſtiania.

Chriſtiania eſt la capitale du Gouvernement, même de toute la Norvége : on la nommoit anciennement *Anſelo* ou *Apſalo*. Elle fut brûlée en 1567 : Chriſtian IV, Roi de Danemarck, la fit rebâtir en 1614, & lui donna ſon nom. Elle eſt ſituée auprès du golfe qui porte ſon nom, & de la mer, ſur la côte méridionale de la Norvége, vers le cinquante-neuviéme degré, vingt-cinq minutes de latitude, & le vingt-ſeptiéme quarante minutes de longitude. Cette ville eſt aſſez belle & défendue par une citadelle : le Tribunal de Juſtice qu'on y a établi eſt le premier du Royaume. Il y a un Evêché & un Collége : la Cathédrale eſt ſous l'Invocation de Saint Aleſtard.

Friderichſtade eſt bien fortifiée : elle fut fondée par Frédéric III. Il y a un Tribunal de Juſtice. Chriſtian V y fit conſtruire un château en 1685.

Fridericshall eſt une petite ville ; mais elle a un fort bon Port : elle a deux aſſez bons Forts dans ſon voiſinage, l'un nommé *Friderichſtein*, & l'autre *Guldenlou*. Ce fut entre ces deux Forts que Charles XII, Roi de Suede, fut tué en 1718. Le Roi de Danemarck fit

élever une pyramide de marbre dans l'endroit où Charles périt : il y a deux inſcriptions, l'une en langue Latine, l'autre en langue Norvégiene.

Les autres lieux de la Province d'Agger-Hus qui méritent un peu d'attention ſont *Vinger*, fortereſſe ſituée ſur les frontieres de la Suede : *Sarpa*, ſitué auprès d'une cataracte qui fait la riviere de *Glumma* ; *Brackernes* & *Stromſoë* ; près du golfe *Drommen* ſont deux belles villes, aſſez commerçantes : elles ſont ſituées vis-à-vis l'une de l'autre ; enfin *Larwingen* & *Jarlsberg*, qui ont titre de Comté.

Kongsberg a des mines d'argent, où douze cents ouvriers ſont continuellement occupés. On a encore trouvé des mines d'argent près la ville de *Saltzberg*.

La Province d'*Apland* eſt ſubdiviſée en ſept diſtricts : il n'y a aucune ville conſidérable. On y trouve le lac Miocs qui a vingt-huit lieues de long, & auprès duquel croît le plus beau blé du Royaume.

§. III.

Gouvernement de Bahus, ou *la Norvége Suédoiſe.*

CE Gouvernement fut cédé à la Suede en 1660 : ſa largeur eſt inégale ; elle peut avoir en général dix à douze lieues ; ſa longueur eſt d'environ cinquante : il eſt borné au Nord par celui d'Agger-Hus ; au couchant, partie par ce dernier Gouvernement, & partie par la mer du Nord ; au Midi par la riviere de Gothelbe, vers ſon embouchure dans la mer, & au Levant par la Suede.

Bahus, qui lui a donné ſon nom eſt une place forte : elle eſt ſituée ſur le haut d'un rocher, dans une Iſle, formée par la riviere de Gothelbe, vers le cinquante-ſeptieme degré, cinquante minutes de latitude, & le vingt-neuf, quinze minutes de longitude.

Kongel & *Stromſtade*, ſont deux petites villes, ſituées dans ce Gouvernement.

Maarſtrand eſt une Iſle, ſituée à une portée de canon de la terre ferme ; il y a une petite ville du même nom, & un

fort, nommé *Caſtreim.*

Hiſingen, qu'on nomme auſſi *Danſholm*, eſt une autre iſle, ſituée dans la riviere de Gothelbe, qui fait la ſéparation des Royaumes de Danemarck, de Suede & de Norvége.

CHAPITRE II.

Climat & terroir de la Norvége.

LA partie la plus ſeptentrionale de la Norvége eſt expoſée à des froids très-rigoureux, auſſi bien que celles qui ſont à l'Orient, & qui ne ſont point défendues des vents du Nord par les montagnes. Preſque toute la côte que la mer borde au couchant, & qui fait une partie conſidérable de la Norvége, jouit d'un air aſſez tempéré au milieu même de l'hiver : il eſt rare qu'un froid bien vif y continue trois ſemaines de ſuite : il pleut fréquemment à Bergue au milieu de l'hiver. Les vapeurs qui s'élevent ſans ceſſe de l'Océan adouciſſent l'âpreté du froid, & ce n'eſt que ſur les côtes d'Iſlande, de Finmark, & du Groenland,

Introduction à l'Hiſt. du Danemarck par M. Mallet.

que l'on trouve ces glaçons immenſes & éternels dont les Voyageurs parlent, & qui, lorſqu'ils ſont détachés flottent ſur ces côtes.

Dans la partie la plus ſeptentrionale, il y a trois mois de jour tout de ſuite en été, & trois mois de nuit en hiver. Pendant les trois mois de nuit les habitans tiennent des foires & des marchés, ſoit au clair de la lune, ſoit à la faveur de la lumiere, qu'ils ſe procurent avec du bois gaudronné qui éclairent mieux que les flambeaux.

De hautes montagnes traverſent la Norvége en différens ſens; d'ailleurs le terrein eſt inégal, rempli de rochers & de pierres, ce qui en rend une grande partie inculte.

On recueille cependant une aſſez grande quantité de grains dans pluſieurs Provinces de ce Royaume, comme dans les *Oplandes*, le *Rifolke*, *Jederen*, &c. Celles qui en manquent en tirent par le moyen de la navigation de la Jutland ou des Iſles Danoiſes. Les exportations de ce pays compenſent très-facilement le défaut de grains. Il y a dans pluſieurs cantons, principalement dans la partie méridionale, de très-beaux pâturages,

où l'on nourrit une multitude de beſtiaux.

Les Provinces orientales de ce Royaume fourniſſent au reſte de l'Europe du goudron, des mâts, des planches, & des bois de différentes ſortes.

La pêche eſt abondante ſur les côtes orientales de la Norvége, & l'on y fait un commerce conſidérable de poiſſons ſecs ou ſalés.

On trouve dans les différentes Provinces une quantité prodigieuſe de mines d'argent, de cuivre & de fer.

Les animaux qu'on trouve dans la Norvége ſont à peu-près les mêmes que ceux qui ſont dans la Laponie, & leurs peaux font un commerce très-conſidérable pour les Norvégiens.

CHAPITRE III.

Anciens Habitans de la Norvége.

LA Norvége eſt habitée par deux eſpéces de Nations, qui diffèrent entre elles par la figure, par les mœurs & par le langage. Les uns ſont de la même race que les Lapons, auxquels ils reſſemblent beaucoup pour la figure & la maniere de vivre : ce ſont les premiers habitans de la Norvége & des pays qui l'environnent ; les autres ſont des Tartares qui conſerverent leurs mœurs groſſieres & barbares juſqu'au tems où ils embraſſerent la Religion Chrétienne.

On a lieu de croire que les Tartares Cimmériens, dont les anciens placent la patrie au Nord du Pont-Euxin, furent ceux qui envoyerent les premieres peuplades dans le Nord de l'Europe, & que ce fût de-là que leur vînt le nom de *Cimbres*, qu'ils conſerverent fort longtems. Ayant vaincu les premiers habitans, ils les forcerent de ſe retirer dans les montagnes du Nord, où ils ont con-

ſervé leur langue & une partie de leurs uſages. Ces peuples eſſuyerent alors le même ſort que les premiers habitans de la Bretagne ont eſſuyé depuis. Les Saxons chaſſerent ceux-ci de la plus grande & de la plus agréable portion de leur Iſle, & les forcerent de ſe retirer dans les montagnes du pays de Gales, où ils conſervent encore des reſtes de leurs mœurs & de leur langue. Il eſt inconteſtable qu'il ſe fit pluſieurs émigrations de la Tartarie dans le Nord de l'Europe : on n'a aucun monument qui indique le tems de la premiere ; il paroît qu'elle eſt de la plus haute antiquité. Tous les Hiſtoriens du Nord ſe réuniſſent pour en placer une à l'an 70, avant J. C. La fameuſe expédition que les barbares firent en Italie, environ cent onze ans avant la naiſſance du Sauveur du monde, ſous le nom de *Cimbres* & de *Teutons*, nous apprend, que le Nord de l'Europe d'où ils ſortoient, étoit alors très-peuplé, qu'il avoit déja reçu pluſieurs Hordes de Tartares, & que ces Cimbres & Teutons étoient Tartares ; ainſi leur émigration étoit antérieure à celle qui ſe fit ſous Odin, 70 aus avant J. C.

Avant de préſenter une idée des

mœurs & des uſages de ces barbares qui infeſtoient le Nord, nous rapporterons cette expédition des Cimbres & des Teutons, elle ſervira à donner une idée du caractere de ces peuples.

CHAPITRE IV.

Expédition des Cimbres & des Teutons.

TITE-LIVE, Plutarque, vie de Marius, &c. nous apprennent que, ſous le Conſulat de *Cœcilius Metellus*, & de *Papirius Carbo*, environ cent onze ans avant J.C. la République Romaine étoit agitée par des diſſentions inteſtines qui menaçoient déja ſa liberté; mais tous ſes membres ſe réunirent au bruit qui ſe répandit, que les barbares du Nord venoient de faire une invaſion dans les différentes parties de l'Europe. Plus de trois cens mille Cimbres & Teutons s'étoient réunis pour chercher de nouvelles terres, un climat plus doux, du butin & de la gloire. Ils attaquerent & ſoumirent les premiers peuples qu'ils

trouverent sur leur passage. Leurs victoires les enhardirent ; ils firent de nouvelles entrepriſes & de nouvelles conquêtes ; ſe répandirent dans les Gaules & y firent les plus horribles ravages : ils porterent par-tout l'effroi & la conſternation. Rome inſtruite qu'ils ſe diſpoſoient à paſſer en Italie, fut conſternée. Le Sénat ſe hâta d'envoyer Papirius Carbo avec une armée pour garder le paſſage des Alpes. Les barbares prirent une autre route, paſſerent du côté du Danube, & s'arrêterent quelques-tems ſur ſes bords. Les Romains reprirent alors courage, & envoyerent dire aux Cimbres & aux Teutons qu'ils les puniroient s'ils oſoient attaquer leurs Alliés: ils firent auſſi-tôt marcher une armée, capable d'effectuer leurs menaces. La renommée avoit inſtruit les Cimbres & les Teutons de la valeur des Romains ; ils envoyerent des Ambaſſadeurs au Conſul Papirius, pour s'excuſer de ce qu'ils avoient attaqué les Noriciens, qu'ils ignoroient être les alliés des Romains. Les Ambaſſadeurs des barbares ajouterent, que les Romains ſavoient que, par une loi reçue chez toutes les Nations, tout appartenoit au vainqueur ;

qu'ils avoient d'ailleurs beaucoup de vénération pour les Romains, à cause de leur vertus & de leur bravoure, & que pour cet unique motif, quoi qu'ils ne craignissent aucune Nation, ils vouloient bien laisser les Noriciens en paix & aller exercer leur courage dans d'autres contrées. Le Consul parut satisfait de cette réponse, & promit de laisser les barbares passer tranquillement en Dalmatie. Les Cimbres firent les préparatifs de leur départ. Papirius attendoit une occasion favorable pour les surprendre sans défense : il apprit une nuit que, se fiant à la parole qu'on leur avoit donnée, ils avoient mis leurs armes bas & s'étoient tous livrés au sommeil, croyant que la bonne-foi veilloit à leur sûreté : il fit prendre les armes à ses soldats & attaqua les Cimbres, espérant les exterminer tous dans la position où ils étoient. Les barbares, indignés de cette perfidie, coururent à leurs armes, & se défendirent avec tant d'intrépidité, qu'ils mirent les Romains en fuite. Cette victoire, glorieuse pour les barbares, attira sous leurs drapeaux une multitude de Nations qui étoient mécontentes de porter le joug des Romains. Avec ces

forces nouvelles ils rentrerent dans les Gaules, s'avancerent juſqu'au pié des Pyrenées, tenterent de s'établir en Eſpagne ; mais ils furent repouſſés par les Celtiberes ; & fatigués de tant de travaux, ils envoyerent de nouveaux Ambaſſadeurs aux Romains, pour leur demander des terres à cultiver & leur offrir leurs ſervices.

Le Sénat ſentit qu'il ne devoit entrer dans aucune eſpece d'accommodement avec ces barbares, & leur refuſa ce qu'ils demandoient. Les Cimbres & les Teutons ſe préparerent alors à obtenir par la force ce qu'on refuſoit à leurs prieres : ils attaquerent un détachement de troupes Romaines, commandé par Silanus, qui avoit eu ordre de les ſuivre en queue, forcerent ſes retranchemens, pillerent ſon camp, & paſſerent preſque tous les ſoldats au fil de l'épée. Cette victoire fut ſuivie d'une ſeconde, que les Ambrons, leurs alliés, remporterent ſur Longinus Caſſius, à l'embouchure du Rhône. Ces malheurs furent ſuivis d'un troiſieme plus conſidérable encore : le Conſul Scaurus qui commandoit une armée de plus de cent mille Romains, fut entiérement défait : il fut fait pri-

ſonnier, & ſes deux fils périrent dans l'action avec près de quatre-vingt mille ſoldats. Manlius & Cepton qui commandoient deux corps ſéparés eſſuyerent le même ſort.

Ces pertes réitérées augmenterent la conſternation dans Rome; on commençoit déja à déſeſpérer du ſalut de la République. Marius, le grand Marius, ſauva pour cette fois la capitale du monde & la mit à l'abri de la fureur des barbares: on lui décerna pour la quatrieme fois les honneurs Conſulaires, & on lui aſſocia Catulus Lutatius, homme d'une capacité reconnue dans la ſcience militaire.

L'imprudence de ceux qui avoient commandé dans cette guerre, avant Marius, leur ſervit de leçon: ils réſolurent de ne point livrer de combat aux barbares avant que leur grande ardeur fût paſſée, & que les Romains, accoutumés à les voir, ſe perſuadaſſent qu'ils n'étoient pas plus invincibles que les autres Nations ſur leſquelles ils avoient remporté tant de victoires. Dans cette idée, le Général Romain campa ſur les bords du Rhône, & prit une poſition avantageuſe. Il eut ſoin de munir ſon camp de toutes les proviſions néceſſaires.

pour ne ſe pas trouver forcé de combattre avant qu'il trouvât une occaſion favorable.

La lenteur de Marius fut regardée par les barbares comme une crainte ; ils réſolurent de ſe partager en différens corps pour pénétrer dans l'Italie. Les Cimbres & les Tiguriens qui s'étoient unis à eux, réſolurent d'aller au-devant de Catulus. Les Ambrons & les Teutons eſpérant de pouvoir engager Marius au combat, camperent dans une plaine en face de ſon camp ; mais rien ne fut capable d'engager Marius à changer de réſolution.

Les barbares, pour exciter les Romains au combat, employoient tous les moyens dont ils pouvoient s'aviſer ; ils avançoient juſque ſur les retranchemens de leur camp, les chargeoient d'injures, appelloient en duel les Officiers & le Général même. Les ſoldats Romains s'accoutumoient à regarder ces barbares en face, & les outrages qu'ils en recevoient aigriſſoient de jour en jour leur reſſentiment. Ils commencerent bientôt à ſe plaindre de ce que Marius paroiſſoit douter de leur courage. Cet habile Général employoit pluſieurs

moyens pour les appaiſer : il alla même juſqu'à faire parler une Prophéteſſe de Syrie, qui aſſuroit que les Dieux n'approuvoient pas qu'on ſe battît encore : il vouloit que leur courage ſe changeât pour ainſi dire en fureur.

Enfin les Teutons, impatientés des lenteurs du Général Romain, eſſayerent de prendre ſon camp d'aſſaut ; mais ils furent repouſſés avec perte : alors ils réſolurent de laiſſer Marius tranquille dans ſon camp & de paſſer en Italie. Ils paſſerent ſix jours à défiler en préſence de l'armée Romaine : ils chargeoient les ſoldats Romains d'injures, & leurs demandoient s'ils n'avoient rien à mander à leurs femmes, qu'ils eſpéroient voir bientôt. Marius conſervoit ſa tranquillité ordinaire ; mais lorſque toute l'armée ennemie fut paſſée, il décampa & la ſuivit en queue juſqu'à Aix en Provence, & ne ceſſoit de harceler l'arriere-garde. Lorſqu'il fut aux environs d'Aix il s'arrêta pour livrer cette bataille, que les Romains demandoient avec tant d'ardeur. On commença par des eſcarmouches, & le combat s'engageant inſenſiblement, la bataille devint générale. Trente mille Ambrons avancerent les

premiers au ſon des inſtrumens & marchant en cadence. Les Liguriens, ſoutenus par les Romains, les repouſſerent avec perte; mais comme ils prenoient la fuite, leurs femmes marcherent à leur rencontre le ſabre & la hache à la main, les accablerent de reproches, & frapperent indiſtinctement ſur les vainqueurs & ſur les vaincus; elles faiſoient tous leurs efforts pour arracher les armes des Romains, & montroient une fermeté incroyable juſqu'à la mort. Cette premiere action releva le courage des Romains & fut le prélude d'une victoire déciſive pour eux.

La plus grande partie des Ambrons ayant péri dans cette action, Marius fit rentrer l'armée Romaine dans ſon camp, ordonna aux ſoldats de ſe tenir ſur leurs gardes, mais de ne faire aucune eſpece de mouvement, pour laiſſer croire à l'ennemi qu'ils étoient encore épouvantés, même après leur victoire. Le camp des Teutons retentiſſoit de cris & de hurlemens horribles. Ils reſterent cependant un jour & une nuit dans l'inaction, s'occupant à faire les préparatifs d'un ſecond combat. Marius prit toutes les précautions néceſſaires pour les

recevoir. Il plaça dans une embuſcade trois mille hommes, commandés par Marcellus, avec ordre d'attaquer les barbares par derriere dès qu'il verroit le combat engagé. Lorſque les deux armées furent en préſence, les Cavaliers Romains mirent pié à terre par ordre de Marius : les Teutons, emportés par leur impétuoſité ordinaire, n'attendirent pas que les Romains fuſſent deſcendus dans la plaine ; ils les attaquerent ſur une hauteur où ils étoient avantageuſement placés : Marcellus parut avec ſa troupe, les attaqua par derriere, jetta le déſordre parmi eux, & les obligea de prendre la fuite. Les Romains en firent alors un horrible carnage. Tous les Hiſtoriens ſe réuniſſent à dire, qu'il périt dans cette action un nombre incroyable de barbares : cette victoire calma les craintes des Romains ; ils proclamerent Marius, Conſul, pour la cinquieme fois. On lui offrit les honneurs du triomphe ; mais il répondit qu'il ne les accepteroit que lorſqu'il auroit aſſuré le repos de l'Italie par l'entiere défaite des barbares. Les Cimbres qui s'étoient ſéparés des Teutons & des Ambrons, la menaçoient encore : ils avoient pénétré

juſqu'aux bords de l'Adige, & Catulus Luctatius ne s'étoit pas trouvé aſſez fort pour s'oppoſer à leur paſſage. Les conquêtes rapides qu'ils faiſoient cauſoient des inquiétudes aux Romains. Marius eut ordre d'aller les attaquer : les Cimbres s'étoient arrêtés près du Po, dans l'eſpérance que les Teutons, dont ils ignoroient le ſort, ne tarderoient pas à les joindre : étonnés de leur lenteur, ou peut-être inſtruits de leur malheur, ils envoyerent une ſeconde fois demander à Marius aſſez de terrein pour les nourrir eux & les Teutons. Marius répondit à leurs Députés que les Teutons en avoient déja plus qu'ils n'en avoient demandé, & qu'ils garderoient éternellement ce qu'ils en avoient reçu. Les Cimbres, irrités de cette raillerie, répondirent qu'ils ne tarderoient pas à en tirer une vengeance éclatante.

Leur Général, nommé *Bajorix*, s'approcha du camp des Romains avec un petit nombre de Cavaliers, & propoſa à Marius de convenir du jour où ils donneroient bataille. Marius lui répondit que ce n'étoit pas l'uſage des Romains de conſulter leurs ennemis ſur le choix du jour & du lieu où ils donneroient

bataille

bataille ; mais que, pour faire plaisir aux Cimbres, il vouloit bien leur marquer le jour & le lieu où il accepteroit le combat, lui ajouta que ce seroit le surlendemain dans la plaine de Verceil. Lorsqu'il fut arrivé dans cette plaine, il rangea les Romains sur deux aîles : Catulus commandoit un corps de vingt mille hommes, & Sylla en commandoit un autre. Les Cimbres formerent, avec leur infanterie, un bataillon quarré ; leur cavalerie, très-bien montée, formoit un corps de vingt mille hommes : chaque soldat portoit sur son casque la figure de quelque bête féroce, dont la geule étoit ouverte : une cuirasse de fer lui couvroit tout le corps, & il tenoit dans ses mains une longue hallebarde. La chaleur extrême de cette journée fut très-favorable aux Romains : ils avoient eu la précaution de tourner le dos au soleil, tandis que les Cimbres, peu accoutumés à en supporter l'ardeur, l'avoient en face ; d'ailleurs la poussiere déroboit aux Romains l'effrayante multitude de leurs ennemis : ils combattoient avec plus de confiance & de valeur. Les Cimbres furent bien-tôt mis en déroute : une précaution qu'ils avoient prise pour n'être

point diſperſés, ne ſervit qu'à les expoſer encore davantage aux coups des Romains. Ils avoient lié les ſoldats des premiers rangs les uns aux autres avec une chaîne : ceux qui purent prendre la fuite trouverent dans leur camp de nouveaux dangers : leurs femmes, vêtues de noir, aſſiſes ſur des chariots, les reçurent comme des ennemis, maſſacrerent ſans diſtinction leurs freres, leurs peres, leurs maris ; leur fureur alla juſqu'à écraſer leurs enfans ; elles ſe jetterent enſuite elles-mêmes ſous les roues des chariots. Les maris tournant leurs armes contre eux-mêmes, ſembloient ſe joindre aux Romains pour achever leur défaite. Il périt plus de cent-vingt mille hommes dans cette bataille, & ſi l'on excepte quelques familles qui étoient reſtées dans le pays, & ſix mille priſonniers que firent les Romains, cette nation guerriere fut exterminée dans la plaine de Verceil. Cette derniere victoire procura à Marius les honneurs du triomphe & le titre glorieux de troiſieme Fondateur de Rome : voilà ce que les Hiſtoriens racontent de l'expédition des Cimbres & des Teutons. Elle attira pendant quelques-tems

l'attention de l'Europe ; mais, après la bataille de Verceil, on oublia preſque entiérement ces barbares : ce fut un torrent qui ravagea ce qu'il rencontra, & diſparut.

Nous allons à préſent donner une idée des mœurs, des uſages, de la Religion, &c. des habitans du Nord, que les anciens appelloient *Scandinaves*.

CHAPITRE V.

Religion, mœurs, uſages, &c. des Scandinaves, ou anciens Habitans du Nord.

En donnant une idée des mœurs & uſages des Scandinaves, nous ferons en même-tems connoître ceux des Norvégiens qui en faiſoient la plus grande partie. Les anciens croyoient qu'au-delà de la mer Baltique, à laquelle ils donnoient le nom de *Sinus Cadamus*, il n'y avoit que des Iſles, & donnoient le nom de *Scandinavie* à celle qu'ils croyoient être la plus grande. On a re-

connu depuis que la Scandinavie n'étoit pas une Isle, que c'étoit une grande péninsule, qui contenoit ce qu'on appelle aujourd'hui la Suede, la Norvege & la Finlande. Jornandes, *de rebus Geticis*, appelle cette prétendue Isle *la pépiniere des hommes.*

§. I.

Religion des Scandinaves.

LA religion des peuples du Nord a toujours été plus simple que celle des peuples du midi; les derniers recevoient de leurs climats une imagination vive, féconde, inquiette, qui les rendoit avides du merveilleux, des nouveautés; & des passions ardentes qui ne leur permettoient pas de voir toujours les choses de sang froid; de-là les délires des Egyptiens, des Syriens, des Grecs, en matiere de religion, & ce cahos d'extravagances, quelquefois ingénieuses, connu sous le nom de *Mythologie*, au travers duquel on découvre à peine les vestiges de la Théologie ancienne.

La rigueur des froids du Nord émousse les desirs de ceux qui l'habitent, captive leur imagination, refroidit les passions,

& n'accorde la ſcience qu'aux fatigues & aux travaux. Les Scandinaves conſerverent long-tems une religion ſimple ; mais ils adopterent inſenſiblement un mêlange de cérémonies ; les unes ridicules, les autres cruelles, dont ils firent peu-à-peu, ce qui eſt ordinaire, l'eſſentiel de leur religion.

M. Mallet Introduction à l'Hiſt. de Danemarck.

Celle des Scandinaves étoit d'abord ſimple, & conſiſtoit ſeulement en préceptes : elle enſeignoit qu'il y avoit un Dieu ſuprême, maître de l'Univers, auquel tout étoit ſoumis. On l'appelloit l'Auteur de tout ce qui exiſte, l'Eternel, l'Ancien, l'Etre vivant & terrible ; le Scrutateur des choſes cachées, l'Immuable. On attribuoit à ce Dieu une puiſſance infinie, une ſcience ſans bornes, une juſtice incorruptible : il n'étoit pas permis de le repréſenter ſous une forme corporelle, ni de le mettre dans l'enceinte des murailles : on le ſuppoſoit dans des bois, dans des forêts conſacrées où on alloit l'adorer : là, cette Divinité ſembloit régner en ſilence, & ſe rendre ſenſible dans le reſpect qu'elle inſpiroit. Il n'étoit pas permis de lui ériger des ſtatues, ni de lui ſuppoſer un ſexe. De cette Divinité ſuprême étoient

émanées une infinité de Divinités ſubalternes & de génies, dont chaque partie du monde viſible étoit le ſiége & le temple : ces intelligences n'y réſidoient pas ſeulement ; elles en dirigeoient les opérations ; c'étoient l'organe de leur amour & de leur libéralité envers les hommes. Dans chaque élément il s'en trouvoit une qui lui étoit propre : il y en avoit dans la terre, dans l'eau, dans le feu, dans l'air, dans le ſoleil, dans la lune, dans les aſtres ; les arbres, les forêts, les rivieres, les montagnes, les rochers, les vents, le tonnerre, les tempêtes en contenoient auſſi, & méritoient par-là un culte religieux, qui d'abord ne ſe dirigeoit pas vers l'objet viſible, mais vers l'intelligence qu'il contenoit. Le motif du culte, étoit la crainte d'un Dieu, irrité par les péchés des hommes, & en même-tems qui ſe laiſſe appaiſer par les ſacrifices. La reconnoiſſance y avoit ſouvent part ; on conſidéroit ce Dieu comme le principe actif qui a produit les hommes, les animaux, les plantes, & tous les Etres viſibles, en s'uniſſant à la terre ou au principe paſſif. On croyoit encore qu'il étoit le ſeul & unique agent qui con-

ſerve les Etres & qui diſpenſe les événemens. Servir cet Etre par les ſacrifices & les prieres, ne faire aucun tort aux autres, s'appliquer à être brave & intrépide, c'étoit là toutes les conſéquences morales qu'on tiroit de ces dogmes. La croyance d'une vie future étoit le fondement de cette Religion: des ſupplices cruels y attendoient ceux qui mépriſoient ces préceptes fondamentaux de la morale, & des délices ſans nombre & ſans fin étoient préparés aux hommes juſtes, religieux & vaillans.

Lorſque les Tartares pénétrerent dans le Nord, la Religion des Scandinaves perdit une partie de ſa pureté. Odin, qui y arriva, comme nous l'avons dit, environ ſoixante-dix ans avant J. C. lui fit prendre une nouvelle face. L'ignorance des Tartares ne leur permettoit pas de croire qu'un ſeul Etre pût mouvoir & entretenir toutes les parties de l'Univers, parce qu'ils ne pouvoient concevoir la liaiſon de ces parties. A la place des loix ſimples & uniformes de la nature qu'ils ne connoiſſoient pas, ils mettoient des Eſprits, des Génies, des Divinités de tout genre, chargées du gouvernement de ce monde, tant

moral que physique. Ils rendoient à ces Divinités des honneurs, proportionnés au prix qu'ils mettoient aux objets auxquels elles présidoient.

Bien-tôt les Scandinaves, guidés par leurs vainqueurs, adopterent le système de la pluralité des Dieux, ayant tous, chacun dans son genre, une puissance absolue : il leur restoit cependant une idée d'un Etre suprême & créateur de toutes choses ; mais ils en firent une Divinité particuliere, & réunissant l'ancienne croyance à la nouvelle, ils lui donnerent dans le gouvernement de l'Univers l'emploi qui leur parut le plus noble & le plus important : ils en firent le Dieu de la guerre. La Mythologie, qui le désigne sous le nom d'*Odin*, en fait un tableau terrible : c'est, selon cette chronologie, le Dieu terrible & sévere, le pere du carnage, le dépopulateur, l'incendiaire, l'aigle, le bruyant, celui qui donne la victoire, qui ranime le courage dans le combat, qui nomme ceux qui doivent être tués. Les guerriers qui alloient à la guerre faisoient vœu de lui envoyer un certain nombre d'ames qu'ils lui consacroient : il les recevoit dans le Valhalla, sa demeure ordinaire, où il ré-

Le Dieu Odin.

compenſoit ceux qui étoient morts les armes à la main : il leur prodiguoit les éloges & les plaiſirs ; il les recevoit à ſa table, où un feſtin continuel faiſoit les délices de ces héros. On imploroit ſon ſecours dans toutes les guerres ; c'étoit à lui que les vœux des deux partis s'adreſſoient, & l'on croyoit qu'il venoit ſouvent lui-même dans la mêlée ranimer la fureur des combattans, frapper ceux qu'il deſtinoit à périr, & emporter leurs ames dans ces demeures céleſtes.

Il paroît que les Tartares qui étoient arrivés dans le Nord avant Odin, y avoient déja donné une idée de cette terrible Divinité. L'expédition des Cimbres & des Teutons prouve que la guerre étoit déja la paſſion dominante des Scandinaves : on peut cependant croire que le Prince Tartare augmenta ce penchant par le moyen de certaines doctrines qu'il ſçut établir. L'intime perſuaſion où les Scandinaves étoient que le Dieu Odin paroiſſoit dans les combats, qu'il ſoutenoit ceux qui ſe défendoient avec courage, qu'il combattoit lui-même pour eux, qu'il les emportoit dans le Ciel, & autres choſes ſemblables, étoient l'ouvrage de ce Prince ambitieux. Il eſt cer-

tain que l'apothéoſe de ce Prince, & celle de ſes compagnons, qui en fut une ſuite, jettent une grande obſcurité dans l'Hiſtoire des Scandinaves de ce tems. Il reſte encore quelques traces du culte rendu à Odin, dans le nom que preſque tous les peuples du Nord donnent au quatrieme jour de la ſemaine : ils l'appellent dans leur langue le jour d'*Odin*.

La Déeſſe *Frigga* ou *Frea*.

La principale Divinité chez les Scandinaves, après Odin, étoit *Frigga* ou *Frea*, ſa femme. Preſque tous les peuples payens étoient perſuadés, que l'Etre ſuprême s'étoit uni avec la terre pour produire les Divinités ſubalternes, l'homme & toutes les autres créatures : c'étoit là-deſſus qu'ils fondoient la vénération qu'ils avoient pour elle, & le culte qu'ils lui rendoient. Ils l'appelloient *la Terre-Mere* & *la Mere des Dieux*. Les Tartares adoroient la terre comme une Déeſſe, épouſe du Dieu ſuprême : les Turcs l'honoroient dans des hymnes ; les Perſes lui offroient des ſacrifices. On ne peut douter que cette même Déeſſe n'ait été la Frigga ou Frea des Scandinaves : ils la prirent dans la ſuite pour la Déeſſe de l'Amour & de la débauche ; ce fut la

Vénus du Nord, ſans doute, parce qu'on la regardoit comme le principe de toute fécondité, comme la mere de tout ce qui exiſte : c'étoit à elle que les Scandinaves, & leurs femmes, s'adreſſoient pour obtenir des mariages & des accouchemens heureux ; c'étoit la diſpenſatrice des plaiſirs, du repos, des voluptés dans tous les genres. Comme la Vénus des Grecs, qui vivoit dans une tendre union avec Mars, la Frea des Scandinaves alloit avec Odin à la guerre, & partageoit avec lui les ames de ceux qui avoient été tués : elle étoit quelquefois confondue avec la lune, qu'on croyoit avoir, auſſi bien qu'elle, de l'influence ſur la multiplication du genre humain : la pleine lune étoit regardée comme un tems favorable aux vœux.

La troiſieme Divinité des Scandinaves étoit *Thor* : il étoit né de l'union d'Odin avec la Terre : on le regardoit comme le plus vaillant des fils de ce Dieu ſuprême ; il étoit le vengeur & le défenſeur des Dieux. Son arme étoit une maſſue, qu'il tenoit avec des gantelets de fer : elle revenoit d'elle-même dans ſa main quand il l'avoit lancée : il portoit une ceinture qui avoit la vertu de renou- Le Di Thor.

veller les forces quand on en avoit beſoin : c'étoit avec ces armes redoutables qu'il terraſſoit les monſtres & les géans, quand les Dieux l'envoyoient combattre leurs ennemis.

Selon les Scandinaves, ces trois Divinités compoſoient le Conſeil ſuprême des Dieux, & étoient le principal objet de leur culte & de leur vénération.

Divinités du ſecond ordre.

Le nombre & l'emploi des Divinités du ſecond ordre n'eſt pas facile à déterminer ; nous nous contenterons d'indiquer les principales, pour ne pas fatiguer le Lecteur par des détails peu importans.

Niord étoit le Neptune de ces peuples ; il régnoit ſur la mer & les vents : l'étendue de ſon Empire le rendoit très-reſpectable : on trouve encore dans le Nord des traces de la vénération que l'on avoit pour lui. Il étoit pere de *Freya*, Déeſſe de la beauté & de l'Amour.

Balder étoit un autre fils d'Odin ; il avoit la ſageſſe & l'éloquence en partage. Il avoit l'air ſi majeſtueux, que ſes regards étoient reſplendiſſans.

Tyr, qu'il faut diſtinguer de *Thor*, étoit auſſi un Dieu guerrier, le protecteur des braves & des athlétes.

Bragé étoit le Dieu de l'éloquence & de la Poéſie ; ſa femme, nommée *Iduna*, avoit la garde de certaines pommes, dont les Dieux goûtoient quand ils ſe ſentoient vieillir, & qui avoient le pouvoir de les rajeûnir.

Heimdall étoit leur portier : les Dieux avoient fait un pont, qui communiquoit du ciel à la terre ; c'eſt l'arc-en-ciel. Hemdall étoit chargé de veiller à une des extrémités, de peur que les géans ne vouluſſent s'en ſervir pour monter au ciel. Il étoit difficile de le ſurprendre, parce que les Dieux lui avoient donné la faculté de dormir plus légérement qu'un oiſeau, & d'appercevoir les objets le jour & la nuit à la diſtance de plus de cent lieues : il avoit l'ouie ſi délicate, qu'il entendoit croître l'herbe des prés & la laine des brebis. Il portoit d'une main une épée, & de l'autre une trompette, dont le bruit ſe faiſoit entendre dans tous les mondes.

Les anciens Scandinaves avoient pris *Loke* pour le mauvais principe, & le mettoient au rang des Dieux ; c'étoit le calomniateur des Dieux, le grand artiſan des tromperies, l'opprobre des Dieux & des hommes : il avoit la figure fort

belle, mais l'esprit méchant : il surpassoit tous les mortels dans l'art des perfidies & des ruses. Sa femme étoit *Signie*, dont il avoit eu plusieurs enfans. Trois monstres étoient encore nés de lui ; le Loup *Fenris*, le Serpent *Midgard*, *Hela*, ou *la Mort* : ils sont tous trois ennemis des Dieux, qui, après divers efforts ont enchaîné le loup, lequel sera lâché au dernier jour & dévorera le soleil. Le serpent a été jetté dans la mer, où il restera jusqu'à ce qu'il soit vaincu par le Dieu Thor. La mort sera reléguée dans les demeures inférieures, où elle a le gouvernement de neuf mondes, dont elle fait le partage entre ceux qui lui sont envoyés. Les Dieux se vengerent enfin de Loke, le prirent & l'enfermerent dans une caverne formée par trois pierres tranchantes, où il frémit de rage, & se secoue avec tant de violence qu'il occasionne les tremblements de terre : il y restera captif, ajoute la même Mythologie, jusqu'à la fin des siécles ; alors il sera tué par *Heimdall*, Huissier des Dieux.

Déesses des Scandinaves.

La Mythologie des Scandinaves compte douze Déesses, en comprenant Frea ou Frigga, femme d'Odin, qui est

la premiere de toutes : chacune a ſes fonctions particulieres

Eira eſt la Déeſſe de la médecine ; *Geſione*, celle de la virginité ; *Falla* eſt la confidente de Frea, & prend ſoin de la parure : *Freya* eſt favorable aux amans ; mais, plus fidele que Vénus, elle pleure ſans ceſſe ſon amant *Odrus* qui eſt abſent, & ſes larmes ſont des gouttes d'or.

Lëfna raccommode les amans & les époux déſunis. *Vara* reçoit leurs ſermens & punit ceux qui les violent.

Snotra eſt la Déeſſe de la ſcience & des bonnes mœurs : *Gna* eſt la meſſagere de Frea. Outre ces douze Déeſſe, il y a des Vierges dans le Valhalla, ou Paradis des Héros : elles ſont chargées du ſoin de les ſervir, & ſe nomment *Valkyries*. Odin les emploie encore pour choiſir dans les combats ceux qui doivent être tués, & pour faire pancher la victoire du côté qu'il lui plaît. Vierges.

La Cour des Dieux ſe tient ordinairement ſous un grand frêne. C'eſt-là qu'ils rendent ordinairement la Juſtice : ce frêne eſt le plus grand de tous les arbres ; ſes branches couvrent la ſurface du monde ; ſon ſommet touche au plus

haut des cieux : il eſt ſoutenu ſur trois grandes racines, dont une s'étend juſqu'au neuviéme monde, ou aux enfers : un aigle, dont l'œil perçant découvre tout, repoſe ſur ſes branches. Un écureuil y monte & en deſcend ſans ceſſe, pour faire ſes rapports ; pluſieurs ſerpens attachés à ſon tronc s'efforcent de le détruire. Sous une de ſes racines coule une fontaine où la ſageſſe eſt cachée : une ſource voiſine eſt la fontaine des choſes paſſées. Trois Vierges y puiſent continuellement une eau précieuſe dont elles arroſent le frêne : cette eau entretient la beauté de ſon feuillage, &, après avoir rafraîchi ſes branches, elle retombe ſur la terre, où elle forme la roſée, dont les abeilles compoſent leur miel. Les trois Vierges ſe tiennent toujours ſous le frêne. Ce ſont elles qui diſpenſent les jours & les âges des hommes. Chaque homme a la ſienne qui détermine la durée & les événemens de ſa vie ; mais les trois principales ſont *Urd*, qui eſt pour le paſſé ; *Werandi*, qui eſt pour le préſent, & *Sculdé* eſt pour l'avenir.

Voilà les principales Divinités qu'adoroit autrefois le Nord de l'Europe.

Voyons à préſent quelle étoit leur croyance. La qualité de créateur du ciel & de la terre étoit particuliérement attribuée à Odin. Le Poëte qui nous a tranſmis l'idée que ces peuples avoient de la création du monde & de la formation de l'homme, s'exprime quelquefois avec une grandeur & une élévation, comparable aux plus beaux morceaux que l'antiquité Grecque & Latine ont produit dans ce genre. Il débute par une deſcription du cahos. « Dans l'aurore des » ſiécles, dit-il, ni mer ni rivage, ni » zéphirs rafraîchiſſans : on ne voyoit » point de terre en bas ni de ciel en haut. » Tout n'étoit qu'un vaſte abîme, ſans » herbe & ſans ſemences ; le ſoleil n'a- » voit point de palais, les étoiles ne con- » noiſſoient pas leur demeure ; la lune » ignoroit ſon pouvoir ; » alors, continue-t-il, il y avoit un monde lumineux, brûlant, enflammé, du côté du Midi ; & de ce monde, s'écouloient ſans ceſſe dans l'abîme qui étoit au ſeptentrion, des torrens de feu, qui, s'éloignant de leur ſource, ſe congeloient en tombant dans l'abîme, le rempliſſoient de ſcories & de glaces ; ainſi l'abîme ſe combla peu-à-peu ; mais il reſtoit au dedans un

De la création du Monde, & de celle de l'homme.

air léger & immobile, & des vapeurs glacées s'en exhaloient. Un ſouffle de chaleur étant venu du Midi, fondit ces vapeurs, & en forma des gouttes vivantes dont ſortit le géant *Ymer*. Pendant qu'il dormoit, une ſueur extraordinaire qu'il eût aux aiſſelles, produiſit un mâle & une femelle, d'où eſt deſcendue la race des Géans, race mauvaiſe & corrompue, auſſi bien qu'Ymer, ſon Auteur. Il en naquit une meilleure qui s'allia avec celle des Géans. On appelloit la derniere *la famille de Bor*, du nom du premier de cette famille qui étoit pere d'Odin.

Les fils de Bor tuerent le géant Ymer, & le ſang coula de ſes bleſſures en ſi grande abondance, qu'il cauſa une inondation générale où périrent tous les Géans, à la réſerve du ſeul Bergelmer, qui, s'étant ſauvé ſur une barque, fut conſervé avec toute ſa famille; alors un nouveau monde ſe forma. Les fils de Bor, ou les Dieux, traînerent le corps du géant dans l'abîme, & en formerent la terre. De ſon ſang ils en firent la mer & les fleuves; ſes os formerent les grandes montagnes; ſes dents & les fragmens de ſes os briſés, formerent les

rochers. Ils firent de ſon crâne la voûte du ciel, qui eſt ſoutenue par quatre mains, nommées *Sud*, *Nord*, *Eſt* & *Oueſt* : ils y placerent des flambeaux pour l'éclairer, & fixerent les eſpaces qu'ils devoient parcourir, les uns dans le ciel, les autres deſſous. Les jours furent diſtingués, & les années eurent leur nombre. Ils firent la terre ronde & la ceignirent d'un vaſte Océan, ſur les rivages duquel ils placerent des Géans. Un jour que les fils de Bor ou les Dieux s'y promenoient, ils trouverent deux morceaux de bois flottans : ils les prirent & en formerent l'homme & la femme : l'aîné des fils leur donna l'ame & la vie ; le ſecond, le mouvement & la ſcience ; le troiſiéme leur fit préſent de la parole, de l'ouie & de la vue, à quoi il ajouta la beauté & des habillemens. C'eſt de cet homme & de cette femme, nommés *Aſkus & Embla*, qu'eſt deſcendue la race des hommes qui a eu la permiſſion d'habiter la terre.

C'eſt ainſi que le monde avoit été créé, ou pour s'expliquer d'une maniere plus conforme au ſentiment des Celtes, c'eſt ainſi que la matiere, déja exiſtante, mais ſans ordre & ſans vie, fut animée

D'une Providence.

& disposée par les Dieux dans l'état où nous l'admirons aujourd'hui : aucune Religion n'a peut-être autant accordé à la Providence Divine que celle des Celtes. Ce dogme étoit pour eux une clef aussi commode qu'universelle, avec laquelle ils rendoient raison de tous les phénoménes de la nature, sans exception. Les intelligences, unies aux différents corps, les pénétroient, les faisoient agir, & ce n'étoit qu'en elles qu'on devoit chercher la raison de tout ce qu'on y observe ; ainsi la nature entiére animée, & toujours menée immédiatement par une ou plusieurs causes intelligentes, n'étoit plus dans ce système que l'organe & l'instrument de cette Divinité, qui marquoit ses volontés, ses goûts & ses desseins ; de-là cette foiblesse commune autrefois à tant de Nations, & dont les traces subsistent encore en bien des endroits, qui fait regarder des phénoménes indifférents, comme des instructions que Dieu donnoit aux sages sur sa volonté présente, & sur ses desseins pour l'avenir. De-là les oracles, les divinations, les auspices, les présages, les sorts, en un mot tout cet obscur fratras de superstitions, appellées tantôt *Reli-*

gion, tantôt *Magie*. Telle étoit la principale conſéquence que les peuples Celtes tiroient du dogme de la Providence : en admettant cette action continuelle & immédiate de la Divinité ſur toutes les créatures, les Scandinaves en avoient conclu, qu'il eſt impoſſible à l'homme de rien changer au cours des choſes, & de réſiſter aux deſtinées. Rien n'eſt plus ordinaire dans les anciennes chroniques, que d'entendre dire à leurs guerriers, que les deſtins ſont inflexibles, qu'on ne ſauroit les vaincre ni les faire changer. On vient de lire qu'ils connoiſſoient des Parques, au nombre de trois ; chaque homme avoit la ſienne, qui aſſiſtoit au moment de ſa naiſſance, & marquoit d'avance le terme de ſes jours ; cependant il eſt vraiſemblable qu'on regardoit *Odin*, ou le Dieu ſuprême, comme l'auteur & l'arbitre des deſtinées. L'Edda l'inſinue aſſez clairement en diſant, qu'il a établi dans le commencement des Gouverneurs pour régler les deſtinées des mortels. Quoi qu'il en ſoit, il eſt facile de comprendre quelle impreſſion devoit faire cette doctrine ſur des hommes naturellement belliqueux : mais à ce dangereux préjugé les anciens

peuples du Nord en joignoient un autre, dont les effets ne furent pas moins barbares. Ils prétendoient que la vie d'un homme pouvoit être reculée ſi quelqu'un vouloit ſe mettre à ſa place, & mourir pour lui. C'eſt ce qui ſe pratiquoit ſouvent lorſqu'un Prince ou un guerrier illuſtre étoit prêt à périr par quelqu'accident. *Odin*, appaiſé par un tel ſacrifice, & content d'avoir une victime, révoquoit, diſoit-on, l'arrêt des deſtins, & prolongeoit le cours des années de celui qu'on vouloit ſauver.

Les autres préceptes de cette Religion ſe bornoient probablement, comme chez tous les peuples Celtes, à être brave, intrépide à la guerre, à ſervir les Dieux, & à les appaiſer par des ſacrifices, à n'être pas injuſte, à uſer d'hoſpitalité envers les étrangers, à être fidele à ſa parole, à garder la foi conjugale.

Un autre dogme, dont l'importance n'eſt pas moins grande que celle des précédens, eſt l'état de l'homme après la mort, & les dernieres deſtinées du monde où il habite.

De la fin du Monde & de ſon renouvellement.

Il viendra un tems, dit l'*Edda*, un âge barbare, un âge d'épée, où le crime infeſtera la terre, où les freres ſe fouil-

leront du ſang de leurs freres, où les fils ſeront les aſſaſſins de leurs peres, & les peres de leurs enfans, où l'inceſte & l'adultere ſeront communs, où perſonne n'épargnera ſon ami : bientôt un hiver déſolant ſurviendra, la neige tombera des quatre coins du monde ; les vents ſouffleront avec furie, la gelée durcira la terre. Trois hivers ſemblables ſe paſſeront, ſans qu'aucun été les tempere ; alors il arrivera des prodiges étonnants. Les monſtres rompront leurs chaînes & s'échapperont ; le dragon ſe roulera dans l'Océan, & dans ſes mouvemens la terre ſera inondée, ébranlée ; les arbres ſeront déracinés, & les rochers ſe heurteront. Le loup *Fenris*, déchaîné, ouvrira ſa geule énorme qui touche à la terre & au ciel ; le feu ſortira de ſes yeux & de ſes narines ; il dévorera le ſoleil, & le grand dragon qui le ſuit vomira ſur les cieux & dans les airs des torrens de venin. Dans cette confuſion les étoiles s'enfuiront, le ciel ſera fendu, & l'armée des mauvais Génies & des Géans, conduite par *Sortur* (le noir) & ſuivie de *Loke*, entrera pour attaquer les Dieux ; mais *Heimdal*, l'Huiſſier des Dieux, ſe leve & fait raiſonner ſa trom-

petre bruyante : les Dieux ſe réveillent & s'aſſemblent ; le grand frêne agite ſes branches, le ciel & la terre ſont pleins d'effroi : les Dieux s'arment, les Héros ſe rangent en bataille. *Odin* paroît, revêtu de ſon caſque d'or & de ſa cuiraſſe reſplendiſſante; ſon large cimetrere eſt dans ſes mains : il attaque le loup *Fenris*, il en eſt dévoré, & *Fenris* périt au même inſtant. *Thor* eſt étouffé dans les flots de venin que le dragon vomit en mourant. *Loke* & *Heimdal* ſe tuent réciproquement ; le feu conſume tout, & la flamme s'éleve juſqu'au ciel ; mais bientôt après une nouvelle terre ſort du ſein des flots, ornée de vertes prairies ; les champs y produiſent ſans culture, les calamités y ſont inconnues ; un Palais, plus brillant que le ſoleil, tout couvert d'or, y eſt élevé ; c'eſt-là que les Juſtes habiteront & ſe réjouiront pendant les ſiécles ; alors le puiſſant, le vaillant, celui qui gouverne tout, ſort des demeures d'en haut pour rendre la Juſtice divine. Il prononce ſes Arrêts, il établit les ſacrés deſtins, qui dureront toujours. Il y a une demeure éloignée du ſoleil, dont les portes ſont tournées vers le Nord. Le poiſon y pleut par mille ouvertures ; elle

elle n'eſt compoſée que de cadavres de ſerpens ; il y coulent des torrens, dans leſquels ſont les parjures, les aſſaſſins, & ceux qui ſéduiſent les femmes mariées : un dragon noir & aîlé vole ſans ceſſe autour, & dévore continuellement les corps des malheureux qui y ſont renfermés.

Il eſt difficile de comprendre pourquoi les Scandinaves font ainſi mourir leurs Dieux ſans retour ; car, après la défaite des trois premieres Divinités, on voit reparoître ſur la ſcene un Dieu tout puiſſant, qui ſemble n'avoir rien de commun avec *Odin*. Malgré les abſurdités qui ſe trouvent dans ces deſcriptions, on voit cependant que c'étoit un dogme conſacré par la Religion de l'ancienne Scandinavie, que l'immortalité de l'ame & qu'un état heureux ou malheureux pour les hommes, ſelon qu'ils ſe conduiſoient ici bas.

La Mythologie des Scandinaves diſtingue expreſſément deux différentes demeures pour les bienheureux, & autant pour les coupables. La premiere de ces demeures étoit le Palais d'*Odin*, nommé *Valhalla*, où ce Dieu recevoit tous ceux qui étoient morts d'une ma-

niere violente, depuis le commencement du monde juſqu'à la fin; c'eſt-à-dire, juſqu'à ce bouleverſement univerſel de la nature, qui devoit être ſuivi d'une nouvelle création, & que l'on appelloit *Ragnaroekur*, ou le crépuſcule des Dieux. La ſeconde qui, après le renouvellement de toutes choſes, devoit être à jamais leur ſéjour, ſe nommoit *Gimle*. C'eſt ce Palais tout couvert d'or dont on vient de voir la deſcription, où les Juſtes doivent ſe réjouir éternellement. Il en étoit de même du lieu des ſupplices : on en diſtinguoit deux; le premier, nommé *Niſtheim*, (ſéjour des ſcélérats), ne devoit durer que juſqu'au crépuſcule des Dieux; le ſecond lui ſuccédoit pendant tous les ſiécles. Ce dernier ſe nommoit *Naſtrond*, (rivage des morts) : l'on a vu dans la deſcription de la fin du monde quelle idée s'en formoient les anciens Scandinaves.

Quant aux deux premieres demeures, le *Valhalla* & *Niſtheim*, non-ſeulement elles ſont diſtinguées des autres, en ce qu'elles ne doivent durer que juſqu'à l'embraſement du monde; mais encore en ce qu'elles ſemblent plutôt deſtinées à récompenſer la violence que

la verru, & à étouffer les affections ſociales, qu'à effrayer le crime. Ceux dont le ſang avoit été verſé dans les combats pouvoient aſpirer aux plaiſirs qu'*Odin* leur préparoit dans le *Valhalla*: ces plaiſirs, qu'ils attendoient après leur mort, peuvent faire juger de ceux qu'ils goûtoient pendant leur vie. « Les Héros, » dit l'Edda, qui ſont reçus dans le Pa- » lais d'*Odin*, ont tous les jours le plaiſir » de s'armer, de paſſer en revue, de ſe » ranger en ordre de bataille, & de ſe » tailler en pieces les uns & les autres; » mais dès que l'heure du repos appro- » che, ils retournent à cheval tous ſains » & ſaufs dans la ſalle d'*Odin*, & ſe met- » tent à boire & à manger: quoiqu'il y » en ait une quantité innombrable, la » chair du ſanglier *Sérimner* leur ſuffit à » tous; chaque jour on le ſert, & chaque » jour il redevient entier. Leur boiſſon » eſt la bierre & l'hydromel: une chèvre » ſeule, dont le lait eſt de l'excellent » hydromel en fournit aſſez pour enyvrer » tous les Héros; leur vaſes ſont des crâ- » nes des ennemis qu'ils ont tués. *Odin*, » ſeul aſſis à une table particuliére, boit » du vin pour toute nourriture; une fou- » le de Vierges ſervent les Héros à table,

Deſcription du Valhalla.

»& rempliſſent leurs coupes à meſure »qu'ils les vuident.

Tel étoit cet heureux ſort, dont l'eſpérance rendoit intrépides tous les peuples du Nord de l'Europe, & qui leur faiſoit non-ſeulement braver mais même rechercher avec ardeur la mort la plus cruelle; auſſi le Roi *Regner Lodbrog*, ſur le point de mourir de ſes bleſſures, bien loin de pouſſer des cris & de former quelques plaintes, ſe mit à chanter une ode, où il diſoit: « Nous nous ſommes détruits à »coups d'épée; mais je ſuis plein de joie »en penſant que le feſtin ſe prépare dans »le Palais d'*Odin*: bientôt aſſis dans la »brillante demeure d'*Odin* nous boirons »de la bierre dans les crânes de nos en»nemis. Un homme brave ne redoute »point la mort; je ne prononcerai point »des paroles d'effroi en entrant dans la »ſalle d'*Odin*».

Cet eſprit fanatique tiroit de nouvelles forces de l'ignominie, attachée à toute mort qui n'étoit pas enſanglantée, & de la crainte d'être après une telle mort dans le *Niſlheim*: c'étoit un ſéjour compoſé de neuf mondes, réſervé à tous ceux qui mouroient de maladie & de vieilleſſe. *Bola*, ou la mort y exerçoit

ſon empire ; ſon Palais étoit l'*angoiſſe*, ſa table la *famine*, ſes ſerviteurs l'*attente* & la *lenteur*, le ſeuil de la porte le *précipice*, ſon lit la *maigreur* ; elle étoit livide, & ſon regard ſeul inſpiroit l'effroi.

§. II.

Du Culte extérieur.

Des Temples. En expoſant les principaux Dogmes de la Religion des Scandinaves, nous avons eu occaſion d'en faire remarquer la conformité avec ceux des autres peuples Celtes de l'Europe : cette conformité ſe trouve encore dans les cérémonies ou dans le culte qu'on rendoit à la Divinité ; c'eſt ainſi, par exemple, qu'il devient aiſé de comprendre pourquoi les Scandinaves ont eu des Temples. Quoiqu'il ſoit bien certain que l'uſage en étoit proſcrit par la religion Celtique, qui enſeignoit que c'étoit offenſer les Dieux que de prétendre les enfermer dans une enceinte de murailles, & que l'on gênoit & reſſerroit par-là leur puiſſance, qui doit s'étendre librement ſur toutes les créatures pour les faire ſubſiſter. Il y a ſans doute eu un tems où

les Scandinaves admettoient la même doctrine, n'adoroient leurs Divinités que dans les campagnes; ne connoiſſoient & n'approuvoient pas l'uſage des Temples. Quoique nous manquions de la plupart des monumens qui pourroient nous inſtruire de cet âge de leur religion, les traces n'en ſont pas encore totalement détruites: on trouve encore dans différents endroits de la Norvége, du Danemarck, de la Suéde, au milieu d'une plaine, ou ſur quelques collines, des autels, autour deſquels on s'aſſembloit pour faire des ſacrifices. La plupart de ces autels ſont élevés ſur une petite colline, naturelle ou artificielle: trois longs rochers, dreſſés ſur la pointe, ſervent de baſe à une grande pierre plate qui forme la table de l'autel: il y a ordinairement une aſſez vaſte cavité ſous cet autel, qui a dû ſervir à recevoir le ſang des victimes, & on trouve preſque toujours des pierres à feu autour, parce que tout autre feu que celui que l'on tire de ce caillou n'étoit pas aſſez pur pour un uſage ſi ſaint. Quelquefois ces autels champêtres ſont conſtruits avec plus de précaution; un double rang de pierres énormes environne

l'autel ou la colline ſur laquelle il eſt poſé : dans quelques endroits de la Norvége on trouve des grottes qui ont auſſi été employées à des uſages religieux. Quelques-unes ont été taillées avec des peines incroyables dans les rochers les plus durs ; d'autres ſont formées de pierres énormes, rapprochées & combinées enſemble.

A meſure que les Scandinaves formoient de nouvelles liaiſons avec d'autres peuples de l'Europe, ſoit par les expéditions qu'ils entreprenoient, ſoit par les colonies étrangeres qui venoient s'établir chez eux, leur religion, s'altérant par degré, toléra peu à peu les Temples & les Idoles, & les adopta enfin ſans réſerve. Les différents peuples du Nord éleverent des Temples ; mais aucun ne fut plus fameux que celui d'Upſal, en Suéde. Il étoit brillant d'or de tous les côtés ; une chaîne du même métal faiſoit le tour du toît, quoique ſa circonférence fût au moins de neuf cens aunes. Haquin, Comte de Norvége, en avoit bâti un près de Drontheim, qui étoit auſſi magnifique que celui d'Upſal. Lorſque le Roi Olaus introduiſit dans le pays la foi chrétienne, il fit raſer ce

Temple & briſer les Idoles qui y étoient. On y trouva de grandes richeſſes, & principalement un anneau d'or d'un grand prix.

Idoles. Tous les Dieux dont nous avons rapporté les noms & pluſieurs autres, moins célebres, étoient adorés & invoqués chez les anciens Scandinaves; mais non pas de la même maniere ni dans les mêmes occaſions. Le grand Temple d'*Upſal* ſembloit être particuliérement conſacré aux trois grandes Divinités, & on les y voyoit caractériſées chacune par quelque ſymbole particulier. *Odin* étoit repréſenté une épée à la main : *Thor* étoit à la gauche d'Odin; il avoit une couronne ſur la tête, un ſceptre dans une main & une maſſue dans l'autre. Quelquefois on le peignoit ſur un chariot, traîné par deux boucs de bois, avec un frein d'argent & la tête environnée d'étoiles. *Frigga* étoit à la gauche de Thor; elle étoit repréſentée avec les deux ſexes, & divers autres attributs qui faiſoient reconnoître la Déeſſe de la volupté. On invoquoit *Odin* comme le Dieu des combats & de la victoire; *Thor* comme celui qui gouverne les ſaiſons, qui diſpenſe les pluies, la séche-

reſſe & la fertilité. *Frigga* comme la Déeſſe des plaiſirs de l'amour & du mariage. Le culte rendu aux autres Dieux n'eſt pas connu : celui qui étoit pour les trois grandes Divinités conſiſtoit principalement en ſacrifices : ce ſujet mérite d'être développé, parce que c'eſt un des points les plus remarquables de la Religion Celtique, & que c'eſt dans les monumens du Nord qu'on peut trouver les lumieres les plus ſûres & les plus étendues à cet égard.

Il y avoit trois grandes fêtes par an ; la premiere ſe célébroit la nuit au commencement de l'hiver, ou au ſolſtice d'hiver. On appelloit cette nuit la *nuit mere*, comme celle qui produiſoit toutes les autres, & cette époque avoit encore de remarquable, qu'on datoit de là le commencement de l'année qui, chez les peuples du Nord ſe comptoit d'un ſolſtice d'hiver à l'autre, comme le mois d'une nouvelle lune à la ſuivante. Cette fête, qui étoit très-conſidérable, ſe nommoit *Juul*, & ſe célébroit en l'honneur de *Thor* ou du ſoleil, pour en obtenir l'abondance en toute eſpéce de fruits. Les ſacrifices, les feſtins, les danſes, les aſſemblées nocturnes, les Fêtes.

démonſtrations de joie en tout genre étoient alors autoriſés par un uſage général, qui répondoit aux Saturnales des Romains, & qui ſe renouvelle encore à divers égards parmi le peuple, à l'occaſion de la fête de Noël. La ſeconde fête étoit inſtituée à l'honneur de la terre ou de la Déeſſe *Goya ou Frigga*, pour lui demander les plaiſirs, la fécondité, la victoire, & elle étoit célébrée dans le croiſſant de la ſeconde lune de l'année. La troiſiéme enfin, qui ſemble avoir été la plus conſidérable dans les anciens tems étoit inſtituée en l'honneur d'*Odin*. On la célébroit à l'entrée du printems pour honorer cette ſaiſon, & pour obtenir du Dieu des combats d'heureux ſuccès dans les expéditions projettées. Il y avoit encore quelques fêtes en l'honneur des autres Dieux, & on les multiplioit ſouvent à l'occaſion de certains événemens.

Offrandes & Sacrifices.

Dans les premiers tems les offrandes étoient ſimples & telles que des bergers pouvoient les préſenter. On chargeoit les autels des Dieux des prémices des récoltes, & des fruits les plus beaux de la terre : dans la ſuite on immola des animaux. On offroit à *Thor* pendant la

fête de *Juul* des bœufs & des chevaux engraiſſés; à *Frigga*, le pourceau le plus grand qu'on pouvoit trouver; à *Odin*, des chevaux, des chiens, des faucons, quelquefois des coqs & un taureau gras.

Quand on eut poſé pour principe, que l'effuſion du ſang des animaux appaiſoit la colere des Dieux, & que leur juſtice détournoit ſur les victimes les coups qu'elle deſtinoit aux hommes, ce moyen de ſe concilier leur faveur, fut regardé comme trop ſimple: dans les deſirs violents, dans l'extrême crainte, dans les calamités publiques, le ſang des animaux ne parut plus d'un prix aſſez grand, l'on fit couler celui des hommes.

Il eſt probable que ce barbare uſage a été autrefois preſque univerſel, & qu'il eſt d'une très-grande antiquité; mais les Nations du Nord ayant reçu plus tard les lumieres du Chriſtianiſme, & les Arts qui avoient adouci la férocité des Romains & des Grecs, encore payens, ne l'ont entiérement aboli que vers le huitiéme ou le neuviéme ſiécle, après l'avoir adopté depuis un tems immémorial.

Le tems de ces ſacrifices étoit toujours déterminé par une autre opinion ſuperſtitieuſe, qui faiſoit regarder chez les peuples du Nord le nombre de trois comme un nombre ſacré, & particuliérement chéri des Dieux.

Ainſi chaque neuviéme mois on renouvelloit cette ſanglante cérémonie, qui devoit durer neuf jours, & chaque jour on immoloit neuf victimes vivantes, ſoit hommes, ſoit animaux. Les ſacrifices les plus conſidérables étoient ceux qui ſe faiſoient à Upſal chaque neuviéme année; alors le Roi, le Sénat, & tous les citoyens de quelque diſtinction, étoient obligés de comparoître en perſonne, & d'apporter des offrandes qui étoient placées dans le grand Temple, dont nous avons parlé: ceux qui ne pouvoient s'y rendre envoyoient leurs préſens par d'autres, ou en faiſoient tenir la valeur en argent, aux Prêtres chargés de tout recevoir. Les étrangers y accouroient en foule de divers endroits, & l'on n'en fermoit l'accès qu'à ceux dont l'honneur avoit ſouffert quelque tache, c'eſt-à-dire, à ceux qui étoient accuſés d'avoir manqué de courage: on choiſiſſoit parmi les captifs, en tems de

guerre, & parmi les eſclaves en tems de paix, neuf perſonnes qui devoient être immolées : la volonté des aſſiſtans & le ſort combinés enſemble régloient ce choix. Les malheureux ſur leſquels il tomboit étoient traités avec tant d'honneurs par toute l'aſſemblé, on leur prodiguoit tellement les careſſes pour le préſent, & les promeſſes pour la vie à venir, qu'ils ſe félicitoient quelquefois eux-mêmes de leur deſtinée ; mais ce n'étoit pas toujours des perſonnes ſi viles que l'on ſacrifioit. Dans les grandes calamités, dans une famine preſſante, ſi les peuples croyoient avoir quelque prétexte d'en imputer la cauſe à leur Roi, ils l'immoloient ſans héſiter, comme le plus haut prix dont ils puſſent racheter la bienveillance divine.

C'eſt ainſi que le premier Roi des Vermelandiens fut brûlé en l'honneur d'*Odin*, pour faire ceſſer une grande diſette ; l'Hiſtoire de Norvége l'atteſte. Les Rois à leur tour n'épargnerent pas le ſang de leurs ſujets ; pluſieurs mêmes ont répandu celui de leurs propres enfants. *Haquin*, Roi de Norvége, offrit les ſiens en ſacrifice, pour obtenir d'*Odin* la victoire ſur ſon

ennemi *Harald Aune*, Roi de Suéde, consacra à *Odin* ses neufs fils, pour que ce Dieu prolongeât sa vie: on trouve une infinité de pareils exemples dans l'ancienne Histoire du Nord: ces sacrifices abominables étoient accompagnés de diverses cérémonies. Quand la victime étoit choisie, on la conduisoit vers l'autel où brûloit jour & nuit le feu sacré: toute sorte de vases de cuivre & de fer environnoient cet autel; parmi eux on en distinguoit un, à cause de sa grandeur; le sang des victimes y étoit reçu.

Quand on immoloit des animaux, ils étoient tués promptement au pié de l'autel: on ouvroit leurs entrailles pour en tirer des augures; on en faisoit ensuite cuire la chair; on la servoit dans les festins, préparés pour l'assemblée. La chair de cheval n'en étoit point exclue; les grands en mangeoient très-souvent, aussi bien que le peuple: mais, lorsqu'on vouloit sacrifier des hommes, ceux que l'on choisissoit étoient couchés sur une grande pierre, sur laquelle on les étouffoit ou on les écrasoit sur le champ: on les levoit aussi-tôt pour faire couler leur sang, & c'étoit un présage des plus

reſpectés, que celui qu'on tiroit du plus ou moins d'impétuoſité avec lequel il ſortoit.

Les Prêtres inféroient de là quel ſuccès devoit avoir l'entrepriſe qui faiſoit l'objet du ſacrifice : on ouvroit auſſi le corps de ces victimes humaines, pour lire dans les entrailles, & ſur-tout dans le cœur la volonté des Dieux, & les biens ou les maux à venir. On brûloit enſuite ſes entrailles, ou on les ſuſpendoit dans un bois ſacré, voiſin du Temple. On répandoit le ſang en partie ſur le peuple, en partie ſur le bois ſacré ; on en arroſoit les images des Dieux, les autels, les bancs & les murs du Temple au dehors & au dedans.

Quelquefois ces ſacrifices ſe faiſoient d'une autre maniere : il y avoit un puits ou une ſource profonde dans le voiſinage du Temple : celui qu'on avoit choiſi pour victime y étoit jetté ordinairement en l'honneur de *Goya* ou de la terre : s'il alloit d'abord au fond, la victime avoit été agréable à la Déeſſe, & elle l'avoit reçue ; s'il ſurnageoit long-tems, elle la refuſoit, & on le ſuſpendoit dans une forêt ſacrée.

Près du Temple d'*Upſal* il y avoit un

bois de cette eſpéce, dont chaque arbre & chaque feuille étoient regardés comme la choſe du monde la plus ſainte. Ce bois, nommé *le bois d'Odin*, étoit rempli des corps des hommes & des animaux qui avoient été ſacrifiés. On les enlevoit enſuite pour les brûler en l'honneur de *Thor* ou du ſoleil, & l'on ne doutoit pas que l'holocauſte ne lui eut été agréable quand la fumée s'étoit élevée bien haut.

De quelque maniere qu'on immolât les hommes, le Prêtre avoit toujours ſoin en conſacrant la victime de prononcer quelques paroles : comme *je te dévoue à Odin*, ou *je te dévoue pour la bonne récolte, pour le retour de la bonne ſaiſon.* La cérémonie ſe terminoit par des feſtins, où l'on déployoit toute la magnificence connue dans ce tems-là : on buvoit immodérément ; les Rois, les principaux Seigneurs portoient les premiers des ſantés à l'honneur des Dieux ; chacun buvoit enſuite, en faiſant quelque vœu, ou quelque priere au Dieu qu'on célébroit. La licence de ces feſtins alloit juſqu'à devenir des bacchanales, où, au bruit d'une muſique barbare, parmi les cris, les danſes, les geſtes in-

décens, il se commettoit tant d'actions malhonnêtes, que les plus sages refusoient d'y assister.

Les mêmes sacrifices se faisoient, quoique peut être avec moins d'éclat, en Danemarck & en Norvége. Voici ce que nous en dit *Dithmard*, Evêque de Morsbourg. « Il y a en Sélande un endroit, qui est la capitale de ce »Royaume (le Danemarck) nommé »*Ledcrun*; (c'est *Lethra*, ou *Leyre*); »c'est-là que tous les neufs ans, dans le »mois de Janvier, les Danois se rendent »en foule, & immolent à leurs Dieux »quatre-vingt dix-neuf hommes, & autant de chevaux, de chiens & de coqs, »dans l'espérance certaine d'appaiser les »Dieux par ce moyen ». *Dudon de Saint-Quentin*, Historien François, attribue les mêmes usages aux Normands ou aux Norvégiens; mais il nous apprend que c'étoit en l'honneur de *Thor* qu'ils faisoient ces sacrifices. Les Gaulois ont offert long-tems des hommes à leur Dieu suprême *Tentat*, le même qu'*Odin*. Les premiers habitans de l'Italie & de la Sicile, les Carthaginois, les Bretons, les Phéniciens, tous les peuples connus de l'Europe & de l'Asie se sont

couverts du même opprobre. Les Nations même qui n'ont eu aucun commerce avec les peuples de l'Europe, ont donné dans de pareils excès avec une égale fureur. Les *Péruviens* offroient anciennement des ſacrifices humains. Les *Mexicains* immoloient quelquefois à leurs Dieux, dans une ſeule occaſion, cinq mille de leurs priſonniers de guerre. Quantité de peuples à demi-inconnus & errans dans les déſerts d'Afrique & dans les forêts de l'Amérique, ſe détruiſent encore de nos jours par les mêmes principes, & avec le même acharnement; tels ſont les effets de la crainte, du fanatiſme & de l'ignorance.

Prêtres. Les Prêtres de ces Dieux inhumains devoient être, comme chez les Juifs, iſſus d'une certaine famille, regardée comme ſainte. Cette famille s'appelloit *la race de Bor*, ou *les enfans de Dieu*, race bonne & vertueuſe, que l'*Edäa* oppoſe, comme on l'a vu, à celle des *Rimtuſſes* ou *Géans de la Gelée*. Diodore de Sicile eſt formel là-deſſus, & ſon témoignage s'accorde avec celui des monumens connus: *chez les peuples du Nord*, dit-il, *une famille eſt chargée de pere en fils du ſoin des Temples & du culte des Dieux.*

Dans les premiers tems les ſuprêmes Pontifes & les principaux d'entre les Prêtres ne différoient point des Magiſtrats eux-mêmes, des Princes ou des Rois. *Odin*, ou le Chef des Aſiatiques, réuniſſoit en ſa perſonne ces deux qualités; ſes compagnons l'aſſiſtoient également dans les fonctions de la ſacrificature & dans celles du Gouvernement: après ſa mort, les Rois conſerverent encore long-tems le même uſage; mais ils ſe faiſoient aider par des Prêtres, qui n'avoient pas d'autres fonctions & qui étoient ſouvent les fils aînés des plus illuſtres familles.

On les appelloit dans le Nord *Drottes*, nom qui répond au mot Gaulois *Druides*, ou *Djard* ou *Wiſende-Mons*, hommes prudens, ſages, prophétes; ou encore *Godar* ou *Gudgor*, & on nommoit leurs fonctions *Godor*. Chacun des trois grands Dieux avoit ſes Prêtres & ſes Officiers particuliers; mais tout le Sacerdoce étoit compoſé de douze principaux chefs des ſacrifices, comme les Mages chez les Orientaux. Outre ces Prêtres la Déeſſe *Frigga* avoit des Prêtreſſes qui étoient les filles des hommes les plus illuſtres, & quelquefois des Rois.

La vénération qu'on avoit pour elles étoit si grande, qu'elles étoient souvent appellées Gydior ou Déesses, & qu'on accouroit de tous côtés pour entendre les Oracles qu'elles rendoient : il y en avoit parmi elles qui faisoient vœu de virginité, & qui étoient chargées, comme chez les Romains, d'entretenir le feu sacré des Temples.

Les Prêtres demeuroient autour du Temple ; c'étoit eux qui immoloient les victimes, & par leur inspection ils annonçoient au peuple la volonté des Dieux.

Le pouvoir & l'autorité de ces Prêtres étoient très-grands & devoient naturellement l'être: quand un homme a su persuader aux autres qu'il est l'interprête de la volonté des Dieux, il est sûr de son empire sur eux ; car un pouvoir, dont on ne connoît pas les bornes, ne sauroit différer beaucoup d'un pouvoir qui n'en a point. Celui des Princes même, ne les mit pas toujours à l'abri des prétentions ambitieuses des Pontifes du Nord : l'on poussoit si loin le respect pour leurs décisions, que quand ils demandoient aux peuples le sang de leurs Rois, on n'hésitoit pas à le répandre.

Les offrandes étoient prodiguées à ces Pontifes dans toutes les calamités publiques : on recouroit même à leur ſcience dans toutes les affaires douteuſes; car le deſir de pénétrer dans l'avenir n'a pas moins produit d'uſages extravagants & cruels dans le Nord de l'Europe, que dans ſes parties Méridionales, comme la Grece & l'Italie.

Oracles & Devins.

Nous avons déja remarqué que la Religion des peuples Celtes faiſoit intervenir l'action de la Divinité dans les événements les plus indifférents, comme dans les plus conſidérables, & qu'elle ne regardoit les élémens que comme autant d'organes par où elle manifeſtoit ſes volontés & ſes réſolutions.

Cette opinion une fois admiſe, l'intérêt & la ſuperſtition en tirerent bientôt une conſéquence aſſez naturelle. En étudiant avec ſoin les phénomenes de la nature, ou pour parler dans l'eſprit de cette Religion, les actions viſibles de cette Divinité, on parvenoit à connoître ſes goûts, ſes inclinations, ſes volontés, on entroit dans une eſpece de commerce avec elle, & par-là on liſoit l'avenir dans ſes réſolutions & dans ſes deſſeins.

Les oracles, les augures, les di-

vinations, & mille pratiques de ce genre naquirent bientôt en foule de ce principe. Cela devoit arriver, puiſque les paſſions qui gouvernent les hommes y trouvoient également leur compte : il faudroit entrer dans des détails infinis pour ſuivre dans toutes ſes formes & dans toutes ſes conſéquences un ſyſtême qui s'eſt allié avec tant de Religions différentes ; mais nous pouvons avancer, avec quelque certitude, que ce dogme appartient proprement à la Religion des peuples Celtes; qu'il étoit une conſéquence d'un de ſes principes fondamentaux, & que le paganiſme des Grecs & des Romains ne l'avoient que par emprunt ; auſſi voyons-nous que les *Toſcans*, peuples Celtes, étoient les maîtres des Romains dans la ſcience des divinations, & tous les monumens du Nord nous peignent les anciens Scandinaves, comme extrêmement attachés aux uſages de cette eſpéce.

Ils avoient des Oracles, comme les peuples d'Italie & de Grece, & ces Oracles n'étoient ni moins révérés ni moins célebres ; c'étoit, à ce qu'on croyoit, ou les Dieux & les Déeſſes, ou plus communément les trois Parques

qui les rendoient dans les Temples qui leur étoient consacrés. Il y a apparence que les Idoles ou les Statues même des Dieux & des Déesses rendoient ces Oracles de vive voix : on se persuadoit quelquefois que ces Idoles répondoient par un geste ou un signe de tête, qui marquoit qu'elles exauçoient les prieres des supplians. On voit dans l'Histoire d'*Olaus Trygguesson*, Roi de Norvége, qu'un Seigneur, nommé *Haquin*, entre dans un Temple, & se prosterne devant un Idole, qui tenoit dans sa main un gros bracelet d'or. *Haquin* voyant que tant que l'Idole ne lui abandonneroit pas le bracelet, ce seroit un signe qu'il n'étoit pas réconcilié avec elle, & ayant fait de vains efforts pour le lui ôter, il se mit à prier de nouveau & à lui offrir des présens ; alors s'étant levé une seconde fois, l'Idole lui lâcha le bracelet, & il s'en alla satisfait. Nous ne nous arrêterons pas à détailler les autres espéces d'Oracles, il suffit au Lecteur de reconnoître ici la même crédulité & les mêmes impostures qui avoient accrédité les Oracles de la Grece & de l'Italie.

Les Oracles ne sont pas le seul effort qu'ait fait la curiosité pour pénétrer dans Magie;

l'avenir, ni le seul secours que l'imposture lui ait présenté. On avoit des Devins & des Devineresses, honorés du nom de Prophêtes, & vénérés comme s'ils l'eussent été. Les uns avoient, disoit-on, des esprits familliers qui ne les quittoient point, & qu'on consultoit sous la forme de petites Idoles; d'autres tiroient les mânes de leurs tombeaux, & forçoient les morts à leur raconter leurs destinées. De ce dernier genre étoit *Odin* lui-même, qu'on prétend avoir souvent évoqué les ames des morts, pour savoir ce qui se passoit dans les pays éloignés.

La Poésie étoit souvent employée à ces usages insensés, & les *Sculdes* ou Poëtes jouissoient d'un si grand crédit parmi les vivans, qu'on leur croyoit le pouvoir de troubler le repos des morts, & de les tirer malgré eux de leurs sombres demeures, par la force de certaines chansons qu'ils savoient composer.

La même ignorance qui faisoit regarder la Poésie comme quelque chose de surnaturel, persuadoit aussi que des lettres ou caracteres *rustiques* dont se servoit alors le petit nombre de gens qui savoient écrire, renfermoient des propriétés

propriétés myſtérieuſes & magiques. Quelques impoſteurs perſuaderent aiſément à des hommes crédules, que ces lettres, diſpoſées & combinées d'une certaine maniere, pouvoient opérer des prodiges, & en particulier ſervir de préſages pour l'avenir. *Odin*, qui étoit l'inventeur de ces caracteres, ſavoit, diſoit-on, reſſuſciter les morts par leur moyen. Il y avoit des lettres ou des *Runes* pour obtenir la victoire, pour ſe préſerver du poiſon, pour ſoulager les femmes en travail d'enfans, pour guérir les maux du corps, pour chaſſer les mauvaiſes penſées de l'eſprit, pour diſſiper les chagrins, pour fléchir les rigueurs d'une maîtreſſe. On employoit à peu-près les mêmes caracteres dans tous ces différens cas; mais on varioit l'ordre, la combinaiſon des lettres; on écrivoit ou de la droite à la gauche, ou de la gauche à la droite, ou de haut en bas, ou en cercle, ou contre le cours du ſoleil, &c. c'étoit en quoi conſiſtoit principalement cet art puérile & inſenſé.

Nous avons déja remarqué, que l'on n'avoit ſouvent d'autre but en ſacrifiant les hommes, que de connoître l'avenir par l'inſpection de leurs entrailles, par

l'effuſion de leur ſang, par le plus ou le moins de promptitude avec lequel ils tomboient au fond de l'eau. Le même motif engageoit à prêter une oreille attentive au chant des oiſeaux, dont quelques Devins ſe vantoient de pouvoir donner l'interprétation. On voit dans *Saxon*, comme dans *Tite-Live*, des augures qui annoncent le ſuccès d'une expédition ; des guerriers, qui ſont frappés par des préſages inopinés ; le deſtin conſulté ; des jours regardés comme funeſtes ou favorables ; des Divinités à la ſuite des armées ; des pluies de ſang ; des preſſentiments ; des ſonges, que l'événement ne manque pas de juſtifier, les plus légeres circonſtances des grandes actions, priſes pour de bons ou mauvais préſages. C'a été une maladie univerſelle de l'humanité, dont elle n'a commencé à ſe guérir qu'en Europe.

Incrédules. La ſuperſtition n'avoit pas aveuglé tous les anciens Scandinaves, ſans exception. L'Hiſtoire nous apprend qu'il y avoit parmi eux des hommes aſſez ſages pour ſentir la folie des opinions reçues, & aſſez courageux pour les condamner hautement.

Dans l'Hiſtoire d'*Olaus Tryggueſon*, Roi de Norvége, un guerrier oſe dire publiquement, qu'il ſe fie bien plus à ſa force & à ſes armes, qu'à *Thor* & à *Odin*. Un autre, dans le même livre, parle ainſi à ſon ami : « Je veux bien que » tu ſaches que je ne crois ni aux Idoles » ni aux Eſprits : j'ai voyagé dans plu- » ſieurs lieux ; j'ai rencontré des géans & » des hommes monſtrueux, jamais ils » ne m'ont vaincu ; ainſi juſqu'à préſent » je ne crois qu'à ma force & à mon » courage ».

L'Athéiſme.

On eſt en droit de ſoupçonner que ce mépris de la ſuperſtition les jettoit, la plupart du tems, dans une extrémité oppoſée ; les hommes en général prennent les extrémités oppoſées. Dans une chronique Iſlandoiſe un brave avoue, ſans détour, à un Miſſionnaire chrétien, qu'il n'a jamais connu de Religion, & que ſes forces lui ont tenu lieu de tout. D'autres refuſent par la même raiſon de ſacrifier à des Dieux, dont ils n'ont pas beſoin. *Saint Olaus*, Roi de Norvége, demandant à un guerrier qui lui offroit ſes ſervices, de quelle Religion il étoit ; le guerrier répond : *je ne ſuis ni chrétien ni*

payen ; mes compagnons & moi nous n'avons d'autre religion que la confiance en nos forces & dans le bonheur qui nous fuit toujours à la guerre ; il nous ſemble auſſi que c'eſt-là tout ce qu'il faut. On raconte la même choſe du Roi de Danemarck *Rolf*, ſurnommé *Krack*. Un jour qu'un de ſes compagnons propoſoit de faire un ſacrifice à *Odin*, il lui dit, qu'il ne craignoit rien de la part de ce méchant eſprit, & que jamais il ne le redouteroit.

Mais comme ce n'étoit pas toujours des Rois qui oſoient manifeſter des ſentimens auſſi hardis, les Sectateurs de la Religion dominante puniſſoient quelquefois ces incrédules. Il eſt fait mention dans la vie du Roi *Olaus Trygguefon*, d'un homme qui fut condamné à l'exil pour avoir chanté dans la place publique des vers, dont le ſens revient à ceci. »Je ne veux point outrager les Dieux ; »cependant la Déeſſe *Freya* ne m'inſpire »guere de reſpect ; il faut abſolument »qu'elle & Odin ſoient des Divini»tés chimériques ».

On voit paroître par intervalles, dans l'ancienne Scandinavie, de ces hommes, doués d'une vraie force d'eſprit, qui nous

ſeulement fouloient aux pieds tous les objets de la crédulité & de la ſuperſtition des peuples; mais encore s'élevoient juſqu'au maître inviſible de la nature. Un certain *Gioſt* dit à ſon neveu, qui eſt ſur le point de s'embarquer pour le Groenland : *je ſupplie & je conjure celui qui a fait le ſoleil, de rendre ton entrepriſe heureuſe.* Un célébre guerrier Norvégien, nommé *Torſtein*, dit, en parlant de ſon pere, *il recevra une récompenſe de celui qui a fait le Ciel & l'Univers, quel qu'il puiſſe être* ; & dans une autre occaſion il fait un vœu à ce même Etre qui a fait le ſoleil; car, ajoute-t-il, *il faut que ſa puiſſance ſoit extrême pour avoir produit un tel ouvrage.* Toute ſa famille étoit dans les mêmes ſentimens : leur Religion étoit de croire à celui qui eſt l'auteur du ſoleil; mais de tous les traits de ce genre rien n'eſt plus remarquable que ce que raconte un Hiſtorien Iſlandois, moderne dans ſon ſupplément manuſcrit, à l'Hiſtoire de Norvége. *Harald aux beaux cheveux*, le premier Roi de toute la Norvége, dit cet Auteur, étant encore jeune, tînt un jour ce diſcours dans une aſſemblée du peuple. *Je jure & proteſte ſaintement que*

je n'offrirai jamais aucun ſacrifice à aucun de ces Dieux que le peuple adore ; mais à celui ſeul qui a conſtruit ce monde & tout ce qu'on y obſerve. Harald vivoit dans le milieu du neuviéme ſiécle, tems où le Chriſtianiſme n'avoit pas encore pénétré en Norvége.

CHAPITRE VI.

Du Gouvernement & des Loix des anciens Scandinaves.

Le caractere des anciens peuples du Nord eſt déja connu par ce que nous avons dit de leur Religion ; mais le Lecteur va trouver dans leur Gouvernement & leurs Loix, de nouveaux traits, qui peignent au naturel le peuple dont nous donnons l'Hiſtoire : nous n'avons cependant ſur ce ſujet que quelques fragmens, diſperſés dans pluſieurs écrivains, & qui, raſſemblés, nous font à peine diſcerner les objets les plus importans.

Nous croyons devoir ici rapporter ce qu'en dit *Tacite* ; il nous fait connoître

en peu de mots le caractere de ces peuples.

» Dans l'élection des Rois, dit cet » Auteur, ils ont égard à la naiſſance, » & dans celle des Chefs, à la vertu. Les » moindres affaires ſont décidées par l'a- » vis des grands ; mais pour celles d'im- » portance il faut encore celui du peu- » ple. Ils ont de certains jours pour s'aſ- » ſembler, & lorſque le Roi ou le chef » de l'aſſemblée a dit ſon avis, chacun » parle ſuivant ſon âge, ſa valeur, ſa no- » bleſſe ou ſon eſprit ; l'autorité eſt plus » dans la raiſon que dans la perſonne ; » s'ils n'approuvent pas ſon avis, ils le té- » moignent par leur murmure ; s'ils l'ap- » prouvent, ils font du bruit avec leurs » armes : c'eſt-là auſſi qu'on accuſe les » criminels & qu'on les punit. On élit en- » core dans ces aſſemblées ceux qui doi- » vent rendre la Juſtice dans les Bourgs » & les Villages, & chacun d'eux prend » avec ſoi cent perſonnes pour l'autorité » & pour le conſeil. Il eſt de la grandeur » d'un Roi de ſe voir toujours environné » d'une brave & nombreuſe jeuneſſe, » qui lui ſert d'ornement pendant la paix, » & de garde pendant la guerre. . . . . » Quand on en vient aux mains,

» le Roi doit toujours être le premier » au combat. Ils font vœu de le ſui- » vre par-tout, & de le défendre; ils » rapportent à ſa gloire leurs plus belles » actions, & c'eſt une infamie éternelle » de lui ſurvivre : le Prince ſe bat pour » la victoire, & eux pour le Prince. » Le public & les particuliers font » divers préſents au Prince, tant du » revenu de leurs terres, que de leurs » troupeaux, ce qui lui eſt utile & » honorable, tout enſemble; les Prin- » ces, de leur côté, donnent à ceux qui » combattent pour eux, ou quelque » cheval de bataille, ou quelque arme » ſanglante & victorieuſe : la table des » grands eſt la ſolde de la nobleſſe ».

§. I.

Election des Rois des anciens Scandivaves.

Ce que nous venons de rapporter de *Tacite*, eſt d'autant plus précieux, qu'il renferme, pour ainſi dire, toutes les notions principales du Gouvernement des anciens Scythes & Celtes; & il ſeroit difficile à trouver dans les monuments

Historiques du Nord rien d'aussi lumineux sur cette matiere ; en effet, la juste étendue du pouvoir, dont les anciens Rois de Scandinavie, les Etats & la Noblesse, jouissoient avant que le Christianisme y eut été reçu, est un objet presque entiérement ignoré ; mais ce qu'on en peut connoître, par des inductions, tirées des différens endroits de *Saxon*, & des chroniques Islandoises, n'a rien qui ne confirme le témoignage de *Tacite*.

Il paroît qu'avant l'arrivée d'*Odin*, les Danois, partagés peut-être en différentes nations, vivoient sous l'autorité limitée des Rois ou des Juges, qu'ils se choisissoient eux-mêmes ; mais que ce conquérant les ayant soumis par la force des armes, & ayant étendu au loin sa domination, le pouvoir de ses Successeurs en fut augmenté.

Le peuple conserva cependant le droit d'élire ses Rois, & se fit en même-tems une loi de faire tomber son choix sur le plus proche parent du Roi défunt, ou sur quelqu'un de la famille Royale, qu'on croyoit issue des Dieux mêmes.

On montre encore les lieux où se faisoient ces élections. On y voit des

monumens, que leur groſſiéreté & leur maſſe énorme ont ſauvé des ravages du tems : ce ſont douze rochers, rangés en cercle, & dreſſés ſur une des extrémités. Au milieu s'éleve un autre, plus grand que les premiers, ſur lequel on avoit ménagé un ſiége pour le Roi. Les autres pierres ſervoient de barrieres au peuple, & marquoient la place de ceux qui devoient procéder à l'élection. On traitoit auſſi dans ces mêmes lieux des affaires les plus importantes : lorſque le Roi mouroit à la guerre, & loin de ſa réſidence, on formoit ſur le champ une place ſur le même modele, en ramaſſant les plus groſſes pierres qu'on pouvoit trouver. Les repréſentans du peuple y montoient & diſoient à haute voix leur avis : les ſoldats qui les environnoient faiſoient connoître s'ils l'approuvoient ou le déſapprouvoient en frappant leurs boucliers en cadence les uns contre les autres, ou en pouſſant divers cris. Cet uſage de faire les élections des Rois en pleine campagne, a été celui de tous les Celtes ; ils ont été long-tems ſans avoir de villes.

En Suéde on joignoit aux cérémonies que nous venons de rapporter un ſer-

ment réciproque du Roi aux ſujets, & des ſujets au Roi. Un des Seigneurs ou Juges Provinceaux, auſſi-tôt après le décès du Roi, convoquoit une aſſemblée pour l'élection, & demandoit à haute voix au peuple, s'il vouloit accepter pour Roi celui qu'il nommoit. Quand tous y avoient donné leur conſentement, le nouveau Roi étoit élevé ſur les épaules des Sénateurs, afin que tout le monde pût le voir & le connoître; alors ce Roi prenoit *Odin* à témoin qu'il ſuivroit les loix, défendroit le pays, en reculeroit les limites plutôt que de les reſſerrer, vengeroit la mort ou les inſultes que quelqu'un de ſes prédéceſſeurs pourroit avoir reçues des ennemis, & feroit quelqu'exploit éclatant qui le rendroit célébre lui & ſon peuple, par-tout le monde. Il renouvelloit encore ce ſerment aux obſéques du Roi, qui ſe célébroient ordinairement avec beaucoup de pompe, & dans la tournée qu'il étoit obligé de faire dans les principales Provinces du Royaume, pour y recevoir les hommages de tous ſes ſujets.

La conformité que l'on trouve dans les mœurs des peuples du Nord, pen-

dant les siécles du paganisme, ne permet pas de douter que les Rois de tous les Scandinaves n'ayent été élus de la même maniere.

§. II.

Tribunaux où l'on rendoit la Justice.

On n'est pas mieux instruit de la nature des Loix que les Scandinaves ont suivies pendant le paganisme, que de la maniere dont ils éliſoient leurs Rois. Il est vraisemblable qu'ils ne les ont écrites que fort tard. La tradition, les hymnes qu'on apprenoit, & surtout la simplicité des mœurs peuvent être cause de cette négligence.

Les Scythes avoient, depuis un tems immémorial, certaines maximes ou Sentences, que d'anciens sages de leur nation prétendoient avoir reçues de la bouche de Dieu même. Ces maximes passerent de pere en fils, pendant plusieurs siécles, sans souffrir de grandes altérations, & l'on en trouve encore un fragment assez considérable dans le *Havamaal*, ou la morale d'*Odin*, qui est à la suite de l'*Edda*.

Odin, ſuivant les anciennes chroniques, introduiſit encore à cet égard les plus grands changemens. Il établit un Tribunal ſuprême à *Sigtuna*, en Suéde, qui prenoit également connoiſſance de ce qui regardoit la Religion, la Juſtice, & la ſûreté publique. Ce Tribunal étoit compoſé de douze de ſes compagnons, dont on fit autant de Dieux dans la ſuite.

Tous les peuples du Nord paroiſſent avoir connu cet uſage. *Saxon* rapporte, que le Roi *Regner Lodbrog* choiſit douze ſages vieillards pour terminer les différends qui s'élevoient, à quoi il ajoute, qu'il crut prévenir, par ce moyen, les déſordres de la chicane, les injuſtices, & les calomnies des méchants.

Ces douze Juges s'aſſembloient ordinairement en plein air, ou quelquefois dans les forêts, près des autels, conſacrés aux Dieux. Il eſt aiſé de connoître encore aujourd'hui les places qui ont ſervi à ces uſages : elles ſont remarquables par un amas de groſſes pierres, diſpoſées en quarré ou en ovale, au milieu deſquelles on en voit une plus groſſe & plus élevée que les autres.

On peut conjecturer qu'il y avoit un

Tribunal ſuprême, & pluſieurs Tribunaux inférieurs, formés ſur le même plan; que le premier, qui étoit compoſé des perſonnes les plus diſtinguées de l'état, dirigeoit les cérémonies religieuſes & formoit le Conſeil ou, comme on l'a enſuite appellé, *le Sénat du Royaume* & que les fonctions des autres Tribunaux étoient bornées à rendre la Juſtice dans les Provinces. Le Roi lui-même préſidoit au premier de ces Tribunaux. Un Juge Provincial étoit le chef des autres : il avoit le pouvoir de convoquer une aſſemblée extraordinaire lorſqu'il s'élevoit quelque diſpute importante ; ce qui ſe faiſoit en envoyant une certaine marque de main en main, comme une fleche, un petit marteau, une hache de bois, & dans le tems du Chriſtianiſme une petite croix. On ſe ſervoit du même moyen lorſque quelque attaque imprévue, ou quelque révolte exigeoit qu'on s'aſſemblât promptement.

Les procès étoient jugés en premiere inſtance dans les cours de Juſtice du *Bailliage* ou de la Province, rarement on les portoit juſqu'au Tribunal où le Roi préſidoit. On ignore combien de

fois dans une année, & dans quelles circonſtances ce dernier corps s'aſſembloit.

Il paroît que ſon pouvoir étoit fort étendu ; mais qu'il y avoit cependant des affaires d'une ſi grande importance, que le Roi ni le Sénat n'oſoient prendre de réſolution ſans avoir preſſenti les diſpoſitions du peuple, qui lui-même, ou par ſes repréſentans, ſe rendoit une fois par année dans le lieu déſigné par le Roi, pour en délibérer. C'eſt ce qu'on appella depuis les *Etats* ; mais il eſt bien difficile de déterminer au juſte quelle fut l'étendue du pouvoir dont ils jouiſſoient dans ces premiers tems, & la nature des objets qu'on laiſſoit à leur diſcuſſion.

§. III.

Loix des anciens Scandinaves.

Nous venons d'obſerver, que l'on n'a rien de plus certain ſur les Loix des Scandinaves, que ſur leur Gouvernement ; mais les Scythes, les Celtes, & les anciens peuples du Nord, ayant en général été gouvernés par les mêmes Loix, & Frothon III, Rois des Danois,

& leur premier Légiſlateur, en ayant raſſemblé une partie, qu'il a étendue ou interprêtée ; nous allons en rapporter quelques-unes qui pouvoient ſervir de régles aux Scandinaves.

Saxon nous a conſervé en entier les Réglemens de ce Prince ; ils ſont très-anciens, & il y a lieu de croire qu'ils ont été en vigueur pendant tous les tems du Paganiſme ; car il ne paroît pas qu'aucun Roi de cette période ait publié des Loix de quelque importance.

Ce code renferme deux parties ; l'une où l'on trouve des Réglemens Militaires, & l'autre des Loix Civiles. Dans les premiers, il eſt ſtatué ſur ce qui concerne la partie du butin. Toutes les guerres que les anciens peuples du Nord entreprenoient, ſe faiſoient dans la vue de s'enrichir par le pillage ; au moyen de quoi la diſtribution des dépouilles des vaincus devoit ſouvent être un ſujet de diſpute, & ce fut pour les prévenir que *Frothon* ordonna, 1°. *Que les Officiers auroient une plus grande portion que le ſimple ſoldat :* 2°. *Que ce qui ſe trouveroit d'or parmi le butin, ſeroit remis au Général ou au Chef de l'expédition, c'eſt-à-dire, à celui devant qui on portoit l'étendart :* 3°.

Que les ſimples ſoldats auroient l'argent: 4°. *Que ceux qui ſe ſeroient ſignalés dans le combat, recevroient les armes des vaincus*; ce qui étoit aux yeux de ces peuples la récompenſe la plus honorable: 5°. Comme le peuple étoit chargé de conſtruire des vaiſſeaux à ſes dépens, lorſqu'on faiſoit la guerre ſur mer, *Frothon* ordonne, *que les vaiſſeaux qu'on prendra ſur l'ennemi, ſoient donnés au peuple.* Les Réglemens qui ſuivent, tendent à empêcher que quelque partie du butin ne ſoit ſouſtraite: 6°. *Perſonne ne renfermera ce qu'il poſſede ſous la clé, & ſi en le laiſſant à découvert il s'en perd quelque choſe, il lui ſera rendu au double par le Tréſor Royal. Celui qui cachera quelque choſe dans ſon coffre, ou autrement, payera au Roi une livre d'or*: 7. *Celui qui épargnera un voleur ſera puni comme s'il avoit volé lui-même*: 8°. *Celui qui dans le combat prendra le premier la fuite ſera déclaré infâme, & ne pourra plus paroître en Juſtice.*

C'eſt une infâmie parmi les Germains, dit Tacite, d'abandonner ſon bouclier, & ceux qui l'ont fait, ou quelque lâcheté ſemblable, n'oſent plus ſe trouver aux aſſemblées ni aux ſacrifices, &

pluſieurs qui s'étoient enfuis pendant la bataille ſe ſont étranglés pour ne point ſurvivre à leur honneur. Dans le Nord, celui qui avoit été inſulté & appellé en duel, & qui avoit refuſé le défi, ne pouvoit plus faire de ſerment en Juſtice, & ſon témoignage n'étoit plus admis.

Après ces Loix, qui regardent les tems de guerres, ſuivent celles que *Frothon* publia pour les autres circonſtances, & qui ſont nommées *Loix du pays*. Les voici.

1°. *Toutes les filles en général jouiront d'une entiere liberté dans le choix d'un époux, & ne pourront être contraintes à cet égard.*

Saxon avertit, qu'il s'étoit gliſſé de grands abus à cet égard, & qu'un jeune Seigneur, abuſant de ſon crédit pendant l'abſence de *Fronthon*, obligeoit les filles à acheter la permiſſion de ſe marier, ou à prendre pour maris ceux qui lui plaiſoient.

2°. *Une femme libre aura la permiſſion d'épouſer un eſclave; mais alors elle perdra ſa liberté.*

3°. *Celui qui aura abuſé d'une fille, ſera obligé de l'épouſer s'il eſt le premier qui ait eu commerce avec elle.*

4°. *Le mari qui ſurprendra un homme avec ſa femme, aura droit de le mutiler.*

L'uſage des Suédois dans le même tems étoit bien plus ſévere ; il autoriſoit le mari à tuer ſur le champ le galant & la femme. En général l'adultere étoit regardé chez les anciens Germains & chez tous les peuples du Nord, comme un crime des plus atroces.

5°. *Celui qui aura volé, ſera obligé de payer le double, & on le regardera comme perturbateur du repos public.* Chez les anciens Suédois, le vol étoit auſſi regardé comme une action honteuſe, & dans bien des cas digne de mort.

6°. *Celui qui aura reçu un voleur & l'aura caché chez lui, ſera condamné à perdre ſes biens, & à être battu en public, comme étant un voleur lui-même.*

Les anciens Grecs, auſſi bien que les Scandinaves, & pluſieurs peuples Celtes, ſuivoient les mêmes uſages dans la perquiſition des effets volés. Le pourſuivant devoit d'abord faire connoître aux voiſins, par des indices certains, ce qu'il prétendoit lui avoir été pris; enſuite il entroit dans la maiſon de celui qu'on ſoupçonnoit, avec ſix hommes qui ſervoient de

témoins ; mais tous à moitié nuds, afin qu'on ne pût les accuſer d'avoir porté ſous leurs habits les effets qu'on cherchoit.

7°. *Les exilés qui deviendront ennemis de leur patrie, & porteront les armes contre leur concitoyens, perdront les biens & la vie.*

8°. *Ceux qui, par obſtination, refuſeront d'obéir aux ordres du Roi, ſeront exilés.* Il s'agit ici, comme l'explique *Saxon*, de cet avertiſſement ou de cette marque pour la convocation du peuple dont nous avons parlé.

9°. *Celui qui ſortira des rangs pour combattre devant le front de l'armée, ſera affranchi, s'il eſt eſclave ; s'il eſt payſan, il ſera fait noble, & s'il eſt né d'une famille noble, il ſera fait Gouverneur de Province.* Nous croyons qu'il eſt à propos d'expliquer, à l'occaſion de cette loi, en quoi conſiſtoient les différens ordres de perſonnes dont ces anciennes nations étoient compoſées.

Différentes conditions.

Tacite, parlant des anciens Germains, nous apprend, qu'il y avoit parmi eux des *Ingénus*, des *Nobles*, des *Affranchis*, & des *Eſclaves*. Ces quatre claſſes avoient auſſi lieu chez les anciens peuples du Nord. Les *Ingénus* étoient ceux

qui, par leur extraction même, & indépendamment de toute faveur du Roi, étoient réputés nobles. On comprenoit parmi les ſeconds, outre les *Nobles*, proprement dits, tous ceux qui avoient de grandes charges à la Cour, ou dans les Provinces, comme les Sénateurs, les Gouverneurs, les propriétaires libres des terres, qui fourniſſoient de leur revenu de quoi ſubvenir aux frais de la guerre; & enfin ceux qui, ſans être nobles d'extraction, obtenoient tous les priviléges & les immunités de la nobleſſe, à condition qu'ils ſeroient toujours armés & prêts pour le ſervice du Roi. La troiſieme claſſe étoit celle des affranchis; on y comprenoit les mercenaires, les fermiers, & toutes les eſpeces d'artiſans qui ne jouiſſoient d'aucune conſidération parmi ces peuples guerriers. La quatrieme & la derniere étoit celle des eſclaves; elle devoit ſon origine & ſes accroiſſemens à la rigueur du droit des gens qui étoit en uſage chez tous ces anciens peuples; ils livroient les vaincus à la diſcrétion des vainqueurs & la clémence de ceux-ci ſe bornoit ordinairement à laiſſer la vie aux vaincus, en leur ôtant la liberté. L'eſclavage de

la glebe y étoit auſſi compris, & duroit plus long-tems que l'autre, qui a été aboli à meſure que le Chriſtianiſme a introduit des ſentimens de modération & d'égalité.

Les Loix qui ſuivent celles que nous venons de rapporter plus haut, paroiſſent avoir été faites dans la vue de prévenir ou de terminer les procès. Les voici.

10°. *Que les différens ne ſe décident plus par le moyen du ſerment, ni des gages ou dédits. Celui qui aura obligé un autre à conſentir à un pareil dédit lui payera une demi-livre d'or, ou ſubira une grande peine corporelle.*

11°. *On décidra par le fer des démêlés; car il eſt plus beau de ſe ſervir de ſon bras, que d'invectives dans les différends.*

12°. *Si l'un des deux champions vient à mettre, pendant le combat, le pié hors du champ qui a été tracé, il perdra ſa cauſe, comme s'il eut été vaincu.*

13°. *Si un particulier a un procès avec un athlete ou brave, il pourra combattre tout armé; mais l'athlete n'aura qu'une maſſue, longue d'une coudée.*

14°. *Si un étranger tue un Danois, on fera mourir deux étrangers pour un Danois.*

Ces Loix ſont, pour ainſi dire, les ſeules qui ayent été publiées pendant les ſiécles du Paganiſme, ou du moins qui nous ſoient connues. On reconnoît dans ces dernieres le génie des peuples Scythes, qu'un caractere impatient portoit toujous à ſe faire juſtice à eux-mêmes, & qui, par une ſuite de la fauſſe idée que leur Religion leur donnoit de la Providence, ne pouvoient ſe perſuader que le parti le plus juſte ne fût pas celui à qui Dieu accordoit la victoire.

Auſſi l'uſage de décider des différends par le fer, que *Frothon* autoriſoit, étoit-il bien plus ancien que lui ; il eſt vraiſemblable qu'il ne fit que l'étendre davantage & le ſubſtituer aux preuves par ſerment, dont l'effet le plus ordinaire étoit d'enrichir les parjures. Combat judiciaire.

Les *gages* ou *dédits* étoient une peine ſtipulée contre celui qui ne vouloit pas s'en tenir à une choſe convenue ; ce qui donnoit lieu à une foule de conteſtations. Les invectives qui ſe prononçoient dans ces démêlés particuliers, & les autres déſordres qui en naiſſoient, paroiſſoient auſſi contraires à l'honneur, qu'à la bonne police. On trouva donc

plus ſimple de remettre au hazard du combat le ſoin de les terminer.

Quand on eut une fois admis qu'une telle déciſion étoit la plus ſimple, la plus courte, & la plus facile qu'on pût employer, on en régla l'exécution de la maniere qui parut le plus ſage ; de ſorte que cette procédure, ſi étrange & ſi monſtrueuſe dans le fond, étoit preſque devenue ſenſée & raiſonnable par la forme.

Quelque déraiſonnable & dangereux que ſoit un uſage, s'il a été lié pendant long-tems avec les préjugés d'un peuple, il eſt très-difficile à détruire. Le combat judiciaire triompha chez les nations les plus ſoumiſes à la Religion & au Clergé, ſur la raiſon & les Ordonnances des Papes, & de pluſieurs Conciles ; & ce n'eſt qu'avec des peines incroyables qu'on eſt parvenu à l'abolir.

L'Ordéal. Une autre coutume, fondée ſur les mêmes préjugés, peut-être encore plus abſurde, & employée dans des occaſions à peu-près ſemblables, c'eſt l'*Ordéal*, ou *les Epreuves* par leſquelles ceux qui étoient chargés de quelque accuſation grave, & d'une diſcuſſion difficile, étoient admis à ſe juſtifier.

C'eſt

C'eſt encore un de ces uſages qui ont été communs à tous les anciens peuples du Nord. Il eſt une conſéquence de la perſuaſion où étoient ces peuples, dans les premiers tems que chaque élément étoit animé par une intelligence émanée de Dieu, & auſſi incorruptible dans ſa juſtice que lui-même.

Lorſqu'il ſe préſentoit des cas ſi obſcurs & ſi délicats, que les Juges ſe ſeroient expoſés, en décidant, à prendre l'innocent pour le coupable, ils ne croyoient pas qu'il y eût une reſſource plus ſainte & plus ſûre que d'unir l'accuſé, le plus intimement qu'il étoit poſſible, à quelque Divinité, eſpérant qu'elle déclareroit, par ſon action ſur lui, le jugement qu'elle en portoit. Ils appelloient cette épreuve *le Jugement de Dieu.*

L'*Ordéal* conſiſtoit à jetter les accuſés dans une eau profonde : s'ils enfonçoient, on ſuppoſoit que le génie qui réſide dans l'eau, leur vouloit donner une marque de protection en les attirant à lui ; au lieu que s'ils ſurnageoient, c'étoit une preuve qu'il les rejettoit de ſon ſein, & qu'ils s'étoient attiré ſon indignation.

Cette épreuve étoit plus dangereuſe

qu'il ne le paroît d'abord ; car, quoi qu'il ſoit fort rare qu'un homme jetté dans l'eau n'aille pas ſur le champ au fond, cependant, comme on le lioit avec de groſſes cordes, il arrivoit ſouvent qu'il ſurnageoit malgré lui. Cette épreuve, ainſi que celle de l'eau bouillante, n'étoit que pour les perſonnes du peuple ; les autres manioient un fer chaud, mettoient la main dans un gantelet de fer rouge, ou marchoient ſur des ſocs de charues ardens ; s'il reſtoit au bout de quelques jours des traces du feu aux mains ou aux piés, l'accuſé étoit cenſé convaincu ; s'il n'en reſtoit point, on le renvoyoit.

Il y a apparence que, malgré les précautions qu'on prenoit, on employoit des préſervatifs contre les effets du feu, & peut-être les mêmes dont ſe ſervent les charlatans pour amuſer le peuple ; d'ailleurs les gens accoutumés à des ouvrages groſſiers, à la chaſſe, au maniement des armes, ont une peau calleuſe & épaiſſe que le feu ne peut endommager aiſément. Les dames avoient des champions qui s'expoſoient aux épreuves pour elles ; au reſte les cérémonies qui accompagnoient ces épreuves, les cas

où on les ordonnoit, & les circonſtances de cette eſpece, ont varié ſuivant les lieux & les tems.

C'eſt à ce petit nombre de traits que ſe réduit preſque tout ce que nous pouvons ſavoir, avec quelque certitude, des Loix des anciens Scandinaves. Leur Juriſprudence ne commence à nous être connuë que dans les tems du Chriſtianiſme; nous en développerons, autant qu'il ſera poſſible, les progrès dans la ſuite de cet ouvrage. Mais avant de terminer cet article, nous allons donner au Lecteur de nouvelles lumieres ſur le Gouvernement de ces peuples.

Une colonie de Norvégiens, chaſſés de leur pays par la tyrannie de leur Roi *Harald aux beaux cheveux*, s'établit en Iſlande ſur la fin du neuviéme ſiécle. L'Hiſtoire nous apprend, qu'ils ne tarderent pas à ſe choiſir des Magiſtrats, à publier des Loix, & à donner à leur Gouvernement une forme réguliere qui pût aſſurer leur repos & leur indépendance.

Le génie de ces peuples, leur bon ſens naturel, & leur amour pour la liberté, paroiſſent dans ce Gouvernement d'une maniere bien ſenſible. Au-

cune force extérieure ne les croiſe, ne les gêne : c'eſt une nation livrée à elle-même, qui s'établit dans un pays iſolé, & comme ſéparé du reſte du monde. Dans tous ſes établiſſemens on ne voit que la plus pure expreſſion de ſes inclinations & de ſes ſentimens ; ils lui ſont naturels, car on n'apperçoit pas dans les récits naïfs & étendus des chroniques Iſlandoiſes, qu'aucune délibération générale, aucune irréſolution, aucune expérience des états différens, ayent précédé chez eux l'inſtitution de cette forme politique : tout y naît & s'y arrange de ſoi-même.

La nature ayant elle-même partagé l'Iſle en quatre Provinces, les Scandinaves ſuivirent cette diviſion, & établirent dans chacune un Juge, qu'on peut nommer le *Juge Provincial*. Chaque Province ſe ſubdiviſoit en trois autres, que nous appellerons *Préfectures*, leſquelles avoient auſſi leur *Juge* ou *Préfet*, enfin, chaque Préfecture contenoit environ dix Bailliages, dont les Magiſtrats devoient être pour chacun au nombre de cinq. La fonction de ces derniers étoit de rendre la Juſtice en premiere inſtance dans leur Bailliage, de punir les

coupables, & en particulier ceux qui étoient pauvres par leur faute, & d'avoir soin des autres; de convoquer les assemblées ordinaires & extraordinaires du Bailliage, dont tous les hommes libres, qui possédoient une certaine valeur en terres, étoient membres. C'étoit dans ces assemblées qu'on choisissoit les cinq Juges ou Baillifs qui gouvernoient le Bailliage. Ces Juges devoient être des personnes distinguées par leur sagesse & leurs mœurs : on en excluoit tous ceux qui ne possédoient pas des terres d'une certaine étendue dans l'enceinte du Bailliage, par la crainte que la pauvreté ne les exposât au mépris ou à la corruption.

Chaque citoyen, membre de la communauté, qui avoit reçu quelque injure particuliere, accusoit lui-même, dans une assemblée, celui qui l'avoit offensé. Si c'étoit une injure publique, un des Baillifs étoit chargé d'informer contre le coupable. Lorsque les causes, soit civiles, soit criminelles, étoient de quelque importance, toute l'assemblée donnoit son avis. On ne pouvoit sans son consentement recevoir un membre nouveau dans la communauté : si quelqu'un dé-

ſiroit cet avantage, il s'adreſſoit à l'aſſemblée en corps, qui examinoit les motifs de ſa demande, & le renvoyoit s'il avoit manqué à l'honneur, ou ſeulement s'il étoit trop pauvre.

La raiſon de ce dernier uſage eſt fondée, ſur ce que la communauté nourriſſoit ceux de ſes membres qui, par quelque malheur, difficile à prévenir, étoient tombés dans l'indigence; ainſi l'aſſemblée faiſoit rebâtir la maiſon de celui qui avoit ſouffert un incendie; elle donnoit du bétail à ceux qui avoient perdu le leur par une maladie contagieuſe, &c. Pour parvenir à cette dépenſe les Baillifs taxoient chaque citoyen ſuivant ſes facultés. Les amendes qu'on avoit coutume de payer pour ſe racheter de la plupart des crimes, groſſiſſoient encore le tréſor public; enfin, cette aſſemblée examinoit la conduite des Baillifs, écoutoit les plaintes que l'on portoit contre eux, & les puniſſoit quand elle jugeoit qu'ils avoient abuſé de leur autorité.

La réunion des membres de dix communautés, ou du moins leurs députés étoit ce que nous avons appellé une Préfecture. Le Chef ou le Juge d'une Préfecture

jouiſſoit d'une grande conſidération : il avoit le droit de convoquer les dix communautés de ſon reſſort, & il étoit le Préſident de ces aſſemblées ordinaires. Il étoit en même-tems le Chef de la Religion dans ſa Préfecture : c'étoit lui qui ordonnoit les ſacrifices & les autres cérémonies Religieuſes qui ſe célébroient dans le même lieu où l'on régloit les affaires publiques & civiles. On en appelloit à ces aſſemblées des Préfectures, des Sentences rendues par les Baillifs des Communautés. Le Préfet y recevoit le tribut que chaque citoyen étoit obligé de payer pour les frais du culte des Dieux. Il y jugeoit en qualité de Pontife ceux qui étoient accuſés d'avoir profané les Temples, d'avoir parlé mal des Dieux, ou d'avoir donné quelques marques d'impiété : leurs peines conſiſtoient ordinairement en amendes, que l'aſſemblée aſſignoit au Préfet.

Lorſqu'il ſe préſentoit des affaires d'une grande conſéquence, ou qui concernoient tout le quartier ou toute la Province, les Membres, ou ſeulement les Députés des trois Préfectures ſe réuniſſoient pour compoſer ce qu'on appelloit *les Etats du quartier* ou de la *Province*.

Ces Etats ne s'assembloient point régulièrement comme les autres, qui devoient être convoqués au moins une fois par année : l'on ne sait pas précisément quels étoient les objets de leurs délibérations. Il y a apparence qu'on y avoit recours comme à un moyen extraordinaire pour terminer les querelles qui s'élevoient entre les Communautés de différentes Préfectures, ou pour prévenir quelque danger qui menaçoit toute la Province en général.

Au-dessus de toutes ces *Assemblées* ou *Etats* des Provinces, étoient les *Etats Généraux*, (*Al-ting*), qui répondoient aux *Als-Herjer-ting* des autres nations Scandinaves. Ils s'assembloient toutes les années, & tout citoyen se faisoit un honneur & un devoir de s'y rendre. Le Président de cette auguste assemblée étoit le Juge Souverain : il possédoit cette charge à vie ; mais c'étoient les Etats qui la lui conféroient. Ses principales fonctions étoient de convoquer les *Etats Généraux*, & de veiller au maintien des Loix : il avoit le droit conjointement avec les Etats, d'examiner & de casser toutes les Sentences rendues par les Juges inférieurs ; d'annuller leurs

Ordonnances, & de les punir, ſi les plaintes qu'on portoit contr'eux étoient fondées. Ils pouvoient propoſer de faire de nouvelles Loix, d'abroger, de changer les anciennes, &, ſi les Etats y conſentoient, c'étoit lui qui étoit chargé de l'exécution. Quand il y eut des Loix écrites, & qu'on eut adopté la même Juriſprudence, ce fut le Juge ſuprême qui eut la garde du Code original & autentique, auquel tous les autres devoient être conformes. On en appelloit auſſi à ſon Jugement & à celui de l'aſſemblée, des Sentences rendues par les Tribunaux inférieurs : les Baillifs ou les Préfets, dont on réviſoit la Sentence, étoient obligés de juger de nouveau la même cauſe en préſence du *Juge Souverain*, qui prononçoit enſuite ſa Sentence & aux Parties & aux Juges. La crainte d'être condamné & puni devant une ſi nombreuſe aſſemblée étoit, ſuivant la remarque *d'Arngrimus*, un grand frein pour tous ces Juges ſubalternes, & ſervoit à retenir chaque Magiſtrat dans les bornes de ſon devoir.

Ordinairement les ſéances des *Etats Généraux* duroient ſeize jours, & ces aſſemblées commençoient & finiſſoient

par des ſacrifices : c'étoit pendant ce tems que le Juge Souverain exerçoit principalement ſon autorité. Il ne paroît pas que hors des Etats Généraux ſes fonctions ayent été conſidérables ; mais en tout tems il étoit traité avec beaucoup d'honneur & de reſpect ; on le conſidéroit comme l'oracle des Loix, & le protecteur du peuple.

ARTICLE VII.

Paſſion des Scandinaves pour la guerre.

§. I.

L'ÉDUCATION, les Loix, les préjugés, la morale, la Religion, tout concouroit à faire naître dans le cœur des Scandinaves une paſſion violente pour la guerre : elle étoit pour eux la ſource de l'honneur, des richeſſes, du ſalut, & enfin leur unique objet.

Leur éducation.

Dès leur plus tendre jeuneſſe on s'appliquoit à en faire des ſoldats ; on endurciſſoit leur corps, on les accoutumoit

au froid, à la fatigue, à la faim. On les exerçoit à la courſe, à la chaſſe, à traverſer les plus grands fleuves à la nage; on les formoit au maniement des armes. Les jeux de l'enfance, & de la premiere jeuneſſe étoient dirigés vers ce but; les dangers étoient toujours mêlés aux amuſemens: les plaiſirs de cette jeuneſſe conſiſtoient à faire des ſauts périlleux, à grimper ſur des rochers eſcarpés, à combattre nud avec des armes offenſives, à lutter ſans ménagement; auſſi n'étoit-il pas rare de voir à l'âge de quinze à vingt ans des hommes robuſtes & capables de ſe faire redouter dans un combat.

C'eſt environ à cet âge qu'on émancipoit les jeunes gens, en leur donnant un bouclier, une épée & une lance: cette cérémonie ſe faiſoit dans quelque aſſemblée publique. Un des principaux de l'aſſemblée, ou bien le pere, ou à ſon défaut le plus proche parent, armoit le jeune homme publiquement; « c'étoit » là, dit Tacite, ſa robe virile, ſon en» trée dans les dignités: auparavant il » faiſoit partie de ſa maiſon; alors il » devenoit membre de l'Etat ». Il falloit après cela, du moins dans les plus anciens tems, qu'il pourvût par lui-même à

ſa ſubſiſtance, en vivant de la chaſſe, ou en allant en courſe ſur l'ennemi.

On prenoit un ſoin particulier d'empêcher ces jeunes ſoldats de ſe livrer trop tôt au commerce des femmes, juſqu'à ce que leurs membres euſſent acquis toute la vigueur dont ils étoient ſuſceptibles : on ne pouvoit même ſe flatter de plaire au ſexe, qu'à proportion du courage & de l'adreſſe qu'on montroit à la guerre & dans ſes exercices ; auſſi voit-on dans une ancienne chanſon, conſervée par *Wormius*, qu'un Roi de Norvége eſt bien étonné de ce que, ſachant faire huit exercices différents, une fille de Ruſſie oſe le mépriſer.

Nous aurons dans la ſuite occaſion de citer de nouveaux exemples de la façon de penſer des femmes ſur cette matiere. On peut cependant juger ſur cela ſeul, qu'elles n'étoient pas d'un caractere à amolir leurs enfans par des ſoins empreſſés & délicats ; d'ailleurs ces enfants naiſſoient ordinairement dans les camps & au milieu des armées : leurs yeux ne voyoient en s'ouvrant pour la premiere fois, que des ſpectacles militaires, des armes, du ſang répandu, des combats, & en ſortant de l'enfance leur

ame ſe trouvoit déja toute diſpoſée à embraſſer les préjugés cruels dont leur peres étoient imbus.

Preſque toutes les Loix avoient pour objet les vertus militaires, & ne concernoient d'autres crimes que la lâcheté: elles ordonnoient les plus grandes peines contre ceux qui prenoient les premiers la fuite dans un combat. On vient de voir que *Frothon* les excluoit de la ſociété, & les déclaroit infâmes. Quelquefois chez les Germains on alloit, dit Tacite, juſqu'à étouffer les lâches dans un bourbier, après quoi on les couvroit de clayes, pour montrer, ajoute l'Auteur, que la punition des crimes doit être éclatante; mais qu'il y a des lâchetés & des infamies qui doivent être enſevelies dans un ſilence éternel.

Les diſtinctions les plus flatteuſes étoient pour ceux qui avoient fait quelqu'action d'éclat, & les Loix mêmes régloient leur rang ſur les différents degrés de courage; de-là s'étoit formé ce préjugé ſi profondémemt enraciné chez ces peuples, qu'il n'y avoit pas d'autres voies pour acquérir de la gloire que la profeſſion des armes, & une valeur extrême; préjugé toujours funeſte,

maisqui devoitavoir une force étonnante pour ſurprendre les eſprits, dans un tems où le luxe étoit inconnu, où l'ambition & ce deſir ſi naturel & ſi actif chez les hommes, d'attirer ſur ſoi l'attention de ſes égaux, n'avoit qu'un ſeul objet.

L'amour de la patrie s'uniſſoit encore à ce principe pour en augmenter la force ; car tous les Scandinaves n'avoient guere d'autres domaines & d'autre tréſor que le bruit de leurs exploits & la terreur de leurs voiſins. Toutes les Nations Celtes ſe faiſoient un honneur de laiſſer autour d'elles une grande étendue du pays deſerte & inculte, qui étoit à la fois pour elles un rempart & une marque glorieuſe de la crainte qu'elles inſpiroient aux autres peuples.

ils ſe
de
e.

Les régles de Juſtice avoient été pliées à ces préjugés, bien loin d'y mettre un frein néceſſaire. Les Celtes en général en avoient une notion toute oppoſée à la théorie de nos jours. Ils étoient convaincus que la guerre étoit réellement un acte de Juſtice, & la force, un titre inconteſtable ſur les foibles, une marque viſible que Dieu avoit voulu les leur ſoumettre : ils ne douroient pas que l'intention de cette Divinité n'eût été

d'établir cette dépendance, auſſi bien parmi les hommes que parmi les animaux, & partant du principe de l'inégalité des hommes, ils en inféroient, que les foibles n'avoient point de droit ſur ce qu'ils ne pouvoient défendre, par cela même qu'ils étoient hors d'état de le défendre. Ces peuples regardoient le combat judiciaire comme *un Jugement de Dieu* : ils donnoient ce nom à toutes ſortes de combats & de batailles, & regardoient la victoire en général comme le ſigne le moins équivoque, par où la Providence peut faire connoître celui qui eſt le plus fort, & par-là même le plus digne de commander.

Enfin la Religion, en attachant à la profeſſion des armes le ſalut & la félicité éternelle, avoit donné le dernier degré d'activité à l'ardeur qui portoit ces peuples à faire la guerre : il n'y avoit plus pour eux ni fatigues, ni dangers, ni tourments capables de modérer une paſſion ſi bien autoriſée, & dont les plus étranges excès devoient être couronnés par une ſi grande récompenſe.

Une paſſion ſi forte, ſi générale, ſi aveugle, a fait déifier les inſtrumens qui étoient propres à la ſatisfaire. Dès

les plus anciens tems on a rendu des honneurs divins aux épées, aux haches, aux piques. Les Scythes se servoient ordinairement d'une épée, comme le symbole le plus propre à représenter le Dieu suprême : c'étoit en plantant une lance au milieu de la campagne qu'ils marquoient l'endroit destiné aux prieres & aux sacrifices ; & quand on se fut relâché de la premiere rigueur, au point de construire des Temples & d'y placer des Idoles, on conserva encore quelque trace de l'ancien usage, en mettant une épée dans la main des Statues qui représentoient *Odin*.

Le respect qu'on avoit pour les armes faisoit aussi qu'on juroit par ces instrumens, si chers & si utiles, comme partout ce qu'on connoissoit de plus saint. Les anciens Turcs juroient par leur cimeterre, & un Scandinave voulant s'assurer de la bonne-foi de quelqu'un, exigeoit qu'il lui jurât auparavant par l'épaule d'un cheval, & par le tranchant d'une épée. Ce serment étoit en usage aux approches de quelque grande bataille ; on s'engageoit par-là à ne point prendre la fuite, même devant un ennemi très-supérieur en nombre.

De la même ſource ſont auſſi venus les duels ou les combats entre particuliers, ſi fréquents chez tous les peuples Celtes, & celle de toutes les coutumes barbares que leurs deſcendans ont le plus fidellement conſervée. Dans tout le Nord on appelloit un homme en duel, en lui donnant publiquement le nom de *Niting* ou de lâche ; car on étoit bien perſuadé que celui qui recevoit une injure ſi flétriſſante, ne manqueroit pas d'avoir recours à l'unique voie que le préjugé offroit à la vengeance. Chez les Scandinaves les funeſtes ſuites de cette ſenſibilité à ce qu'on appelle *honneur*, s'étendoient ſouvent des ſimples particuliers aux Nations entieres, & les peuples, aveugles ſur leurs véritables intérêts, ſe faiſoient des guerres longues & cruelles, par des motifs qui ſouvent ne devoient pas armer un homme contre un autre. Duels.

Après avoir fait tant d'efforts pour acquérir de la gloire, il étoit bien naturel de penſer à la perpétuer. Les anciens Scandinaves employoient dans cette vue divers moyens, aſſortis à la groſſiéreté de ces tems. Le plus commun conſiſtoit à mettre le corps des héros dans des Moyens qu'on employoit pour perpétuer la gloire.

collines, faites artificiellement au milieu de quelque plaine, & de donner à ce collines, & quelquefois aux plaines mêmes, le nom de celui qui y étoit enterré. Ce monument informe, en excitant l'émulation de tous les habitans d'alentour, ſervoit auſſi de piéce juſtificative à leurs traditions, & l'on trouve encore en différents endroits des collines funéraires qui portent le nom de quelque brave ou de quelque Roi de ces tems.

On choiſiſſoit encore une place publique, un grand chemin, une fontaine, & en général un endroit fréquenté pour y élever ces tombeaux. On les ornoit ſouvent d'une ou de pluſieurs pierres & d'épitaphes; mais lorſqu'il s'agiſſoit d'immortaliſer quelque Roi ou quelque grand Capitaine, on avoit recours à l'art des Poëtes. On les chargeoit de compoſer des odes qui contînſſent le récit de leurs belles actions, & quelquefois celui de leur vie entiére. Ces chanſons ſe répandoient de bouche en bouche; il n'y avoit aucune ſolemnité où elles ne fuſſent chantées avec pompe.

Les louanges que ces Poëtes donnoient

à la valeur, à l'enthouſiaſme guerrier répandu dans leurs vers, le ſoin qu'on prenoit de les faire apprendre à tout le monde, dès l'enfance; tous ces effets naturels de l'eſprit de ces peuples ſervoient à le fortifier dans ſes opinions; enfin les objets qu'on avoit ordinairement ſous les yeux, les rochers épars dans les campagnes, les boucliers dont on ſe ſervoit à la guerre, les murs des maiſons, les tapiſſeries, tout retraçoit les actions d'éclat des guerriers intrépides, au moyen des caracteres runiques, des hiéroglyphes & des ſymboles dont on les couvroit.

Des peuples qui nourriſſoient en tout tems de pareilles diſpoſitions pour la guerre, ne devoient pas manquer d'occaſions de la faire; auſſi il y en avoit de continuelles chez les anciens Scandinaves, & c'eſt aux relations de ces guerres que ſe borneroit uniquement leur Hiſtoire, s'ils avoient pris le ſoin de nous en tranſmettre tous les détails: le peu qui nous en reſte eſt cependant ſuffiſant pour ſatisfaire la curioſité de ceux qui admirent les prodiges de valeur & d'intrépidité, & qui s'étonnent de ce que des hommes ont pu être ſi prodigues

d'une vie qu'ils ne ſavoient pas rendre agréable.

Dans les plus anciens tems les Nations de la Germanie & du Nord étoient dans l'uſage de tenir au printems une aſſemblée générale, où tout homme libre ſe rendoit armé de pié en cap, & prêt à entrer en campagne; là on déliberoit de quel côté on porteroit la guerre; on examinoit les ſujets de plaintes qu'avoient donnés les Nations voiſines: on examinoit encore leur puiſſance, leurs richeſſes, & la maniere d'en triompher.

Quand on avoit réſolu la guerre & formé le plan de la campagne, on ſe mettoit incontinent en marche: chacun ſe chargeoit d'une certaine quantité de proviſions, & preſque tout ce qu'il y avoit d'hommes faits venoit ſe joindre à cette armée tumultuairement aſſemblée.

Population du Nord dans les anciens tems.

Il ne faut pas s'étonner après cela s'il eſt ſorti du Nord des eſſains de ſoldats, auſſi redoutables par leur nombre que par leur valeur, & l'on ne doit pas en conclure que la Scandinavie a été autrefois plus peuplée que de nos jours; en effet, pour juger avec quelque ſûreté

dans une queſtion de ce genre, il faut principalement conſidérer l'état intérieur, les mœurs, & la police d'une nation.

On ſait que chez les Scandinaves l'Agriculture étoit fort négligée, que la plupart étoient réduits à vivre du revenu de leurs troupeaux, dont les ſoins occupoient bien moins de perſonnes que la culture des terres; qu'il n'y avoit point de villes, ou du moins qu'il n'y en eut que fort tard, même de très-petites; que les diſſenſions civiles & domeſtiques, les duels & les guerres, tendoient continuellement à la deſtruction de l'eſpéce & qu'enfin les Arts, les Manufactures & le Commerce étant inconnus, les moyens de ſubſiſtance devoient y être néceſſairement très-bornés.

Quand à ce que l'on raconte des multitudes incroyables d'hommes ſortis du Nord, ou doit conſidérer auſſi que de tous tems les peuples & les Hiſtoriens ont été portés à exagérer ſur cette matiere; les uns, pour relever la puiſſance de la nation qui pouvoit avoir de telles armées ſur pié; d'autres, pour ſauver la gloire de celle qui étoit vaincue, ou quelquefois ſeulement, ſans autre

motif qu'un amour aveugle du merveilleux.

Il eſt cependant probable, que diverſes circonſtances de ces fameuſes expéditions des Scandinaves, ont contribué à faire donner à leur pays ce nom de *pépiniere des hommes*; en effet, lorſque ces émigrations ſe faiſoient par mer, la promptitude avec laquelle ils pouvoient porter leur ravage d'un côté à un autre, a pu aiſément multiplier leurs armées aux yeux des peuples qu'ils attaquoient, & qui entendoient parler en même-tems de pluſieurs irruptions différentes. S'ils ſortoient au contraire par terre de leur patrie, ils trouvoient de tous côtés, ſur leur route, des peuples également avides de gloire & de pillage, qui ſe joignoient à eux, & paſſoient dans la ſuite pour être venus de la même origine que le premier eſſain qui s'étoit mis en mouvement. Il faut remarquer que ces émigrations ne ſe ſont faites que de diſtance en diſtance, & qu'après qu'une contrée s'étoit épuiſée, elle reſtoit vraiſemblablement dans l'inaction juſqu'à ce qu'elle eut réparé la perte de ſes habitans.

La vaſte étendue de la Scandinavie

étant alors partagée en pluſieurs peuples peu connus, & ſeulement déſignés en général par les noms de Goths & de Normands, on ne pouvoit ſavoir au juſte de quelle contrée chaque troupe étoit originaire, & moins encore à quel degré de population étoit réduite chacune de ces contrées après avoir perdu une ſi grande quantité de ſes habitans; mais il y a lieu de croire que les Nations entiéres prenoient part le plus ſouvent à ces ſanglantes entrepriſes: les femmes, les enfans marchoient quelquefois à la ſuite des armées; quand un peuple, par inquiétude, par pauvreté, ou par l'attrait d'un climat plus doux, avoit réſolu de tranſporter ailleurs ſa demeure. Tous étant ſoldats chez les anciens Scandinaves, on peut conclure qu'ils ont pu remplir toute l'Europe du bruit de leurs armes, & en ravager long-tems diverſes parties, puiſque la quantité des habitans étoit beaucoup moindre que de nos jours.

Quand l'armée étoit en marche, tout le monde, ſoit Généraux, ſoit ſimples ſoldats, aſpiroit également à terminer la campagne par quelque action prompte & déciſive. Leur multitude, Maniere dont les Scandinaves faiſoient la guerre.

leur pauvreté, le défaut de vivres, & des autres précautions qu'on obſerve aujourd'hui, ne permettoient pas à une armée d'attendre long-tems dans le repos les occaſions favorables de combattre. Le butin faiſoit ſouvent ſa plus grande reſſource ; il étoit même ſon principal motif ; d'ailleurs le caractere des Celtes ne ſe ſeroit pas accommodé des délais, ni d'une diſcipline ſévere, ſans laquelle toute la ſcience Militaire eſt inutile. Impétueux & ardens, ils ne ſe battoient avec courage, qu'autant que la premiere chaleur de la paſſion duroit, & qu'ils étoient ſoutenus par l'eſpérance d'un prompt ſuccès.

Les Rois du Nord, ainſi que ceux des autres parties de l'Europe, n'avoient point alors de troupes réglées & tenues conſtamment ſous le drapeau, ſi ce n'eſt un petit nombre de cavaliers armés qui leur ſervoient de gardes. Quand ils vouloient lever une armée, ils convoquoient, comme nous venons de le dire, une aſſemblée générale des hommes libres de la Nation, où l'on levoit des ſoldats, & on marquoit le nombre d'hommes que chaque métairie, village ou bourg devoit fournir ; mais il y a lieu de

de croire que ces ſoldats ne recevoient aucune paye fixe, & que chacun retournoit chez ſoi auſſi-tôt que l'expédition étoit finie, & le butin partagé.

Les plus braves ne pouvant attendre dans l'inaction que leur pays leur offrît de nouvelles occaſions de s'enrichir, & de ſe ſignaler, entroient au ſervice des Nations qui étoient en guerre : c'étoit une coutume générale dans toute la Celtique, & dont les anciennes Hiſtoires nous offrent une infinité d'exemples.

Il eſt bien difficile de dire quelque choſe de plus particulier ſur la Tactique de ces Nations anciennes. Si l'on doit juger des Scandinaves par ce que l'on raconte de divers autres peuples Celtes, nous verrons des furieux qui n'écoutoient dans les combats que l'inſtinct d'une colere aveugle & brutale, ſans prendre conſeil ni du tems, ni des lieux, ni des circonſtances. A la vue de l'ennemi, ils s'élançoient ſur lui avec la rapidité d'une éclair : leur impétuoſité étoit une ivreſſe qui les faiſoit marcher aux coups avec la plus grande joie ; mais ils y alloient ſans aucun ordre, ſouvent même ſans conſidérer ſi l'ennemi pouvoit être forcé dans

ſon poſte. Leurs forces étant ſouvent épuiſées après la premiere attaque, il ſuffiſoit de réſiſter au premier choc pour les vaincre. On apperçoit dans les relations des batailles que les anciennes chroniques nous ont conſervées, que l'autorité du Général étoit grande, & que ſes ordres étoient très-reſpectés, & on doit ſuppoſer que lorſque d'habiles Généraux ont commandé des armées de Scandinaves, ils ont bien ſu y maintenir la ſubordination : il paroît qu'ils étoient dans l'uſage de diſpoſer l'armée en forme de triangle ou de pyramide, dont l'extrémité étoit tournée contre le centre de l'armée ennemie. L'Infanterie ſeule entroit dans la compoſition de ce corps : la Cavalerie en général étoit ſur un pié très-foible dans le Nord ; on avoit ſeulement quelques ſoldats qui ſervoient à pié & à cheval, comme les dragons d'aujourd'hui ; on les plaçoit aux flancs de l'armée. Quand on en venoit aux mains, on pouſſoit de grands cris, on entre-choquoit ſes armes ; on invoquoit à grand bruit le nom d'*Odin* ; quelquefois on chantoit des hymnes en ſon honneur : on faiſoit un retranchement autour du camp avec les bagages ; les

femmes & les enfans y reſtoient pendant la bataille. Les vaincus y cherchoient vainement un refuge dans leur déroute ; car le plus ſouvent leurs femmes ne les y attendoient que pour les tailler en piéces : quand elles ne pouvoient les engager à retourner au combat, elles s'enſeveliſſoient avec leurs enfans dans la commune défaite, plutôt que de tomber entre les mains d'un vainqueur impitoyable.

Telles étoient les funeſtes ſuites de cette inhumanité avec laquelle ces peuples ſe faiſoient la guerre. Les fers & les ſupplices qu'on deſtinoit aux vaincus, privoient les vainqueurs de leurs victimes : ils terniſſoient leur gloire, en détruiſant ſans néceſſité des ennemis qui n'étoient plus à craindre pour eux.

Leurs armes offenſives les plus ordinaires étoient l'*épée*, *la hache d'armes*, *l'arc & les fleches*. L'épée étoit courte, le plus ſouvent recourbée, & pendoit à un ceinturon qui paſſoit ſur l'épaule droite : ils avoient auſſi d'autres épées, qui étoient longues & qui portoient un nom différent. Les braves avoient un ſoin particulier de ſe procurer des épées bien tranchantes, de les orner de divers

Leurs armes offenſives.

caracteres myſtérieux, de leur donner des noms qui inſpiraſſent de l'effroi. La hache d'armes étoit à deux tranchants; celle qui avoit un long manche s'appelloit *hallebarde*, & étoit particuliérement affectée aux *Trabants*; c'eſt-à-dire, à ceux qui faiſoient la garde des châteaux des Rois. Les Scandinaves paſſoient pour être fort habiles à tirer de l'arc; ils faiſoient un grand uſage de cet arme; mais outre ces armes quelques guerriers ſe ſervoient encore de celles qu'ils jugeoient les plus propres à ſeconder leur valeur, comme javelots, frondes, maſſues garnies de pointes, lances & poignards.

Leurs armes défenſives. Le bouclier.

Il n'y avoit pas moins de variété dans leurs armes défenſives. Le bouclier étoit la principale : on en diſtinguoit de deux ſortes; le grand bouclier qui ſe poſoit à terre, couvroit tout le corps, & un plus petit avec lequel on paroit les coups d'épée. Les plus communs étoient de bois, d'écorce ou de cuir. Ceux des guerriers de diſtinction étoient de fer ou de cuivre, peints, gravés, & ſouvent dorés, quelquefois même revêtus d'une lame d'or ou d'argent. Leur forme, leur grandeur varioient beaucoup dans les

divers pays. Ceux des Scandinaves étoient ordinairement un ovale, allongé juſqu'à la hauteur du ſoldat, afin qu'un homme pût y être en ſûreté contre les traits, les fléches, & les pierres qu'on faiſoit voler de toutes parts dans un combat. On s'en ſervoit auſſi communément pour porter les morts en terre, pour épouvanter l'ennemi en frappant deſſus, pour former au beſoin des eſpeces de couverts & de tentes quand on campoit en raſe campagne, & que le tems étoit mauvais. Dans les batailles navales ils n'étoient pas d'une moindre utilité ; car ſi la crainte de tomber entre les mains des ennemis obligeoit quelqu'un à ſe jetter dans la mer, il pouvoit aiſément ſe ſauver à la nage ſur ſon bouclier ; enfin, on ſe faiſoit quelquefois un rempart de boucliers en les ſerrant les uns contre les autres en forme de cercle, & à la fin de la campagne, de retour chez eux, ils les ſuſpendoient aux murs de leur maiſon comme le plus bel ornement dont on pût la décorer.

Tous ces uſages auxquels on faiſoit ſervir le bouclier, augmenterent encore le reſpect des Scandinaves pour cette ſorte d'arme : c'étoit le plus noble em-

ploi du loiſir des héros, que de leur donner un poli qui les rendît éclatans, & d'y repréſenter quelque trait de bravoure, ou d'y former quelque figure qui eut du rapport à leurs inclinations, à leurs exploits, & ſervît à les faire reconnoître, lorſqu'étant armés de toutes piéces leur caſque leur couvroit le viſage

Il eſt à propos de remarquer ici que les Scythes & les Celtes n'ont connu l'uſage des vêtemens qu'aſſez tard. Dans les commencements ils alloient tout nuds ; ils ſe peignoient le corps de diverſes figures, ou ſe le gravoient au moyen d'une infinité de petits points, qu'on imprimoit avec un fer pointu : ces marques ſervoient à diſtinguer les conditions & les familles : on n'en voyoit aucune ſur les eſclaves. Les perſonnes libres, mais d'une baſſe condition, n'en avoient que de petites : celles des nobles étoient grandes, elles leur couvroient preſque tout le corps. Il y a lieu de croire que chaque famille avoit adopté ſon ſymbole particulier, & que quand on ſe fut inſenſiblement mis dans le goût de ſe vêtir, ne pouvant plus ſe diſtinguer par des marques imprimées ſur

le corps, on les transporta sur les boucliers.

Tout le monde ne pouvoit pas porter des boucliers peints ou gravés. Quand un jeune homme étoit pour la premiere fois enrôlé, on lui donnoit un bouclier tout blanc & tout uni, qu'on nommoit *écu d'attente*. Il le portoit jusqu'à ce que, par quelque action d'éclat, il eût obtenu la permission d'y faire graver les marques glorieuses de sa bravoure. C'est par cette raison qu'il n'y avoit que des Princes ou des hommes, distingués par leurs services, qui osassent porter des boucliers ornés de quelque symbole; le commun des soldats ne pouvant guere obtenir, sur-tout dans la suite des tems, une distinction, dont les grands étoient si jaloux.

Dans l'expédition des Cimbres, la plus grande partie de l'armée n'avoit, selon *Plutarque*, que des boucliers blancs. Dans la suite, mais long-tems après, ces symboles, que les guerriers illustres avoient adoptés, passant des peres aux fils, produisirent dans le Nord, comme dans le reste de l'Europe, les *armes* ou *armoiries* héréditaires.

Le *casque* a aussi été connu des Scan- Le casque &c.

dinaves depuis les tems les plus reculés. Les ſimples ſoldats en portoient ſouvent de cuir ; ceux des Officiers étoient de fer, & ſuivant leur rang & leurs facultés, de cuivre doré. La *cotte d'arme*, la *cuiraſſe*, les *cuiſſards*, & les autres parties moins eſſentielles de l'armure, n'étoient que pour ceux qui avoient le moyen de s'en procurer.

Attaque & défenſe des places.

L'art de fortifier & d'attaquer les places étoit preſque inconnu chez ces peuples. Leurs fortereſſes n'étoient que des châteaux, ſitués ſur des ſommets de rochers, & munis de lourdes murailles qui en défendoient les approches. On appelloit ces murailles d'un nom qui ſignifie *dragons* ou *ſerpens*, & on y enfermoit les femmes & les filles de diſtinction, pour les mettre en ſûreté dans un tems où une infinité de braves, diſperſés de tous côtés, cherchoient des avantures glorieuſes.

C'eſt cette coutume qui a donné lieu aux anciens Romanciers d'imaginer tant de Fables, où l'on voit des Princeſſes d'une grande beauté, gardées par des dragons furieux, & de jeunes Héros, qui ne parviennent à les délivrer qu'après avoir terraſſé ces gardes redoutables.

On ne s'emparoit ordinairement de ces forts que par quelque surprise, ou après les avoir tenus long-tems bloqués. Quand ils étoient d'une grande importance, on élevoit des terrasses du côté le plus bas du fort, dans lequel on lançoit, par ce moyen, des fléches, des pierres, de l'eau bouillante, & de la poix fondue : les assiégés, de leur côté, en faisoient autant. Il y a lieu de croire que dans le Nord on a aussi connu autrefois l'usage des Catapultes ou des Baliſtes ; mais il est vraisemblable qu'elles étoient rares & d'une construction fort simples.

§. II.

Expéditions Maritimes des anciens Norvégiens.

QUELQUES redoutables que les anciens Norvégiens ayent été à leurs voisins, & aux peuples mêmes les plus éloignés, c'est par leurs expéditions maritimes qu'ils ont le plus effrayé & ravagé l'Europe. On ne peut lire l'Histoire des huitiéme & neuviéme siécles, sans y voir par-tout avec surprise les mers cou-

vertes de leurs vaiſſeaux, &, d'une extrémité de l'Europe à l'autre, les côtes des pays, aujourd'hui les plus puiſſans, en proie à leurs déprédations & à leurs violences.

Pendant deux cens ans ils dévaſterent preſque continuellement l'Angleterre, & la ſoumirent même pluſieurs fois. Ils firent de fréquentes incurſions en Ecoſſe & en Irlande, ſur les côtes de la Livonie, de Courlande & de Poméranie. Ils pillerent les villes les plus riches des Pays-Bas & de la Friſe : ils déſolerent long-tems les côtes de France & de-là inondant ſes Provinces du Nord : ils ruinerent les Etats de Charles le Chauve, obligerent ſes Succeſſeurs à ſe racheter du pillage par des ſommes immenſes ; formerent deux fois le ſiége de Paris, & finirent par ſe faire céder une des plus belles Provinces du Royaume. Ils porterent ſouvent leurs armes juſqu'en Eſpagne, & pénétrant même dans la Méditerranée, ils ſe firent craindre quelquefois en Italie & en Grece ; enfin, il ne remplirent pas moins le Nord que le Midi de ravages & d'effroi.

Leurs piraterics.

Un peuple, qui ne connoît de profeſſion, de juſtice, de ſalut, & de

moyen de ſubſiſter, que la guerre, ne peut manquer de s'adonner à la piraterie, s'il habite un pays coupé de mers, de lacs & de forêts. Les premiers Grecs n'étoient pas moins pirates que brigands, & les premiers âges de leur hiſtoire nous les repréſentent comme des pirates de profeſſion. Les Scandinaves ne commencerent à le devenir que ſur la fin de cette premiere période des tems du paganiſme ; c'eſt-à-dire, deux ou trois ſiécles avant que d'embraſſer la foi chrétienne.

Dans les tems qui précéderent la naiſſance de J. C. & dans les cinq ou ſix premiers ſiécles qui la ſuivirent, toutes les côtes du Nord & de l'Allemagne n'avoient pas vraiſemblablement de grandes amorces à offrir à l'avidité. Les peuples qui les habitoient, pauvres & aguerris, autant que ceux qui les euſſent attaqués, auroient repouſſé la force par la force. La Bretagne & les Gaules qui commençoient à fleurir ſous la domination des Romains, euſſent pu à la vérité les attirer ; mais ces pays étoient trop éloignés & trop bien défendus, pour que leur dévaſtation pût être le coup d'eſſai des Scandinaves. Il falloit commencer

par armer quelques vaiſſeaux pour ravager les Etats de ſes ennemis les plus voiſins, & s'emparer du petit nombre de navires Marchands qui parcouroient la Baltique. Enrichis inſenſiblement, & engagés, de priſes en priſes, dans les plus grandes expéditions, ils ne furent qu'aſſez tard en état de ſe rendre redoutables aux Nations éloignées: les Anglois, les François, les Flamands, qui poſſédoient déja dans ce tems d'aſſez grandes richeſſes pour tenter des Corſaires, & qui vivoient ſous un gouvernement trop vicieux pour les réprimer, éprouverent les triſtes effets de leur avidité.

Le ſuccès répandit dans toute la Nation le goût des expéditions de ce genre, & dès le commencement du neuviéme ſiécle on vit bien-tôt ſe multiplier ces avanturiers, qui, par un étrange aſſociation d'idées, en commettant, ſans aucun prétexte, les violences les plus horribles, croyoient ſe couvrir d'une gloire auſſi juſte que durable. Du tems de Charlemagne ils s'étoient déja répandus dans les mers voiſines; mais ce Prince ayant eu la précaution de tenir des vaiſſeaux de guerre aux embouchures de tous les grands fleuves de ſon

Empire, & de faire garder ſes côtes, ils furent obligés de ſe contenir dans les bornes qu'il leur preſcrivoit. Sous ſes foibles ſucceſſeurs ils trouverent bientôt les mêmes facilités à courir les mers qu'ils avoient eues avant lui, & à meſure que les diviſions de ces Princes affoibliſſoient leurs peuples, les Scandinaves, enrichis & encouragés, équippoient toujours promptement de plus nombreuſes flottes. La mauvaiſe adminiſtration des Rois Saxons d'Angleterre produiſit le même effet dans cette Iſle, aujourd'hui ſi redoutable par ſa marine.

Les uns & les autres eurent la dangereuſe imprudence d'acheter la paix de ces Pirates, ce qui non-ſeulement eſt en général donner des armes à ſes ennemis, mais avoit encore alors cet inconvénient particulier, que les Chefs de ces armées navales n'ayant aucune autorité les uns ſur les autres, ne ſe croyoient liés que par les engagemens que chacun en particulier avoit pris; de ſorte qu'à peine avoit-on éloigné une bande à force d'argent, qu'il en ſurvenoit une autre toute prête à renouveller l'attaque avec la même fureur, ſi elle n'étoit pas appaiſée par le même moyen. Il faut re-

marquer, pour comprendre l'étrange facilité avec laquelle les Scandinaves pillerent ſi long-tems & vainquirent tant de fois les Anglois & les François, que leur cruauté, qui n'épargnoit rien, & qui a donné lieu à ces douloureuſes lamentations, *à furore Normannorum, libera nos Domine*, avoit imprimé dans l'eſprit des peuples une ſi grande terreur, qu'ils étoient à demi-vaincus à la ſeule vue de ces Pirates; d'ailleurs il n'y avoit rien à gagner avec de tels ennemis, qui ne faiſoient point la guerre comme des troupes réglées, avec un deſſein fixe & ſuivi, mais des irruptions ſubites en cent endroits à la fois.

Cauſes de la puiſſance des anciens Scandinaves ſur mer.

En conſidérant l'état intérieur de la Scandinavie pendant ces ſiécles, où ſes habitans ſe ſont ſi malheureuſement illuſtrés, on trouvera bientôt les cauſes de cette étonnante puiſſance dont ils jouiſſoient au dehors. Nous avons déja remarqué qu'ils négligeoient l'Agriculture qui, entr'autres bons effets, produit celui de faire perdre aux peuples naiſſans, le goût d'une vie errante, & leur ouvre les yeux ſur la néceſſité de la juſtice & ſur les douceurs de la paix, ſans leſquelles il eſt inutile de labourer & de

ſemer. Les troupeaux étoient preſque leur unique revenu ; ils n'étoient obligés ni à ſéjourner conſtamment dans les mêmes lieux, ni attendre le tems des récoltes ; conſéquemment il leur étoit aiſé de lever au moindre ſignal de nombreuſes armées, dès qu'ils pouvoient eſpérer des dépouilles aſſez conſidérables pour les entretenir. La plupart, accoutumés à la mer dès leur enfance, dans un pays que l'eau environne & traverſe en tant d'endroits, ne redoutoient pas les dangers qu'on y court, ou plutôt ils ne connoiſſoient les dangers d'aucune eſpece ; d'ailleurs cet avantage particulier à la navigation d'ouvrir un champ immenſe aux conquêtes & de fournir à un peuple les moyens de porter librement en tous lieux la terreur & les armes, flattant la paſſion favorite des Scandinaves, les engageoit à faire les plus grands efforts pour s'y rendre habiles.

Loin que la profeſſion de Pirate eut rien de flétriſſant parmi eux, ils la regardoient comme la carriere de l'honneur & le chemin de la fortune : il étoit alors établi que ce mot d'honneur, qu'on a déja fait ſignifier tant de choſes, ne ſeroit que le mépris des dangers : delà vient que dans les anciennes chroni-

ques plus d'un brave ſe glorifie d'être un des plus célébres Corſaires du Nord, & que ſouvent les fils des Grands Seigneurs & des Rois faiſoient quelques courſes ſur mer, dès leur jeuneſſe, pour s'illuſtrer, & ſe rendre dignes de commander un jour à leurs compatriotes; c'eſt ce que l'on vit très-fréquemment après que *Haralde aux beaux cheveux* ſe fût emparé de toute la Norvége, juſqu'alors partagée en pluſieurs Souverainetés. Quantité de Princes, de Ducs, ou de Comtes, ſe voyant ainſi chaſſés de leurs poſſeſſions, ſe réfugiérent en *Iſlande*, dans les *Orcades*, les Iſles de *Foro* & de *Schetland*, couvrirent la Baltique de leurs vaiſſeaux, & infeſterent long-tems toutes les côtes de la Scandinavie, ſur leſquelles il n'y eut pendant pluſieurs ſiécles aucune ſûreté pour les Voyageurs.

Adam de Brême qui parcourut le Danemarck, long-tems après que le Chriſtianiſme y eut été reçu, parle des ravages qu'ils y cauſoient; en effet, ils n'étoient pas moins redoutables au Nord qu'à la France ou à l'Angleterre: on étoit obligé de veiller ſur les côtes de Danemarck, de Suéde & de Norvége. Leur nombre

s'accrut même si fort, que dans quelques occasions, & sur-tout sous le Roi *Regner Lodbrog*, il y eut peut-être plus de Scandinaves sur mer que sur terre.

Quand un Prince étoit parvenu à l'âge de dix-huit ans, il demandoit ordinairement à son pere quelques vaisseaux tout équippés pour aller avec ses cliens faire quelque exploit glorieux & utile. Le pere, applaudissant à un desir qui marquoit un courage naissant, on armoit une flotte, dont l'amiral & l'équipage se promettoient réciproquement de ne revenir que chargés de lauriers & de butin. Si l'on avoit reçu quelque injure d'une Nation, c'étoit celle qu'on nommoit pour la premiere victime : souvent aussi le principal but étoit d'exercer des représailles sur quelque Province qui servoit d'asile à d'autres Corsaires. Si deux flottes de Nations différentes se rencontroient en route, c'étoit une occasion de plus de se battre, & on ne la négligeoit pas.

Les vaincus étoient ordinairement mis à mort ; quelquefois on se contentoit de les réduire à l'esclavage. Souvent, par une générosité singuliere, que l'amour de la gloire savoit allier avec la

férocité, ſi l'ennemi qui s'offroit à eux leur étoit beaucoup inférieur; ils mettoient de côté tous les vaiſſeaux qu'ils pouvoient avoir de plus que lui, afin que, ſe battant à forces égales, on ne pût attribuer leur victoire à l'avantage du nombre. Il eſt arrivé auſſi que les Chefs trouvoient plus à propos de terminer le différend par un combat ſingulier; alors ils deſcendoient ſur la côte voiſine : celui qui étoit déſarmé & terraſſé ne vouloit ſouvent point qu'on lui fît grace, & périſſoit ſur le champ de bataille; mais s'il s'étoit courageuſement défendu le vainqueur lui laiſſoit la vie, lui demandoit ſon amitié, & devenoit ſon *Foſterbroder*; c'eſt-à-dire, qu'ils ſe juroient l'un à l'autre une amitié ou fraternité éternelle. Pour gage de cette alliance, les deux héros ſe faiſoient des inciſions au bras ou à la main; ils frottoient leurs armes du ſang qui en ſortoit, ou le mêloient dans une coupe & ſe le donnoient à boire l'un à l'autre; ils ſe couvroient auſſi la tête de gazon, & ſe promettoient par ſerment de ne point laiſſer impunie la mort du premier des deux qui ſeroit tué les armes à la main.

Pluſieurs d'entre ces Prince s Pirates,

attachés à ce métier par les ſuccès & l'habitude, ne le quittoient plus, & ſe piquoient même de paſſer le reſte de leur vie dans leurs vaiſſeaux. Dans les Hiſtoires anciennes on en voit ſe vanter de ce qu'ils n'ont jamais couché ſous un toît immobile, ni bu de bierre au coin du feu.

Les vaiſſeaux de ces Corſaires étoient toujours bien pourvus d'armes offenſives, de pierres, de traits, de cordes, qu'on faiſoit paſſer ſous les plus petits vaiſſeaux, pour les renverſer, de crocs, avec leſquels on forçoit l'ennemi à combattre de près, &c. Tout le monde ſavoit nager, & comme on ſe battoit rarement loin des côtes, les vaincus pouvoient ſe ſauver à la nage. Chaque bande avoit ſes rades, ſes ports, ſes rendez-vous & ſes magaſins affectés: pluſieurs villes du Nord n'ont dû leur proſpérité qu'à l'avantage qu'elles avoient de leur ſervir d'entrepôt & de retraite. Les Princes du Nord ſe firent payer long-tems un tribut conſidérable par ces Corſaires, pour la permiſſion qu'ils leur accordoient de piller les côtes & d'écumer les mersvoiſines. Vaiſſeaux & flottes des Pirates.

La maniere dont on avoit fait le par-

tage du pays en Norvége, montre que tout y étoit dirigé pour avoir des forces maritimes considérables. Chaque division, plus ou moins grande, prenoit son nom de la quantité de vaisseaux qu'elle pouvoit équipper; & en quelques endroits ces noms sont encore en usage. Dans les tems les plus anciens ces flottes n'étoient pas considérables; mais à mesure que la Piraterie eut enrichi les Princes adonnés à cette profession, on en vit paroître sur les mers du Nord, qui étoient composées de cent, deux cents vaisseaux, & même de plus nombreuses. L'Histoire parle d'une flotte de sept cens vaisseaux, conduite par *Harald à la dent bleue*, Roi de Danemarck, & un Seigneur Norvégien, nommé *le Comte Haquin*. Les premiers vaisseaux de guerre dont il est parlé, n'étoient que des espéces de barques à douze rameurs; dans la suite on en construisit qui pouvoient contenir un équipage de cent, & même de cent vingt hommes: ces vaisseaux, dans les IXe, X^e & XIe siécles, devinrent très-communs. Les Rois du Nord faisoient aussi bâtir des navires d'une grandeur extraordinaire, qui ne servoient pas moins à l'ostentation

Voyez la Dissertation du Baron de Holberg, insérée dans le IIIe Tom. des Mémoires de la Société des Sciences de Danemarck, & l'Histoire de Norvége de Torfæus, dans la vie d'Harald & d'Olaus.

qu'à la défenſe : tel étoit celui de *Harald aux beaux cheveux* ; les chroniques parlent avec admiration de ce long navire, nommé le *Dragon*. *Olaus Trygueſon* en avoit un de la même eſpéce, connu ſous le nom du *long Serpent* ; il étoit long, large, haut de bord & fort de planches ; il portoit ſur la poupe la figure d'un ſerpent, ſculpté en bois, & la pouppe étoit toute dorée, ainſi que la proue : il y avoit trente quatre bancs de rameurs, & c'étoit le plus beau & le plus gand vaiſſeau qu'on eût encore vu en Norvége.

§. III.

Etabliſſemens formés à l'occaſion des courſes que les Sandinaves faiſoient ſur mer.

Les expéditions de ces Corſaires ne ſont pas toujours bornées à la dévaſtation de quelque Province, ou à quelque bataille navale. *Harald aux beaux cheveux* ayant achevé la conquête de toute la Norvége, vers l'an 870, & voulant procurer à ceux de ſes ſujets qui habitoient le long des côtes, un repos, dont eux-mêmes ne laiſſoient guere

jouir leurs voiſins, fit défendre à tous les Pirates Norvégiens, ſous de ſéveres peines, d'exercer aucune hoſtilité contre leur parrie. Malgré cette défenſe, le fils d'un *Jarl* ou Duc Norvégien, nommé *Rolf* ou *Roll*, deſcendant, à ce qu'on dit, des anciens Rois de ce pays, & accoutumé dès ſon enfance à dépouiller indiſtinctement tout ce qui ſe préſentoit, fit une deſcente dans la Province de *Viken*, d'où il remonta dans ſes vaiſſeaux chargés d'une énorme quantité de bétail. *Harald*, qui ſe trouvoit dans le voiſinage, fut irrité de ce qu'on avoit oſé enfreindre ſes ordres ſous ſes yeux, & il fit ſur le champ condamner *Rolf* à être banni à perpétuité de la Norvége; envain la mere du coupable alla ſe jetter aux piés du Roi, lui demandant la grace de ſon fils, en lui chantant, ſuivant l'uſage du tems, des vers que les chroniques nous ont conſervés, & dont voici le ſens: *Eſt-ce que le nom de notre race vous eſt devenu odieux? Vous chaſſez de la patrie un des plus grands hommes qu'elle ait produit, l'honneur de la Nobleſſe de la Norvége: à quoi bon exciter le loup à dévorer les troupeaux, errans dans les bois ſans défenſe? Craignez,*

que devenu furieux, il ne vous cauſe un jour de grandes pertes. Le Roi demeura inflexible, & Roll, voyant que le retour dans ſon pays lui étoit interdit, ſe retira avec ſa flotte dans les Iſles Hébudes, au Nord-Oueſt de l'Ecoſſe, où l'élite de la nobleſſe Norvégienne s'étoit réfugiée depuis que le Roi *Harald* s'étoit rendu maître de tout le Royaume. Il fut reçu avec joie par tous ces guerriers, avides de conquêtes & de vengeances, qui n'attendoient plus qu'un chef pour entreprendre quelque glorieuſe expédition.

Roll s'étant mis à leur têre, & ſe voyant en état de ſe rendre formidable, fit voile vers l'Angleterre, qui depuis long-tems ſembloit n'être plus qu'un champ ouvert de toutes parts aux violences & aux ravages des peuples du Nord; mais le grand *Alfred* avoit depuis quelques années rétabli un ſi bon ordre dans la partie de cette Iſle qu'il gouvernoit, qu'après quelques tentatives *Roll*, déſeſpéré de pouvoir y former un établiſſement qui lui tint lieu de la patrie dont il étoit exilé, il ſuppoſa un ſonge ſurnaturel, qui lui promettoit, diſoit-il, un ſort glorieux en France,

& qui ſervit à colorer ſa retraite.

Conquête de la Normandie.

La foibleſſe de Charles le Simple, & la confuſion où ſon Royaume étoit plongé, étoient une raiſon d'eſpérer un heureux ſuccès. Ayant remonté la Seine juſqu'à *Rouen*, il prit bien-tôt cette ville, capitale de la Province, appellée alors *Neuſtrie*, & en ayant fait ſa place d'armes, il s'avança juſqu'à Paris, dont il forma le ſiége. Tout le monde ſait que cette guerre ſe termina par la ceſſion entiére de la *Neuſtrie*, que le Roi Charles fut obligé de faire à *Roll* & aux Norvégiens, pour en obtenir la paix. *Roll* reçut cette Province pour en jouir lui & ſes deſcendants à perpétuité, à titre de Duché, relevant de la couronne de France.

Wilhelm, Gemmat, l. 2, C. 11.

Pour donner une idée des mœurs de ces peuples, que les François appelloient *Normands*, il eſt à propos de remarquer que dans l'entrevue du Roi Charles & du nouveau Duc, celui-ci ne voulut prêter le ſerment de fidélité à ſon Seigneur Souverain qu'en lui mettant les mains dans les ſiennes, & refuſa abſolument de lui baiſer les piés, comme l'uſage, & ſur-tout les Evêques le vouloient. On obtint cependant de lui,

à

à force de prieres, qu'un de ſes gendarmes s'acquitât de ce devoir en ſa place; mais le gendarme que *Roll* avoit chargé de cette commiſſion, leva ſi haut & ſi bruſquement le pié du Roi, qu'il le fit tomber à la renverſe; inſolence dont on ne fit que rire, tant les Normands étoient crains, & le Roi Charles mépriſé.

Peu de tems après on perſuada à *Roll* d'embraſſer le Chriſtianiſme, & il fut baptiſé par l'Archevêque de Rouen dans la Cathédrale de cette ville.

Auſſi-tôt qu'il ſe vit en poſſeſſion de la Normandie, il montra des vertus qui firent le bonheur de cette Province, & mériterent qu'on oubliât ſes injuſtices paſſées. Religieux, ſage, libéral, ce Capitaine des Pirates fut, après *Alfred*, le plus grand & le plus humain des Princes de ſon tems. Loin de traiter la Normandie en pays de conquête, il employa tous ſes ſoins pour la rendre floriſſante. Ce pays étoit ſi déſert & ſi inculte, à cauſe des fréquentes dévaſtations des Scandinaves, que *Roll* n'y put habiter d'abord, & qu'on fut obligé de lui aſſigner la Bretagne pour ſon ſéjour, juſqu'à ce que la Normandie pût nourrir

ſes nouveaux maîtres ; cependant peu d'années après la fertilité du pays ſecondant le ſoin des Normands, elle devint une des plus riches & des plus belles Provinces de l'Europe.

Ce Prince, connu dans la ſuite ſous le nom *de Raoul I*, aſſura, par cette prudente conduite, une riche ſucceſſion à ſes enfans, qui l'augmenterent deux cens ans après, ainſi que tout le monde ſait, par la conquête de l'Angleterre. Les Hiſtoriens François s'accordent avec les chroniques Iſlandoiſes à nous peindre ce Prince comme un homme d'un habileté & d'une ſageſſe peu commune ; généreux, éloquent, infatigable, intrépide, d'une figure noble & d'une taille majeſtueuſe ; c'eſt avec les mêmes traits que pluſieurs autres Princes & Capitaines de l'ancienne Scandinavie nous ſont repréſentés. Tels étoient *Harald aux beaux cheveux*, *Olaus Trygueſon*, *Canut le Grand*, &c: nés avec des qualités vraiment héroïques qu'ils dégradoient par l'injuſtice & l'inhumanité : il ne leur a manqué qu'une autre éducation, une autre Religion, un autre ſiécle, pour être des hommes accomplis.

Découverte de l'Islande.

Ce n'eſt point par cette expédition ſeule, toute importante qu'elle a été, que les Norvégiens ſe ſont diſtingués ſous le régne du Roi *Harald*. L'ambition de ce Prince donna lieu à une autre conquête plus paiſible, & qui, peu célebre dans le reſte du monde, a eu des ſuites fort intéreſſantes pour l'Hiſtoire du Nord.

Non content d'avoir heureuſement rangé ſous ſa domination tous les petits Souverains, ou plutôt tous les petits tyrans qui tenoient depuis long-tems la Norvége dans un état de trouble, de guerres inteſtines, & de foibleſſe, Harald voulut encore les gouverner avec une autorité, dont les peuples du Nord ne connoiſſoient pas même le nom. Il s'empara des Seigneuries les plus conſidérables, ſous divers prétextes, & leva des impôts ſur la Nobleſſe comme ſur le peuple. Tous les pas qu'il faiſoit vers l'autorité abſolue, étoient aſſurés par ſa prudence & ſa valeur; & la plupart des Seigneurs Norvégiens, voyant qu'il étoit inutile d'oppoſer la force à la force, prirent le parti d'abandonner un pays où ils étoient obligés de vivre en ſujets obſcurs, humiliés & apauvris. *Ingolphe*

fut un de ceux qui prirent les premiers le parti de s'exiler volontairement : on dit que la crainte d'être puni d'un meurtre qu'il avoit commis, l'y détermina autant que la tyrannie de *Harald* ; mais ce fut certainement ce dernier motif qui engagea une multitude de familles nobles de Norvége à ſe joindre à lui.

Tous ces illuſtres fugitifs s'étant embarqués dans un Port de Norvége, *Ingolphe*, qu'ils avoient pris pour Chef, les conduiſit, en 874, dans l'Iſle d'Iſlande, que les Norvégiens connoiſſoient ſans doute depuis long-tems, quoiqu'ils n'euſſent pas encore penſé à y envoyer des Colonies ; auſſi-tôt qu'ils commencerent à la découvrir, *Ingolphe*, ſuivant un uſage ancien & ſuperſtitieux, fit jetter en mer une porte de bois, bien réſolu de n'aborder que dans l'endroit où les Dieux auroient marqué ſon habitation en y faiſant arrêter cette porte flottante ; mais les vagues l'ayant pouſſée hors de la vue des Norvégiens, on fut contraint, après d'inutiles perquiſitions, d'aborder dans un golphe, ſitué au Midi de l'Iſle, & qui porte encore aujourd'hui le nom d'*Ingolphe*. *Hiorleif*, ſon beau-frere, s'établit dans un autre endroit, & dès la

premiere année de ſon ſéjour, il fit labourer & ſemer avec ſuccès.

Ils trouverent l'Iſlande entiérement inculte, inhabitée, couverte d'épaiſſes forêts de bouleaux, dans leſquelles on ne pouvoit ſe faire jour que la hache à la main; cependant il paroiſſoit qu'autrefois cette Iſle devoit avoir eu des habitans, ou au moins que des hommes avoient deſcendu ſur le rivage. *Ingolphe* y trouva des croix de bois, & d'autres petits ouvrages, travaillés à la maniere des Irlandois & des Bretons. On ſait que ces peuples avoient déja embraſſé le Chriſtianiſme dans ce tems-là, & l'on peut conjecturer, que des Pêcheurs ayant pénétré juſqu'en Iſlande, après un ſéjour paſſager, y avoient laiſſé par hazard quelques-uns de leurs effets.

Depuis long-tems l'on ne ſeme point en Iſlande; il n'y a plus de forêts, l'on n'y voit que quelques bouleaux courts & minces, en deux ou trois endroits de l'Iſle. Tout ſemble annoncer que ce pays a ſouffert quelque étrange révolution. Les arbres que l'on trouve encore aujourd'hui couchés bien avant en terre, & ſouvent entre les rochers, prouvent qu'on auroit tort de rejetter

trop légérement le témoignage des chroniques anciennes, lorſqu'elles nous peignent l'Iſlande différente de ce qu'elle eſt aujourd'hui.

Le ſuccès de l'expédition d'*Ingolphe* ayant fait du bruit en Norvége, de nouvelles familles s'empreſſerent de chercher un aſile en Iſlande contre l'ambition de leur Roi. Ils emporterent dans leur Iſle une haine violente contre lui, & ils maintinrent leur liberté & leur indépendance avec courage contre les efforts qu'il fit pour les ſoumettre de nouveau. Pluſieurs de ſes ſucceſſeurs tenterent la même choſe avec auſſi peu de ſuccès, & ce ne fut que quatre cens ans après que cette République paſſa ſous la domination de la Norvége, avec laquelle elle fut enſuite unie à la couronne de Danemarck.

Découverte du Groenland.

Environ un ſiécle, après que les Norvégiens ſe furent emparés de l'Iſlande, un Seigneur de ce Royaume, nommé *Tortvald*, étant exilé de ſon pays pour avoir tué quelqu'un en duel, ſe retira dans cette Iſle avec ſon fils *Eric*, ſurnommé le *Roux*, qui, après la mort de ſon pere, fut obligé d'en ſortir pour une cauſe ſemblable : il ſe mit en mer, dé-

couvrit le *Groenland*, & s'y établit. Nous avons donné le détail de cette découverte dans l'Hiſtoire des Groenlandois ; le Lecteur le trouvera dans le Volume précédent.

Découverte des Iſles de Shetland & des Orcades, & d'un nouveau pays, nommé *Vinlande*.

Les Norvégiens ont encore fait la découverte des Iſles de *Shetland* & des *Orcades*, où ils ont laiſſé des colonies ; mais quel doit être l'étonnement en voyant un peuple ignorant & barbare, du fond du Nord qu'il habite, s'ouvrir la route du nouveau monde, & faire cette découverte, qui a changé longtems après la face de l'Europe. Ce fait ſurprenant eſt rapporté & affirmé par les chroniques Iſlandoiſes les plus authentiques ; & d'autres preuves, tirées d'ailleurs, concourent à les appuyer : voici comme cette découverte s'eſt faite.

Il y avoit, diſent ces chroniques, un Iſlandois, nommé *Heriol*, qui, avec ſon fils *Biarn*, alloit toutes les années trafiquer par mer en divers pays, & paſſoit ordinairement l'hiver en Norvége. Ayant été ſéparés l'un de l'autre, le fils crut retrouver ſon pere en Norvége, & alla l'y chercher ; mais il apprit en arrivant que ſon pere étoit allé en Groenland, pays encore peu connu des Nor-

végiens, parce qu'on venoit de le découvrir. *Biarn* ayant réſolu de ſuivre ſon pere par-tout où il iroit, fit voile pour le Groenland : il n'eut aucun guide pour faire cette route ; mais il ſe conduiſit ſur l'obſervation des aſtres, & ſur ce qu'il avoit entendu dire en général de la ſituation du pays qu'il cherchoit. Les trois premiers jours il porta à l'Oueſt ; enſuite le vent s'étant tourné au Nord, & ſoufflant avec violence, il fut obligé d'aller malgré lui vers le Sud. Ce vent ayant ceſſé au bout de vingt-quatre heures, *Biarn* & ſes gens découvrirent de loin une terre, dont ils s'approcherent ; mais voyant qu'elle étoit plate, baſſe, ſans montagnes, & couverte de bois, ils ne voulurent pas y deſcendre, perſuadés que ce n'étoit pas le *Groenland* qu'on leur avoit repréſenté, comme remarquable de loin par ſes montagnes couvertes de neige. Ils firent voile vers le Nord-Oueſt, & apperçurent, chemin faiſant, une Iſle où ils ne s'arrêterent pas : enfin, quelques jours après, ils arriverent au *Groenland*, où *Biarn*, retrouva ſon pere.

L'été ſuivant, c'eſt-à-dire, en 1002, *Biarn* fit un nouveau voyage en Norvége ;

il s'y entretint avec un des principaux Seigneurs du pays, nommé *le Comte Eric*, de la découverte qu'il avoit faite, en paſſant, de quelques Iſles inconnues. Le Comte blâma beaucoup *Biarn* de n'avoir pas eu la curioſité de pouſſer plus loin ſa découverte; & l'y exhorta fortement. *Biarn* étant repaſſé en Groenland, chez ſon pere, on parla ſérieuſement de reconnoître de plus près ces pays. *Leif*, fils de ce même *Eric le rouge*, qui avoit découvert le Groenland, & qui étoit encore le Chef de la colonie qu'il y avoit fondée, voulant s'illuſtrer comme ſon pere, forma le projet d'y aller lui-même, &, ayant engagé *Eric* à ſe joindre à lui, ils équipperent un vaiſſeau avec trente-cinq hommes d'équipages. Comme le vieux *Eric* ſe diſpoſoit à partir, & alloit à cheval joindre ſon vaiſſeau, le cheval effrayé s'abattit ſous lui; il regarda cet accident comme un avertiſſement que le ciel lui donnoit de renoncer à ſon entrepriſe; il s'en retourna chez lui: mais *Leif*, moins ſuperſtitieux, partit ſans perdre de tems.

Il découvrit d'abord le dernier pays que *Biarn* avoit vu & qui étoit le plus

voiſin du Groenland. Ayant fait jetter l'ancre, il deſcendit; mais il n'y trouva que des galets ou pierres plates, ſans aucune verdure; c'eſt pourquoi il l'abandonna après lui avoir donné le nom de *Helleland* ou de *Pays plat*. De-là, après une courte navigation, il paſſa à une autre terre, que *Biarn* avoit auſſi obſervée; c'étoit un pays fort bas, où l'on appercevoit quelques forêts éparſes, & beaucoup de ſable blanc. Il l'appella *Marck-Land* ou *Pays de plaine*. S'étant rembarqué, il découvrit, après deux jours de navigation, une troiſieme terre, dont la côte Septentrionale étoit couverte par une Iſle : il y deſcendit, & trouva des plantes qui portoient des graines auſſi douces que le miel. Il ſe rembarqua enſuite, & fit voile à l'Oueſt pour chercher un port : il entra enfin dans l'embouchure d'un fleuve; il fut porté par la marée juſques dans un lac, d'où ce fleuve ſortoit.

A peine lui & ſes compagnons eurent-ils mis pié à terre, qu'ils planterent des tentes ſur le rivage; mais ils n'oſerent s'en éloigner : ils trouverent dans le fleuve quantité de ſaumons extrêmement

gros. On reſpiroit ſous ce climat un air doux & tempéré; la terre paroiſſoit très-fertile, & les pâturages excellents. Les jours d'hiver y étoient plus longs qu'en Groenland; l'on y voyoit moins de neige qu'en Iſlande : ſatisfaits de ce nouveau ſéjour, ils ſe bâtirent des maiſons & y paſſerent l'hiver.

Mais avant que cette ſaiſon commençât, un Allemand, appellé *Tyrker*, qui étoit venu avec eux, ayant un jour diſparu, *Leif* envoya du monde pour le chercher, & on le trouva après bien des courſes, chantant, ſautant, & témoignant une joie extraordinaire par ſes diſcours & ſes contorſions. Il avoit trouvé des raiſins ſauvages dans un lieu voiſin, qu'il indiqua. Les Groenlandois, curieux de cette nouveauté, s'y firent conduire, & en rapporterent quantité de grappes à leur Chef. *Leif* doutoit cependant que ce fût des raiſins ; mais *Tyrker* l'aſſura, qu'étant né dans un pays où il y avoit des vignes, il connoiſſoit cette eſpéce de fruit à ne pouvoir s'y méprendre. *Leif* ſe rendit à ſes raiſons, & donna à ce pays le nom de *Vinlande* ; c'eſt-à-dire, *Pays de vin.*

Au printems ſuivant il retourna heu-

reuſement en Groenland, mais un de ſes freres, nommé *Torvald*, jugeant que *Leif* avoit laiſſé ſa découverte imparfaite, obtint d'*Eric* ſon vaiſſeau, avec trente hommes d'équipage, & partit. Arrivé en *Vinlande*, *Torvald* ſe ſervit des maiſons que *Leif* avoit fait bâtir; il y paſſa l'hiver, & ſubſiſta de la pêche, qui étoit très-abondante.

Au commencement du printems il prit avec lui une partie de ſon monde, & alla du côté du couchant reconnoître le pays. Ils y découvrirent par-tout des ſituations agréables, des forêts le long des côtes, des rivages couverts d'un ſable blanc, beaucoup d'Iſles ſéparées les unes des autres par de petits bras de mer, peu profonds; mais ils ne virent nulle trace de bêtes féroces ni d'hommes, quoiqu'ils euſſent trouvé un monceau de bois, en forme de pyramide. Après qu'ils eurent employé l'été à cette courſe, ils revinrent en automne reprendre leurs habitations d'hiver. Il ne leur arriva rien de remarquable pendant qu'ils s'occuperent à reconnoître cette partie du pays, ſinon, qu'ayant voulu examiner la côte de l'Eſt & du Nord, le vaiſſeau de *Torvald* fut maltraité par la tempête:

ils passerent le reste de la belle saison à le radouber. *Torvald* fit planter la quille du vaisseau qui avoit été brisée, à l'extrémité d'un cap, qui fut nommé *Kiellard-Næs*, ou *Cap de la quille*. Il se rembarqua ensuite pour aller reconnoître la côte de l'Est, où il donna des noms à divers baïes & caps qu'il y découvrit.

La beauté d'un rivage les ayant un jour engagés à mettre pié à terre, ils apperçurent trois petits bateaux de cuir, dans chacun desquels étoient trois parsonnes tranquilles & à moitié endormies. *Torvald* & ses gens coururent aussi-tôt à eux, les saisirent tous, excepté un seul, &, par une férocité, aussi barbare qu'imprudente, les mirent à mort le même jour.

Peu de tems après, se reposant sur le même rivage, ils furent tout à coup tirés de leur sécurité, par l'arrivée d'une multitude de petits bateaux qui couvroient toute la baïe. *Torvald* ordonna sur le champ à sa troupe de se garantir avec ses planches des traits & des fléches, dont leurs ennemis rempliſſoient l'air. Les sauvages ayant ainsi inutilement employé toutes leurs fléches, prirent la fuite précipitamment après une heure

de combat. Les Norvégiens les appellerent par mépris *Skrœlingues*, c'eſt-à-dire, hommes petits & foibles. Les chroniques diſent, que cette ſorte d'hommes n'a point de forces ni de courage. *Arngrimus* ajoute, que ces *Skrœlingues* ſont le même peuple qui habite l'Oueſt du Groenland, & que les Norvégiens, établis dans ce pays, avoient donné le même nom aux Sauvages qu'ils y avoient trouvés.

Torvald cependant reçut la peine due à ſon inhumanité; ſeul de tout l'équipage il fut bleſſé mortellement & mourut peu de tems après. Il y a apparence qu'il avoit déja quelque teinture du Chriſtianiſme, qui commençoit alors à ſe répandre dans le Groenland Norvégien, puiſqu'il ordonna, qu'en l'enterrant, on mît une croix à ſes piés, & une autre à ſa tête. Son corps ayant été enterré à la pointe du cap, où il avoit projetté de s'établir; ce cap fut appellé, à cauſe de ces croix, *Kroſſa-Næs*, ou *Korſnæs*. La ſaiſon étant trop avancée pour ſe mettre en mer, l'équipage paſſa le reſte de l'hiver en *Vinlande*, & n'arriva en Groenland qu'au printems ſuivant. Le vaiſſeau étoit chargé de ſeps de

vigne & de tous les raiſins qu'on avoit pu conſerver.

Lief avoit un troiſiéme frere, nommé *Torſtein*, qui, ayant appris la mort de ſon frere *Torvald*, s'embarqua la même année ſur ſon vaiſſeau avec ſa femme, appellée *Gudride*, & vingt hommes d'équipage. Il ſe propoſoit principalement dans ce voyage d'emporter le corps de ſon frere en Groenland, pour lui faire faire des funérailles convenables à ſon rang ; mais pendant tout l'été les vents furent orageux & contraires, & après d'inutiles efforts Torſtein fut rejetté en Groenland, ſur une côte fort éloignée de la colonie Norvégiene. Il y fut retenu par la rigueur de l'hiver, privé de tout ſecours, & expoſé à l'intempérie d'un climat ſi rude. Une maladie contagieuſe enleva la plupart de ſes compagnons, & *Torſtein* lui-même périt. *Gudride*, ſa veuve, eut ſoin du corps de ſon époux, qu'elle emporta au printems ſuivant, & le fit enſuite mettre dans le tombeau de ſa famille.

Juſqu'ici nous n'avons vu faire aux Norvégiens que de foibles efforts pour s'établir en *Vinlande*. L'année qui ſuivit la mort de *Torſtein* fut plus favorable

au projet d'y établir une colonie. Un riche Islandois, nommé *Torfin*, vint de Norvége en Groenland avec une nombreuse suite : il fit connoissance avec *Leif*, qui depuis la mort de son pere *Eric*, gouvernoit le nouveau peuple ; il en obtint la permission d'épouser *Gudride*, & acquit par ce mariage les droits que Torstein avoit sur les établissemens de *Vinlande*. Peu de tems après *Torfin* partit pour s'en mettre en possession, suivi de *Gudride* & de cinq autres femmes, outre soixante matelots, une quantité de bétail, & en un mot tout ce qui lui étoit nécessaire pour faire réussir une entreprise de ce genre. A son arrivée il trouva sur la côte une baleine, dont il se saisit, ce qui lui fut très-avantageux pour la subsistance de sa troupe ; d'ailleurs les pâturages de cette contrée étoient si gras & si abondants, qu'un taureau qu'ils avoient amené avec eux, devint en peu de tems d'une force & d'une férocité extraordinaires.

Le reste de la belle saison, & l'hiver se passerent à prendre toutes les mesures nécessaires pour s'affermir dans le pays & s'y procurer toutes les commodités possibles. L'été suivant les *Skrœlingues*

ou naturels du pays, vinrent en foule avec diverſes marchandiſes pour commercer avec les Norvégiens : on remarqua que les cris du taureau effrayerent ſi fort les Sauvaves, qu'ils ſe jetterent en foule dans la maiſon de *Torfin*, dont ils en foncerent les portes avec une extrême précipitation. On fit avec eux quelques échanges ; mais *Torfin* défendit expreſſément de leur donner des armes, quoi que ce fût la choſe pour laquelle ils témoignerent le plus de paſſion. Les femmes des Norvégiens leur offrirent différentes ſortes de laitages, qui leur plurent ſi fort, qu'ils venoient en foule en demander en échange de leurs pelleteries ; mais il s'éleva entre les Norvégiens & les Sauvages quelques difficultés, qui obligerent ceux-ci à ſe retirer, & *Torfin*, pour prévenir toutes ſurpriſes de leur part, fit environner d'une forte paliſſade les maiſons de la colonie.

L'année ſuivante il ne ſe paſſa rien de remarquable. Les *Skrœlingues* vinrent offrir leurs marchandiſes, & ſolliciter les Norvégiens de leur donner des armes. Comme on perſiſtoit à leur en refuſer, un d'entr'eux déroba une hache, & s'en retourna fort ſatisfait vers ſa troupe.

Voulant faire l'eſſai de cet inſtrument inconnu, il en donna un grand coup à un de ſes camarades, qui tomba mort ſur la place : tous ceux qui en furent témoins demeurent immobiles d'étonnement, juſqu'à ce qu'un d'entr'eux, qui, par ſa taille & par ſon air, ſembloit être ſupérieur aux autres, s'avançant, prit la hache, l'examina longtems, & la jetta enſuite avec indignation dans la mer, auſſi loin qu'il lui fut poſſible.

Après un ſéjour de trois ans, *Torfin* s'en retourna dans ſa patrie avec des raiſins & pluſieurs marchandiſes précieuſes. Le bruit s'en répandit dans le Nord, & pluſieurs perſonnes, attirées par la curioſité & l'appas du gain, voulurent aller en *Vinlande*. L'Auteur de la chronique, nommée le *Manuſcrit de Flatey*, remarque que *Torfin*, après quelques voyages, finit ſes jours en Iſlande; qu'il y bâtit une très-belle maiſon, où il vécut comme un des premiers Seigneurs du pays; qu'il avoit un fils, nommé *Snorro*, qui étoit né en *Vinlande*; que *Gudride*, ſa femme, fit, après ſa mort, un voyage à Rome, & qu'à ſon retour, ſe conſacrant uniquement à Dieu, elle

finit ſes jours dans un cloître d'Iſlande, près d'une Egliſe que ſon fils avoit fait bâtir.

Deux freres, nommés *Helgue* & *Finbog*, Iſlandois de naiſſance, étant allés en Groenland, ſe laiſſerent perſuader d'équipper deux vaiſſeaux pour faire un voyage à la nouvelle colonie de *Torfin*. *Freidis*, fille d'*Eric le Roux*, les y accompagna; mais cette femme, qui étoit méchante, excita, pendant ſon ſéjour eu *Vinlande*, des troubles dans la colonie, qui ſe terminerent par le maſſacre de trente perſonnes. Après cette cruelle ſcene, *Freidis* n'oſant plus reſter en *Vinlande*, ſe réfugia chez *Leif*, ſon frere, en Groenland, où elle vécut le reſte de ſa vie, mépriſée & haïe de tout le monde. *Helgue* & *Finbog* avoient été du nombre des malheureuſes victimes: il eſt vraiſemblable que ceux qui échapperent s'établirent dans le pays.

Voilà en abrégé ce que l'on trouve dans les anciennes Annales Iſlandoiſes ſur cette ſinguliere expédition. Comme elles n'en ont parlé que par occaſion, on ne doit pas être ſurpris du ſilence qu'elles gardent ſur les ſuites de cet événement. Il y a lieu de conjecturer que

l'on continua encore long-tems de faire des voyages en *Vinlande* ; mais que toutes ces courſes poſtérieures n'ayant plus rien de particulier, les Hiſtoriens ſe ſont contentés de rapporter celles qui ont contribué à la découverte du pays & à la fondation de la colonie.

Cependant il eſt encore parlé pluſieurs fois de la *Vinlande* dans les chroniques Iſlandoiſes. Il y en a une que les critiques ont toujours rangée dans la claſſe des plus authentiques, qui fait expreſſément mention d'un Prêtre Saxon, nommé *Jean*, qui, après avoir pendant quatre ans ſervi l'Egliſe d'Iſlande, alla en *Vinlande* pour convertir la colonie Norvégienne : il y fut condamné à mort. En 1121, un Evêque de Groenland, nommé *Eric*, s'y rendit auſſi dans la même vue ; mais on ignore quels furent ſes ſuccès.

Depuis ce tems il paroît que la *Vinlande* commença peu à peu à être oubliée dans le Nord. Le Groenland chrétien étant perdu, l'Iſlande entiérement déchue de ce qu'elle avoit été, le Nord ravagé par la peſte, & affoibli par les diviſions inteſtines, on en perdit entiérement le ſouvenir.

Le témoignage des chroniques Islandoises se trouve confirmé d'une maniere positive par celui d'*Adam de Brême* : cet Historien étoit un vertueux Ecclésiastique, qui tenoit presque tout ce qu'il raconte de la bouche de diverses personnes illustres, & du Roi de Danemarck lui-même, avec lequel il s'est souvent entretenu pendant le séjour qu'il a fait dans ce Royaume. Il écrivoit, environ quarante-six ans après la premiere découverte de la Vinlande. « *Suenon Estridsen*, Roi de Danemarck, m'a raconté, dit cet Historien, que plusieurs »personnes avoient trouvé encore une »Isle dans cet Océan qui baigne la Norvége ou le *Finmarck*; que cette Isle »s'appelle *Vinlande*, parce que les »vignes y viennent d'elles-mêmes; & »nous savons, non par des oui-dires »fabuleux, mais par le rapport certain »des Danois, que les fruits y croissent »sans culture ». L'Historien ajoute, qu'en s'avançant au-delà vers le Nord, on ne trouve plus qu'une mer immense, couverte de glaces énormes, & toujours enveloppée de ténebres. « C'est ce qu'a »éprouvé, dit-il, Harald, Prince des »Norvégiens, très-expérimenté, qui,

» voulant ſavoir l'étendue de l'Océan » ſeptentrional, y alla avec pluſieurs » vaiſſeaux ; mais les bornes du monde » s'étant couvertes à leur vue de profon- » des ténebres, ils eurent peine à ſe » ſauver de l'abîme immenſe qui étoit » devant eux ».

La relation des chroniques eſt trop bien circonſtanciée & trop bien confirmée par l'autorité que nous venons de rapporter, pour qu'on puiſſe douter que les Norvégiens de Groenland n'ayent abordé en effet ſur quelques côtes de l'Amérique ſeptentrionale. Leur extrême hardieſſe, la grande expérience qu'ils avoient de la navigation, leur goût pour toutes les entrepriſes extraordinaires, ſont aſſez prouvées par pluſieurs autres expéditions ; mais il n'eſt pas facile de s'aſſurer de l'endroit où ils s'établirent, & de l'état actuel de cette ancienne colonie.

Torfæus, Ev. de Bergen, Pontoppidan.

Cependant on peut s'en tenir aux conjectures de pluſieurs Écrivains, qui penſent que les deſcendants de cette ancienne colonie Norvégiene ſe trouvent encore dans l'Iſle de *Terre-Neuve*, que les François poſſédent aujourd'hui ; en effet, outre que la ſituation de cette

Iſle paroît aſſez convenir aux diverſes circonſtances, rapportées par les Annaliſtes Iſlandois, & ſur-tout à la latitude qu'ils donnent au pays, découvert par les Norvégiens, on trouve dans les relations des Voyageurs qui ont parcouru l'Amérique ſeptentrionale, d'autres traits de conformité aſſez remarquables.

Le Pere Charlevoix qui a fait un voyage dans cette partie du monde, par ordre du Roi de France, rapporte dans ſon Hiſtoire générale de la Nouvelle France, qu'il y a à *Terre-Neuve* un peuple, qui par la barbe, la couleur, & les autres marques de cette eſpéce, eſt diſtingué du reſte des habitans de ces contrées. « Les *Eſquimaux*, dit-il, reſ-» ſemblent autant aux *Patagons*, que le » pays qu'ils habitent reſſemble aux côtes » du détroit de *Magellan*; c'eſt un » peuple féroce qui mange toute crue la » chair des animaux. Leurs yeux ſont » petits, leurs cheveux blonds; leur » peau eſt blanche, & ils ont beaucoup » de barbe. Toutes ces marques les diſ-» tinguent de tous leurs voiſins, & pour-» roient faire croire qu'*ils tir*ent leur » origine des Norvégiens Groenlandois: » ce qu'il y a de certain, c'eſt que les

» Esquimaux n'ont rien de commun, ni » pour le langage ni pour les mœurs, ni » pour la maniere de vivre avec les peu- » ples du *Canada* même leurs plus » proches voisins ».

Histoire générale des Pays, & peuples de l'Amérique.

» La Nation des Esquimaux, dit un » autre Ecrivain, habite depuis le cin- » quante-deuxieme degré de latitude, » jusqu'au soixantiéme, entre la baïe *de* » *Hudson* & le golfe, près de Belle-Isle où » le continent de *Laborador* est séparé de » l'Isle de *Terre-Neuve*. Cette Nation a » des coutumes si singulieres & si peu » ressemblantes à celles des autres Sau- » vages de l'Amérique, leur figure mê- » me est si différente des autres habitans » de cette partie du monde, qu'il semble » qu'on doit leur attribuer une origine » différente. Ils sont de grande taille, » bien faits, & beaucoup plus beaux que » les autres Sauvages. Ils portent la bar- » be; leurs cheveux sont frisés, & ordi- » nairement noirs : ils les coupent au- » tour des oreilles. Plusieurs les ont » blonds, & d'autres roux, *comme* » *les Peuples septentrionaux de l'Eu-* » *rope*. Leur nom d'*Esquimaux* semble » être formé d'un mot de la langue des » *Abénaquis Esquimansic*, qui signifie

hommes

» *hommes qui mangent de la chair crue* ;
» & en effet, ils ſe nourriſſent de la
» chaſſe, de la pêche, & mangent le
» gibier & le poiſſon crud & encore ſan-
» glant. Les autres Sauvages leur ont en-
» core donné un autre nom, qui peut ſe
» rendre par celui de *fugitifs* ; ce n'eſt
» pas qu'ils veuillent les accuſer de man-
» quer de courage, mais c'eſt parce que
» leur inquiétude & leur impétuoſité na-
» turelle les engage à vivre dans une dé-
» fiance continuelle, à être en garde les
» uns contre les autres, & à fuir le com-
» merce des autres Nations. .... Quel-
» ques perſonnes prétendent, que ce
» peuple tire ſon origine de certains *Biſ-*
» *cayens* qui ont été jettés ſur cette côte
» par la tempête ; mais tout ce qu'on a
» obſervé de leurs coutumes, me per-
» ſuade qu'ils ont une origine plus an-
» cienne. Je croirois plutôt qu'ils ſont
» ſortis dans les anciens tems des Iſles
» Britanniques, ou des Orcades, & l'on
» pourroit penſer qu'ils ſont un reſte de
» ces Cambriens ou Gallois qui ſortirent
» du pays de Galles dans le douziéme
» ſiécle, ſous la conduite d'un de leurs
» Princes, nommé *Madoc*, & qui, au
» rapport de *Paul David*, dans ſon

» Hiſtoire de Galles, allerent découvrir » de nouveaux pays à l'Oueſt ; ſi tous » ces voyages ne ſont cependant pas une » fiction, & ſi d'ailleurs ces peuples ne » paroiſſent pas avoir toujours été payens, » puiſqu'on ne trouve point parmi eux » le moindre veſtige du Chriſtianiſme ».

Cette preuve, qui eſt concluante contre le voyage des Gallois, eſt favorable à celui des Norvégiens, parce que ces derniers ne découvrirent l'Amérique que quand on commençoit à prêcher la foi chrétienne en Norvége, où elle ne devint que très-long-tems après la croyance dominante & univerſelle du pays ; d'ailleurs, comme le Roi Olaus Triggueſon employoit des moyens extrêmement violens pour la faire embraſſer à ſes ſujets, pluſieurs d'entr'eux aimerent mieux abandonner leur patrie, que d'adopter une doctrine pour laquelle ils avoient beaucoup de répugnance, & il paroît naturel de chercher plutôt parmi ces exilés ceux qui allerent découvrir de nouvelles terres, que parmi ceux, qui, devenus chrétiens, pouvoient reſter librement dans leur patrie.

ARTICLE VIII.

Mœurs & Uſages des anciens Scandinaves.

§. I.

Occupations journalieres de ces Peuples.

CE que l'on a vu précédemment de la paſſion des Scandinaves pour les armes, peut ſuffire pour donner une idée de leurs uſages & de leurs mœurs; en effet, on reconnoît par-tout dans leur genre de vie & dans leurs coutumes, l'empreinte marquée de cette paſſion; on la reconnoît dans leurs occupations ordinaires, & juſques dans leurs amuſemens.

La plus grande partie de leur vie ſe paſſoit dans les camps & dans les armées; tantôt ſur mer & tantôt ſur terre : dans des combats réels, ou dans des préparatifs de combats. Quand ils étoient forcés à vivre en paix, la guerre faiſoit encore cependant leurs plus vifs plaiſirs : il

y avoit des revues, des batailles ſimulées, qui devenoient quelquefois ſérieuſes, & d'autres divertiſſemens militaires de cette eſpéce. Le reſte du tems étoit ordinairement employé à chaſſer, à s'entretenir des affaires publiques, à boire & à dormir.

Tel étoit le genre de vie des Germains dans les anciens tems. *Quand ils ne vont point à la guerre*, dit Tacite, *ils paſſent le tems à boire ou à dormir. Les plus braves gens parmi eux ne font rien : on laiſſe la conduite du ménage & de la famille aux femmes, aux vieillards & aux infirmes ; le reſte paſſe tout le jour à ne rien faire, par une étrange contrariété de nature de ne pouvoir vivre en repos & d'aimer tant l'oiſiveté.*

Les Auteurs Grecs & Romains font à tous les Celtes les mêmes reproches, & il eſt aiſé de comprendre que des peuples qui attachoient des idées de mépris à toute eſpéce de travail de corps & d'eſprit, n'avoient le plus ſouvent rien de mieux à faire que de dormir. Ce préjugé, auſſi oppoſé à la raiſon qu'au bonheur des hommes, ayant été autrefois commun à tous les peuples de l'Europe, ſans exception, il eſt inutile de

nous arrêter à décrire les effets qu'il eut dans le Nord.

§. II.

Goût des Scandinaves pour les plaisirs de la table.

APRÈS le plaisir de passer son tems dans le sommeil & l'oisiveté, un homme libre mettoit au nombre des plus grands celui d'assister souvent à des repas solemnels. On a vu que l'espérance d'un festin éternel peupla le Nord de héros & de braves. Dans des pays plus chauds on a imaginé d'autres délices, d'autres récompenses : tous les peuples ignorans cedent sans résistance & sans scrupule à l'influence du climat. Chez les Celtes il n'y avoit point d'assemblée d'un peuple ou d'un canton, point de fête civile ou religieuse, point de jour de naissance, de mariage ou d'obsèques, qui fût bien solemnisé, point d'amitié ni d'alliance qui fût bien cimentée si le festin n'avoit été de la partie. *Pelloutier, Hist. des Celtes.*

Il est aussi parlé continuellement de festins dans les monumens historiques de l'ancienne Scandinavie. Deux freres *Arngrinus,*

Iſlandois célébrant les obſeques de leur pere, donnerent un feſtin à douze cens perſonnes qui y étoient venues, & les régalerent pendant quatorze jours. Un autre Iſlandois régala pendant le même tems neuf cens perſonnes, & les renvoya avec des préſens. La même choſe ſe faiſoit auſſi très-ſouvent en Norvége & dans le reſte du Nord.

Tacite a remarqué, que chez les Germains la table des grands Seigneurs étoit la ſolde de la Nobleſſe; ils ne pouvoient mieux réuſſir à s'attirer un grand nombre de cliens qu'en donnant des repas magnifiques & fréquens. Les Germains délibéroient à table des choſes les plus importantes, de l'élection des Princes, de la paix, de la guerre, &c. Le lendemain ils examinoient ce qui avoit été conclu la vieille., eſtimant, ajoute cet Hiſtorien, *qu'il falloit conſulter dans un tems où l'on ne ſonge point à ſe déguiſer ni à feindre, & prendre ſa réſolution lorſqu'on eſt de ſang froid.*

Tous les Celtes étoient dans l'uſage de boire à ces feſtins de la bierre ou du vin, s'ils pouvoient en avoir dans des cruches de terre ou de bois, ou dans

des cornes de bœufs ſauvages, dont leurs forêts étoient pleines, ou enfin dans les crânes de leurs ennemis. Le plus diſtingué de l'aſſemblée prenoit le premier vaſe, ſe levoit, ſaluoit ſon voiſin ou celui qui le ſuivoit, en dignité, en l'appellant par ſon nom, vuidoit la coupe, & après l'avoir fait remplir, la préſentoit à celui qu'il avoit nommé. Comme les conviés buvoient l'un après l'autre, celui qui buvoit le premier diſoit à ſon voiſin en le ſaluant : *je bois avant vous, & je ſouhaite que ce breuvage vous faſſe autant de bien qu'à moi-même.* Par-là il donnoit une eſpece d'aſſurance à celui qui le ſuivoit qu'il n'y avoit ni poiſon ni maléfice dans la coupe.

De cet uſage des Celtes, eſt venu celui de boire à la ſanté des conviés; mais on ignore ſi celui de boire en l'honneur des Dieux étoit également commun aux mêmes peuples, ou s'il a été ſeulement connu de quelques Nations du Nord. « Dans les feſtins ſolemnels, tels que ceux qui ſuivoient »les ſacrifices, dit *Snorro Sturleſon*, »on vuidoit d'abord ce qu'on appelle *la* » *coupe d'Odin*, pour obtenir la victoire »& un régne glorieux; enſuite la coupe

» de *Niord* & celle de *Frey* pour avoir » une saison fertile ; après quoi plusieurs » avoient coutume de boire encore une » coupe pour *Braye*, Dieu de l'éloquence, » & de la Poésie ». Les Scandinaves étoient si fort attachés à cet usage, que les premiers Missionnaires ne pouvant l'abolir, se contenterent de substituer à leurs fausses Divinités Jesus-Christ & les Saints, à l'honneur desquels ils burent religieusement pendant plusieurs siécles. Dans les tems du Paganisme ils buvoient de même en l'honneur des Héros ou de leurs amis, morts glorieusement ; enfin, c'étoit aussi principalement dans les festins que se formoient & que se cimentoient ces confraternités dont il est si souvent parlé dans les anciennes chroniques : il y avoit peu de braves qui ne fussent membres d'une ou de plusieurs. La principale régle à laquelle on s'y astreignoit, étoit de défendre ses confreres en toute occasion, & de venger leur mort aux dépens de sa propre vie. Ce serment se prêtoit & se renouvelloit dans des festins qui avoient aussi leurs loix. Quand le Christianisme eut été reçu dans le Nord, ces confrairies subsistoient encore ; mais elles changerent

peu à peu d'objet. Comme il fut défendu d'y nourrir des projets d'inimitié & de vengeance, l'intempérance & l'yvrognerie reſterent ſeules : plus de deux cens ans après que les Scandinaves eurent embraſſé la foi, ils avoient encore des Confrairies, dont les plus grands Seigneurs étoient membres, particuliérement celle dont les ſtatuts ſe trouvent dans un Manuſcrit du treiziéme ſiécle, cité par Bartholin.

Les déſordres, occaſionnés par ces aſſemblées, ne faiſant qu'augmenter, les Conciles furent enfin obligés de les défendre ; mais ils ne réuſſirent que fort tard à les détruire ; peut-être même doit-on regarder quelques-unes de celles qui ſubſiſtent de nos jours comme un reſte de ces anciennes Confrairies Celtiques, à moins qu'on n'aime mieux croire que le même principe en a ſuggéré l'idée en différents tems & en différents lieux ; ce qui paroît également vraiſemblable.

§. III.

Maniere dont les Scandinaves en uſoient avec les Femmes.

QUOIQU'EN général on ait raiſon de dire que les hommes naiſſent peu voluptueux dans le voiſinage du Nord, cette paſſion, qui fait un des nœuds les plus forts, comme un des plus grands charmes de la ſociété, n'a pas laiſſé dans ces âges ruſtiques, dont nous parlons, de ſe déguiſer par bien des formes, & d'être un des principaux reſſorts des grands & des petits événemens; mais à cet égard, comme dans la plupart des choſes, les Celtes, & particuliérement les Scandivaves, avoient une façon de penſer toute oppoſée à celle des Aſiatiques, & de quelques peuples du Midi.

Ces derniers, par un contraſte ſingulier, & ſouvent ordinaire, ſemblent de tout tems avoir eu pour les femmes beaucoup de paſſion & très-peu d'eſtime. Ils ne faiſoient, dans leur commerce avec le ſexe, que paſſer de l'adoration au mépris, & des ſentimens d'un amour idolâtre à ceux d'une jalouſie in-

humaine, ou d'une indifférence dédaigneuſe, & plus inſultante encore; eſclaves & tyrans tout-à-la fois, ils ne leur demandoient point de raiſon, & oublioient la leur avec elles.

Chez les Scandinaves, les femmes étoient moins regardées comme les objets d'une volupté ſenſuelle, que comme des égales & des compagnes, dont l'eſtime, auſſi précieuſe que les faveurs, ne pouvoit être acquiſe & méritée que par des égards, des procédés généreux, & des efforts de courage & de vertu.

L'idée qu'on s'eſt faite de la dureté du caractere des anciens peuples du Nord, paroîtra fort difficile à concilier avec une façon de penſer qui ſuppoſe autant de délicateſſe; cependant il eſt probable que ce ſont ces mêmes Nations qui ont le plus contribué à répandre dans toute l'Europe cet eſprit d'équité, de modération, & de généroſité dans la maniere de ſe conduire avec les femmes, qui fait aujourd'hui un des caracteres diſtinctifs de nos mœurs.

Qu'il y ait eu une parfaite égalité & une entiere liberté entre les femmes & les hommes chez les peuples du Nord, c'eſt ce qu'on doit attendre de ces âges,

où les fortunes des citoyens étoient bornées & preſque égales, où les mœurs étoient ſimples, où les paſſions ne ſe développoient que tard & avec la raiſon, où elles étoient modérées par un climat rigoureux & par un genre de vie très-dur, & où le Gouvernement enfin n'avoit d'autre but que de maintenir & d'étendre la liberté. Les Scandinaves, ces hommes ſi fiers, qu'aucune Puiſſance n'auroit pu contraindre à plier, quand il s'agiſſoit des femmes, ſembloient n'être plus ſi jaloux de leurs droits & de leur indépendance.

Si nous remontons juſqu'aux principes de la Religion des Celtes, nous y trouverons une preuve, & peut-être une des principales cauſes de l'eſtime & de la déférence qu'ils avoient pour les femmes. Nous avons remarqué plus haut, qu'un des dogmes les plus révérés de ces peuples étoit celui qui faiſoit intervenir l'influence de la Divinité juſques dans les plus petites choſes, & qui établiſſoit, que tout phénomene, ſans exception, n'étoit qu'une maniere dont elle manifeſtoit ſa volonté à ceux qui ſavoient comprendre ce langage; par là, tous les mouvemens involontaires des hommes,

leurs viſions, leurs deſirs ſubits & imprévus, devenant des avertiſſemens ſalutaires du ciel, méritoient l'attention la plus ſérieuſe, & attiroient un reſpect univerſel à ceux qui ſervoient ainſi le plus fréquemment d'organe à une Divinité bienfaiſante; mais les femmes paroiſſoient bien plus dignes que les hommes de remplir cette fonction, parce qu'elles ſont plus aſſujetties qu'eux aux loix du tempérament, & qu'elles ſemblent en agiſſant obéir moins à la réflexion qu'à l'inſtinct de la nature & du ſentiment; c'eſt ce que *Tacite* confirme d'une maniere formelle. *Les Germains*, dit-il, *ſont dans l'opinion qu'il y a quelque choſe de divin & de prophétique dans les femmes; ils ſe gardent bien de mépriſer leurs conſeils ou de négliger leurs oracles.*

Il n'eſt pas douteux que cette maniere de penſer n'ait été celle des Scandinaves; auſſi les voit-on inſéparables de leurs femmes, les menant avec eux dans les expéditions les plus éloignées, écoutant leurs avis avec reſpect: ils craignoient même autant dans les déroutes les reproches dont elles les accabloient, que les coups de leurs ennemis.

Ajoutons à l'autorité de *Tacite*, que chez les Celtes les hommes, uniquement occupés de la guerre & de la chaſſe, laiſſoient à leurs femmes le loiſir & le ſoin d'acquérir diverſes connoiſſances utiles, qui les faiſoient regarder par leurs maris comme des oracles & des prophéteſſes. Elles faiſoient une étude des propriétés des ſimples, de guérir les bleſſures, & dans ce tems cet art étoit auſſi myſtérieux que le beſoin en étoit fréquent. Les anciennes chroniques du Nord nous apprennent, que c'étoit toujours des filles ou des femmes qui panſoient les bleſſures de leurs amants ou de leurs maris : d'un autre côté elles excelloient à expliquer les ſonges, ſans doute à cauſe de l'attention particuliere qu'elles y donnoient & de la foi qu'elles y ajoutoient.

Dans un tems où la Piraterie & le goût des avantures cauſoient tant de ravages, les femmes, & celles ſur-tout que leur beauté rendoit célebres, avoient quelquefois beſoin de libérateurs & très-ſouvent de défenſeurs : tous les jeunes guerriers ſe chargeoient du ſoin de les protéger, & cette occupation leur promettoit des lauriers, qui flattoient au-

tant leur penchant pour ce ſexe, que leur paſſion pour une vie errante & vagabonde. Après quelques courſes pénibles, conſacrées à la défenſe des femmes, un brave les reſpectoit plus que jamais, & il ſe croyoit bien récompenſé quand il obtenoit la main de celle, en faveur de laquelle il s'étoit diſtingué par ſon courage & ſon intrépidité. Des alliances de cette eſpéce devinrent honorables dans la façon de penſer de ces peuples, & l'émulation multiplia le nombre des Chevaliers galants.

Les femmes prirent de-là l'idée d'une certaine fierté, & s'accoutumerent à ſe croire auſſi néceſſaires à la gloire des hommes, qu'à leurs plaiſirs. Celles qui avoient eu pluſieurs défenſeurs ne cédoient qu'aux pourſuites du plus vaillant; celles qui n'avoient point été dans le cas d'être défendues, vouloient qu'un amant eut prouvé dans quelqu'occaſion qu'il étoit capable de braver au beſoin toutes ſortes de dangers pour elles.

Ces motifs ſuffiſoient pour enflammer les hommes du deſir de ſe ſurpaſſer les uns & les autres, & de faire briller leur audace & leur intrépidité : le caractere même des femmes ne laiſſoit que ce

moyen glorieux de gagner leurs cœurs. Naturellement vertueuſes, elles n'étoient acceſſibles que par tout ce qui étoit bravoure & valeur : élevées dans les mêmes préjugés que les hommes ſur ce qui conſtitue le véritable honneur, elles étoient inſtruites de bonne-heure à mépriſer ceux qui paſſoient leur jeuneſſe dans une obſcure tranquillité.

Tous les monumens hiſtoriques de l'ancienne Scandinavie confirment ces vérités, & nous portent à conjecturer, que la Chevalerie a commencé dans le Nord, & que c'eſt de-là qu'elle s'eſt répandue en Eſpagne, en France, en Italie, en Angleterre, avec les Scandinaves qui s'y établirent. Pour donner une idée de cette Chevalerie, nous allons mettre ſous les yeux du Lecteur quelques traits de la galanterie & de l'intrépidité des Scandinaves.

Le Roi *Regner Lodbrog*, qui étoit un des plus grands Héros de ſon tems, ſignala ſa jeuneſſe par cet exploit de galanterie. Un Prince Suédois avoit une fille, nommée *Thora*, célébre dans tout le Nord par ſa beauté : pendant ſon abſence il la confia à la garde d'un de ſes Officiers, & lui donna un château

pour ſa demeure; mais cet homme ayant conçu une forte paſſion pour *Thora*, ne voulut plus la rendre, & prit ſi bien ſes meſures pour s'en aſſurer la poſſeſſion, que le Prince Suédois ne fit que des efforts inutiles pour la délivrer. Déſeſpérant enfin d'y réuſſir par ſes ſeules forces, il fit publier dans toutes les contrées voiſines, que celui qui vainqueroit le raviſſeur de *Thora*, de quelque condition qu'il pût être, l'obtiendroit en mariage. De tous ceux qui chercherent à mériter un prix ſi glorieux & ſi doux, le jeune *Regner* fut le plus heureux; il délivra la belle captive & l'épouſa. *Thora* étant morte, *Regner* ſe maria à une jeune bergere, que le hazard lui fit appercevoir ſur les côtes de Norvége. Les circonſtances de cet événement méritentde trouver place ici; elles donneront de nouvelles lumieres ſur les mœurs de ces peuples.

Aſlauga étoit le nom de cette bergere; elle étoit la plus belle femme de tout le pays. Une flotte, dans laquelle étoit *Regner* aborda près de l'endroit où elle gardoit ſon troupeau: ceux de l'équipage qui furent mis à terre pour chercher des proviſions, apperçurent cette jeune fille qui ſe lavoit le viſage & les mains à une

fontaine voiſine : ils furent ſi frappés de ſa beauté, qu'ils retournerent ſur leurs vaiſſeaux, ne rapportant que les marques de l'admiration qu'elle leur avoit cauſée. Le Roi, qui en fut inſtruit, voulut juger par lui-même ſi cette bergere étoit en effet aſſez belle pour avoir pu faire oublier à ſes gens les ordres dont ils étoient chargés. Il envoya dans cette vue quelque Seigneur de ſa ſuite pour engager *Aſlauga* à venir ſur ſon bord; mais cette fille n'y voulut conſentir qu'après que le Roi lui eut fait donner ſa parole qu'il ne lui arriveroit rien dont ſa vertu pût s'allarmer. Elle ſe laiſſa conduire au vaiſſeau : *Regner*, en la voyant, céda au raviſſement & ſe mit à chanter ces vers. *O puiſſant Odin ! que ce ſera pour moi une conſolation douce & imprévue que celle que vous m'adreſſez, ſi cette jeune & belle bergere veut permettre que nous joignons enſemble nos mains, comme un ſigne d'une alliance éternelle.* *Aſlauga* voyant que la paſſion du Roi s'enflammoit de plus en plus, craignit qu'il ne manquât à ſa parole, & ne répondit à une propoſition ſi flatteuſe que par d'autres vers. Dans ce tems, cette façon de s'exprimer

étoit plus honnête que la proſe, & marquoit qu'on avoit de l'eſprit & de la politeſſe. *O ! Roi*, s'écria-t-elle, *vous mériteriez quelque malheur ſi vous me manquiez de parole. J'ai ſalué le Roi, il faut qu'il me faſſe à préſent reconduire chez mes parens.* Cette réponſe ne fit qu'irriter la paſſion de *Regner*; il lui propoſa de l'emmener à ſa Cour, & de l'y faire jouir d'un ſort qui exciteroit l'envie de ſes compagnes. Pour donner plus de force à ſes prieres, il lui offrit une magnifique robbe, ornée d'argent, qui avoit ſervi à la Reine *Thora*, ſa premiere épouſe: *prenez*, dit-il, en lui adreſſant ces vers, *prenez, ſi vous êtes ſage, cette veſte, brodée d'argent, qui appartenoit à* THORA. *Les riches vêtemens ſont faits pour vous; ſes belles mains blanches ſe ſont ſouvent promenées ſur cet ouvrage, & il ſera cher juſqu'à ſon dernier moment à celui que le Nord a appellé* le Prince des Héros.

Aſlauga réſiſta encore à cette épreuve; *non*, dit-elle, au Roi, en chantant, *je me ferai ſcrupule d'accepter une robbe ſi belle, l'ornement de la reine* THORA; *je ne ſuis pas digne de porter des vêtemens ſi magnifiques, un drap noir & groſſier eſt*

ce qui convient à une bergere qui ſe repoſe dans une cabane, ou ſe voit obligée d'errer ſur les ſables du rivage pour garder ſes chèvres ; enſuite reprenant le langage de la proſe, elle déclara au Roi, que quelque forte que fût ſa paſſion, elle n'y répondroit qu'autant qu'elle ſeroit aſſurée de ſa conſtance ; qu'il devoit donc aller terminer l'expédition pour laquelle il étoit ſorti de ſon Royaume, & que ſi à ſon retour il perſiſtoit dans les mêmes ſentimens, elle ſeroit diſpoſée à ſuivre en Danemarck ceux qu'il enverroit pour l'y conduire. L'amoureux *Regner* fut obligé de ſouſcrire à ces conditions, & partit ſur le champ, en jurant à *Aſlauga* qu'elle le reverroit bientôt victorieux & plus épris que jamais : elle fut bientôt menée au Roi ; mais elle eut aſſez d'habileté pour obtenir que leur mariage ne ſeroit célébré qu'à leur retour en Danemarck & en préſence de toute la Cour.

On voit que les mœurs & les bienſéances n'étoient point ignorées & négligées chez les Scandinaves ; il eſt même étonnant de les voir ſi ſcrupuleuſement obſervées dans une circonſtance auſſi délicate, où l'illuſion du pouvoir, & celle

de la plus ſéduiſante des paſſions ſe réuniſſent pour les faire oublier. A cet exemple il ſeroit aiſé d'en joindre un grand nombre ; mais nous nous bornerons à celui qu'on trouve dans la vie du célebre *Harald aux beaux cheveux*.

Il étoit par ſa naiſſance, diſent les chroniques, un des Princes les plus puiſſants & les plus riches de ce Royaume ; ſa valeur étoit célebre, auſſi bien que ſa bonne mine, & ſa longue chevelure d'or & de ſoie le rendoit l'objet des vœux ſecrets des plus belles Princeſſes de ſon tems. Alors cette eſpece de chevelure étoit ſans doute à la mode : on vantoit auſſi beaucoup celle d'*Aſlauga* qui étoit de cette couleur.

Cependant une jeune beauté, nommée *Gida*, fille d'un jeune Seigneur Norvégien, fit éprouver à *Harald* une réſiſtance à laquelle il n'étoit pas accoutumé. Ce Prince, amoureux d'elle ſur ſa renommée, lui avoit envoyé quelques Seigneurs de ſa Cour pour lui offrir ſa main ; mais loin d'accepter avec empreſſement une propoſition, qui rendoit jalouſes de ſon bonheur toutes les filles du Nord, elle fit répondre à *Harald*, que, pour mériter ſon cœur, il falloit

s'être signalé par des exploits encore plus glorieux que ceux qu'il avoit faits ; qu'elle tenoit au-dessous d'elle de partager le sort d'un Souverain, dont le pouvoir étoit borné à une seule Province, & qu'elle ne le croiroit digne d'elle que quand il auroit soumis tout le Royaume à sa domination. *Harald*, loin d'être irrité de ce refus, redoubla d'admiration pour l'ambitieuse *Gida* ; il jura de ne prendre aucun soin de ses cheveux jusqu'à ce qu'il eut achevé cette conquête dont elle lui faisoit naître l'idée. Il ne l'épousa en effet qu'après avoir soumis tout le Royaume.

§. IV.

Mariages des Scandinaves.

Ils épousoient plusieurs femmes.

PUISQUE les jeunes gens, d'une condition un peu au-dessus du vulgaire, ne pouvoient parvenir à former des alliances honorables & avantageuses, que par le chemin de l'honneur, c'est-à-dire, par la profession des armes, ils ne pouvoient se marier que tard. *C'est une chose honteuse parmi les Germains*, dit César, *que d'avoir eu quelque commerce avec les*

femmes avant l'âge de vingt ans ; plus on garde long-tems le célibat, plus on s'attire leur eſtime; mais ce tems paſſé, il n'étoit pas rare chez les peuples du Nord d'épouſer deux femmes, & ſouvent davantage: c'étoit un uſage auſſi ancien chez eux que parmi les Scythes. Les hommes riches & puiſſants regardoient même la pluralité des femmes comme une marque de grandeur, & le Chriſtianiſme eut beaucoup de peine à détruire cette coutume qui régnoit encore dans le Nord, vers le dixiéme ſiécle. Les enfans qui naiſſoient de ces mariages avoient un droit égal à la ſucceſſion de leur pere, & le titre de bâtard étoit ou inconnu ou appliquable aux enfans qui naiſſoient hors de toute eſpéce de mariage ; cependant il paroît qu'une des femmes jouiſſoit de quelque ſupériorité, & étoit regardée comme la premiere & la plus légitime. Ses prérogatives conſiſtoient ſur-tout à ſuivre ſon mari défunt dans le tombeau ou dans le bûcher ſur lequel ou l'expoſoit.

La fidélité & la chaſteté de toutes ces femmes ont toujours été admirées. *Tacite* remarque, que les adulteres étoient très-rares chez les Germains, quelque

Chaſteté des femmes.

nombreux que fut ce peuple : chez les Scandinaves l'adultere étoit puni par les plus grands ſupplices.

Noces des Scandinaves.

Les cérémonies du mariage étoient fort ſimples, & conſiſtoient principalement en feſtins. Après avoir obtenu l'agrément des parens, du tuteur de la fille, & ſon propre conſentement, le prétendant fixoit le jour des noces, raſſembloit ſes parens, ſes amis, & envoyoit quelques-uns des derniers pour recevoir la dot & la fille des mains de ſon pere. Les amis répondoient du dépôt qu'on leur confioit, & s'ils en avoient abuſé, les loix les condamnoient à une amende, trois fois plus grande que celle que l'on payoit pour un meurtre. Le pere ou le tuteur ſuivoit la fille dans la maiſon de celui qui devoit l'épouſer, & en la lui remettant entre les mains il lui diſoit ordinairement : *je te donne ma fille en honnête mariage pour avoir la moitié de ton lit, le maniment des clés de la maiſon, le tiers de ton argent, ſoit de ce que tu en poſſede, ſoit de ce que tu poſſéderas, & pour jouir des autres droits déterminés par la loi.* Enſuite les deux époux ſe mettoient à table avec les conviés : on buvoit à leur ſanté, ainſi qu'à

qu'à celle des Dieux & des Héros. Les amis de l'épouſe l'élevoient & la portoient ſur leurs épaules; ce qui étoit une marque d'eſtime. Après cette cérémonie elle étoit conduite au lit nuptial par ſon pere, & elle étoit précédée d'une multitude de flambeaux : alors le mariage étoit cenſé conſommé, & l'époux faiſoit divers préſents à ſa femme, qui conſiſtoient en une paire de bœufs pour la charue, un cheval enharnaché, un bouclier avec la lance & l'épée : *c'étoit*, dit Tacite, *pour l'avertir qu'elle ne devoit point mener une vie délicieuſe & oiſive; mais qu'elle étoit appellée à partager les travaux de ſon mari, à être ſa compagne dans les dangers, & à courir les mêmes hazards, ſoit dans la paix, ſoit dans la guerre. Les femmes*, ajoute-t-il, *donnoient auſſi quelques armes à leur mari, & c'étoit leur lien conjugal, leur auſpice, leur hymenée.* Pluſieurs jours s'étant paſſés en feſtins & en divertiſſements de toute eſpéce, les conviés faiſoient préſent de quelques piéces de bétail aux époux, enſuite ils retournoient chez eux.

Les mariages étoient ordinairement féconds chez ces peuples; mais les gens

riches, ainſi que les pauvres, ne ſe faiſoient aucun ſcrupule d'expoſer les enfans qui en naiſſoient lorſqu'ils n'avoient pas envie de les élever.

Baptême des Enfans.

Long-tems avant que les premieres lueurs du Chriſtianiſme euſſent percé dans le Nord, on y pratiquoit une eſpéce de baptême des enfans. La chronique de *Snorro-Sturleſon*, parlant d'un Seigneur Norvégien qui vivoit ſous *Harald aux beaux cheveux*, dit qu'il verſa de l'eau ſur la tête d'un enfant qui venoit de naître, & l'appella *Haquin*, du nom de ſon pere. *Harald* lui-même avoit été baptiſé de cette façon, & on remarque la même choſe du Roi *Olaus-Trygueſon*, que ſa mere *Aſtride* fit baptiſer & nommer *Olaus*. Les Livoniens obſervoient la même cérémonie, & il paroît qu'elle étoit auſſi en uſage chez les Germains.

Il eſt vraiſemblable que tous ces peuples avoient en vue, en lavant ainſi le corps des enfans nouveaux nés, de détruire l'effet des conjurations & des maléfices qu'on pouvoit employer pour leur nuire. Pluſieurs peuples de l'Aſie & de l'Amérique ont attribué la même vertu à des ablutions de cette eſpéce, & les Romains ne ſe ſont écartés de cet uſage

qu'en ce qu'ils ne les employoient pas pour les enfans nouveaux nés.

§. V.

Funérailles des Scandinaves.

C'ÉTOIT à la vigueur extraordinaire de leur tempérament que ces peuples devoient la vieilleſſe ſaine & avancée, dont la plupart d'entr'eux jouiſſoient; mais l'indifférençe, ou le dédain étoient la maniere dont ils regardoient cet avantage, auquel les hommes ne mettent un ſi haut prix que depuis que la découverte de tant d'arts & de plaiſirs nouveaux a rendu leur vie plus courte & plus agréable. Le plus grand nombre des Scandinaves n'attendoient point ce terme reculé que la nature mettoit à leur vie. Les combats généraux ou particuliers, la navigation, le ſuicide, étoient autant de portes, toujours ouvertes à qui vouloit ſortir de ce monde, & ſuivre l'unique & glorieuſe route qui menoit à un avenir heureux. L'empire qu'avoit pris ſur eux cette étrange perſuaſion, ſe fait très-bien connoître par les uſages & les

cérémonies de leurs funérailles.

Dans les tems les plus anciens elles étoient fort ſimples : les Scandinaves, avant l'arrivée d'*Odin*, mettoient le corps du défunt, avec les armes dont il s'étoit ſervi, ſous un monceau de terre & de pierres ; mais *Odin* introduiſit dans le Nord des pratiques nouvelles & la magnificence. Dans les âges qui ſuivirent ſon arrivée en Danemarck, on élevoit un bûcher & l'on réduiſoit en cendre le corps du mort ; enſuite ces cendres étoient miſes dans une urne, qu'on enterroit ſous une colline ; mais cet uſage ne fut point univerſel chez ces peuples, & le premier prévalut de nouveau cinq ou ſix cens ans après.

Ces deux eſpéces de rits funèbres ont donné lieu à la diſtinction de deux âges dans l'ancienne Hiſtoire du Nord. Le premier étoit nommé *Brenne-Alderes* ou *l'âge du feu*, & le ſecond, *Nog-Alderen* ou *l'âge des collines*, qui dura juſqu'à ce que le Chriſtianiſme fût devenu dominant dans le Nord.

C'étoit ſur-tout lorſqu'un Héros ou un Prince étoit mort glorieuſement dans quelque combat, qu'on déployoit toute la magnificence poſſible, pour lui ren-

dre les derniers devoirs d'une maniere digne de lui. On accumuloit ſur le bûcher tout ce qu'il avoit le plus chéri pendant ſa vie ; ſes armes, ſon argent, ſon cheval & ſes domeſtiques. Ses cliens & ſes amis ſe faiſoient auſſi très-ſouvent un devoir & un honneur de mourir avec lui, pour l'accompagner dans la ſalle d'*Odin* ; enfin ſa femme étoit ordinairement brûlée ſur le même bûcher, &, ſi le défunt en avoit eu pluſieurs, ce qui arrivoit ſouvent, c'étoit celle qu'il avoit le plus aimée pendant ſa vie qui avoit le droit de ſuivre ſon époux à la mort. *Nanna* fut ainſi conſumée par les flammes du bûcher où l'on avoit placé le corps de ſon mari *Balder*, un de ces Aſiatiques, qui vinrent dans le Nord à la ſuite d'*Odin*. Dans l'Hiſtoire d'*Olaus-Tryggueſon*, on lit un trait remarquable, qui a rapport à cette étrange coutume. « *Eric*, »Roi de Suede, dit l'Auteur, renvoya »*Segride*, ſa femme, parce qu'il ne »pouvoit ſouffrir ſon humeur inſolente »& impérieuſe ; mais d'autres prétendent que ce fut elle-même qui voulut »le quitter, parce qu'elle avoit appris qu'il n'avoit plus que dix ans à »vivre, & qu'elle auroit été obligée de

» mourir avec lui, ſuivant la loi du pays ; » en effet *Eric* avoit fait vœu dans une » bataille de ſe tuer au bout de dix » ans ».

On peut juger de-là que les femmes des Scandinaves n'étoient pas toujours fort diſpoſées à faire ce ſacrifice cruel à leur mari ; uſage qui avoit été inventé par les Scythes, leurs ancêtres, lorſqu'ils habitoient dans les contrées brûlantes de l'Aſie, où ils avoient eu leurs premieres demeures.

Rien ne paroiſſoit plus glorieux, plus magnifique, que d'entrer dans la ſalle d'Odin avec un cortége nombreux d'eſclaves, d'amis, de chevaux, avec les plus belles armes & les plus beaux habits. On ne doutoit pas, & Odin lui-même l'avoit aſſuré, que tout ce qu'on brûloit & qu'on enterroit avec les morts, ne prît le chemin du *Valhalla* & s'y trouvât avec eux. Les plus pauvres, dans cette perſuation, emportoient les uſtenſiles les plus néceſſaires, & quelque argent, pour n'être pas tout à fait pris au dépourvu dans l'autre vie. C'étoit par un motif à peu près ſemblable que les Grecs & les Romains mettoient une piéce d'argent dans la bouche du mort,

pour qu'il eût de quoi payer le paſſage du *Styx*.

Toutes ces richeſſes, enterrées avec les morts, étoient ſous la garde particuliere d'Odin, qui les défendoit diſoit-on contre les attentats d'une profane avidité, par le moyen de certains feux ſacrés & errans autour des tombeaux. Il paroît que les tombeaux ont été reſpectés pendant que le Paganiſme a prévalu dans le Nord, puiſque aujourd'hui, quand on a la curioſité de les fouiller, on y trouve ſouvent des armes, des éperons, des bagues, & quelquefois des vaſes de diverſes eſpéces : tel étoit celui qui fut ouvert en Allemagne, près de *Guben*. Le Germain qui y étoit enterré, aimant apparemment les plaiſirs de la table, avoit emporté avec lui des inſtrumens de cuiſine, des flacons, & des coupes de toutes grandeurs.

Dans les Iſles Britanniques, en Allemagne, dans la Scandinavie, dans pluſieurs autres pays du Nord, & à l'Eſt de l'Aſie, on voit encore pluſieurs de ces monumens de leurs anciens habitans, en forme de petites collines rondes, le plus ſouvent environnées de pierres, & ſituées dans quelques plaines ou le long

d'un grand chemin. Preſque partout le peuple s'imagine que ce ſont des Géans qui y ſont inhumés; en effet, on y trouve des os d'une groſſeur au-deſſus de l'humaine; mais il faut obſerver, que les anciens regardant comme une choſe honteuſe d'aller à pié au Palais d'*Odin*, enterroient leurs chevaux avec eux: il eſt très-probable que l'on a pris le plus ſouvent les os de ces animaux pour ceux des hommes.

ARTICLE IX.

Arts & Sciences des anciens Scandinaves.

Haute taille & force des Scandinaves.

CES peuples étoient d'autant plus propres aux Arts & aux Sciences, que la nature les avoit partagés d'une haute taille, d'une grande force & d'une ſanté vigoureuſe. *Céſar* remarque que les Sueves ſe nourriſſoient de lait, qu'ils chaſſoient beaucoup; que dans leur basâge ils ne faiſoient rien qui les gênât & les appliquât, & que c'eſt par cette maniere de vivre qu'ils parvenoient à être ſi robuſtes & d'une taille ſi énorme.

Végece dit que la haute taille des Germains leur donnoit un grand avantage ſur les Romains qui étoient petits : les lances, les épées, & les autres armes que l'on a pu conſerver de ces âges, & même des ſiécles beaucoup moins éloignés, ne ſervent plus qu'à exciter la curioſité & l'étonnement par leur peſanteur. L'étonnement redouble à la vue de ces énormes & groſſiers monumens de l'Architecture des anciens peuples du Nord : il y en a un dans la plaine de *Salisbury*, en Angleterre, qui eſt compoſé d'une multitude de rochers d'un poids énorme, dreſſés ſur leurs extrémités, & ſervant de baſe aux autres : les monumens de cette eſpéce qu'on voit en Irlande, en Weſtphalie, dans l'Oſtfriſe, dans les Etats de Brunſvick, dans le Meklembourg, & en pluſieurs autres endroits du Nord, ne ſont pas moins étonnants. L'ignorance des âges ſuivans ne pouvant comprendre que des hommes euſſent pu conſtruire de pareils édifices, les a attribués à des démons ou à des génies. Dans une ancienne chronique Irlandoiſe il eſt fait mention d'un Norvégien, nommé *Finbog*, célebre par ſa force, qui ôta une énorme pierre

qui étoit bien avant en terre ; prit deux autres groſſes pierres qu'il plaça deſſus, les porta toutes trois ſur ſa poitrine pendant quelques moments & les jetta enſuite avec tant de violence contre terre, que la plus groſſe y demeura enfoncée bien avant ; c'eſt, ſans doute, cette extrême force & cette haute taille qui ont fait croire que des Géans ont été les premiers habitans de la terre.

Le froid, qui étoit autrefois en Europe beaucoup plus rigoureux qu'il ne l'eſt aujourd'hui, les exercices continuels des hommes, leur continence, leurs mariages tardifs, leur nourriture ſimple & ſauvage, & ſur-tout l'inapplication continuelle de leur eſprit étoient les principales cauſes de leur forte & étonnante conſtitution, & toutes les fois qu'elles ſe réuniront encore, on ſe convaincra que la nature n'eſt tombée ni dans la laſſitude ni dans l'épuiſement, comme quelques perſonnes le ſuppoſent.

§. I.

Agriculture des anciens Scandinaves.

UN peuple qui néglige les Arts agréables, cultive mal les Arts néceſſaires. Les Scandinaves mépriſoient les uns & les autres : ce mépris, qui venoit de la pareſſe de ces peuples, tiroit encore de nouvelles forces de leur Religion ſanguinaire, de leur amour exceſſif pour la liberté qui prenoit ombrage d'un ſéjour trop long dans un même lieu ; ce mépris venoit encore de leur naturel dur, querelleur & colere, qui faiſoit conſiſter l'indépendance & le bonheur de l'homme dans le pouvoir de braver tous ſes égaux & de repouſſer toutes les inſultes.

Tant que ce penchant ſubſiſta ; les peuples entiers errans de forêts en forêts, & vivant du revenu des troupeaux qu'ils menoient avec eux, ne penſerent ni à labourer ni à enſemencer la terre. Du tems de *Tacite* les Germains ne la cultivoient encore que très-peu, & ſeulement pour le preſſant beſoin. *Ils cultivent*, dit cet Hiſtorien, *tantôt une*

contrée, tantôt une autre, & font enſuite un nouveau partage des terres.... Vous ne leur perſuaderiez pas auſſi facilement de labourer la terre & d'attendre une récolte, que d'aller provoquer un ennemi & gagner des bleſſures. Ils regardent comme une pareſſe & un manque de courage de gagner à la ſueur de ſon viſage ce qu'on peut acquérir au prix de ſon ſang.

Ce préjugé s'affoiblit cependant peu à peu ; mais ſeulement en faveur de l'Agriculture. Les grands uſages de grain dans un pays où les fruits ſont rares, & où l'on en tire ſon aliment & ſa boiſſon ordinaires, en furent ſans doute la cauſe : on voit dès le neuviéme & dixiéme ſiecles des riches propriétaires, & par conſéquent des nobles diriger eux-mêmes les opérations du labourage ; & le Chriſtianiſme ayant enfin, après pluſieurs années, détruit le goût de la piraterie, & rendu à la terre une partie de ſes habitans, acheva de les mettre dans la néceſſité d'en tirer leur ſubſiſtance.

Mépris des Scandinaves pour les Arts.

Mais il n'en fut pas de même des autres Arts : ils paſſerent encore longtems pour des occupations aviliſſantes, qui ne convenoient qu'à des eſclaves, &

qui, après avoir deshonoré ceux qui les exerçoient, imprimoient encore une tache à leur postérité.

Les Grecs & les Romains n'ont pas eu non plus une façon de penser bien philosophique sur ce sujet. Les Gaulois, les Germains, & les Scandinaves n'employoient ordinairement aux métiers, à toute sorte de travail du corps & aux soins domestiques, que des esclaves, des affranchis, des femmes ou des vieillards, assez lâches pour préférer ce genre de vie à la mort; aussi ces peuples ne connoissoient point les commodités de la vie, ni rien de ce qui contribue au plaisir & à l'ornement. Leurs femmes filoient elles-mêmes la laine dont une partie de leurs habits étoient faits; les pelleteries fournissoient le reste : ces habillements étoient justes au corps, courts & lestes, comme ceux de tous les autres peuples Celtes.

§. II.

Habitations des Scandinaves.

Du tems de *Tacite* les Germains n'avoient point encore bâti de villes, ni même de bourgs; *chacun*, dit cet Auteur, *se loge suivant qu'il lui plaît, près d'une fontaine, d'un bois ou d'un champ, sans joindre sa maison à celle de son voisin, soit par l'ignorance des habitans, ou à cause du danger du feu.*

Quand la Religion eut permis d'élever des Temples aux Dieux, le concours de ceux qui venoient y offrir des sacrifices, engagea peu à peu à bâtir à l'entour; on en forma insensiblement des villes: on bâtit aussi aux environs des châteaux, où les Rois, les Princes & les Seigneurs faisoient leur résidence, & enfin les marchés, où les payſans se rendoient de tous côtés pour échanger le peu de marchandises qui circuloit alors dans le commerce: ils donnerent naissance à un troisieme ordre de villes qui conservent encore dans leur nom les traces de cette origine. Les maisons qui composoient ces bourgades n'étoient

la plupart que des chaumières, soutenues par de grosses poutres, jointes avec des planches, & couvertes de gazons : on y recevoit ordinairement le jour par en haut. La portion la plus pauvre du peuple logeoit dans des huttes, bien inférieures; des fossés, des fentes de rochers lui servoient de retraites, même dans les plus grands froids de l'hiver; couchés sur la dure, à demi-couverts de quelques peaux, qu'ils attachoient sur leurs épaules avec des épines, ils passoient ainsi leurs jours dans une espéce d'engourdissement, jusqu'à ce que, réveillés par quelque cri de guerre, ces hommes féroces s'élançassent hors de leurs antres, pour embraser les Palais de Rome, & fouler aux piés tant de beaux monumens du luxe, des Arts & de l'industrie.

Il n'y avoit que le bas-peuple qui vivoit dans cette ignorance absolue de tous les agrémens de la vie. Les grands se distinguerent d'assez bonne heure par des édifices somptueux pour ce tems : on leur donnoit une grande étendue, & on les ornoit de tours fort élevées. Les plus riches d'entre les Seigneurs Norvégiens qui allerent s'établir

en Islande, y firent construire des maisons d'une étendue extraordinaire. *Arngrinus* assure, que le Palais d'*Ingolphe* avoit cent trente-cinq piés de longueur. Les ornements les plus précieux de ces espéces de Palais, étoient des lambris, sur lesquels on avoit sculpté quelques exploits remarquables du maître de la maison ou de ses ancêtres: on en trouve encore aujourd'hui des morceaux en Islande, qui ont été gravés il y a plus de huit cens ans, & qui servent de piéces justificatives à l'Histoire du pays. Cette sculpture n'est point si grossiere qu'on pourroit se l'imaginer. Les Montagnards de Norvége & de Suéde sont encore de nos jours doués d'une adresse surprenante pour tous ces ouvrages, & l'on en conserve divers morceaux qui montrent ce que peut le talent naturel.

Ceux d'entre les Scandinaves qui se fixerent dans des pays plus riches, adoptant bientôt le luxe de leurs nouveaux concitoyens, ils voulurent se signaler comme eux par de somptueux édifices; mais quoiqu'ils eussent devant les yeux de magnifiques monumens, uniquement sensibles au plaisir de la difficulté vaincue la belle & noble simplicité des pro-

portions antiques leur échappa ; ils les défigurerent par un mêlange d'ornemens extraordinaires, & par une parure exceſſive & affectée, d'où naquit ce goût d'Architecture, appellé *Gothique* de leur nom.

§. III.

Commerce des anciens Scandinaves.

Le goût que ces peuples avoient pour la navigation, auroit pu favoriſer & étendre leur commerce ; mais la piraterie en étoit le but principal, & cet indigne métier, que la pareſſe fait exercer, réduit à l'inaction les hommes qui pourroient s'occuper du commerce, & rend leur induſtrie inutile.

Cependant, ce que nous avons rapporté des expéditions maritimes des Norvégiens fait préſumer que le commerce entroit pour quelque choſe dans ces ſingulieres entrepriſes : cette conjecture ſemble confirmée par une quantité de monnoie qu'on trouve répandue dans différents endroits du Nord : il eſt vraiſemblable que pendant long-tems tout le commerce ſe fit avec ces mon-

noies, dans les lieux où il y en avoit une certaine quantité, & ailleurs, par la
Monnoies. voie d'échange. On ne trouve aucune monnoie frappée dans les trois Royaumes du Nord, avant le dixieme ou le neuvieme siécles, & il y a lieu de croire que ce fut *Canut le Grand* qui fit venir des Anglois en Danemarck pour frapper ces petites monnoies de cuivre, que l'on montre encore aujourd'hui, & qui ont ordinairement l'empreinte d'une croix, d'un soleil, ou d'une étoile, sans aucun caractere. L'argent étoit fort en usage sous les Rois payens pour désigner toutes sortes de valeurs; mais il ne paroît pas qu'on l'employât alors autrement qu'au poids.

§. IV.

Astronomie des Scandinaves.

Cette science, si nécessaire à des Navigateurs de profession, entroit toujours dans l'éducation des jeunes gens qui aspiroient à la gloire, & les Scandinaves s'y sont particuliérement appliqués; aussi les anciennes chroniques font-elles mention d'un grand nombre

de jeunes guerriers qui vantoient aux Princeſſes, dont ils vouloient gagner le cœur, les diverſes connoiſſances qu'ils avoient, & particulierement le talent de nommer toutes les étoiles par leur nom. Ces noms qu'ils donnoient aux aſtres n'ont rien de commun avec ceux que les Grecs & les Romains ont imaginés, mais ſont auſſi fondés ſur des convenances, le plus ſouvent imaginaires. La Grande Ourſe étoit déſignée par le nom de *grand Chien*; la Petite étoit appellée *le Chariot de Charles*; Orion, *la Quenouille de Frigga*; le Cigne, *la Croix*; la Voie Lactée, *le Chemin de l'Hiver*, &c. On ignore ſi, comme beaucoup d'autres peuples, ils n'avoient pas recours aux aſtres pour deviner l'avenir; ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'ils ont toujours été fort attentifs à régler le cours des tems, ſoit que la Religion, en leur preſcrivant certains ſacrifices, leur rendît ce ſoin néceſſaire, ſoit que ce fût un effet naturel du goût que les peuples du Nord ont pour les ſciences de calcul.

Comment ils diviſoient le tems.

Ils commençoient ordinairement l'année au ſolſtice d'hiver, & le partageoient en deux demi-années, ou in-

tervalles de deux solstices, qui étoient subdivisés en quarts d'années & en mois. Les noms de ces mois paroissent avoir beaucoup varié ; ils étoient empruntés ; la plupart des occupations champêtres qu'ils amenoient avec eux, ou des cérémonies Religieuses qu'on devoit y observer : ils sont encore en usage dans plusieurs endroits du Nord. Le mois étoit partagé en semaines, composées de sept jours ; usage qu'ont adopté presque toutes les Nations, connues depuis l'extrémité de l'Asie jusqu'à celle de l'Europe, & le jour étoit divisé en douze parties qui avoient chacune leur nom ; mais au lieu d'employer le mot jour, ils se servoient toujours de celui de nuit lorsqu'ils comptoient le tems.

Tacite remarque la même chose des Germains, & les Anglois ont encore conservé cette coutume dans quelques façons de parler. Les Celtes regardoient la plus longue nuit de l'hiver comme celle qui avoit produit toutes les autres, & le jour lui-même ; c'est pourquoi ils l'appelloient *la mere nuit*, & se persuadoient que c'étoit pendant une nuit semblable que le monde avoit été créé ; c'est sans doute cette opinion qui avoit

donné lieu à la maniere de s'exprimer que nous venons de rapporter.

On a mis en queſtion, ſi l'invention du *Calendrier* ou des *bâtons runiques* a été connue dans le Nord avant que le Chriſtianiſme y eut pénétré. Ces bâtons ſont un court Almanach, tracé ſur des eſpéces de tablettes ou ſur des bâtons applatis : l'on y trouve le cours du ſoleil, les jours de fêtes, le nombre d'or, la lettre dominicale, &c. Il y a de ces *bâtons runiques* qui paroiſſent d'une grande antiquité ; mais on croit qu'il n'en exiſte pas où il y ait des preuves du Chriſtianiſme de ceux qui les ont faits. Les caractères runiques qu'on y trouve, & quelques autres marques qui ont été en uſage parmi les payens, ſemblent le prouver ; mais cette queſtion, d'ailleurs peu intéreſſante en elle-même, ne peut ſe réſoudre qu'en examinant ſi les Scandinaves connoiſſoient l'uſage des lettres avant d'embraſſer le Chriſtianiſme. S'ils ont en effet connu les lettres avant ce tems, il n'y aura aucune raiſon de leur conteſter la premiere découverte : cette ſeconde queſtion, plus intéreſſante que celle qui n'auroit que l'antiquité des *bâtons runiques* pour objet, mérite

Calendrier.

d'être discutée plus soigneusement. Nous allons nous en occuper dans le paragraphe suivant.

§. V.

Recherches sur l'antiquité des Lettres ou caractères runiques.

L'HISTOIRE se fondant presque uniquement sur la connoissance de l'Ecriture, on conçoit que l'époque de la naissance de ces deux Arts, soit dans le Nord, soit ailleurs, a dû être à peu près la même : examinons donc ce point curieux & intéressant pour l'Histoire des anciens Scandinaves. On trouve encore dispersés en différents endroits du Danemarck, de la Norvége & de la Suéde, une multitude de monumens chargés d'anciens caractères *runiques*, qui paroissent, au premier coup-d'œil, singuliérement différents de tous ceux que l'on connoît. Le petit nombre de personnes qui se sont appliquées à les déchiffrer, n'y découvrent le plus souvent que des épitaphes, écrites dans une langue qui n'est ni moins inconnue ni moins oubliée que les caractères mêmes. Il y en

a qui ont été compoſées par des payens ; mais un grand nombre portent des traces évidentes du Chriſtianiſme. Pluſieurs Savans de réputation ſe ſont perſuadés que ces caractères lui devoient leur origine, & que les premiers Miſſionnaires envoyés chez les Germains & les Scandinaves, avoient été en même-tems leurs premiers maîtres dans l'art d'écrire.

Ces Ecrivains prétendent d'abord renverſer tout ce que les Savants du Nord ont dit de la haute antiquité des caractères *runiques*, par le témoignage de divers Auteurs Grecs & Latins. *Androtion*, cité par *Elien*, aſſure que, » ni les Thraces ni les autres barbares, » établis en Europe, ne connoiſſoient » les lettres, & que ces peuples regar- » dent comme la choſe du monde la » plus honteuſe de s'en ſervir, au lieu » que l'uſage en eſt commun parmi les » barbares de l'Aſie ». *Tacite* eſt encore plus formel à cet égard. *Les hommes & les femmes*, dit-il, en parlant des Germains, *ignorent également le ſecret de l'écriture.* Preſque tous les anciens qui ont parlé des peuples Celtes, affirment la même choſe : ils diſent, qu'ils re-

gardoient avec mépris toute autre occupation que celle des armes ; qu'apprendre à lire & à écrire étoit ſe dégrader à leurs yeux ; que leurs *Druides* ou leurs *Prêtres*, ſoit par ſuperſtition, ſoit par intérêt, &, peut être, par ces deux motifs réunis, proſcrivoient, de tout leur pouvoir, l'uſage des lettres, & entretenoient les peuples dans l'averſion qu'ils avoient pour cet admirable ſecret. Ils diſent auſſi que ces *Druides* prétendoient que leurs inſtructions devoient être ſecretes & réſervées aux initiés ; ce qui ne pouvoit ſe faire quand elles étoient confiées à un papier indiſcret. Ils confirment toutes ces autorités par divers faits conſtatés. *Théodoric*, Roi d'Italie, ne ſavoit pas ſigner les premieres lettres de ſon nom, quoiqu'il eut paſſé ſa jeuneſſe parmi les Romains. *Eginhard* raconte, dans la vie de Charlemagne, qu'il y avoit des peuples de Germanie ſous la domination de ce Prince, dont les Loix n'avoient pas encore été écrites. Sous ſon fils, *Louis le Débonnaire*, les Saxons s'obſtinant à ne vouloir pas lire, on fut obligé de leur mettre le vieux & le nouveau Teſtament en vers, qu'ils apprenoient volontiers par

par cœur & chantoient à leur maniere : enfin, les Ecrivains, dont nous rapportons ici le ſentiment, croyent réſoudre à la fois la difficulté, tirée de la forme particuliere des *Runes*, & montrer que la connoiſſance de ces caractères n'a pas précédé celle du Chriſtianiſme dans le Nord, en le réduiſant aux lettres Romaines : ils n'en différent, diſent-ils, qu'en ce que les peuples du Nord, ayant d'abord gravé leurs lettres ſur le bois & ſur la pierre, trouverent qu'il étoit plus facile & plus commode de tracer toutes les lettres en lignes droites, & d'éviter tous les contours ou les arrondiſſements.

On refuſe aux anciens Celtes la connoiſſance, ou du moins l'uſage des lettres ; mais il ne s'agit ici que des Scandinaves, & des peuples les plus voiſins de la Scandinavie ; ce ſont les ſeuls chez qui on trouve des monumens *Runiques*, & ce ſont auſſi ceux que les anciens Auteurs connoiſſent le moins. *Tatite* n'avoit pas ſans doute pénétré au-delà de l'Elbe, & il eſt poſſilbe qu'une particularité de ce genre lui ait échappé, parce qu'on ne peut douter que le génie de ces peuples ne les portât à faire aux étrangers

un myſtere des connoiſſances qu'ils pouvoient avoir dans ce genre. Ce que l'on rapporte des Druides regarde auſſi principalement les Gaulois, & forme un préjugé bien foible quand on en fait l'application aux peuples du Nord. Il y avoit, ſans doute, parmi eux beaucoup de guerriers & d'hommes illuſtres, qui ne ſavoient non plus écrire que *Théodorie*; mais faut-il croire que toute la Nation fût enveloppée dans la même ignorance? Enfin les caractères *Runiques* pourroient être les caractères Romains altérés, ſans qu'on fût en droit d'en conclure que les Scandinaves euſſent attendu ſi long tems à emprunter d'eux ce ſecret. Ils pourroient même avoir de grandes conformités avec ces caractères ſans en avoir été imités, & tenir ces traits de reſſemblance d'une origine, commune aux uns & aux autres; mais ce qui eſt plus déciſif, c'eſt que cette conformité n'eſt point du tout prouvée, & qu'il en eſt de ces lettres *Runiques* comme des mots dont on cherche les étymologies. Que la néceſſité d'écrire ſur du bois ou des pierres, ait obligé à ne tracer que des lignes droites, c'eſt une ſuppoſition qui peut être fondée; mais elle laiſſe une

grande liberté à l'imagination, & cette hypothéſe devient aiſée à détruire.

L'Hiſtoire Romaine nous apprend, que ſous le régne de l'Empereur *Valens*, *Ulphilas*, Evêque des Goths, établi dans la *Méſie* & dans la *Thrace*, traduiſit la Bible en Langue Gothique, & l'écrivit en caractères *Runiques*. Divers Auteurs ajoutent que ce fut lui qui les inventa; mais quelle apparence qu'un homme ait formé le projet de donner à toute une Nation de nouveaux caractères, ſans aucune néceſſité? Si les Goths de *Méſie* & de *Thrace* n'avoient eu avant lui aucune connoiſſance des *Runes*, n'eût-il pas été plus ſenſé de leur apprendre à lire les caractères Grecs, dont l'uſage étoit ſi étendu? D'ailleurs *Ulphilas* n'écrivoit l'Evangile ni ſur du bois ni ſur des pierres, mais ſur du parchemin; il n'étoit donc pas obligé de défigurer les caracteres des autres Nations en faveur des lignes droites; néceſſité qui a, dit-on, donné naiſſance aux caractères *Runiques*: enfin, il eſt aiſé de démêler ce qui a donné lieu à la mépriſe des Hiſtoriens, qui font *Ulphilas* l'inventeur de ces caractères. Les Grecs n'en avoient vraiſemblable-

ment jamais eu connoiſſance avant lui : celui qui montre une nouveauté paſſe ſouvent pour en être l'Auteur; d'ailleurs, quand on compare les alphabets d'*Ulphilas*, on s'apperçoit aiſément que cet Evêque y a ajouté divers caractères, inconnus aux anciens Scandinaves : ce fut ſans doute ſa verſion de la Bible qui l'obligea à faire ces additions. L'ancien alphabet n'étant compoſé que de ſeize lettres, ne pouvoit, par conſéquent, rendre pluſieurs ſons étrangers à la Langue Gothique, qui devoient néceſſairement ſe rencontrer dans ſon ouvrage. Ces nouvelles lettres ont pu faire regarder *Ulphilas* comme inventeur; mais il eſt probable qu'avant Ulphilas, c'eſt-à-dire, dans un tems où tous les peuples du Nord étoient plongés dans les plus épais ténèbres du Paganiſme, ils avoient déja quelques connoiſſances des lettres.

Stralbenberg. Ils ont dû les connoître plutôt encore, & même avant de ſortir de leur premiere patrie, ſi des voyageurs dignes de foi ne ſe ſont point trompés, lorſqu'ils ont cru voir des inſcriptions écrites en lettres *Runiques* dans les déſerts de la Tartarie. Ces Voyageurs l'aſſurent en termes exprès, & on leur doit la juſtice

de ne pas rejetter leurs témoignages ſans raiſon. La Tartarie n'a jamais été chrétienne ; c'eſt de ce pays & des environs que ſont manifeſtement ſortis les hommes qui ont peuplé la Scandinavie. Les Scandinaves n'ont fait aucune expédition dans leur ancienne patrie depuis qu'ils ont embraſſé la foi : or on voit ſans difficulté ce qui réſulte de ces faits. L'écriture *Runique* eſt donc vraiſemblablement un Art de l'Aſie, tranſporté en Europe avec les peuples qui ſont venus s'y établir.

C'eſt auſſi ce que confirment toutes les chroniques & les Poéſies que nous avons déja citées : elles s'accordent à attribuer aux *Runes* une haute antiquité & une origine toute payenne ; c'eſt *Odin* lui-même, diſent-elles, qui les a inventées ; c'eſt lui qui poſſédoit éminemment l'art d'écrire, ſoit pour les uſages ordinaires, ſoit pour les opérations magiques. Pluſieurs de ces lettres portent même le nom des Dieux ſes compagnons. Dans une Ode très-ancienne, citée par *Bartholin*, le Poëte s'écrie en parlant de certaines Runes : *c'eſt le grand vieillard* (Odin) ; *ce ſont les Dieux, c'eſt Odin, le Souverain des Dieux,*

qui les a tracées. Comment les Payens auroient-ils ſi-tôt oublié, que les lettres leur avoient été apportées par les Miniſtres de la Religion étrangere, inconnue, haïe même, parce qu'on les obligeoit ſouvent, par des voies violentes, d'en faire une profeſſion extérieure ? Comment tous leurs Poëtes Théologiens auroient-ils ſi ſouvent donné à leur *Odin* l'épithéte d'*inventeur des Runes*, qu'on trouve fréquemment rangée au rang de ſes titres ? Enfin, ce qui paroît d'une grande autorité, c'eſt que l'on voit en quantité d'endroits dans les Hiſtoires Septentrionales, des Princes ou des Héros payens faire uſage de ces lettres, dans un tems où la premiere lueur du Chriſtianiſme n'avoit point encore pénétré juſqu'au Nord. Dans la *Blekingie*, Province de Suéde, il y a un chemin taillé dans le roc, où l'on trouve divers caractères *Runiques* qui ont été tracés par le Roi *Harald-Hyldetand*, en l'honneur de ſon pere. *Saxon*, qui vivoit du tems de Valdemard II, fils de Canut, rapporte, que ce Prince avoit envoyé, ſur la fin de l'onziéme ſiécle, des gens pour les examiner ; qu'une tradition très-bien conſervée les attri-

buoit à ce Roi *Harald*, qui, ſuivant *Torfæus*, monta ſur le trône au commencement du ſeptiéme ſiécle, & ſuivant *Saxon*, beaucoup plutôt. *Regner Lodbrog*, qui n'eut de la Religion chrétienne que les idées les plus confuſes, ſe ſervit auſſi de ces lettres pour perpétuer le ſouvenir de ſes exploits en *Biarmie*, Province au Nord de la Ruſſie.

On peut donc conjecturer avec quelque vraiſemblance, que ce fut en effet *Odin*, ou le Chef de l'émigration Aſiatique, qui apporta avec lui les *caractères Runiques* dans le Nord. La connoiſſance des lettres s'étoit déja répandue long-tems avant lui chez preſque tous les peuples de l'Aſie, & la patrie de ce Prince n'étoit pas fort éloignée de pluſieurs Nations chez leſquelles cet art étoit depuis long-tems naturaliſé. Il eſt probable que cet homme ambitieux s'en ſervit principalement pour fortifier chez les ſauvages qui habitoient la Scandinavie, l'idée du pouvoir ſurnaturel qu'ils lui attribuoient. La grande utilité de l'écriture leur perſuada long-tems qu'il y avoit quelque choſe de divin ou de magique dans cet art; auſſi le voit-on bien plus ſouvent employé, dans

la folle eſpérance d'opérer divers prodiges, qu'à ſuppléer à la mémoire, & à rendre la parole fixe & durable.

On diſtinguoit différentes eſpéces de *Runes*; il y en avoit de *nuiſibles*, nommées *Runes ameres*, qui ſervoient à donner des maux; de *favorables*, qui détournoient les accidens; de *victorieuſes*, qui procuroient la victoire à ceux qui les traçoient; de *médicinales*, qu'on gravoit ſur des feuilles d'arbres pour ſe guérir; d'autres ſervoient à chaſſer de l'eſprit les mauvaiſes penſées, à éviter les naufrages, à ſoulager les femmes dans l'accouchement, à préſerver ceux à qui on avoit fait boire de la bierre empoiſonnée; à détourner les effets du reſſentiment de ſes ennemis, à favoriſer ſes amours; mais ces derniers devoient être employés avec beaucoup de prudence. Un ignorant qui écrivoit une lettre pour l'autre, ou qui ſe trompoit dans un trait, expoſoit ſa maîtreſſe à quelque dangereuſe maladie, dont on ne pouvoit la guérir qu'en écrivant d'autres *Runes* avec la plus grande exactitude.

Toutes ces diverſes eſpéces ne différoient entr'elles que par les cérémonies qu'on obſervoit en les écrivant, la ma-

tiere ſur laquelle on les traçoit, l'endroit où on les expoſoit, la maniere dont on arrangeoit les lignes, ſoit en forme de cercle, de ſerpent, de triangle, &c. C'étoit dans toutes ces puérilités que conſiſtoit cet art ténébreux & abſurde, qui faiſoit reſpecter ſous les noms de Prêtres & de Devinereſſes, tant d'imbéciles & de coquins qui nourriſſoient & enflammoient les paſſions violentes, & qui ſemoient dans les cœurs tant de craintes, de haines, de jalouſies.

L'uſage raiſonnable des lettres devint cependant de jour en jour plus commun dans le Nord. On voit dans les derniers ſiécles du Paganiſme des Rois, des Capitaines célébres, & en général d'autres perſonnes qui avoient été élevées avec ſoin, s'en ſervir pour faire des épitaphes, des inſcriptions, &c. Les plus anciennes de ces épitaphes ſont ordinairement celles qui ſont les mieux gravées : l'on en trouve rarement qui ſoient écrites de la droite à la gauche ; mais communément elles le ſont de haut en bas, ſur une même ligne, à la maniere des Chinois & de pluſieurs peuples des Indes, ou de haut en bas, & de là tournant à

gauche, & remontant juſqu'à la hauteur de la ligne paralléle, ou de la gauche à droite, & retournant enſuite de la droite à la gauche.

La plus grande partie des anciens monumens, écrits en caractères *Runiques*, qui ſe ſont conſervés, ſont des inſcriptions éparſes dans les campagnes, & gravées ſur des rochers; on écrivoit cependant auſſi ſur du bois, ſur des écorces de bouleau, & ſur des peaux préparées. Quand on vouloit faire ſavoir quelque choſe aux perſonnes abſentes, on leur envoyoit un meſſager avec un morceau d'écorce, ou un petit ais léger & poli, ſur lequel on écrivoit ordinairement avec beaucoup de préciſion ce qu'on vouloit qu'ils appriſſent. On a encore quelques-unes de ces lettres, & même des lettres galantes, écrites ſur des écorces & des planches. A l'égard des livres entiers, écrits en lettres *Runiques*, les plus anciens que l'on ait ont été compoſés dans les tems où la Religion chrétienne commençoit à devenir dominante dans le Nord. Il eſt aiſé d'en juger par pluſieurs indices, & ſur-tout, parce que l'on y trouve fréquemment des caractères romains mêlés avec les *Runiques*.

Dans les dixiéme & onziéme ſiécles, l'uſage des *Runes* s'abolit de plus en plus, & les Miſſionnaires parvinrent enfin à les proſcrire, parce qu'elles entretenoient les peuples dans les anciennes ſuperſtitions ; mais cette réforme ne fut pas prompte. Pluſieurs ſiécles après l'on a encore tracé des *Runes*, & on aſſure que l'uſage n'en eſt pas entiérement aboli chez les Montagnards d'une Province de Suéde.

§. VI.

Ancienne Langue du Nord.

Nous ne nous arrêterons pas à examiner la Langue dont les anciens Scandinaves ſe ſont ſervis, parce qu'il eſt inconteſtable que les peuples de l'Europe, depuis ſes extrémités orientales, juſqu'à celles de l'Eſpagne, ont autrefois parlé la même Langue, ſi l'on excepte les *Sarmates*, qui, dès les plus anciens tems, ont eu une Langue à part, les Grecs qui emprunterent de bonne heure beaucoup de termes des Orientaux ou des Egyptiens, & les Romains, qui adopterent en partie la Langue des

Grecs. La Langue Scythique ou Celtique ne s'eſt conſervée en entier que dans les pays dont les Romains n'ont jamais été les maîtres ; mais dans ceux mêmes qu'ils ont occupés long-tems, on en trouve encore des veſtiges très-ſenſibles. L'Eſpagnol & le François ſont encore pleins de mots qui dérivent du Tudeſque ; les uns, que les Romains n'ont pu faire oublier ; les autres en plus grand nombre, que les émigrations des peuples du Nord y ont reportés & remis en vogue.

Il eſt aiſé de comprendre que cette Langue a dû être partagée en diverſes dialectes, & qu'elle a changé imperceptiblement dans le même pays ; c'eſt le ſort de toutes les Langues du monde : on reconnoît cependant dans toutes ſes branches, encore ſubſiſtantes, diverſes preuves de ſon ancienne origine. La Langue Tudeſque ou Gothique des quatriéme & cinquiéme ſiécles, a de grands rapports avec le Bas-Breton ou le Gallois, & quelques-unes avec l'Iſlandois ; on la parle encore aujourd'hui, ſans beaucoup de changemens, en Iſlande, & dans les Provinces les plus reculées de Suéde. Le Danois, le Nor-

végien, le Suédois, ne ſont évidemment que la même Langue, & ont les plus grands rapports avec l'Allemand, ſurtout avec celui qui ſe parle dans la Baſſe-Allemagne ; mais il ſemble que les Aſiatiques qui s'établirent dans la Scandinavie & dans le Nord de l'Allemagne, ſous la conduite d'*Odin*, y ont introduit une dialecte plus douce, quelques mots nouveaux, & des terminaiſons un peu différentes.

Après ce que nous avons rapporté du caractère & des mœurs des Scandinaves, on ne ſe formera pas une grande idée de la beauté de cette Langue. Les hommes n'imaginent des termes qu'à meſure qu'ils acquierent des idées ; il ſemble d'abord que leur langue a dû être pauvre & groſſiere ; en effet, elle étoit peu propre à rendre tout ce qu'il y a de ſubtil ou d'abſtrait dans chaque ſujet ; mais le peuple qui la parloit libre, indépendant, fier & emporté dans ſes paſſions, comme il étoit, n'a pu manquer de donner à ſa Langue un caractère analogue au ſien.

Il y a toujours des choſes admirables dans les Langues des Nations libres, & qui ſentent vivement, quelque groſſieres

& ignorantes qu'elles ſoient d'ailleurs ; elles ont une briéveté énergique, des tours vifs & ſententieux, des expreſſions pittoreſques, auxquelles la contrainte de notre éducation, la crainte du ridicule & l'empire de la mode ne nous permettent pas d'atteindre ; mais ce qui devoit donner de la force & de l'élévation à la Langue des anciens Scandinaves, c'étoit ce goût ſi marqué & ſi général qu'ils avoient pour la Poéſie : on en a déja vu quelques fragmens dans cet Ouvrage ; ce qui nous reſte à en dire offrant encore pluſieurs ſingularités, auſſi peu connues que remarquables, nous eſpérons que le Lecteur ſera ſatisfait de l'attention que nous allons donner à ce ſujet. Les détails dans leſquels nous entrerons ne ſont pas inutiles ; & ſi ce n'eſt point le plus important de tous les côtés par où nous pouvons conſidérer aujourd'hui les anciens Scandinaves, c'eſt du moins celui ſur lequel il reſte le plus de lumiere & de certitude.

§. VII.

Origine de la Poéſie des anciens Scandinaves.

LES hommes étant par-tout eſſentiellement les mêmes, par-tout ils ont dû imaginer des vers, long-tems avant que d'écrire en proſe. Il ſemble aujourd'hui que ce ſoit un renverſement de l'ordre naturel, parce que l'on ne ſe met point à la place d'une Nation qui ignore l'art de l'écriture, ou que ſes préjugés empêchent de s'en ſervir.

L'attrait de l'harmonie frappa d'abord tout le monde; mais il ne put y avoir long-tems de chants ſans Poéſie. Quand on eut remarqué combien ces deux choſes réunies gravoient aiſément & profondément dans la mémoire ce qu'on vouloit retenir, elles acquirent encore un nouveau degré de mérite, ſur-tout aux yeux de ceux qui travailloient pour obtenir une gloire durable. On fit ſervir les vers à conſerver le ſouvenir des événemens mémorables & des grandes actions. Les loix civiles, les rits Reli-

gieux, & les travaux de la campagne y furent auſſi renfermés, parce qu'ils conſiſtent dans une ſuite de détails qui peuvent aiſément tomber dans l'oubli.

Ce fut ainſi que la Gréce eut un Homère, un Héſiode, &c. même un Phérécide qui parut ſix cens ans avant le ſiége de Troye. Les Gaulois & pluſieurs autres peuples Celtes avoient une très-grande quantité de Poëmes ſur toutes ſortes de ſujets, & la jeuneſſe, dont on confioit l'éducation aux Druides, employoit quelquefois vingt années à les apprendre. Cet uſage étant conſacré chez eux par une haute antiquité, reſpectable aux yeux du peuple, ſubſiſta encore bien des ſiécles après que la connoiſſance de l'art d'écrire leur eut offert une voie plus parfaite pour conſerver le dépôt des connoiſſances humaines.

Les Scandinaves, à leur imitation, ne firent long-tems ſervir leurs *Runes* qu'à des uſages inſenſés ou peu importants : ils ne s'aviſerent pas, même pendant un grand nombre d'années, de mettre par écrit ces vers, dont leur mémoire devoit être ſurchargée, & ils n'en ont

vraiſemblablement écrit qu'un très-petit nombre pendant les tems de leur Paganiſme.

L'idée de faire un livre, de s'aſſujettir à écrire quelque choſe d'un peu long, ne pouvoit entrer dans la tête de ces ſoldats indomptés, qui ne connoiſſoient aucun milieu entre les exercices violens, les fatigues de la guerre, de la chaſſe, & la léthargie d'une oiſiveté, ſouvent brutale & crapuleuſe. Entre tous les biens que la Religion chrétienne leur fit, celui de rendre néceſſaire la connoiſſance des lettres mérite d'être compté : il ne falloit pas un motif moins ſacré pour leur faire abjurer ce mépris barbare & invétéré qu'ils avoient pour cet admirable ſecret. Les Egliſes & les Monaſteres devinrent un aſile aſſuré où il ſe conſervoit inviolablement, tandis que les préjugés de ces tems tendoient partout ailleurs à les replonger dans l'oubli. Les diſputes des Théologiens & des diverſes ſectes firent ouvrir beaucoup de livres anciens, & donnerent le goût d'en faire de nouveaux. La Religion Celtique n'ayant aucun livre fondamental, mettant même la Poéſie à la place des lettres, & défendant de s'en ſervir pour

faire connoître ſes myſteres & ſes dogmes, ne pouvoit manquer d'étendre par-tout l'ignorance & la barbarie.

Honneurs rendus aux anciens Poëtes du Nord.

Auſſi long-tems que cette Religion régna dans le Nord, l'uſage des lettres étant très-borné, on y avoit beſoin de vers, & un Poëte étoit un homme néceſſaire à l'état : s'il falloit un génie particulier & peu commun pour exercer cet art, les Poëtes devoient être des hommes très-conſidérés & très-eſtimés ; auſſi tous les monumens hiſtoriques du Nord fourniſſent les témoignages des honneurs que les peuples & les Rois leur rendoient.

On voit dans toutes les chroniques les Rois de Danemarck, de Norvége & de Suéde, accompagnés d'un ou de pluſieurs *Scaldes* ou *Poëtes*. Ils étoient ſur-tout chéris & honorés à la Cour des Princes qui aſpiroient à la gloire. *Harald aux beaux cheveux* leur donnoit dans les feſtins les premieres places ſur le banc deſtiné aux Officiers de ſa Cour. Pluſieurs Princes leur confioient, ſoit à la guerre, ſoit en tems de paix, les commiſſions les plus importantes : ils n'entreprenoient point d'expédition conſidérable qu'ils n'amenaſſent avec eux quel-

ques-uns de ces gens de génie. *Haquin*, Comte de Norvége, avoit avec lui cinq Poëtes célébres, à cette fameuſe journée où les *Julinois* furent battus; & l'hiſtoire remarque qu'ils chanterent chacun une hymne pour enflammer le courage des ſoldats avant qu'on en vînt aux mains.

Mais ils jouiſſoient d'un autre avantage, que les Poëtes de nos jours ne dédaigneroient pas. Les Poëmes qu'ils compoſoient en l'honneur des Héros & des Rois, leur valoient des préſens conſidérables. On ne voyoit guere de *Scaldes* chanter leurs vers à la Cour des Rois, ſans en recevoir ſur le champ des anneaux d'or, des armes brillantes, & des habits d'un grand prix. Les égards qu'on avoit pour eux alloient ſouvent juſqu'à leur remettre la peine des crimes qu'ils avoient commis, à condition qu'ils demanderoient leur grace en vers. On connoît l'Ode, qu'un nommé *Egill* chanta pour ſe racheter d'un meurtre.

Enfin la Poéſie étoit ſi honorée, que la plupart des *Scaldes* étoient des hommes de la plus illuſtre naiſſance, & que des Princes & des Rois mêmes s'appliquoient très-ſérieuſement à cet

art. *Rognvald*, Comte des Orcades, paſſoit pour un Poëte fort habile, & il ſe vante, dans une chanſon qui s'eſt conſervée, de ſavoir faire des vers ſur toutes ſortes de ſujets. *Regner Lodbrog* étoit auſſi bon Poëte que grand guerrier & navigateur : on a long-tems retenu dans le Nord pluſieurs de ſes vers, qui ſe trouvent inſérés dans l'Hiſtoire de ſa vie, & l'on ſait qu'il ne la termina pas moins en Poëte qu'en Héros.

Ce n'étoit pas cependant ſur la nobleſſe de leur extraction qu'étoit fondé le reſpect qu'on avoit pour la plupart des Poëtes. Un peuple, qui faiſoit tout pour la gloire, ne pouvoit manquer d'égards pour les talens, qui la répandent & la perpétuent : un Prince, guerrier illuſtre, n'expoſoit ſouvent ſa vie avec tant d'intrépidité, que pour être loué de ſon *Scalde*, témoin & rémunérateur de ſa bravoure. On aſſure, que ces gens, tout Poëtes qu'ils étoient, ignoroient toute eſpece de flatterie, & qu'ils ne louoient ni les Héros ni les Rois, que ſur des exploits bien conſtatés ; c'eſt pourquoi les Princes les menoient toujours avec eux. Le célébre *Olaus Trygueſon*, dans un jour de

bataille, plaça ſes Poëtes autour de ſa perſonne, en leur diſant avec fermeté: »vous ne raconterez point ce que vous »avez entendu, mais ce que vous avez »vu».

C'étoit les Poëtes qui chantoient eux-mêmes leurs vers dans les feſtins ſolemnels & dans les grandes aſſemblées, au ſon de la flûte ou du luth; mais le ſujet de ces Poéſies n'étoit pas toujours un ſeul événement iſolé, comme une victoire ou une action généreuſe; c'étoit quelquefois une Hiſtoire généalogique de tous les Rois du pays, depuis les Dieux, juſqu'au Prince régnant, que les Poëtes en faiſoient toujours deſcendre. Ces Poéſies, ſuivant *Tacite*, étoient les ſeules annales des Germains: elles firent auſſi, pendant très-long-tems toute l'Hiſtoire des Scandinaves. Un Poëte, nommé *Thiodulf*, avoit célébré dans ſes vers les exploits de *Harald*, & de trente de ſes prédéceſſeurs. Un autre, nommé *Evind*, avoit fait un Poëme hiſtorique qui remontoit juſqu'à *Odin*: telles ſont les ſources dans leſquelles *Saxon* avoit principalement puiſé les détails dont il a rempli ſes ſix ou ſept premiers livres.

Le tour d'esprit de tous ces Poëtes semble avoir été presque le même. Les peuples graves & portés à la méditation, ont une façon de rendre leurs pensées, qui paroît extrêmement recherchée & rebutante à des hommes vifs. Leur esprit, accoutumé à se recueillir & à se fixer, veut des objets compliqués qui lui donnent un exercice fort & durable. Tous les anciens Historiens rendent témoignage de la gravité des Scythes & des Scandinaves. Originaires de l'Asie; ils en avoient apporté ce goût qui, de tout tems, y a régné pour les expressions hyperboliques & figurées, les comparaisons sublimes ou giganteſques, les allégories & les emblêmes de tout genre. Les énigmes n'ont pas été plus en usage, ni plus respectées en Orient, que parmi eux, & l'on voit très-souvent dans les anciennes chroniques des Rois ou des guerriers illustres, qu'on propose des énigmes à expliquer, en fixant une peine pour celui qui ne peut y réussir.

Regner Lodbrog, dans sa première entrevue avec la belle *Aslauga*, dont nous avons parlé, lui proposa des énigmes, pour savoir si son esprit répondoit à sa beauté. Un Roi, nommé *Eric*,

ſe rendit célébre, pour avoir expliqué ſur le champ trente énigmes, qu'*Odin*, diſoit-on, étoit venu lui-même lui propoſer, ſous la forme d'un nommé *Geſt*; enfin il paſſoit pour être fort verſé dans cet art. Ces énigmes roulent, ou ſur de pures équivoques, ou ſur des expreſſions, priſes dans un ſens Poétique & très-peu commun. Il s'en trouve cependant quelques-unes d'aſſez ingénieuſes, & qui peuvent ſoutenir le paralléle avec celles que l'antiquité vante le plus. Les Poëtes en avoient imaginé de diverſes ſortes, & l'on trouve encore dans les monumens du Nord les plus anciens des logogryphes, des acroſtiches, des *rebus*, & beaucoup d'autres jeux d'eſprit de ce genre. Quelques-uns ont exigé un travail infini, & tous ſuppoſent dans leurs inventeurs une ſubtilité, une induſtrie, qu'on ne ſuppoſeroit pas d'un peuple de ſoldats, tels que les anciens Scandinaves.

Les Poëtes ſemblent avoir ſenti de bonne-heure que, plus ils mettroient d'entraves dans leur art, plus ils ſeroient reſpectés des peuples, & qu'ils ne paſſeroient, pour parler le langage des Dieux, qu'autant qu'il ceſſeroit d'être celui des hommes. Les Poëtes du

Nord s'étoient fait un langage particulier, dont on ne ſe ſervoit jamais que pour les vers ; on l'appelloit, comme ailleurs, le langage des *Aſes*, c'eſt-à-dire, des *Dieux*. Il y avoit pour chaque idée une expreſſion Poétique, fondée le plus ſouvent ſur quelqu'une des fables de la Mythologie Iſlandoiſe, quelquefois auſſi ſur des rapports naturels. Un Poëte, par exemple, déſignoit le ciel, en le nommant le *crâne du géant Ymer* : l'arc-en-ciel étoit le *Pont des Dieux* ; l'or, les *larmes de Fréya* ; la Poéſie, *le préſent*, *le breuvage d'Odin* ; la terre étoit indifféremment *l'épouſe d'Odin*, *la chair d'Ymer*, *la fille de la nuit*, *le vaiſſeau qui flotte ſur les âges*, *la baſe des airs* ; les herbes & les plantes étoient *ſa chévelure* ou *ſa toiſon* : un combat étoit appellé *un bain de ſang* ; *la grêle d'Odin*, *le choc des boucliers* ; la mer, *le champ des Pirates & la ceinture de la terre* ; la glace étoit *le plus grand des Ponts* ; un vaiſſeau, *le cheval des flots* ; la langue, *l'épée des paroles*, &c.

Chaque Dieu pouvoit être déſigné de pluſieurs façons différentes, & il falloit, pour être Poëte & pour lire les vers, avoir fait une étude particuliere de cette langue.

langue. *Regnevald*, ce Comte des Orcades dont nous avons parlé, compoſa une eſpéce de Dictionnaire à l'uſage des *Scaldes* & de leurs lecteurs, qui, au rapport de *Wormius*, ſubſiſte encore, & porte le nom de *clé Poétique*. Il y en a un autre qui ſe trouve à la fin de l'*Edda* des Irlandois, & qui eſt intitulé, *Scalda*. C'eſt un recueil d'épithétes & de ſynonimes, tous des Poëtes les plus célébres: il y a du génie & de l'invention dans quelques-unes de ces épithétes; mais la plupart ſont obſcures, d'autres ſont puériles; il y en a même d'une biſarerie inconcevable.

Cependant il paroît qu'on faiſoit quelquefois des vers dans un ſtile moins recherché, & plus conforme au langage ordinaire; mais c'étoit, lorſque dans une converſation, un *Scalde*, pour montrer ſon talent, ou pour faire plus d'honneur à ceux à qui il adreſſoit la parole, leur répondoit par *impromptu*: cette ſinguliére maniere de s'exprimer étoit aſſez commune; elle prouve combien ces peuples faiſoient cas de la Poéſie.

Les chroniques ont conſervé un grand nombre de ces converſations en vers; il y a même lieu de croire que ces

vers, qui pouvoient ſe chanter, & qui ſe conſervoient aiſément dans la mémoire, ont ſouvent été le texte, dont la chronique entiere n'eſt qu'un commentaire compoſé long-tems après. C'eſt ſans aucun fondement qu'on a avancé, que ces vers ſont l'ouvrage des Auteurs mêmes de ces Hiſtoires. Les Hiſtoriens diſent ſouvent, que ces vers étoient faits & prononcés ſur le champ, & c'eſt ce qu'on remarque dans pluſieurs circonſtances. Par exemple, dans la vie du célébre Poëte *Egill*, qui obtint ſa grace d'un Roi de Norvége en lui chantant une Ode, qui ſe trouve encore, & porte le nom de la *rançon d'Egill*. La même choſe ſe dit auſſi d'un autre *Scalde*, plus ancien encore, appellé *Evind*, & ſurnommé *la croix des Poëtes*, à cauſe de ſes talens ſupérieurs : toutes les chroniques parlent de ſon extrême facilité à faire des vers, comme une choſe connue de tout le Nord.

On ne doit point en inférer cependant, que ces Poëtes ne ſe ſoient aſſujettis à aucune régle, ou qu'ils n'en ayent connu que de peu gênantes : mais, ſi l'on en excepte *Wormius*, ils ignoroient une de celles, dont le joug a toujours paru

Litt. Run. p. 177.

le plus pesant aux Poëtes modernes : ils ne rimoient point les vers ; mais il y a apparence que c'est une inattention de ce savant, ou qu'il a voulu dire simplement, que les anciens Poëtes du Nord n'employoient pas toujours la rime dans leurs Poésies ; car il cite dans ses œuvres des vers très-anciens qui sont rimés, & dont les rimes sont très-riches. On trouve aussi deux petites chansons rimées, dont l'une a été faite avant le tems où existoit *Olaus Trygguesson*, & l'autre, qui est insérée dans l'Histoire des Hambourgeois, paroît être du même siécle.

Page 1052.

Olaus Trygg. Saga. Ap. Berthl. Ant. Dan. p. 81-16, *p.* 489.

Il y en a sans doute un bien plus grand nombre du même tems qui sont perdues ou cachées dans des manuscrits peu connus ; mais depuis les Poëtes ont de jour en jour plus fréquemment employé la rime dans leurs vers. On trouve dans le Recueil de *Biorner* un Poëme assez long, qui, suivant les conjectures de l'éditeur, doit être du douziéme siécle ; non-seulement il est rimé d'un bout à l'autre avec la plus grande exactitude, mais les vers semblent même se rapprocher beaucoup, par la mesure,

de ceux que nous nommons *Héroïques* ou *Alexandrins*.

On a de la peine à comprendre aujourd'hui en quoi consistoit l'harmonie des anciens vers qui ne sont pas rimés. Les Savans qui se sont le plus appliqués à l'étude de la langue, dans laquelle ils sont écrits, croyent remarquer dans quelques-uns la même mesure que dans les vers saphiques, dont plusieurs Poëtes lyriques, & *Horace* sur-tout, ont fait un grand usage.

Dans d'autres, il semble que le Poëte se soit fait une loi de commencer les deux premiers vers de chaque strophe par les mêmes lettres, & de ne faire des vers que de six syllabes : ailleurs on croit appercevoir, que les lettres initiales des vers se répondent de diverses manieres, soit dans la même strophe, soit dans des strophes différentes. Les plus habiles des Savants assurent, que les Poëtes inventoient sans cesse de nouveaux genres, & ils en comptent au moins cent trente-six.

Ce qu'il y a d'intéressant à connoître de ces anciennes Poésies, est le goût & le ton qui y régnent. Quelques-unes offrent

une image fidele & naïve des mœurs & de la façon de penſer de ces tems ; mais il eſt difficile de les entendre, & plus encore de les traduire ; cependant, pour ſatisfaire la curioſité des Lecteurs qui aiment à puiſer dans les ſources la connoiſſances des mœurs & de l'eſprit d'un peuple, nous allons rapporter ici quelques monumens de l'ancienne littérature du Nord : ils ont été traduits en françois.

Mais avant, nous croyons devoir examiner de nouveau les Peuples dont nous écrivons l'hiſtoire, pour tâcher de démêler les principes de leurs vices.

Une grande abondance de ſang & d'humeurs, des fibres fortes & peu mobiles, une vigueur inépuiſable conſtituoient le tempérament des Scandinaves, des Germains, & celui de tous les peuples du Nord ; de-là, l'impétuoſité de leurs paſſions, quand elles étoient allumées ; de-là, leur caractère ſérieux, phlegmatique, indolent dans le tems de calme & de tranquillité.

Les exercices de la guerre, de la chaſſe, qui ne ſont que des fatigues pour des hommes foibles & délicats, n'étoient pour eux que les moyens de ſortir de

l'engourdiſſement, & de prendre un mouvement agréable & même néceſſaire. Leur goût pour ce genre de vie fortifioit leur tempérament, & leur donnoit un ſentiment de leurs forces qui faiſoit la baſe de leur caractère.

Un homme qui ſe ſent en état de ne rien redouter ne peut ſouffrir aucune eſpéce de contrainte; il ne ſauroit ſe ſoumettre à une autorité arbitraire: comme il ne croit pas avoir beſoin de ménager perſonne, il n'eſt ni diſſimulé ni artificieux, ni menteur; ces vices lui paroiſſant venir de la crainte, il les regarde comme les plus aviliſſants de tous: il eſt toujours prêt à repouſſer la force par la force. Il n'eſt donc ni ſoupçonneux ni défiant; il n'attaque qu'ouvertement ce qui le heurte de front; il eſt confiant & vrai dans ſon amitié, généreux, magnanime même quelquefois, parce qu'il place ſon intérêt le plus cher dans l'idée qu'il ſe fait à lui-même, & qu'il veut donner aux autres de ſon courage.

Il ne s'aſſujettit pas non plus volontiers aux occupations qui exigent plus d'aſſiduité que d'action, plus d'application d'eſprit que de mouvemens de

corps ; parce qu'un exercice modéré ne ſuffit pas pour donner à ſon ſang & à ſes fibres les degrés d'agitation qu'il lui faut. De-là, le dégoût pour les Métiers, pour les Arts, & ce préjugé & ce mépris qui les lui font regarder comme deshonorans.

La guerre devient alors la ſeule profeſſion qu'il puiſſe exercer avec plaiſir & avec honneur; ces extrêmes viciſſitudes, ces ſcènes tragiques, ces fatigues & ces dangers ſont les ſeules choſes qui puiſſent lui donner les ſecouſſes violentes & continuelles dont il a beſoin.

Si l'on ſuppoſe une ſociété entiére, compoſée d'hommes pareils, on verra, ſans difficulté, quelle émulation de bravoure & de courage doit y naître. L'un & l'autre, devenus dominanrs & univerſels, donneront leur caractère à la Religion, animeront les Loix, formeront des préjugés, ſouvent plus forts qu'elles, & l'enthouſiaſme enflammera les imaginations les plus froides, produira une foule d'actions extraordinaires & à peine croyables. Voyons quelques-unes des fables de ces anciens peuples.

§. VII.

Fables des anciens Scandinaves ; ou Fragmens de l'Edda.

Vision de *Gylfe*. Un Roi de Suéde, nommé *Gylfe*, qui étoit ſage & habile magicien, voyoit avec étonnement que tout ſon peuple eût tant de reſpect pour les nouveaux venus d'Aſie : il ne ſavoit s'il devoit attribuer leurs ſuccès à leur ſcience naturelle, ou reconnoître en eux quelque vertu divine. Dans le deſſein de s'en éclaircir, il réſolut d'aller à *Aſgard* ſous la forme d'un vieillard d'une condition ordinaire; mais les Aſiatiques étoient trop habiles pour ne pas pénétrer ſes vues ; de ſorte qu'ils le reçurent en lui faſcinant les yeux par des preſtiges. Alors il crut voir un Palais, dont le toît étoit élevé à perte de vue & couvert de boucliers. A l'entrée de ce Palais, *Gylfe* rencontra un homme qui s'exerçoit à lancer en l'air ſept fleurets à la fois, qu'il recevoit enſuite l'un après l'autre : cet homme lui ayant demandé ſon nom ; le Roi, déguiſé, répondit, qu'il ſe nommoit *Gangler*, & qu'il venoit des rochers de *Riphil*. *Gan-*

Preſtiges de *Gar*.

gler demanda à qui appartenoit le Palais qu'il voyoit ; l'autre lui dit qu'il étoit à leur Roi, & qu'il l'y introduiroit pour le lui montrer. *Gangler* étant entré vit plusieurs édifices, & beaucoup de monde dans plusieurs salles. Quelques-uns buvoient, d'autres s'amusoient à jouer, ou s'exerçoient à la lutte. *Gangler* voyant plusieurs choses qui lui paroissoient incompréhensibles, prononçoit tout bas les vers suivans : *il faut bien considérer toutes les portes avant que d'aller plus avant ; car on ne peut savoir où sont assis les ennemis qui vous dressent des embûches.* Il découvrit ensuite trois Trônes, élevés les uns au-dessus des autres, & sur chaque Trône un homme assis. Ayant demandé lequel des trois étoit leur Roi, le conducteur répondit : celui qui est assis au trône inférieur est le Roi ; il se nomme *Har*, c'est-à-dire, sublime ; le second est *Jafnhar*, c'est-à-dire, l'égal du sublime ; mais celui qui est le plus élevé s'appelle *Tredie*. *Har*, ayant apperçu *Gangler*, voulut savoir quelle affaire l'avoit amené à *Asgard* ; *Gangler* lui dit qu'il vouloit savoir s'il y avoit quelque sage & habile dans cette Cour. Si vous êtes le plus savant, répond *Har*, je

crains bien que vous ne ſortiez pas d'ici ſain & ſauf ; cependant tenez-vous debout & propoſez vos queſtions, il y aura ſur ce ſiége quelqu'un en état de vous répondre.

Premiere Fable. Queſtions de Gangler.

Gangler commença ainſi ſes queſtions. Qui eſt le plus ancien ou le premier des Dieux? *Har* répond ; nous l'appellons *Alfader*, pere de tous ; mais dans l'ancien *Aſgard* il a douze noms. *Gangler* demande : qui eſt ce Dieu ? Quel eſt ſon pouvoir, & qu'a-t-il produit pour faire éclater ſa gloire ? *Har* répond : il vit toujours, il gouverne tout ſon Royaume, les grandes choſes comme les petites. *Jafnhar* ajouta ; il a fabriqué le ciel, la terre & l'air. *Tredie* pourſuivit, il a plus fait que le ciel & la terre ; il a fait les hommes, & leur a donné une ame qui doit vivre, & qui ne ſe perdra jamais, même après que le corps ſera réduit en pouſſiere ou en cendres. Tous les hommes juſtes doivent habiter avec lui dans un lieu nommé *Gimle* ou *Vingolf*, c'eſt-à-dire, Palais d'amitié ; mais les hommes méchans vont vers *Hola*, la mort, & delà à *Niſlheim*, en bas, dans le neuviéme monde. *Gangler* demanda ce que ce Dieu avoit à faire avant qu'il

formât le ciel & la terre ? *Har* répliqua : il étoit alors avec les Géans ; mais, dit *Gangler*, quel fut le commencement des choſes ? Voici, répondit *Har*, ce qui en eſt dit dans le Poëme de la *Voluſpe*. « Au commencement du tems, »lorſqu'il n'y avoit rien, ni rivage, ni »mer, ni fondement au-deſſous, on ne »voyoit point de terre en bas ni de ciel »en haut ; un vaſte abîme étoit tout : »on ne voyoit de verdure nulle part ». *Jafnhar* continua : il s'eſt paſſé bien des hivers depuis que *Niflheim* a été fait, juſqu'à la formation de la terre. Au milieu de *Niflheim* il y a une fontaine, qui ſe nomme *Hvergelmer*, d'où coulent les fleuves ſuivants : *l'angoiſſe, l'ennemi de la joie, le ſéjour de la mort, la perdition, le goufre, la tempête, le tourbillon, le rugiſſement, le hurlement & le vaſte.* Celui qui s'appelle le bruyant coule près des grilles du ſéjour de la mort.

Il eſt à propos d'obſerver ici, que cette Fable eſt remarquable à bien des égards ; mais particuliérement en ce qu'elle répand beaucoup de jour ſur un des principaux dogmes de la Religion Celtique, & elle confirme en particulier ce

que dit Tacite, relativement à l'idée que les Germains ſe faiſoient du Dieu ſuprême.

Deuxiéme *Fable.* Du Monde brûlant, & de *Surtur.*

Alors *Tredie* prenant la parole, dit : cependant, avant toutes choſes, il exiſtoit ce que l'on appelle *Muſpelsheim.* C'eſt un monde lumineux, ardent, inhabitable aux étrangers, ſitué à l'extrémité de la terre. *Surtur*, c'eſt-à-dire, le Noir, y tient ſon Empire. Dans ſes mains brille une épée flamboyante : il viendra à la fin du monde ; il vaincra tous les Dieux, & livrera l'Univers aux flammes. Voici ce qu'en dit Voluſpa : »*Surtur* vient du Midi, rempli de ſtra»tagêmes trompeurs ; un ſoleil mobile »rayonne ſur ſon épée ; les Dieux ſe »troublent, les hommes ſuivent en foule »les ſentiers de la mort, le ciel eſt »fendu ». Mais, dit *Gangler*, en quel état étoit le monde avant qu'il y eût ſur la terre des familles d'hommes, & que les peuples fuſſent formés ? *Har* lui répondit : les fleuves qui s'appellent *Elivages* s'éloignerent ſi fort de leurs ſources, que le venin qu'ils rouloient ſe durcit, comme les ſcories dans un fourneau refroidi ; delà ſe forma la glace, qui s'arrêta & ne coula plus ;

alors le venin qui se répandoit par-dessus fut aussi gelé, & ainsi se formerent plusieurs couches de vapeurs, glacées l'une sur l'autre dans le vaste abîme. *Jafnhar* continua ainsi : par ce moyen la partie de l'abîme, qui est vers le Septentrion, fut remplie d'une masse de vapeurs gelées, & de glace, mais dans l'intérieur ce n'étoit que tourbillons de vents & tempêtes ; au contraire, la partie du Midi s'élevoit à l'opposite des éclairs, & des étincelles qui voloient de *Mulspelsheim*. *Tredie* prit la parole & dit : par ce moyen un vent horrible & glacé venoit du côté de *Niflheim*, pendant que tout ce qui étoit tourné vers *Mulspelsheim* étoit ardent & lumineux. Quand à l'abîme qui étoit entre-deux, il étoit léger, comme l'air quand il est calme : un souffle de chaleur s'étant alors répandu sur les vapeurs gelées, elles se fondirent en gouttes, & de ces gouttes fut formé un homme, par la vertu de celui qui avoit envoyé la chaleur. Cet homme fut appellé *Yme* ; les Géans le nomment *Oergelmer*, & c'est de lui que toutes les familles descendent. *Gangler* demande, comment la famille d'*Yme* s'accrut-elle ; ou croyez-vous

qu'il étoit un Dieu ? *Jafnhar* répliqua : nous ne croyons point qu'il fût Dieu, car il étoit méchant, ainſi que toute ſa poſtérité. Comme il dormoit, il eut une ſueur, & un mâle & une femelle naquirent de deſſous ſon bras gauche, & un de ſes piés engendra un fils, d'où eſt venu la race des Géants, nommés à cauſe de leur origine *Géants de la gelée.*

Troiſiéme Fable De la Vache *Ocdumla.*

Gangler voulut enſuite ſavoir où habitoit le géant *Yme*, & quelle étoit ſa nourriture ; *Har* lui dit : auſſi-tôt après que les vapeurs gelées ſe furent réſolues en gouttes, il s'en forma auſſi une vache, nommée *Ocdumla.* Quatre fleuves de lait couloient de ſes mammelles, & elle nourriſſoit *Yme.* La vache ſe nourriſſoit en léchant les pierres couvertes de ſel & de blanche gelée. Le premier jour qu'elle lécha ces pierres, il en ſortit vers le ſoir des cheveux d'homme ; le ſecond jour une tête ; le troiſiéme, un homme entier, qui étoit doué de beauté, de force & de puiſſance. On le nomme *Bure* ; c'eſt le pere de *Bore*, qui épouſa *Beyzla*, fille du géant *Baldorn.* De ce mariage ſont nés trois fils, *Odin*, *Vile* & *Vé*, & c'eſt

notre croyance que cet *Odin* gouverne avec ſes freres le ciel & la terre ; que le nom d'*Odin* eſt ſon vrai nom, & qu'il eſt le Seigneur le plus puiſſant de tous.

Quatriéme Fable. Comment les fils de *Bore* formerent le ciel & la terre.

Y avoit-il, pourſuivit *Gangler*, entre ces deux différentes races une ſorte d'égalité ou de bonne intelligence ? *Har* lui répond : bien loin delà, les fils de *Bore* tuérent le géant *Yme*, & il coula tant de ſang de ſes plaies, que toutes les familles des *Géans de la gelée* y furent noyées, excepté un ſeul géant qui ſe ſauva avec tous les ſiens : on l'appelle *Bergelmer*. Etant monté ſur ſa barque, il échappa, & par lui s'eſt conſervée la race des Géans de la gelée. *Gangler* demande que firent alors les fils de *Bore*, que vous croyez être des Dieux ? *Har* répond : ce n'eſt pas une petite choſe à raconter. Ils traînerent le corps de *Yme* au milieu de l'abîme, & ils en firent la terre : l'eau & la mer furent formées de ſon ſang, les montagnes de ſes os, les pierres de ſes dents, &, de ſes os creux, mêlés avec le ſang qui couloit de ſes bleſſures, ils formerent la vaſte mer, au milieu de laquelle ils affermirent la terre ; enſuite ayant fait le ciel de ſon crâne, ils le poſerent de tous côtés ſur

la terre, la partagerent en quatre parties, & placerent un Nain à chaque angle pour le ſoutenir. Ces Nains ſe nomment *Eſt*, *Oueſt*, *Sud* & *Nord*; après cela ils allerent prendre des feux dans le *Mulſpelsheim* & les placerent dans l'abîme, en haut & en bas dans le ciel, afin qu'ils éclairaſſent la terre. Ils aſſignerent des places fixes à tous les feux; delà les jours furent diſtingués & les années comptées. A ce récit *Gangler* s'écrie; voilà certainement de grandes œuvres & une vaſte entrepriſe. *Har* continue & dit: la terre eſt ronde, & autour d'elle eſt placée la profonde mer, dont les rivages ont été donnés aux Géans pour y habiter; mais plus avant ſur la terre, dans cet endroit qui eſt également éloigné de tous côtés de la mer, les Dieux bâtirent un fort contre les Géans, qui fait tout le tour du monde. Pour le bâtir, ils employerent les ſourcils d'*Yme*, & appellerent ce lieu *Medgard*, qui veut dire ſéjour du milieu; ils jetterent enſuite ſa cervelle dans les airs & en firent les nuées.

Cinquiéme *Fable*. Formation de *Aske & Emla*.

C'étoit déja beaucoup d'avoir fait tout cela, dit *Gangler*; mais d'où viennent les hommes qui habitent à

préſent le monde ? *Har* dit : les fils de *Bore* ſe promenant un jour ſur le rivage, trouverent deux morceaux de bois flottans ; ils les prirent & en firent un homme & une femme. Le premier leur donna l'ame & la vie ; le ſecond, la raiſon & le mouvement ; le troiſiéme, l'ouie, la vue, la parole, des habillemens & un nom. On appelle l'homme *Aske* & la femme *Emla* ; c'eſt d'eux qu'eſt deſcendu le genre humain, à qui on a donné une habitation près de *Midgard*. Les fils de *Bore* bâtirent enſuite au milieu du monde la Fortereſſe d'Aſgard, où demeurent les Dieux & leurs familles ; c'eſt-là que ce ſont operées pluſieurs merveilles ſur la terre & dans les airs. *Har* ajouta : c'eſt-là qu'eſt ſitué l'endroit qui ſe nomme *Lisdkïelf* : lors qu'*Odin* s'y place ſur ſon trône ſublime, il découvre tous les pays, voit les actions des hommes, & comprend tout ce qu'il voit. Sa femme eſt *Frigga*, fille de *Furgun* : de ce mariage eſt deſcendu la famille, que nous appellons des *Aſes*, c'eſt-à-dire, des Dieux. C'eſt une race toute divine, & qui a conſtruit l'ancien *Aſgard* ; c'eſt pourquoi *Odin* doit être appellé le *pere univerſel*, puiſqu'il eſt le

pere des Dieux, des hommes, & de toutes les choſes produites par ſa vertu. La terre eſt ſa fille & ſa femme; il a eu d'elle *Aſa-Thor*, ſon premier né: la force & la valeur ſuivent ce Dieu; c'eſt pourquoi il triomphe de tout ce qui a vie.

Sixiéme Fable. Nor, le Géant.

Le géant Nor eſt le premier qui habita le pays de Jotunheim: il y a eu une fille, qu'on nomme la *Nuit*, qui eſt noire comme toute ſa famille: elle a d'abord été mariée à un homme, appellé *Naglefara*, dont elle a eu un fils, nommé *Ander*. Enſuite elle épouſa *Onar*, & la terre naquit de ce mariage; enfin elle fut accordée à *Daglinger*, qui eſt de la famille des Dieux; ils produiſirent le *Jour*, qui eſt brillant & beau comme toute la famille de ſon pere. Alors le pere univerſel prit la *Nuit*, & le *Jour*, ſon fils; il les plaça dans le ciel, & leur donna deux chevaux & deux chars, pour qu'ils fiſſent l'un après l'autre le tour du monde. La Nuit va la premiere ſur ſon cheval noir, nommé *Rimfaxe* ou *criniére gelée*: tous les matins, en finiſſant ſa courſe, il arroſe la terre de l'écume qui dégoutte de ſon frein. Le cheval dont le *Jour* ſe ſert ſe nomme *Skinfaxa*,

c'eſt-à-dire, criniére lumineuſe, & de ſa criniére brillante il éclaire l'air & la terre. *Gangler* demanda comment le jour régle le cours du ſoleil & de la lune. *Har* répond : il y avoit autrefois un homme, appellé *Mundilfare*, qui avoit deux enfans, ſi beaux & ſi bien-faits, qu'il donna à ſon fils le nom de *Mane*, lune, & à ſa fille celui de *Sunna*-ſoleil. Cette fille épouſa un homme, qui s'appelloit *Glener*; mais les Dieux furent irrités de ce qu'ils avoient oſé prendre de ſi grands noms ; ils les enleverent au ciel, obligerent la fille à conduire le char du ſoleil, que les Dieux avoient fait avec les feux voltigeans hors de *Mulſpelsheim*, pour éclairer le monde. Les Dieux placerent de plus ſous chaque cheval deux outres pleins d'air, pour les rafraîchir ; c'eſt delà que vient, ſuivant les plus anciens récits, la fraîcheur du matin. *Mane* régle le cours de la lune & de ſes différents quartiers. Un jour il enleva deux enfans, nommés *Bil* & *Hiuka*, qui revenoient d'une fontaine, portant une cruche, ſuſpendue à un bâton. Ces deux enfans accompagnent toujours la Lune ; mais, dit *Gangler*, le ſoleil court extrêmement

vîte, comme s'il craignoit quelqu'un : je le crois bien, répondit *Har*, il y a près de là deux loups prêts à le dévorer ; l'un pourſuit le ſoleil, qui le craint, parce qu'un jour il en ſera englouti ; l'autre s'attache à la lune, & il lui fera auſſi quelque jour ſubir le même ſort. *Gangler* demande d'où ſont venus ces loups ? *Har* répond : il y avoit à l'Orient de *Midgard* une Géante qui demeuroit dans la forêt de *Jarnvid* ; c'eſt d'elle que ſont venues toutes les Géantes qui habitent dans ce lieu. Cette vieille Magicienne eſt la mere de pluſieurs Géans, qui ont tous la forme de bêtes féroces : c'eſt d'elle auſſi que ſont nés ces deux loups. L'on dit qu'il y en a un de cette race qui eſt le plus redoutable de tous ; il s'appelle *Manegarmer*, monſtre qui s'engraiſſe de la ſubſtance des hommes qui approchent de leur fin. Quelquefois il dévore la lune & répand du ſang ſur le ciel & dans les airs ; alors le ſoleil eſt obſcurci, comme il eſt dit dans ces vers de la *Voluſpa* : « Près du » Levant habite la vieille Magicienne de » *Jarnvid*, où elle enfante les fils qu'elle » a de *Fenris* : un d'eux devient le plus » puiſſant de tous ; c'eſt celui qui ſe

» nourrit de la vie de ceux qui ſont près » de leur fin. Un jour, revêtu des dé- » pouilles des autres Géants, il teindra » dans le ſang de l'armée des Dieux : » l'été ſuivant la lumiere s'éteindra ; des » vents pernicieux ſouffleront de tous » côtés : n'entendez-vous pas ce diſ- » cours ?

Gangler demande, par quel chemin va-t-on de la terre au ciel ? *Har* répond, en ſouriant : votre queſtion n'eſt pas ſenſée : ne vous a-t-on pas dit que les Dieux ont fait un pont qui va de la terre au ciel, & que l'on nomme *Bifroſt ?* Vous l'avez ſûrement vu ; mais peut-être vous l'appellez *l'arc-en-ciel.* Il eſt de trois couleurs, extrêmement ſolide, & conſtruit avec plus d'art qu'aucun ouvrage du monde ; mais quoiqu'il ſoit très-fort, il ſera cependant mis en piéces lorſque les fils de *Muſpell*, après avoir traverſé les grands fleuves des enfers, paſſeront à cheval ſur ce pont. *Gangler* dit alors : il me ſemble qu'il y a de la mauvaiſe foi dans la maniere dont ce pont eſt conſtruit, puiſqu'il eſt ſujet à ſe rompre, & que les Dieux peuvent faire tout ce qu'ils veulent. Les Dieux, répondit *Har*, ne doi-

Septiéme Fable.
Chemin qui mene au ciel.

vent pas être condamnés pour cela : le pont de *Bifroſt* eſt fort bon ; mais il n'y a rien dans le monde qui puiſſe réſiſter lorſque les fils de *Muſpell* ſortiront pour faire la guerre. Mais, dit *Gangler*, que fit le pere univerſel après qu'il eût bâti *Aſgard ? Har* répondit : il établit au commencement des Gouverneurs, & leur ordonna de juger les différends qui s'éleveroient entre les hommes. L'aſſemblée de ces Juges ſe tenoit dans la vallée, nommée *Ida*, qui eſt au milieu de la réſidence divine : leur premier ouvrage fut de bâtir la ſalle, dans laquelle ſont leurs douze ſiéges, outre le trône que le pere univerſel occupe. Cette ſalle eſt la plus grande & la plus magnifique du monde : on n'y voit que de l'or dedans & dehors : on la nomme *Gladheim*, ou *ſéjour de la joie.* Ils en conſtruiſirent une autre pour les Déeſſes ; c'eſt un ſéjour très-agréable & très-beau ; on l'appelle *Vingolf*, ou *ſéjour de l'amitié ;* enfin, ils bâtirent une maiſon, dans laquelle ils poſerent des fourneaux, des marteaux, une enclume, & tous les autres inſtruments d'une forge ; enſuite ils travaillerent le métal, la pierre, le bois, & compoſerent une ſi grande

quantité de ce métal, qu'on appelle *or*, qu'ils en firent tous leurs meubles, & que les harnois même de leurs chevaux étoient d'or pur, d'où vient qu'on appelle cet âge *l'âge d'or*. C'eſt celui qui s'eſt écoulé juſqu'à l'arrivée des femmes, ſorties du pays des Géants, qui le corrompirent; alors les Dieux s'étant aſſis ſur leurs trônes, rendirent la juſtice, & délibérerent ſur ce qui concernoit les *Nains*. Cette eſpéce de créature s'étoit formée de la poudre de la terre, comme les vers naiſſent dans un cadavre; en effet, c'étoit dans le corps du géant *Yme* qu'ils s'étoient engendrés, & qu'ils avoient reçu le mouvement & la vie. Dans ces premiers commencements ils n'étoient que des vers; mais, par l'ordre des Dieux, ils participerent à la raiſon de l'homme & à ſa figure, habitant cependant toujours dans la terre & dans les rochers. *Modſogner* eſt le premier & le plus conſidérable d'entr'eux: le ſecond ſe nomme *Dyrin*. *Ici ſuit une longue liſte des autres Nains principaux, contenue dans les vers de la Voluſpa. Les uns, eſt-il dit dans ce Poëme, demeurent dans les rochers, & les autres dans la pouſſiere.*

Huitiéme Fable.

Des Dieux en qui l'on doit croire.

Gangler continue & demande, qui ſont les Dieux que les hommes doivent reconnoître ? *Har* répond : il y en a douze que l'on doit ſervir. *Jafnhard* prend la parole & dit : les Déeſſes ne ſont pas moins ſaintes. *Tredie* ajoute : *Odin* eſt le premier & le plus ancien des Dieux ; il gouverne toutes choſes ; & quoi que les autres Dieux ſoient puiſſans, ils le ſervent tous, comme des enfans ſervent leur pere. Sa femme *Frigga* prévoit les deſtinées des hommes ; mais elle ne révele jamais l'avenir : *Odin* eſt appellé *le pere univerſel*, parce qu'il eſt le pere de tous les Dieux. On l'appelle auſſi *le pere des combats*, parce qu'il adopte pour ſes fils tous ceux qui ſont tués les armes à la main : il leur aſſigne pour ſéjour le Palais de *Valhalla* & de *Vingolf*, & leur fait donner le nom de *Héros* ... Il a beaucoup d'autres noms encore. *Gangler* dit : voilà bien des noms, & je ſuis ſûr qu'il faut être bien ſavant pour les connoître tous diſtinctement, & ſavoir à quelle occaſion ils lui ont été donnés. *Har* répondit : il faut ſûrement une grande habileté pour ſe reſſouvenir de tous ces noms ; je vous dirai cependant en peu de mots, que la principale

principale raiſon qui les lui a fait donner, eſt la grande variété des langues ; car chaque peuple, voulant l'adorer, & lui adreſſer des vœux, a été obligé de traduire ſon nom dans ſa propre langue. Quelques-uns de ſes autres noms ſont venus des avantures qui lui ſont arrivées dans ſes voyages, & qui ſont racontées dans les anciennes Hiſtoires. Vous ne ſauriez paſſer pour un homme habile, ſi vous n'êtes pas en état de rendre compte de toutes ces merveilleuſes avantures.

Neuviéme *Fable.* Le Dieu *Thor*, fils d'*Odin*.

Gangler demanda comment s'appellent les autres Dieux; quelles ſont leurs fonctions, & qu'ont-ils fait pour la gloire ? *Har* lui dit : *Thor* eſt le plus illuſtre d'entr'eux ; on l'appelle *Aſa-Thor*, le Seigneur *Thor*, &c. C'eſt le plus fort des Dieux & des hommes: ſon Royaume ſe nomme *Tredwanger*; il y poſſede un Palais, dans lequel il y a cinq cens quarante ſalles; c'eſt la plus grande maiſon que l'on connoiſſe. Le char de *Thor* eſt tiré par deux boucs; c'eſt ſur ce char qu'il va dans le pays des Géants ; auſſi l'appelle-t-on *le rapide Thor*. Il poſſede de plus trois choſes précieuſes ; la premiere eſt une maſſue,

nommée *Miolner*, que les Géants de la gelée & ceux des montagnes reconnoiſſent bien quand ils la voyent lancée contr'eux dans les airs, car ce Dieu a ſouvent briſé avec cette maſſue les têtes de leurs peres & de leurs parens; le ſecond joyau qu'il poſſede eſt ce qu'on nomme *le baudrier de vaillance* : lorſqu'il le ceint, ſes forces s'augmentent de moitié; le troiſiéme, qui eſt fort précieux, eſt ſes gants de fer, dont il ne peut ſe paſſer quand il veut prendre le manche de ſa maſſue. Perſonne n'eſt aſſez ſavant pour rapporter tous ſes merveilleux exploits; cependant je pourrai vous en raconter un ſi grand nombre, que le jour finira plutôt que les récits de tous ceux dont je me ſouviens. *Gangler* lui dit alors : j'aime mieux apprendre quelque choſe des autres fils d'*Odin*. *Har* lui répondit en ces termes.

Dixiéme *Fable*. Le Dieu *Balder*.

Le ſecond fils d'*Odin* ſe nomme *Balder*. Il eſt d'un très-bon naturel, fort loué des hommes, ſi beau de ſa figure, & d'un regard ſi éblouiſſant, qu'il ſemble répandre des rayons; & pour vous faire comprendre la beauté de ſes cheveux, vous devez ſavoir qu'on appelle la plus blanche de toutes les herbes *le*

ſourcil de Balder. Ce Dieu, ſi brillant & ſi beau, eſt auſſi très-éloquent & très-benin ; mais telle eſt ſa nature, qu'on ne peut jamais rien changer aux jugemens qu'il a prononcés. Il demeure dans la ville de *Breidahlik* : cette demeure eſt dans le ciel, & rien d'impur ne peut y pénétrer. Le troiſiéme Dieu eſt celui qu'on nomme *Niord* ; il demeure dans le lieu appellé *Noatun* : il eſt le maître des vents ; il appaiſe la mer & le feu. On doit l'invoquer pour qu'il rende heureuſe la navigation, la chaſſe & la pêche. Il eſt ſi riche, qu'il peut donner à ceux qui le ſervent, des pays & des tréſors. *Niord* n'eſt pas de la race des Dieux ; il a été élevé à *Vanheim* ; mais les *Vanes* le donnerent en ôtage aux Dieux, & prirent en ſa place *Haner* ; par ce moyen la paix fut rétablie entre les Dieux & les *Vanes*. *Niord* a épouſé *Skada*, fille du géant *Thiaſſe*. Elle préfére de demeurer dans les lieux qu'habite ſon pere, c'eſt-à-dire, dans le pays des montagnes ; mais Niord aime mieux demeurer près de la mer ; cependant ils ſe ſont auſſi arrangés, en convenant qu'ils paſſeroient neuf nuits dans les montagnes, & trois ſur les bords de la

mer. Un jour *Niord*, en revenant des montagnes, composa cette chanson : » Que je hais le séjour des lieux monstueux ! Je n'y ai passé que neuf nuits ; » mais elles m'ont semblé d'autant » plus longues. On n'y entend que les » hurlemens des loups, au lieu du doux » chant des cignes qui habitent les rivages. » *Skada* fit ces vers pous lui répondre : « Est-ce que je puis mieux dormir dans la couche du Dieu de la mer, » pendant que les oiseaux, accourans » tous les matins de la forêt, me réveillent par leurs cris ? » Alors *Skada* s'en retourna dans les montagnes où demeure son pere. Là, souvent, prenant son arc, & chaussant ses patins, elle s'occupe à la chasse des bêtes féroces.

Onziéme Fable. *Frey & Freya.*

Niord eut ensuite dans sa demeure de *Noatan*, deux enfans, nommés *Frey* & *Freya*, tous deux beaux & puissants. *Frey* est le plus doux de tous les Dieux : il gouverne la pluie & le soleil, & tout ce qui naît de la terre. Il faut l'invoquer pour obtenir une saison favorable, l'abondance & la paix ; car c'est lui qui dispense la paix & les richesses. *Freya* est la plus favorable des Déesses ; le lieu où elle habite dans le ciel se nomme *l'as-*

ſemblée des peuples : elle va à cheval partout où il y a des combats, & s'attribue la moitié des morts ; l'autre moitié eſt à *Odin*. Son Palais eſt grand & magnifique ; elle en ſort aſſiſe ſur un char, traîné par deux chats. Elle exauce très-favorablement les vœux de ceux qui lui demandent ſon aſſiſtance : c'eſt d'elle que les Dames ont reçu le nom qu'on leur donne dans notre langue. Elle aime beaucoup les Poéſies galantes, & il eſt bon de l'adorer pour être heureux en amour. *Gangler* dit : tous ces Dieux me paroiſſent avoir bien de la puiſſance, & il n'eſt pas étonnant que vous ayez la vertu d'opérer tant de belles choſes, puiſque vous ſavez quelles ſont les qualités & les fonctions de chaque Dieu, & ce qu'il faut leur demander pour réuſſir ; mais y en a-t-il encore d'autres que ceux que vous avez nommés.

Douziéme *Fable* Le Dieu *Tyr*.

Har répond : il y a le Dieu *Tyr* qui eſt le plus hardi & le plus intrépide des Dieux. Il diſpenſe les victimes à la guerre ; c'eſt pourquoi les guerriers font bien de s'adreſſer à lui. Il eſt paſſé en proverbe de dire, *brave comme Tyr*, pour déſigner un homme qui ſurpaſſe les autres en valeur. Voici une preuve

de ſon intrépidité. Les Dieux voulurent un jour perſuader au loup *Fenris* de ſe laiſſer attacher; mais celui-ci craignant que les Dieux ne vouluſſent plus le délier enſuite, refuſa conſtamment de ſe laiſſer enchaîner, juſqu'à ce que *Tyr* eût mis ſa main en gage dans la gueule de ce monſtre. Les Dieux n'ayant pas jugé à propos de retirer ce gage, le loup emporta la main du Dieu, la coupant dans l'endroit, qu'on nomme à cauſe de cela *l'articulation du loup*. Depuis ce tems le Dieu n'a plus qu'une main. Sa grande prudence a donné lieu à cette façon de parler: il eſt prudent comme *Tyr*; mais on ne croit pas qu'il aime à voir les hommes en paix. Il y a un autre Dieu, nommé *Brage*, qui eſt célebre par ſa ſageſſe, par ſon éloquence & ſon air majeſtueux; non-ſeulement il eſt très-habile dans la Poéſie; mais c'eſt de lui que cet art eſt appellé *Brager*, & que les Poëtes diſtingués ont reçu leurs noms. Sa femme s'appelle *Iduna*; elle garde dans une boîte des pommes, dont les Dieux goûtent quand ils ſe ſentent vieillir, parce qu'elles ont le pouvoir de les rajeûnir; c'eſt par ce moyen qu'ils ſubſiſteront juſqu'aux ténèbres des der-

niers tems. Ici *Gangler* s'écria : certainement les Dieux ont confié un grand tréſor à la garde & à la bonne-foi d'*Iduna*. *Har*, ſouriant, lui dit, auſſi arriva-t-il qu'une fois ils coururent le plus grand danger ; c'eſt ce que je vous raconterai quand vous aurez appris le nom des autres Dieux.

Quelques-uns mettent *Loke* au nombre des Dieux ; d'autres l'appellent *le calomniateur des Dieux, l'artiſan des tromperies, & l'opprobre des Dieux & des hommes*. Il eſt fils du géant *Farbante*, & de *Laufeya* : ſes deux freres ſont *Hilciſter* & *Alblinde*. *Loke* eſt beau & bienfait ; mais il a l'eſprit mauvais, léger & inconſtant ; il ſurpaſſe tous les hommes en ruſes & en perfidie : il a ſouvent expoſé les Dieux aux plus grands périls, & les en a ſouvent tirés par ſes artifices. Sa femme ſe nomme *Signie* : il a eu d'elle *Nare*, & quelques autres fils. Il a eu de plus trois enfans de la géante *Angerbode* ou *Meſſagère de malheur* : l'un eſt le loup *Fenris*, le ſecond eſt le *grand ſerpent* de *Migdard*, & le troiſiéme eſt *Hela* ou *la Mort*. Les Dieux n'ignoroient pas qu'on élevoit ces enfans dans le pays des Géants : ils avoient

Trézieme Fable. Loke.

appris, par plusieurs oracles tous les maux qu'ils en supporteroient : leur origine maternelle étoit un mauvais augure & la paternelle plus encore. Le pere universel dépêcha des Dieux pour lui amener ces enfans. Quand ils furent venus, il jetta le serpent au fond de la grande mer ; mais ce monstre y devint si grand, qu'il ceignit dans le fond des eaux le globe entier de la terre. *Hela* fut précipité dans le Niflheim, où on lui donna le gouvernement de neuf mondes, pour qu'elle y distribuât des logemens à ceux qui lui seroient envoyés, c'est-à-dire, à tous ceux qui mourroient de maladie ou de vieillesse. Elle posséda dans ce lieu de vastes appartements, fort bien construits, & défendus par de grandes grilles. Sa salle est *la douleur*, sa table, *la famine*, son couteau, *la faim*, son valet, *le retard*, sa servante, *la lenteur*, sa porte, *le précipice*, son vestibule, *la langueur*, son lit, *la maigreur* & *la maladie*, sa tente, *la malédiction* : la moitié de son corps est bleue, l'autre moitié est couverte de peau humaine : elle a un regard effrayant ; ce qui fait qu'on peut aisément la reconnoître.

Les Dieux nourrirent le loup *Fenris* chez eux, & il n'y avoit que *Tyr* qui oſât lui donner à manger; cependant, comme ils apperçurent qu'il croiſſoit prodigieuſement chaque jour, & que les oracles les avertiſſoient qu'un jour il leur ſeroit funeſte, ils prirent le parti de lui faire des fers extrêmement ſolides, & les préſentant au loup, ils lui propoſerent de ſe les mettre pour eſſayer ſes forces en tâchant de les rompre. Le loup ayant vu la facilité qu'il auroit, laiſſa faire aux Dieux ce qu'ils voulurent, & tendant enſuite ſes nerfs avec violence, il briſa les liens & ſe délivra. Les Dieux firent de nouveaux fers beaucoup plus forts, ils engagerent le loup à les eſſayer, en lui diſant, que s'il les rompoit, il donneroit une grande idée de ſa vigueur. Le loup ſoupçonnoit que ces ſeconds liens ne ſeroient pas aiſés à rompre; mais penſant que ſa force s'étoit augmentée, & qu'on ne peut devenir célebre ſans courir quelque danger, il ſe laiſſa volontairement enchaîner; auſſitôt le loup ſe ſecoue, ſe roule, frappe la terre avec ſes fers, tend ſes membres avec violence, & briſe enfin ſes liens. Le pere univerſel envoya *Skyrner*, le

Quatorziéme *Fable.* Le Loup *Fenris.*

meſſager du Dieu *Frey*, dans le pays des Génies noirs, vers un Nain, pour qu'il fît un nouveau lien. Ce lien étoit uni & ſouple; mais très-fort. Lorſqu'on l'apporta aux Dieux, ils remercierent ceux qui en avoient été les porteurs, & emmenant le loup avec eux dans l'Iſle d'un certain lac, ils lui montrent ce lien nouveau, le priant d'eſſayer de le rompre, & l'aſſurant qu'il étoit un peu plus fort qu'on ne le croiroit en le voyant ſi mince. Ils le prenoient eux-mêmes tour à tour dans leurs mains, eſſayant inutilement de le rompre, & lui diſant qu'il n'y avoit que lui qui pût en venir à bout. Le loup leur répondit: celui que vous me préſentez eſt ſi mince, qu'il n'y aura point de gloire à le rompre, ou s'il y a quelque artifice dans la maniere dont il eſt fait, quoiqu'il paroiſſe fragile, je vous aſſure qu'il ne touchera jamais mes pieds. Les Dieux l'aſſurerent qu'il romproit aiſément un lien ſi léger, puiſqu'il avoit déja briſé les fers les plus ſolides; ajoutant, que s'il ne pouvoit y réuſſir, ils ne ſe feroient aucune peine de le délivrer, parce qu'il auroit montré qu'il n'étoit plus à craindre pour eux. Je crains, répliqua le monſtre, que ſi

vous m'attachez une fois, & que je ne puiſſe me délivrer moi-même, vous ne me lâchiez bien tard ; c'eſt pourquoi je ne me laiſſe lier que pour vous montrer que je ne ſuis pas un poltron ; cependant il faut qu'un de vous mette ſa main dans ma gueule, pour m'être un gage que vous ne me trompez pas. Alors les Dieux ſe regardant, les uns les autres ſe trouverent dans une alternative très-embarraſſante, juſqu'à ce que *Tyr* ſe préſenta pour lui confier ſa main droite. Les Dieux ayant lié le loup, il s'étendit fortement comme il avoit déja fait, & employa toutes ſes forces pour ſe dégager ; mais plus il faiſoit d'efforts, plus le lien le ſerroit étroitement, & tous les Dieux, excepté *Tyr*, faiſoient de grands éclats de rire. Le voyant donc pour jamais arrêté, ils prirent un bout de ſon lien, & le firent paſſer par le milieu d'un grand rocher plat, qu'ils enfoncerent bien avant dans la terre ; enſuite, pour mieux encore s'en aſſurer, ils attacherent le bout qui paſſoit à une grande pierre, qu'ils jetterent encore plus bas. Le loup ouvrant ſa gueule énorme, s'efforçoit de les mordre & ſe rouloit avec violence. Les Dieux lui

lancerent dans la gueule une épée, qui, lui perçant la mâchoire inférieure, s'enfonça juſqu'à la garde; de ſorte que la pointe atteignoit juſqu'au palais. Les hurlemens qu'il pouſſa furent horribles, &, depuis ce tems, l'écume ſort ſans ceſſe de ſa gueule avec tant d'abondance, qu'elle forme un fleuve, qu'on nomme *Vam* ou les *Vices*; mais ce monſtre rompra ſes chaînes au crépuſcule des Dieux; c'eſt-à-dire, à la fin du monde. Telle eſt la race ſcélérate que *Lok* a engendrée. *Gangler* dit à *Har*; mais, puiſque les Dieux ont tant à craindre de ce loup & de tous les monſtres qu'il a produits, pourquoi ne les ont-ils pas mis à mort? *Har* répond: les Dieux ont tant de reſpect pour la ſainteté de leurs Tribunaux & de leurs villes d'aſile, qu'ils n'ont pas voulu les ſouiller du ſang de ce loup, quoique les prophéties leur ayent appris qu'il ſeroit un jour funeſte à *Odin*.

Quinziéme *Fable.* Les Déeſſes.

Gangler demande quelles ſont les Déeſſes? La principale, répond *Har*, eſt *Frigga* qui poſſede un Palais magnifique, nommé *Sanſal* ou *demeure illuſtre*. La ſeconde ſe nomme *Saga*. *Eira* fait la fonction de Médecin des Dieux. *Géſione* eſt

vierge, & prend à ſon ſervice toutes les filles chaſtes après leur mort. *Fylla*, qui eſt auſſi vierge, porte ſes beaux cheveux flottans ſur ſes épaules; ſa tête eſt ornée d'un ruban d'or; c'eſt à elle que l'on a confié la toilette & la chauſſure de *Frigga*: elle eſt de plus la confidente de ſes ſecrets les plus cachés. *Freya* eſt la plus illuſtre des Déeſſes après *Frigga*: elle a épouſé *Oder*, dont elle a eu *Noſſa*, fille ſi belle, qu'on appelle de ſon nom tout ce qui eſt beau & précieux. *Oder* l'a quittée pour voyager dans des contrées extrêmement éloignées. *Freya*, depuis ce tems, ne ceſſe de pleurer, & ſes larmes ſont de pur or. On lui donne pluſieurs noms, parce que, ayant été chercher ſon mari dans différents pays, chaque peuple l'a appellée diverſement: elle porte ordinairement une chaîne d'or. La ſeptiéme Déeſſe eſt *Sïona*; elle s'applique à tourner le cœur & les penſées vers l'amour, & met bien enſemble les garçons & les filles; c'eſt pourquoi les garçons portent ſon nom. *Lövna* eſt ſi favorable, ſi bonne, & répond ſi bien aux vœux des hommes, que, par un pouvoir particulier que lui ont donné *Odin* & *Frigga*, elle peut réconcilier

les amants les plus déſunis. *Vara*, la neuviéme Déeſſe, préſide aux ſermens que font les hommes, & ſur-tout aux promeſſes des amans : elle eſt attentive à tous les myſteres de ce genre, & punit ceux qui ne gardent pas la foi donnée. *Vora* eſt prudente, ſage, & ſi curieuſe, que rien ne peut lui demeurer caché. *Synia* eſt la portiere du Palais ; elle ferme la porte à ceux qui ne doivent pas y entrer : elle préſide encore aux procès où il s'agit de nier quelque choſe par ſerment, d'où vient le proverbe : *Synia* eſt près de celui qui va nier. La douziéme ſe nomme *Lyna* ; elle a la garde de ceux que *Frigga* veut délivrer de quelque péril. *Snotra* eſt une Déeſſe ſage & ſavante : ceux qui ſont vertueux & prudents portent ſon nom. *Gna* eſt la meſſagere que *Frigga* dépêche dans les différents mondes pour faire ſes commiſſions ; elle a un cheval qui court dans les airs & au travers des feux. On compte auſſi *Sol* & *Bil* au nombre des Déeſſes ; mais on vous a déja expliqué leur nature. Outre cela il y a pluſieurs vierges qui ſervent dans le *Valhalla*, verſent à boire aux Héros, & ont ſoin des coupes & de tout ce qui regarde la

table. On nomme ces Déeſſes *Valkyries*. *Odin* les envoie dans les combats pour choiſir ceux qui doivent être tués, & pour diſpenſer la victoire. *Gadur*, *Roſta*, & la plus jeune des fées, *Skulda* ou *l'Avenir*, vont tous les jours à cheval choiſir les morts, & réglen le carnage qui doit ſe faire. *Jard* ou *la Terre*, mere de *Thor* & de *Renda*, mere de *Vale*, doivent être auſſi rangées parmi les Déeſſes.

Seiziéme Fable. Frey & Gorde.

Il y avoit un homme, appellé *Gimer*, qui étoit de la race des Géants des montagnes : il avoit eu de ſa femme *Orboda*, une fille, nommée *Gorde*, qui étoit la plus belle de ſon ſexe. Un jour *Frey* montant ſur le trône univerſel pour conſidérer tout le monde, apperçut vers le Septentrion un magnifique Palais au milieu d'une ville ; il en vit enſuite ſortir une femme, dont la chevelure étoit ſi brillante, que les airs & les eaux en étoient éclairés. A cette vue *Frey*, par une juſte punition de ce qu'il avoit eu l'audace de monter ſur le trône ſacré, fut frappé d'une triſteſſe ſoudaine, & de retour chez lui, il ne voulut ni parler, ni dormir, ni boire ; & perſonne n'oſa l'interroger ; cependant *Niord* fit venir

Skirner, qui étoit le confident de *Frey*; & le chargea de demander à ſon maître quel ennemi juré il pouvoit avoir puiſqu'il ne vouloit parler à perſonne. *Skirner* promit de le faire, & allant trouver *Frey*, il lui demanda hardiment pourquoi il étoit ſi triſte & ſi taciturne. *Frey* lui répondit qu'il avoit vu une fille ſi belle & ſi bien faite, qu'il mourroit bien-tôt s'il ne pouvoit la poſſéder, & que c'étoit ce qui le rendoit ſi rêveur. *Va donc*, ajouta-t-il, *obtiens-la-moi en mariage; ſi tu l'amene, tu auras pour récompenſe tout ce que tu ſouhaiteras. Skirner* s'y engagea, à condition que *Frey* voulût lui donner ſon épée, qui étoit ſi bonne, qu'elle faiſoit d'elle-même un grand carnage, auſſi-tôt que celui qui la portoit le lui ordonnoit. *Frey*, ne pouvant ſouffrir de délai, lui en fit préſent; enſuite *Skirner* s'étant mis en chemin, obtint cette fille de ſes parens, qui lui promirent qu'elle le ſuivroit neuf nuits après qu'il ſeroit parti, & que les noces ſe feroient dans le lieu nommé *Barey*. *Skirner* ayant rapporté à *Frey* le ſuccès de ſon voyage, ce Dieu impatient prononça ces vers : «Une nuit eſt bien »longue, deux nuits le ſont encore

» comment passerai-je la troisiéme ? Sou-
» vent un mois entier m'a paru plus
» court que la moitié d'une pareille
» nuit ». *Frey* ayant ainsi donné son épée, se trouva sans armes lorsqu'il combattit contre *Bela*, c'est pourquoi il le tua avec une corne de cerf. *Gangler* dit : il me paroît étonnant qu'un aussi brave Héros que *Frey* ait donné son épée à un autre, sans en garder une également bonne ; il faut qu'il s'en soit mal trouvé lorsqu'il s'est battu avec *Bela*, & je jurerois qu'il s'en repentit. *Har* lui répliqua : ce combat ne fût pas considérable ; *Frey* auroit put tuer *Bela* d'un coup de poing s'il avoit voulu ; mais lorsque les fils de *Muspell* viendront combattre contre les Dieux, c'est alors qu'il aura un véritable regret de n'avoir plus son épée.

Dix-septiéme *Fable*. Le vaisseau des Dieux.

Gangler dit à *Har* : vous m'avez dit que le vaisseau *Skidbladner* étoit le meilleur de tous les navires ; sans doute, répondit *Har*, c'est le meilleur & le plus artistement construit ; mais celui qu'on nomme *Nagolfara* est le plus grand. Ce sont certains Nains qui ont fabriqué le *Skidbladner*, & qui l'ont donné à *Frey*. Il est si vaste que toutes les deux armées peuvent y avoir place : aussi-tôt qu'on

en déploie les voiles, il eſt pouſſé par un vent favorable, en quelque lieu qu'il doive aller, & lorſque les Dieux ne veulent pas naviger, on peut le démonter en tant de petites parties, qu'il eſt poſſible de le mettre dans la poche : c'eſt un vaiſſeau commode, répondit *Gangler*, & il a fallu, ſans doute, beaucoup d'art & de magie pour venir à bout de le faire.

Dix-huitiéme Fable. Crépuſcule des Dieux.

Gangler dit alors : que pouvez-vous m'apprendre de ce jour-là ? *Har* lui répondit : il y a beaucoup de choſes & de grandes choſes à vous dire. Premiérement viendra le grand hiver, pendant laquel la neige tombera des quatre coins du monde. La gelée ſera forte, la tempête violente & dangereuſe, & le ſoleil cachera ſon éclat. Trois hivers pareils ſe ſuccéderont ſans qu'aucun été les tempére: trois autres ſe paſſeront auſſi, pendant leſquels le monde entier ſera en guerre & en diſcorde : les freres ſe tueront les uns les autres par méchanceté ; perſonne n'épargnera ſon pere ou ſon fils, ou ſes autres parens ; alors il ſe paſſera des choſes, qu'on peut appeller *des prodiges*. Le loup *Fenris* dévorera le ſoleil, ce que tous les hommes regarderont comme une grande perte. Un autre monſtre,

emportera la lune & la rendra inutile : les étoiles ſe cacheront dans le ciel. On apprendra alors que la terre & les montagnes ſont violemment ébranlées : on verra les arbres arrachés, les montagnes s'écrouler, tous les liens & les fers des priſonniers rompus & mis en piéces ; alors le loup Fenris eſt lâché ; la mer s'élance ſur la terre, parce que le grand ſerpent ſe changeant en ſpectre, gagne le rivage. Le vaiſſeau, nommé *Naglefare*, eſt mis à flot : ce vaiſſeau eſt fait des ongles des hommes morts ; c'eſt pourquoi l'on doit prendre garde à ne pas mourir ſans ſe faire les ongles ; car un homme qui meurt ainſi fournit de la matiere pour la conſtruction de ce vaiſſeau, que les Dieux & les hommes voudroient ne voir achevé que fort tard. Le pilote de ce vaiſſeau que la mer débordée entraîne ſe nomme le géant *Rimer*. Le loup *Fenris* avance, ouvrant ſa gueule énorme, ſa mâchoire inférieure touche la terre & l'autre s'étend juſqu'au ciel, & iroit plus loin s'il y avoit place : le feu fort brulant de ſes yeux & de ſes naſeaux. Le grand ſerpent vomit des flots de venin qui inondent l'air & l'eau : ce monſtre épouvantable ſe tient à côté du loup.

Dans ce tumulte le ciel se fend, & par cette ouverture les fils de *Muspell* entrent à cheval ; *Surtur* est à leur tête ; devant & après lui un feu ardent étincelle ; son épée brille plus que le soleil ; l'armée de ces génies passe à cheval sur le pont de *Bifrost*, le met en piéces ; delà ils se rendent dans une plaine où ils sont joints par le loup *Fenris* & le grand serpent : là se trouvent aussi *Loke*, le géant *Rimer*, & avec eux tous les Géants de la gelée qui suivent *Loke* jusqu'à la mort. Les fils de *Muspell* marchent les premiers en ordre de bataille, formant un corps très-brillant dans cette plaine, qui a de tous côtés cent degrés d'étendue ; cependant, pendant ces prodiges, *Heimdal*, l'Huissier des Dieux, se leve, il souffle avec force dans sa trompette pour réveiller les Dieux, qui s'assemblent aussi-tôt ; alors *Odin* s'en va à la fontaine de *Mimis*, pour lui demander conseil sur ce qu'il doit faire. Le grand frêne *d'Ydrasil* est agité, & il n'y a rien dans le ciel & sur la terre qui soit exempt de crainte & de danger. Les Dieux font serment ; *Odin* se couvre d'un casque d'or & d'une brillante cuirasse ; il prend son épée, nommée *Gugner*, & marche droit au

loup *Fenris*. Il a *Thor* à ſes côtés; mais ce Dieu ne peut le ſecourir, car lui-même combat contre le grand ſerpent. *Frey* tient tête à *Surtur*, & de part & d'autre on ſe porte de grands coups, juſqu'à ce que *Frey* ſoit abbatu: la cauſe de ſa défaite, c'eſt qu'il a donné autrefois ſon épée à ſon Ecuyer *Skyrner*. Ce jour eſt auſſi lâché le chien, nommé *Gurma*, qui avoit été attaché à l'entrée d'une caverne: c'eſt un monſtre redoutable pour les Dieux. Il attaque *Tyr*, ils ſe tuent tous deux. *Thor* terraſſe le grand ſerpent; mais en même-tems il recule de neuf pas, & tombe mort par terre, étouffé par les flots de venin que ce monſtre vomit ſur lui. Le loup *Fenris* dévore *Odin*. Au moment même *Vidar* s'avance, & appuyant ſon pied ſur la mâchoire inférieure du ſerpent, il prend l'autre de ſa main & le déchire ainſi juſqu'à ce qu'il meure. *Loke* & *Heimdal* ſe battent & ſe terraſſent l'un l'autre; enſuite *Surtur* lance des feux ſur toute la terre, & le monde entier eſt bien-tôt conſumé.

Dixneuviéme *Fable*, Suite l'embraſement du monde.

Gangler demande: qu'eſt-ce qui reſtera après que le monde aura été brûlé, & que les Dieux, les Héros & les hommes auront péri? Car je vous ai en-

tendu dire, ajoute-t-il, que les hommes devoient vivre toujours dans un autre monde. *Tredie* lui répondit : il y aura après tous ces prodiges pluſieurs demeures agréables, & pluſieurs mauvaiſes ; mais la meilleure maiſon de toutes ce ſera *Gimle* ou *le Ciel* : en ce lieu l'on pourra avoir toutes ſortes de boiſſons dans la ſalle, nommée *Brymer*, ſituée dans le pays de *Okolm*. C'eſt auſſi un agréable Palais que celui qui eſt ſur les montagnes d'*Inda*, & qui eſt bâti d'un or brillant. Ce ſera dans ce Palais que demeureront les hommes bons & juſtes. Dans *Naſtrande* ou *le rivage des morts*, il y a un bâtiment vaſte & infâme, dont la porte eſt tournée contre le Nord : ce Palais n'eſt conſtruit que de cadavres de ſerpens, dont toutes les têtes ſont tournées vers l'intérieur de l'édifice : ils y vomiſſent tant de venin, qu'il s'en forme un long fleuve empoiſonné ; c'eſt dans ce fleuve que flottent les parjures & les meurtriers. *Gangler* prend la parole & dit : quels ſeront donc les Dieux qui ſurvivront ; mourront-ils tous, & n'y aura-t-il pas encore un ciel & une terre ? *Har* lui répond : il ſortira de la mer une autre terre, belle &

agréable, couverte de verdure, & le grain croîtra de lui-même ſans qu'on le ſeme. *Vedar* & *Vale* vivront auſſi, parce que, ni l'inondation, ni le noir incendie ne leur auront fait de mal. Ils habiteront dans les plaines d'*Ida*, où étoit avant la demeure des Dieux. Là ſe rendront du ſéjour des morts les fils de *Thor*, *Mod* & *Magne*, ainſi que *Balder* & *Hauder*. Ils ſe placeront & s'entretiendront enſemble des malheurs & des adverſités qu'ils auront ſupportés; cependant, tandis que le feu dévorera tout, deux perſonnes de l'eſpéce humaine ſeront cachées ſous une colline; ce ſera un homme & une femme, qui s'appelleront *Lief* & *Lifithrafer*; ils ſe nourriront de roſée; ils produiront une ſi nombreuſe poſtérité, que la terre ſera bien-tôt couverte de nouveaux habitans. Ce qui vous paroîtra bien merveilleux encore, c'eſt que *Sunna* ou *le ſoleil*, avant que d'être dévoré par le loup *Fenris*, aura produit une fille auſſi belle & auſſi brillante qu'elle même, qui marchera dans la route, décrite autrefois par ſa mere, comme il eſt dit dans ces vers: *la Reine brillante du feu engendrera une fille unique avant d'être engloutie par le loup; cette fille ſuivra les traces de ſa mere après la mort des Dieux.*

A préſent, continue *Har*, ſi vous voulez me faire de nouvelles queſtions, je ne ſais qui pourra y répondre, puiſque je n'ai pas entendu dire que perſonne puiſſe vous raconter ce qui ſe paſſera dans les autres âges du monde. Je vous conſeille donc de vous contenter de ma relation & de la garder dans votre mémoire. Auſſi-tôt *Gangler* entend de tous côtés un bruit terrible; il regarde partout; mais il n'apperçoit rien qu'une vaſte plaine: il ſe met en chemin pour retourner dans ſes Etats, où il raconte tout ce qu'il a vu & entendu. Depuis ce tems ce récit eſt paſſé de bouche en bouche parmi les peuples.

Quand même l'*Edda* n'auroit d'autre mérite que d'être le ſeul Livre qui nous apprenne ce qu'ont penſé les Celtes ſur l'important ſujet d'une vie à venir, il mériteroit d'être préſervé de l'oubli; mais on y voit le principe de cette valeur fanatique qui anima les deſtructeurs de l'Empire Romain, & les conquérans de la meilleure partie de l'Europe. On y voit auſſi avec ſurpriſe de quelle maniere des peuples, qu'on a cru barbares, ſe ſont occupés des recherches & des méditations les plus ſublimes.

Fin du vingt-ſeptiéme Volume.

645020

Biblioteca Nazionale Vittorio Emanuele Napoli

TABLE
DES CHAPITRES
ET DES ARTICLES

Contenus dans le Vingt-ſeptieme Volume.

SUITE DE L'HISTOIRE NATURELLE D'ISLANDE. Page 1
ARTICLE VII. *La Laponie.* . 13
§. I. *Deſcription de la Laponie.* Ibid.
§. II. *Les Lapons.* 21
§. III. *Habitations des Lapons.* 39
§. IV. *Leur Nourriture.* 45
§. V. *Sciences & Arts des Lapons.* 51
§. VI. *Arts Mécaniques des Lapons* 60
§. VII. *Foire & maniere de trafiquer des Lapons.* 76
§. VIII. *Oiſiveté, divertiſſements des Lapons* 79
§. IX. *Religion des Lapons.* 81
§. X. *Mariages des Lapons.* 112

§. XI. *Naiſſance & premiere éducation des Lapons.* 122
§. XII. *Gouvernement des Lapons.* 131
§. XIII. *Tributs ou impôts auxquels ſont aſſujétis les Lapons.* 137
§. XIV. *Funérailles des Lapons.* 141
§. XV. *Des Succeſſions chez les Lapons.* 160
§. XVI. *Hiſtoire naturelle de la Laponie.* 161

LA NORVEGE. 213

CHAPITRE I.

Deſcription géographique de la Norvege. 214
ART. I. *Diviſion de la Norvege.* 215
ART. II. *La Norvege Septentrionale.* 216
§. I. *Gouvernement de Drontheim.* ibid.
§. II. *Gouvernement de Nordland.* 218
ART. III. *La Norvege Méridionale.* 220
§. I. *Gouvernement de Bergen* ou *Berghen.* ibid.
§. II. *Gouvernement d'Agger-Hus.* 222
§. III. *Gouvernement de Bahus*, ou *la Norvege Suédoiſe.* 225

CHAPITRE II.

Climat & terroir de la Norvege. 226

CHAPITRE III.

Anciens Habitans de la Norvege. 229

CHAPITRE IV.

Expéditions des Cimbres & des Teutons. 231

CHAPITRE V.

Religion, mœurs, uſages, &c. des Scandinaves, ou anciens Habitants du Nord. 243
§. I. *Religion des Scandinaves.* 244
§. II *Du culte extérieur.* 269

CHAPITRE VI.

Du Gouvernement & des Loix des anciens Scandinaves. 294
§. I. *Election des Rois des anciens Scandivaves.* 296
§. II. *Tribunaux où l'on rendoit la Juſtice.* 300
§. III. *Loix des anciens Scandinaves.* 303

CHPITRE VII.

Paſſion des Scandinaves pour la guerre. 322
§. I. ibid
§. II. *Expéditions Maritimes des anciens Norvégiens.* 345
§. III. *Etabliſſements formés à l'occaſion des courſes que les Sandinaves faiſoient ſur mer.* 357

CHAPITRE VIII.

Mœurs & Uſages des anciens Scandinaves. 387
§. I. *Occupations journalieres de ces Peuples.* ibid.
§. II. *Goût des Scandinaves pour les plaiſirs de la table.* 389
§. III. *Maniere dont les Scandinaves en uſoient avec les Femmes.* 394
§. IV. *Mariages des Scandinaves.* 406
§. V. *Funérailles des Scandinaves.* 411

CHAPITRE IX.

Arts & Sciences des anciens Scandinaves. 416
§. I. *Agriculture des anciens Scandinaves.* 419

§. II. *Habitations des Scandinaves.* 422
§. III. *Commerce des anciens Scandinaves.* 425
§. IV. *Aſtronomie des Scandinaves.* 426
§. V. *Recherches ſur l'antiquité des Lettres ou caractères runiques* 430
§. VI. *Ancienne Langue du Nord.* 443
§. VII. *Origine de la Poéſie des anciens Scandinaves.* 447
§. VII. *Fables des anciens Scandinaves, ou Fragmens de l'Edda.* 464

Fin de la Table du Vingt-ſeptieme Volume.

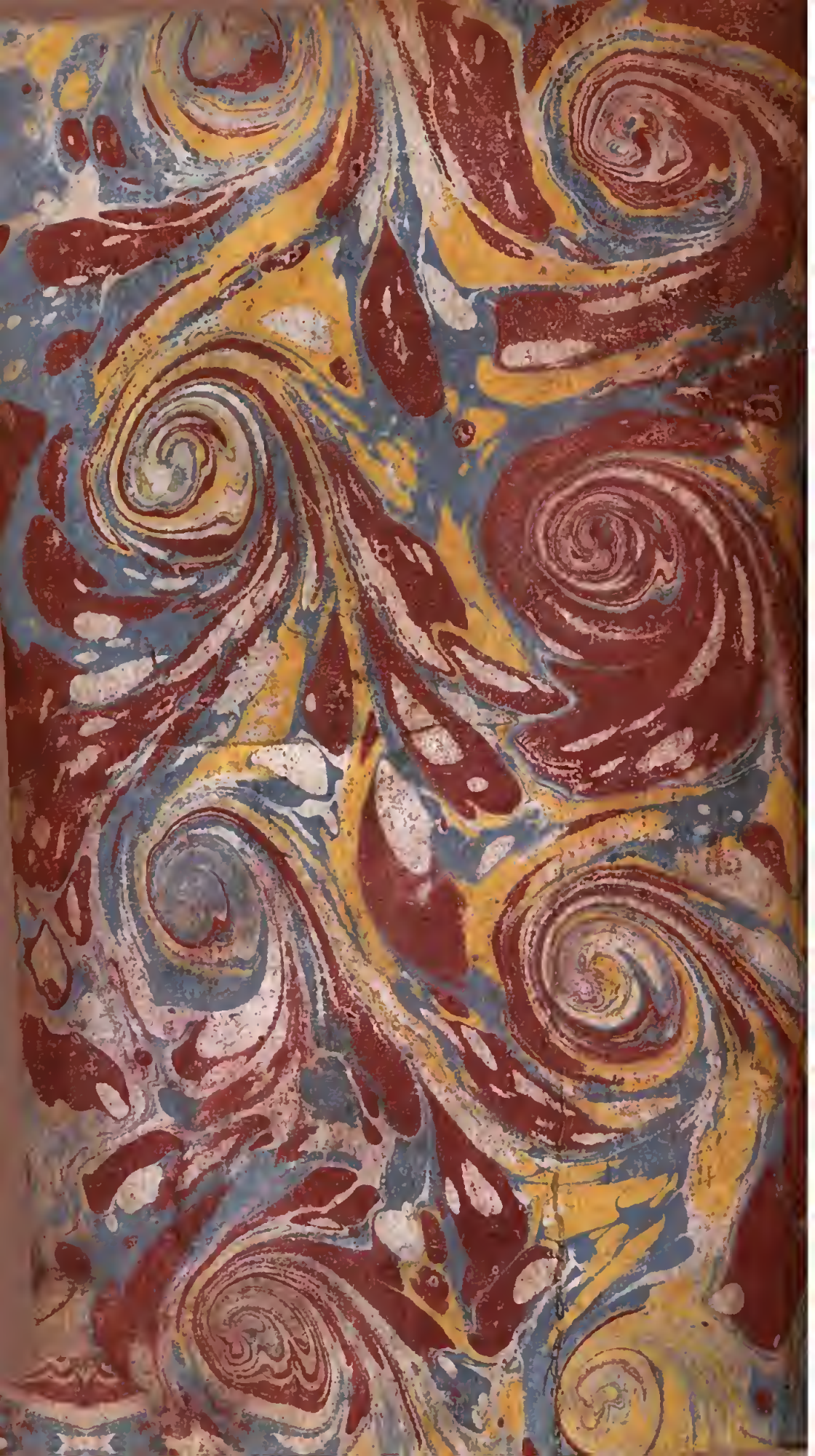
APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, les Tomes *Vingt-ſept* & *Vingt-huit* de l'*Hiſtoire Moderne des Chinois*, &c. & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris, ce 16 Avril 1776.

DEGUIGNES.

ERRATA.

Page 322, *ligne* 10, ARTICLE VII; *liſez*: CHAPITRE VII.

Page 387, *ligne* 1, ARTICLE VIII; *liſez*: CHAPITRE VIII.

Page 416, *ligne* 12, ARTICLE IX; *liſez*: CHAPITRE IX.